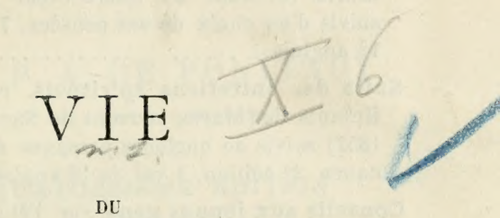

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04339 8858

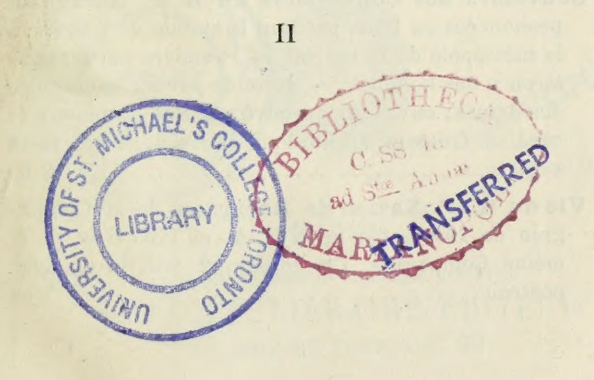


VIE

DU

R. P. XAVIER DE RAVIGNAN

II



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Entretiens spirituels Recueillis par les Enfants de Marie (couvent du Sacré-Cœur de Paris 1855), suivis d'un choix de ses pensées. 7 édit., 1 vol. in-12 anglais.. .... 3 »

Suite des entretiens spirituels, recueillis par les Enfants de (Marie, couvent du Sacré-Cœur, 1856 et 1857) suivis de quelques passages de sa correspondance. 2e édition, 1 vol in-18 anglais........ 3 »

Conseils aux jeunes gens, sur l'étude de l'histoire, in-12 .... 3 »

Souvenirs d'instruction et de retraite (1845-1856. 1 volume in-18.......................... 1 »

Souvenirs des Conférences du R. P. Ravignan, prononcées en 1842, pendant la station de l'Avant, à la métropole de Besançon. — Première partie, conférence des hommes. — Seconde partie, conférence des dames; ouvrage approuvé par Son Éminence le cardinal Gousset, archevêque de Reims. 1 vol. in-18 anglais.................................... 2 50

Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus, par le R. P. A. de Ponlevoy, de la même Compagnie. 13e édition, 2 vol. in-12, avec portrait 7 50

VIE

DU R. P.

XAVIER DE RAVIGNAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

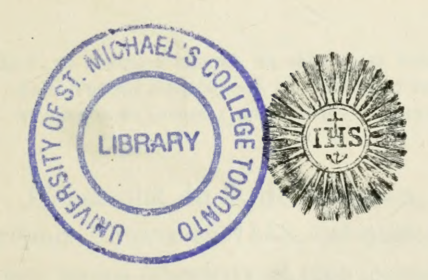
PAR

LE P. A. DE PONLEVOY

DE LA MÊME COMPAGNIE

QUATORZIÈME ÉDITION

TOME SECOND



PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1895

VIE

DU

R. P. XAVIER DE RAVIGNAN

CHAPITRE XV

Prédications diverses.

Le P. de Ravignan reparaît en chaire : ses homélies sur la Passion à Saint-Thomas d'Aquin ; ses deux dernières retraites à Notre-Dame ; sa mission de Londres ; ses relations avec les catholiques anglais.

L'apostolat du P. de Ravignan, à partir de son retour à Paris en 1848, fut moins éclatant, mais non moins laborieux et plus fécond. Après les semailles, ce sera comme la récolte, accompagnée souvent elle-même de fatigues jusqu'à la défaillance et de tristesse jusqu'à la mort. Il fallait que ce compagnon de Jésus, pour sauver des âmes, eût aussi ses agonies et demeurât sur la croix. Il ne finira de souffrir et de convertir qu'en finissant de vivre.

Dans la seconde partie de l'histoire de cet homme apostolique, nous procéderons par tableaux, en suivant l'ordre des matières beaucoup plus que celui des dates. Les différents ministères qui remplirent les dix dernières années de sa vie furent simultanés et sans interruption. Il fallait donc grouper, sans autre division que celle des titres, les faits divers qui se rapportaient au même objet. C'est pour cette raison qu'en étudiant le P. de Ravignan supérieur depuis 1848 jusqu'en 1851, nous avons réservé pour ce volume les œuvres apostoliques qui l'occupèrent au dehors pendant ces trois laborieuses années.

Avant de montrer le P. de Ravignan reparaissant en chaire après sa guérison, nous devons signaler une différence notable survenue, à cette époque, dans sa manière de prêcher. Il n'écrivit plus aucun sermon : il n'en avait plus le loisir, et, d'ailleurs, il n'en avait pas besoin. On a dit qu'il ne respecta pas assez sa vieille gloire, en l'exposant à tous les risques de l'improvisation. Je ne trouve rien de plus respectable que ce dédain magnanime de la renommée, et je ne regretterai pas de le voir moins éloquent à la fin de sa carrière, pourvu qu'il paraisse plus humble et plus apostolique.

Après tant d'études et avec une telle pratique de

la chaire, il avait bien assez d'acquis et de crédit pour être toujours prêt et être agréé partout. Pour parler, avec conviction et netteté, sur tous les sujets du dogme, de la morale et de la spiritualité, il lui suffisait de se recueillir et de prier ; il employait d'ordinaire ses allées et venues à cette préparation du cœur, l'esprit aussi tranquille dans les rues de la cité que dans le secret de sa cellule. Cependant presque personne, en l'écoutant, n'eût soupçonné l'improvisation : tout était mesuré, le fond et la forme ; les idées et les sentiments s'enchaînaient avec un ordre naturel, les paroles naissaient abondantes et sûres. En un mot, il ne montrait pas moins de distinction qu'autrefois, et peut-être avait-il plus de chaleur. D'ailleurs, tout en s'oubliant lui-même, il ne paraissait jamais négligé : il honorait son ministère et respectait son auditoire. Aussi la vogue, cet effet qui n'est pas toujours sans cause, ne s'est pas éloignée de lui un seul instant.

Le P. de Ravignan avait préludé, en 1849, à la reprise du ministère de la parole, d'abord par des instructions et des retraites dans des chapelles, puis par quelques discours de circonstances dans des églises. On l'avait entendu, dans le courant de cette année, pour des œuvres de charité, à Paris dans la chaire de la Madeleine, à Amiens, à Orléans,

à Tours, au Havre, à Poitiers pour le panégyrique de saint Hilaire, et pour la fête séculaire du Saint-Sang à Bruges. Sa voix avait perdu quelques notes, mais elle avait conservé son timbre; et, soutenue par une articulation vigoureuse, elle atteignait encore à une grande portée. Une fois ses forces constatées, il entreprit des stations proprement dites.

Pendant le carême de 1850, il prêcha, le vendredi de chaque semaine, l'exercice de la Passion à Saint-Thomas d'Aquin. Il reparaissait après dix années de prédications, et plusieurs années de silence, dans cette église, témoin de son début en 1836; on était empressé de l'entendre. Il fallait, dès le matin, faire occuper militairement les portes. La rue Saint-Dominique et les autres rues adjacentes étaient garnies d'une double file d'équipages, et une assemblée d'élite remplissait la nef et les bas côtés, inondait le chœur, couvrait les marches de l'autel et débordait à toutes les issues. Celui que l'on attendait ainsi arrivait avec son sujet médité, aussi tranquille que s'il n'avait rien à faire; et, après son improvisation tout apostolique, s'en allait aussi insoucieux des applaudissements que s'il n'avait rien dit.

L'année suivante, le pieux orateur se chargea, les vendredis de carême, à la métropole, des homé-

lies sur la Passion. Mais le ministère qu'il avait surtout à cœur, c'était sa chère retraite de Notre-Dame, comme il la nommait ; deux fois encore il lui fut donné d'y dévouer le reste de ses forces. Le R. P. Lacordaire, alors de nouveau en possession de la chaire de Notre-Dame, docile à un instinct qui ne trompe point le génie et par égard pour le fondateur de cette œuvre, se contentait des conférences. La Providence ne le permit-elle pas pour mieux marquer la fraternité de ces deux hommes apostoliques qui, après s'être succédé, finissaient par s'unir? En 1850 et 1851, l'illustre chaire n'eut donc rien à désirer ; dans les conférences, le fils de saint Dominique éclairait les intelligences avec toute la splendeur de son talent, et dans la retraite, le fils de saint Ignace remuait les cœurs avec toute la puissance de son zèle.

Voici, dans le courant de ces deux années, le seul compte rendu que je trouve écrit de la main du P. de Ravignan ; on peut s'attendre à un récit laconique et modeste : « La retraite de Notre-Dame a été ce qu'elle était il y a quatre ans. Ma santé, par un secours évident de Dieu, a fort bien supporté ces prédications. Des conversions consolantes et marquantes ont été l'œuvre d'une grâce très-sensible. »

Je ne dois pas omettre, dans la retraite de 1851, un fait qui ne fut pas sans conséquence pour l'avenir. Le 18 avril, jour du vendredi-saint, le prince président de la république voulut assister au sermon sur la Passion et vénérer les reliques insignes de la métropole. S. A. madame la princesse Marie de Bade, marquise de Douglas alors, aujourd'hui duchesse d'Hamilton, cousine du prince Louis-Napoléon, devait l'accompagner, ainsi que des ministres et autres grands dignitaires. Le P. de Ravignan en fut seulement prévenu au dernier moment par un avis officieux de son beau-frère, le maréchal Exelmans, grand chancelier de la Légion d'honneur, qui faisait lui-même partie du cortége. Mais les surprises de ce genre ne le troublaient pas. Avant de sortir, il vint, selon l'usage, chercher un de ses frères qui lui servait de compagnon, et lui fit part de la nouvelle. Il était rarement plus gracieux que lorsqu'il allait prêcher; celui-ci lui demande s'il se sent embarrassé : « Qu'ai-je à craindre? répond-il gaîment. Le succès, vous le savez, m'est indifférent ; » et il ajouta en souriant de la manière la plus aimable : « Je ne veux penser qu'au plaisir de vous avoir avec moi. » Dans le fait, son compagnon fut jusqu'au bout avec lui : pour pénétrer dans la métropole et trouver une place, il

dut, à la suite du prédicateur, entrer par la sacristie, monter en chaire et s'asseoir à ses pieds. L'orateur parla comme un homme qui connaît le monde, aime les âmes et adore la croix. Le président de la république, devenu empereur, se souviendra qu'il avait entendu le P. de Ravignan.

Je ne ferai qu'indiquer les stations d'Avent données en 1850 à la cathédrale d'Amiens, et en 1851 à la cathédrale d'Orléans ; elles n'eurent qu'une célébrité locale. Le prédicateur, continuant à résider à Paris, partait le dimanche matin, préparait son sermon dans le trajet, et le lundi matin il se retrouvait à son poste.

C'est à Londres que le P. de Ravignan exerça principalement son zèle en 1851. S. E. le cardinal Wiseman, à la demande des catholiques anglais, l'avait obtenu pour une série de discours à l'époque de l'Exposition universelle. On avait cru l'occasion propice : au milieu de cette affluence, on espérait que l'orateur de Notre Dame pourrait exercer son zèle avec fruit ; mais que pouvait une seule voix parmi ce tumulte? Le grand courant devait être moins vers la salle de Hanover-Square ou la chapelle de Hill-street, que vers le Palais de cristal.

Le P. de Ravignan écrivit le 30 avril : « Nous sommes arrivés hier à bon port et de bonne heure.

Je m'étais couché sur le tillac à la belle étoile pour traverser la mer ; nulle atteinte du triste mal ; à quatre heures du matin nous étions à Douvres. A Londres, l'excellent P. Brownbill nous a reçus à merveille. Quelle charmante église que celle de nos Pères ! Rien n'y manque, c'est un bijou, et du meilleur goût gothique. Demain j'y prêcherai pour la première fois en l'honneur du mois de Marie, puis dimanche dans la salle de concert. Vraiment je me repose ici. »

Je lis dans une lettre du 7 mai : « Que vous dire de Londres ? Je ne sais vraiment ce qui s'y passe, et je m'en inquiète fort peu. Mon petit ministère, quelques relations avec les nouveaux catholiques, la prière : voilà ce qui remplit mon temps. Je n'ai point vu l'Exposition ; quelques catholiques excellents viennent me voir ; ils m'édifient : c'est tout ce qu'il me faut.

« J'ai parlé déjà deux fois : la première, pour onvrir le mois de Marie dans l'église de nos Pères, le 1er mai ; la seconde, dans la salle de concert transformée le dimanche en chapelle. C'est dans cette salle, dit-on, que l'auditoire sera plus nombreux et mêlé de protestants.

« Je prêcherai ainsi deux fois par semaine, le dimanche à Hanover-Square et le mercredi dans

l'église de nos Pères. Mais que suis-je? et que ferai-je? J'irai comme je pourrai ; priez toujours pour mon âme.

« Cette ville est la Babylone moderne, effrayante par sa grandeur, sa population et son tumulte. Adieu donc : souffrir et mourir serait mon vœu. »

Le 20 mai, nouvelle lettre : « Que vous dirai-je de ma petite mission? Les instructions sont assez suivies. Je suis en rapport avec quelques âmes que la grâce sollicite, mais je ne vois pas de résultats bien appréciables. Demandez au cœur du divin Maître que mes misères ne soient pas un obstacle. Après tout, ne faut-il pas faire ce que l'on peut, et s'abandonner à Dieu par Marie? Que ma pauvre parole aille consoler une seule âme en peine, et je serai trop heureux.

« Ici, religieux, prêtres et évêques, doivent, suivant l'usage, aller dans le monde, accepter des invitations à dîner en ville. C'est un changement bien grand, extérieurement du moins, dans l'existence d'un jésuite renfermé depuis trente ans dans une communauté et soumis aux saintes exigences de ses règles. On juge, et c'est l'avis de tous, que cette fréquentation du monde et même du monde protestant est utile. Je suis donc, presque tous les soirs, obligé de me trouver au milieu du grand

monde, après ces grands dîners à l'anglaise, qui durent de huit à dix heures du soir. Tout cela, grâce à Dieu, me laisse indifférent, comme si je ne sortais pas de ma cellule. Du reste, je suis en général édifié de la tenue modeste des femmes anglaises, et je trouve leur conversation grave et chrétienne. C'est cependant, pour moi, recommencer un peu tard la vie du monde. Ainsi, ce soir je dîne chez le cardinal Wiseman ; hier je dînais chez madame Hope, petite-fille de Walter Scott, récemment convertie; demain je dînerai chez lord Grandville, protestant, et l'un des ministres du cabinet anglais, etc. Dieu le veut. Je sors, je rentre comme si je n'avais guère vu personne. »

Dans une quatrième lettre datée du 29 mai, le prédicateur parlait du succès de son œuvre avec le calme de la résignation et de l'humilité : « Ma pauvre mission se poursuit ; bientôt elle s'achèvera. Quelle en sera l'issue? Je l'ignore. Un certain nombre de protestants l'auront suivie assidûment. Priez pour le compte que je devrai rendre. Quelque bien aura pu se faire ; mais quel bien ne se sera pas fait !

« Les ministres protestants, les prêtres apostats, entre autres le trop célèbre Gavazzi, dans leurs discours ou diatribes, dans les journaux, dans les pam-

phlets, me font l'honneur, non pas de m'injurier personnellement, mais d'attaquer à mon sujet l'Église et la Compagnie, ma mère. Tout cela tombe à plat devant le sang-froid anglais et devant les préoccupations de la *saison*, comme on dit ici. Les fêtes de la Cour, les visites à l'Exposition sont les grandes affaires des gens du monde.

« En somme, nos petites prédications françaises font peu de sensation. Que la volonté de Notre-Seigneur s'accomplisse ! En présence de ces choses, je m'humilie, mais sans m'abattre ni m'inquiéter le moins du monde. Je dois reconnaître que, malgré mon immense indignité, Dieu m'a soutenu de sa grâce constante. Prenons courage, supportons-nous nous-même. Souffrir et mourir, mais sans faiblir sous le faix, doit être notre attente et notre désir.

« L'esprit des anciens et des nouveaux catholiques se fortifie dans les difficultés et les épreuves. Cette Église d'Angleterre est consolante à voir. Je crois bien que l'avenir qui lui est réservé sera fécond en souffrances et en obstacles, comme tout bien ici-bas. »

Enfin, le 13 juin, le P. de Ravignan annonçait son retour : « Ma mission touche à son terme; point de résultats marqués. J'ai apporté trop d'obstacles. Pendant ma dernière semaine, durant trois

jours, du 16 au 19, pour préparer à la fête du Saint-Sacrement, je donnerai une petite retraite dans notre église. Il y aura certainement peu de monde; mais quelques âmes pieuses pourront en profiter. Cette petite retraite m'a été demandée par quelques dames catholiques, lady Arundel, lady Grandville, etc. Je viens de donner un petit triduum aux dames du Sacré-Cœur, établies dans une charmante campagne, à une heure de Londres. J'ai été content de ces trois jours d'exercices spirituels, consacrés à des âmes religieuses et vraiment dévouées.

« J'ai été visiter, à soixante-dix lieues de Londres, notre beau collége de Stonyhurst. Voilà toutes mes nouvelles. Voici mes projets. Le 22 juin, je parlerai pour la dernière fois à Hanover-Square. Le lundi 23, je compte partir pour la France. Le mardi 24, de bonne heure, j'espère être à Amiens, y voir nos Pères, Mgr l'évêque; et, le soir, entrer à Saint-Acheul, pour y faire ma retraite pendant huit jours : j'en ai besoin, ce sera mon repos. Priez pour que j'en profite selon les vues de Notre-Seigneur.

« L'illustre M. Manning, converti il y a peu de temps, sera ordonné prêtre après-demain. Il m'a demandé de l'assister à sa première messe, qu'il veut dire dans notre église, le jour même de saint François Régis : c'est une vraie consolation pour moi.

« Reposons-nous sur la croix. »

Le P. de Ravignan fit comme il avait écrit ; et, revenu à Paris, le 4 juillet, après sa retraite de Saint-Acheul, il envoyait au R. P. général ce simple résumé de son ministère : « La retraite que je viens de faire à notre maison de campagne près Saint-Acheul, en rentrant en France, m'a reposé. Il me semble que je m'abandonne entre les mains de Dieu et des supérieurs. Mon séjour en Angleterre ne me laisse, ce me semble, que de bons souvenirs. J'y ai fait cependant peu de chose. Mais l'union et la concorde avec nos Pères, la vue du bien qu'ils font réellement, les rapports avec les catholiques anglais, avec quelques protestants, m'ont constamment consolé. Que Dieu efface mes fautes ! »

Le P. de Ravignan, dans ces lettres, ne dit pas un mot de quelques abjurations reçues à Londres. Beaucoup d'autres, préparées par son séjour en Angleterre, devaient se faire à Paris. En partant il disait : « Ce pays a son caractère propre et original qui offre d'admirables ressources à côté de tristes choses. » Il avait observé de près cette société à laquelle la nôtre devrait bien emprunter ses qualités plutôt que ses manies, et il avait aimé ce genre sérieux et positif, cet instinct religieux, ce respect de l'autorité, de la loi et des mœurs publiques, cet

esprit vraiment national, ces vertus sociales et domestiques que la Providence jadis récompensa temporellement dans Rome antique par la souveraineté du monde.

On ne lira pas sans intérêt les graves réflexions du jésuite français sur l'Angleterre. Nous les trouvons développées dans cette lettre écrite de Londres à M. le comte Molé :

« Pauvre France! sous plus d'un point de vue je m'afflige à son sujet en lui comparant ce pays. Ici du moins les bases sociales demeurent encore, on vit encore sur des principes et sur des traditions enracinées dans le passé. Les partis extrêmes eux-mêmes, m'assure-t-on, ne voudraient porter aucune atteinte à la propriété, à l'aristocratie territoriale. Le pouvoir est ici pouvoir : un respect, un instinct national, soutiennent l'ordre social, la constitution et les lois. Il n'apparaît pas que le socialisme hideux ait encore dénaturé l'esprit des classes ouvrières.

« Cependant l'avenir de ce pays est-il donc tout à fait rassurant? Je ne sais trop; mais, je l'avoue, cette exagération de prospérité et de puissance matérielle m'effraye. On trouve ici, malgré soi, de ces traits menaçants que nos livres saints ont si énergiquement marqués en parlant de Babylone. Sous des dehors calmes et ordonnés, n'y aurait-il pas une sorte

d'ivresse? et le réveil, s'il a lieu, ne sera-t-il pas terrible? La pensée recule devant les milliards de l'énorme dette publique de l'Angleterre. Les immenses fortunes aristocratiques sont presque toutes grevées de charges et de dettes, inconsidérément accumulées. On s'accorde, d'un autre côté, à dire que la classe moyenne se fait réellement puissante : la force vive du pays lui appartient, elle est intelligente et veut gouverner. Les hommes prudents des classes supérieures s'accusent eux-mêmes d'avoir négligé ce progrès de la classe moyenne. Les vrais principes politiques, le sens religieux, n'y dominent pas, à ce qu'il paraît : il y aura là peut-être quelque jour un redoutable compte à faire avec elle.

« Dans ces rangs du petit commerce et des fermiers, se retrouvent aussi, dans toute leur vivacité, les préjugés contre le catholicisme. Le mouvement religieux si remarquable, qui s'est opéré dans une portion éclairée de la société anglaise, n'a pas pénétré dans la classe moyenne. Le peuple, quoiqu'il soit resté jusqu'ici comme étranger à l'action catholique, y serait, m'assure-t-on, plus accessible avec le temps.

« En somme, je croirais la question religieuse en progrès véritable dans ce pays. Mais ne serait-ce pas dans les desseins de la Providence, pour fortifier et

fournir les éléments de la lutte chrétienne et sociale? et pouvons-nous dans les États de l'Europe espérer autre chose que des éléments pour résister au mal et autre désordre? Dans mes impressions, je n'apercevrais rien de mieux comme possible ou probable dans l'avenir.

« Du reste mes pauvres idées sur ce pays ne sont étayées qu'en partie sur des données suffisantes. Je me suis laissé aller à vous dire tout bonnement ce que je pensais. Vous me pardonnerez mes appréciations fort peu dignes de vous être communiquées. »

Le P. de Ravignan se trouvait à Londres précisément à l'époque du malheureux bill contre les *titres ecclésiastiques* : son séjour fut attristé par les débats qui le précédèrent et par les excès qui le suivirent. A propos de l'institution récente de la hiérarchie catholique, question toute spirituelle et de liberté de conscience, qui ne touchait en rien aux lois de l'État ni même de l'Église anglicane, le protestantisme, saisi d'abord d'une panique soudaine, s'emporta bientôt avec des colères fanatiques contre l'agression papale. Aux violences du parlement répondirent les indécences de la rue; et Londres sembla n'avoir convoqué l'Europe au spectacle des merveilles de son industrie que pour étaler sous ses

yeux, au XIXe siècle, le renouvellement des orgies sacriléges et brutales du XVIe.

Le religieux français gémissait, mais ne s'alarmait point de ces agitations folles et passagères : « Vraiment, écrivait-il, ces scènes de Londres m'affligent profondément. Voilà donc ce peuple si sage, d'ailleurs, si partisan de la liberté de conscience chez les autres ! Mais j'espère dans le bon sens général : les orages tomberont, et le bien restera. J'ai la ferme confiance que les principes, bien compris, l'emporteront sur cette terre du bon sens pratique. Car enfin des dénominations, des divisions de territoire entre des évêques ne sont rien ; tout cela est purement de l'ordre spirituel, et seulement pour les catholiques. Quelle atteinte réellement en reçoit l'Église anglicane? elle garde ses biens, ses lois, sa hiérarchie, la suprématie de la reine. Il s'agit d'une simple organisation spirituelle. Qui peut sérieusement y trouver à redire? Là n'est pas le danger pour l'Église anglicane ; il est tout entier dans son origine, dans sa séparation de l'arbre de vie et du principe d'unité. »

Le caractère du P. de Ravignan allait d'ailleurs à merveille à la nature anglaise. La supériorité de son talent, la dignité de sa personne, que rehaussait l'opinion de sa vertu, furent infiniment appréciées,

et il laissa un grand nom parmi les catholiques de Londres et même parmi les hommes imbus des préjugés de l'hérésie. Un des plus grands seigneurs protestants d'Angleterre, après avoir vu le P. de Ravignan, s'écria : *Voilà le plus parfait gentilhomme que j'aie jamais vu!*

C'est principalement de cette époque que datent les fréquentes relations du P. de Ravignan avec l'Angleterre, et ses saintes correspondances avec d'illustres Anglais, devenus ses amis. C'était à lui que Son Éminence le cardinal Wiseman s'adressait quelquefois à Paris pour *recommander de nouveaux catholiques à la fois dignes de bienveillance et de ces bons conseils que personne ne savait mieux donner.* C'était à lui que M. Philipps envoyait d'Angleterre les protestants convertis ou à convertir, lord Feilding, lord et lady Campden, le docteur Anderdon, qui fit son abjuration à la fin d'une retraite à la rue de Sèvres. Le docteur Manning, M. Monsel, membre du Parlement, M. Fullerton, étaient des amis pour le P. de Ravignan. M. Wilberforce devint son fils spirituel ; le docteur Allies vint plus d'une fois le visiter avec vénération à Paris, avant de faire profession de foi catholique à Londres. Le duc de Norfolk et le comte de Shreswsbury entretenaient une correspondance suivie avec le P. de

Ravignan. Qu'il nous soit permis pour l'édification de citer seulement deux lettres de ces représentants de l'aristocratie catholique d'Angleterre, afin de montrer quelle place le religieux français occupait dans leur estime et dans leur affection. Le duc de Norfolk lui écrivait :

« Mon très-cher Père, le témoignage de votre bienveillance me donne un extrême plaisir, et je vous en remercie de tout mon cœur. L'amitié avec laquelle vous m'avez toujours honoré est une des consolations de ma vie. Vous pouvez donc bien croire à l'expression de vénération avec laquelle je suis votre dévoué à jamais. »

Le comte de Shrewsbury lui écrivait en ces termes :

« Mon bien cher Père, oh ! oui ! je pense toujours à vous, je prie pour vous, j'aime ceux qui vous aiment et qui me parlent de vous. Si je n'étais pas appelé à une autre carrière, je chercherais entre les fils de saint Ignace le chemin du ciel. Mais Dieu ne le veut pas ainsi et que son saint nom soit toujours béni !

« Vos Pères d'Angleterre n'ont pas voulu accepter la maison que je leur avais offerte près de mon château ; j'en ai été très-peiné, car cela aurait été pour moi un plaisir indicible. Le bon Dieu ne l'a pas voulu. Vos Pères ont bien fait ; je n'aurais pas

voulu que par complaisance ils eussent accepté ce qui n'aurait pu leur convenir et aurait fait du tort à la Société. Heureusement les prêtres catholiques ne font pas les complaisants quand le devoir leur montre un autre chemin à suivre. Ils ont raison, et si tout le monde agissait en jésuite, tout ira bien. »

Le P. de Ravignan avait une correspondance bien plus active encore avec une princesse de famille souveraine, née en Allemagne, mariée en Angleterre, et qui aimait la France comme la patrie de son cœur et de sa foi. J'ai déjà nommé ailleurs S. A. madame la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton. Comme ses sœurs, par raison d'État, elle avait été élevée dans la religion protestante. Mais depuis, par une triple grâce du Ciel, les trois sœurs successivement, la princesse Louise Wasa, l'aînée, la princesse Joséphine de Hohenzollern-Siegmaring et la princesse Marie eurent le bonheur de se réunir à la foi de leur mère.

La princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton, fut dirigée par la Providence vers le P. de Ravignan. Je ne saurais dire avec quel inépuisable intérêt il cultiva cette âme si bien faite pour être catholique, et à qui longtemps il fut si difficile de le paraître. Les plus puissants selon le monde ne sont pas souvent les plus libres dans les choses de Dieu. Il la

soutint au milieu des embarras de sa position par une correspondance toute empreinte de son zèle apostolique. Parmi les deux cents lettres que cette princesse a reçues de lui dans un espace de sept années, je vais en citer une que le P. de Ravignan écrivit le jour même de son retour de Londres à Paris, le 14 juillet 1851 :

« Princesse,

« Il y a un an aujourd'hui, Dieu vous admettait dans le sein de son Église. Vous lui apparteniez par la droiture et la loyauté de votre âme, par la bonté de votre cœur. Sa grâce vous bénissait et vous préparait pour toutes les années de votre vie, au milieu des épreuves ou des joies, les secours, les lumières, les forces qui conduisent au terme et soutiennent dans la pratique des vertus chrétiennes. Ayez donc confiance : croyez que Dieu vous couvre de sa main, vous protége et ne vous abandonnera jamais. Laissez-moi vous dire, princesse, toute ma joie d'avoir été choisi par la Providence pour servir d'instrument à votre vrai bonheur. Vous ne douterez pas, j'espère, de mon dévoûment profond et inaltérable. »

Le P. de Ravignan, rendu à Paris, disait en poussant un soupir : « Londres me laissait plus libre.

Ici je respire à peine, tout me saisit et m'absorbe. Mais tout est bien ; Dieu soit béni ! »

Je ne puis plus que citer sans détails les œuvres qui remplirent les six derniers mois de l'année 1851. Après trois retraites données consécutivement, deux à Paris et la troisième à Laval, vinrent les prédications du synode d'Amiens, auxquelles succéda bientôt la station d'Avent, prêchée à Orléans. Là finit la carrière oratoire du P. de Ravignan : la maladie qui lui survint en 1852, comme nous le verrons plus tard, ne lui laissa plus de forces que pour des instructions familières, adressées à des auditoires peu nombreux.

CHAPITRE XVI

Conversions.

Le général Donnadieu; M. Royer-Collard, professeur de la Faculté de médecine; le prince Paul de Wurtemberg; le baron Walckenaër; M. du Camper, ancien officier de marine; le général duc de Bellune; le duc de Gramont; deux artistes dramatiques.

Dans cette seconde phase de sa vie apostolique, le P. de Ravignan recueillait au tribunal de la pénitence les fruits de sa prédication. C'est à cet humble et silencieux ministère qu'il consacra la moitié de son temps. Il adopta dès le commencement pour les confessions, une distribution de la semaine invariablement gardée jusqu'à la fin. Le mercredi et le samedi toute la journée, et le dimanche toute la matinée, il recevait les hommes dans sa cellule; le mardi et le jeudi après-midi, il allait entendre les femmes, d'abord dans la chapelle des enfants délaissés, rue Notre-Dame des Champs, et enfin dans la chapelle du Sacré-Cœur, rue de Varennes.

Il n'est pas possible, sans doute, d'entrer dans les secrets d'un ministère enveloppé d'ombres impénétrables; on peut cependant, d'après quelques faits extérieurs et publics, en deviner le zèle, la prudence et les fruits. Nous savons, par exemple, comment il convertissait les pécheurs, assistait les mourants, consolait les affligés et dirigeait les âmes pieuses.

Gagner des élus au ciel fut son ambition et sa félicité. Les occasions lui manquèrent moins qu'à tout autre. Son nom attirait les âmes. Combien de mères lui amenaient leurs fils; de sœurs, leurs frères; d'épouses, leurs maris! combien d'amis lui présentaient leurs amis! Mais souvent le prêtre, au lieu d'attendre, allait lui-même à la découverte, faisait les avances, multipliait les démarches, sans se rebuter des délais ni des refus, et s'obstinait dans l'espérance contre l'espérance même. Quand enfin il venait à ramener au bercail une brebis fugitive, on ne saurait dire avec quelle mansuétude il la traitait. Après qu'un Dieu a daigné être trop miséricordieux, selon l'expression de saint Augustin, il savait qu'un homme ne le sera jamais assez.

Voici quelques faits que la mort a mis hors de la loi du silence, ou qui sont entrés d'eux-mêmes dans le domaine de la publicité.

Le général Donnadieu, célèbre en son temps et toujours fidèle à son passé, vivait à Courbevoie, dans la banlieue de Paris, retiré de la politique et méditant de consacrer encore au service du pays sa plume après son épée. Il était protestant, mais d'heureuses circonstances l'avaient mis en rapport avec le P. de Ravignan, et de telles relations étaient déjà une espérance. Le religieux commença par gagner son cœur en devenant son ami, et bientôt il obtint cette promesse formelle : « Je jure que je mourrai catholique. » Dès lors et avant même de rentrer effectivement dans le sein de l'Église, le vieux général lui exprimait ainsi naïvement dans ses lettres sa reconnaissance et sa vénération : « Je pense à vous, mon cher et excellent Père, j'envie votre bonheur, la sérénité de votre âme. Oui, soyez mille fois heureux, mon cher Ravignan, d'être sorti de ce monde. Si le chemin m'était ouvert comme à vous, qu'avec bonheur j'y entrerais ! J'ai confiance dans la bonté divine. J'ai souffert, beaucoup souffert : ma seule consolation et mon espérance sont dans la divine miséricorde. A vous, tout à vous d'admiration et de profonde affection. »

Un autre jour le général écrivait encore : « J'ai passé pour vous voir, mon cher Révérend ; vous étiez à vos douces et calmes occupations. Que Dieu

vous les conserve ! Si vous pouviez me les donner, en partager le soin avec moi, quel bonheur ne vous devrais-je pas ! Vous ne m'offrez que le néant de ce monde : voilà tout ce que vous pouvez me donner. Vous avez quitté le barreau pour la chaire, mais moi puis-je faire le même échange de mon épée ? »

Dès 1846, le vieux guerrier, dans un mouvement de zèle pour le salut des âmes, prenait la plume et écrivait au prédicateur devenu son ami : « Vous devez lundi prochain faire descendre la parole de Dieu sur la foule qui vous entourera ; cette parole du Dieu des chrétiens, si puissante dans votre bouche, les rappellera-t-elle à leurs devoirs ? »

Après cet exorde, supposant l'orateur en présence d'un monde doré, accouru au temple, comme dans un théâtre, pour y étaler son luxe et ses vanités, il lui suggérait non-seulement des idées, mais aussi des mouvements oratoires et de vives apostrophes ; puis il terminait ainsi : « Pardon, mille fois pardon, d'oser, moi, pauvre pécheur, moi, né hors de la vraie loi d'unité chrétienne, hors de la croyance à cette autorité religieuse au-dessus de celle des rois, d'oser, dis-je, indiquer une pensée à mon maître ! Ce que je sens vaut, sans doute, mille fois mieux que ce que je dis.

« Sur cette foi, j'invoque votre indulgence en vous priant de me croire le plus sincère de vos admirateurs et le plus affectionné des chrétiens.

« Général DONNADIEU. »

Le P. de Ravignan apprend au mois de juin 1849 que son vieil ami est atteint du choléra. Il accourt aussitôt, et comme il entrait dans la chambre, il se croise avec un ministre protestant, qui s'esquive en annonçant son prochain retour. Demeuré seul avec le malade, il le presse de tenir la parole donnée. « Oui, certes, dit le loyal guerrier, je veux mourir catholique, apostolique et romain. » Le P. de Ravignan reçoit son abjuration, le baptise, le confesse. Quand le soir le ministre protestant se présenta de nouveau, la porte se trouva fermée. Selon sa promesse, le général mourait catholique, et celui qui l'avait admis dans l'Église ne cessa de l'assister jusqu'à ce qu'il l'eût introduit dans une patrie meilleure.

L'année suivante, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, écrivait au P. de Ravignan : « Mon cher Père, M. Royer-Collard est menacé d'une fin prochaine. Je me préoccupe vivement des intérêts de son âme. J'ai raison de croire qu'une visite, de votre part pourrait lui être fort utile, ayez donc la bonté d'aller le voir. »

Le malade, neveu du célèbre Royer-Collard, mort en 1845, était un professeur renommé de l'École de médecine. Le P. de Ravignan alla donc, et la grâce du Seigneur vint avec lui. En entrant, le jésuite aperçut tout d'abord les portraits d'Antoine Arnauld et de la Mère Angélique, mais la suite ne répondit pas à ce singulier présage. Le docteur se confessa, communia, voulut recevoir le saint scapulaire; et quand il s'agit de le confirmer, Mgr Sibour écrivit, de Saint-Germain-en-Laye, au P. de Ravignan, le 24 juillet 1850 : « Je ne veux pas laisser à un autre le soin d'administrer le sacrement de Confirmation à M. Royer-Collard. Dites-lui que, vendredi prochain, j'irai tout exprès à Paris. »

Au dernier moment, une idée singulière traversa l'esprit du malade : « Que pensez-vous de l'Immaculée Conception ? dit-il ; il me paraît que Bossuet, sur cet article, diffère de Mgr de Quélen. » Le Père se hâte de répondre ; et le mourant satisfait s'écrie : « Je crois tout ce que croit le P. de Ravignan. » Il expira en achevant cette parole, aussi rassurante pour lui qu'honorable pour le religieux dont la doctrine était reçue comme un oracle.

La conversion du prince Paul de Wurtemberg, quand elle devint publique, ayant été contestée par

le monde protestant, Son Excellence Mgr Garibaldi, nonce à Paris, voulut avoir entre les mains un document authentique qu'il pût faire valoir au besoin; il s'adressa donc au P. de Ravignan, qui lui envoya le récit qu'on va lire :

« Le prince Paul de Wurtemberg, frère du roi actuellement régnant, vivait en France depuis trente ans. Sa fille, madame la comtesse de Monttessuy, m'introduisit auprès de lui, il y a environ deux ans. J'y allais de temps à autre, et n'avançais guère dans l'œuvre du salut de cette âme. Vers la fin de 1851, le prince fut attaqué d'une maladie assez grave, fort longue, mais qui le laissait en pleine possession de ces facultés, et lui permettait même de sortir quelquefois. Cette maladie avait amené une surdité qui rendait fort pénibles les conversations avec le prince. Une Sœur de bon secours le gardait; elle avait pris sur lui une certaine influence, du moins elle lui parlait de Dieu et elle était écoutée. Madame de Monttessuy, fort aimée de son père, continuait ses pieuses assiduités. J'y allais souvent.

« Enfin, la grâce de Dieu opérant, ce caractère très-énergique, très-indépendant, se soumit. Avec la plus grande franchise le prince se décida à embrasser la religion catholique. Il accomplit toutes

2.

les conditions, se confessa ; et, le 30 janvier 1852, je reçus, dans sa chambre, son abjuration, et dus renvoyer à quelques jours la communion, pour la commodité du prince.

« Je tombai alors malade et ne quittai point mon lit ou ma chambre durant près de trois mois. Le prince Paul envoyait tous les jours à notre maison de la rue de Sèvres, pour savoir quand je serais en état de le voir. Il vint lui-même, me déclara qu'il voulait compléter son œuvre, communier et recevoir la Confirmation. Je ne pouvais guère parler et ne pouvais sortir. Le prince, de lui-même, pria le P. supérieur de le confesser, de dire la messe et de lui donner la communion. Le lundi saint tout fut religieusement accompli : le prince se confessa et communia dans la petite chapelle des Enfants délaissés ; et, le même jour, le nonce alla le confirmer dans sa chambre.

« Huit jours après, le prince mourait. On put lui administrer l'Extrême-Onction. Le P. supérieur s'y transporta. Le malade n'avait point sa connaissance.

« Le prince Paul m'avait imposé et voulait garder pour un temps un secret absolu. Il m'avait cependant permis de communiquer la bonne nouvelle au nonce, sous le secret ; depuis il le pria d'en

instruire le pape. Ses convictions était depuis longtemps fixées, et nul esprit autant que le sien ne fut opposé au principe protestant.

« Madame de Monttessuy avait déclaré ouvertement l'abjuration que son père avait voulu tenir secrète pour un temps. Le monde politique s'émut. Le roi de Wurtemberg n'a pas voulu recevoir le corps de son frère dans ses États. Qu'importe? Dieu, nous l'espérons, a reçu son âme dans le royaume éternel. »

Le P. de Ravignan avait converti, en 1839, le savant baron Walckenaër. Une lettre de ce membre de l'Institut, devenu pieux disciple de l'Évangile, nous dira comment il persévéra dans la fidélité à Dieu et dans son amitié pour le prêtre qui l'avait réconcilié avec le ciel : « Que je vous dois de reconnaissance! Certes, je me propose bien d'aller passer trois jours à Paris, uniquement pour faire mes Pâques. Soyez béni, vous qui bénissez les autres! C'est là ma plus ardente prière; elle est exaucée depuis longtemps. Nous avons été alarmés par l'état de votre santé. Si jamais la douleur d'une telle perte venait affliger mes vieux jours, je ne vous déguiserais pas que, dans cette douleur, il entrerait beaucoup de ressentiment contre vous. Je vous ai souvent exhorté à ne pas abuser des forces

de votre nature, et au contraire vous en avez abusé avec excès. »

Dix ans après, le digne vieillard accomplissait un acte de tendresse chrétienne : sa femme venait de tomber malade ; il accourt aussitôt lui-même au P. de Ravignan, avant d'avoir prévenu le médecin. « Il ne pense pas comme elle ni comme moi, » dit-il ; et, dans sa foi naïve, il ajouta : « Priez pour elle, saint homme ! » Le P. de Ravignan eut bientôt à faire pour le mari ce qu'il avait fait pour la femme, et une sainte mort réunit au ciel les deux époux un instant séparés.

Madame la comtesse de Saisseval, retirée à sa petite maison de campagne à Mantes, achevait au mois d'avril 1849 un pieux récit dont je vais citer des extraits, heureux de devoir une page de ce livre à cette mère adoptive des enfants délaissés, dont le souvenir demeure environné de tant de reconnaissance et de vénération.

« M. du Camper, âgé de soixante et onze ans, avait fourni une belle carrière. Entré de bonne heure dans la marine, il avait fait trois fois le tour du monde, et dans sa dernière expédition, il était en second sous M. de Bougainville. Plus tard il fut appelé au commandement du vaisseau-école de la rade de Brest, puis au gouvernement de la Guyane

française, et enfin de l'Inde occidentale. Il avait rapporté de ses voyages des décorations, des collections, des mémoires, et pas du tout de religion. Cependant il y avait urgence : ébranlé déjà par deux attaques, il était menacé d'une troisième et dernière crise.

« Le P. de Ravignan, introduit chez lui sous prétexte d'une vieille connaissance à Saint-Germain-en-Laye, à l'époque de sa première jeunesse, fut assez mal accueilli et, après quelques mots, ajourné à la quinzaine. Il revint au bout de quinze jours de consigne, et cinq fois de suite, le malade affecte de dormir dès qu'on annonce le prêtre.

« Un jour, le Père, qui commençait à craindre sans cesser d'espérer, rencontre en sortant la parente du vieux marin, avec laquelle il s'entendait et lui dit : « Il faut en finir, car, avec toutes nos lenteurs, nous pourrions bien laisser échapper le salut de cette pauvre âme. — Que faire donc, mon révérend Père ; — Le voici, écoutez-moi bien, pour ce qui me regarde, j'irai demain dire la sainte messe à Notre-Dame des Victoires. Mais ce n'est pas tout ; il faut qu'on me vienne en aide. D'abord vous demanderez à madame de Saisseval le secours de ses prières, auxquelles s'uniront tous les chers enfants délaissés : cette prière de l'innocence est si puissante

auprès de Dieu ! Puis il faut bien que vous ayez votre tâche aussi. Vous vous procurerez une médaille de la sainte Vierge et vous la ferez accepter au malade, et même vous la lui ferez porter, car décidément l'affaire ne marchera qu'autant que la sainte Vierge voudra bien s'en mêler. — Ah ! mon Père, jamais je n'oserai, car, à coup sûr, ma pauvre médaille sera repoussée avec perte. — Quoi ! votre courage vient échouer au port ! Eh bien ! faites donc ce que vous voudrez. Quant à moi, je ferai ce que j'ai dit, et demain, à six heures du matin, je serai à l'autel du Saint-Cœur de Marie, dans cette église bénie de Notre-Dame des Victoires.

« Le lendemain, à l'heure dite, tout le monde était à l'œuvre, et chacun à sa manière : le P. de Ravignan offrait le saint Sacrifice dans le sanctuaire privilégié ; madame de Saisseval priait, entourée de cent orphelines ; et la craintive négociatrice, s'approchant du malade, lui présentait la médaille si bien nommée miraculeuse. A l'instant, celui-ci la prend, la baise avec expression, et, la passant lui-même autour de son cou, dit d'un ton résolu : Elle ne me quittera jamais. La partie était gagnée. Ceci se passait le samedi.

« Le P. de Ravignan revint le dimanche, resta longtemps seul avec le malade qui n'avait plus en-

vie de dormir; et après son départ, M. du Camper, appelant sa pieuse parente, lui dit : Ce bon M. de Ravignan m'a fait raconter toute ma vie; je crois vraiment qu'il m'a un peu confessé. Et vraiment le P. de Ravignan l'avait beaucoup confessé, puisque l'opération était terminée; mais le brave marin, bien peu coutumier de la chose, se l'était représentée et plus longue et plus laborieuse. Peu auparavant, il avait formellement déclaré qu'il aimerait mieux faire une fois de plus le tour du monde que d'entreprendre sa confession. La réalité ne fut rien en comparaison de la perspective, et le pécheur était devenu pénitent sans même s'en apercevoir. En effet, à peine la bouche se fut-elle ouverte par un aveu, que le cœur s'ouvrit au repentir, et aussitôt la foi y rentra comme chez elle.

« Depuis cette heure, le malade parut transfiguré; ce vieillard avait la docilité d'un enfant; il appelait le prêtre son meilleur ami et Dieu le meilleur des pères. Avec grand labeur il se mit à rapprendre les douces prières apprises sur les genoux de sa mère et trop longtemps oubliées; et pour aider sa mémoire rebelle, il les écrivit avec fatigue, et son pieux manuscrit que j'ai entre les mains montre que la plume elle-même n'était pas sûre du texte. Enfin, il prit l'arme du chrétien expirant; on avait

placé au chevet de son lit le crucifix dont son père s'était servi pour bien mourir; il s'en saisit et rien ne put l'arracher à son étreinte. Tantôt il l'élevait au-dessus de sa tête comme un drapeau ; tantôt le posant debout sur sa couche, il appuyait sa main dessus, comme sur une ancre, et dans cette attitude il avait encore l'air assuré d'un marin.

« Après les derniers sacrements administrés par un prêtre de la Madeleine, le mourant, privé de la parole, remerciait encore par des gestes le P. de Ravignan, qui lui-même remerciait Marie. La résistance avait été opiniâtre, la victoire complète ; et le Père déclara qu'il avait rarement rencontré dans le ministère plus d'inquiétude d'abord et à la fin plus de consolation. »

Le P. de Ravignan fut appelé auprès d'un malade qui portait un des grands noms de l'empire. C'était le fils d'un maréchal, parvenu lui-même aux premiers grades de l'armée. La conversion ne fut pas seulement sincère; elle fut éclatante. Le général duc de Bellune, appelant à lui tout ce qui lui restait de force, seul serein au milieu des larmes, d'une voix forte fit son amende honorable à Dieu. Quand il eut rendu le dernier soupir, la piété filiale adressa cet hommage au P. de Ravignan : « Il y a des sentiments qu'on ne saurait écrire et qu'on peut à

peine exprimer, sans les amoindrir. Vous me pardonnerez si je ne vous dis pas plus longuement l'impérissable reconnaissance que je vous ai vouée pour les consolations si efficaces que votre saint ministère a apportées à mon pauvre père mourant. C'est votre main, mon Père, qui a guidé la mienne afin de lui fermer les yeux, et je ne l'oublierai jamais.

« Votre entièrement dévoué,

« VICTOR DE BELLUNE. »

On conçoit aisément que le P. de Ravignan, qui avait la science de l'infirmité, et, avec saint Paul, le désir passionné de la mort, devait savoir consoler les malades et encourager les mourants. Comme autrefois Bourdaloue, il devint célèbre dans cet art éminemment sacerdotal. Au premier signal d'une vie en péril et d'une âme en détresse, au milieu de ses travaux, au milieu de ses propres souffrances, la nuit comme le jour, il s'oubliait, laissait tout, courait plutôt qu'il ne marchait; ses visites ne se comptaient point; inépuisable dans sa compassion, il était infatigable dans son assiduité. Vrai ministre de cette religion qui n'est jamais plus grande qu'à l'heure suprême où le monde apparaît plus petit, parce qu'alors pour l'un tout finit et pour l'autre tout commence, il prenait lui-même je ne sais quoi de plus solennel et de plus tendre, et sa présence

semblait à tous une sécurité ; il y avait pour la famille de la paix dans le regret, pour le malade de l'espérance dans le passage, et l'âme se remettait plus doucement entre des mains si sûres pour être conduite à Dieu.

Un riche banquier de Paris, homme blasé et sceptique, disait que rien sur la terre ne lui donnait plus aucune émotion, l'éloquence seule exceptée. « Aussi, ajoutait-il, partout où elle se trouve, je la recherche, au barreau, dans les académies, dans les chaires ; et l'homme qui me paraît avoir une conviction plus intime, c'est celui-là qui l'emporte pour moi. Ce qu'il dit du reste m'est fort égal ; je ne crois à rien, à rien du tout, ni au barreau ni à la chaire. » Et comme on lui demandait à quel prédicateur il donnait la préférence : « Oh ! répondit-il, sans aucun doute, c'est au P. de Ravignan, le pauvre homme y est jusqu'au cou. Et ce qui est vraiment touchant, c'est que je suis sûr qu'il fait tout ce qu'il dit. »

Ce bon mot fut rapporté au P. de Ravignan qui s'en amusa beaucoup, et en mettant ses bras sur sa tête : « Et le pauvre homme, dit-il, n'a qu'un désir : c'est de s'y plonger par-dessus la tête. » Un jour le riche banquier n'était plus sceptique. Sur son lit de mort, il demanda lui-même un confesseur, et voici quel fut tout son raisonnement : « Pour

qu'un homme, tel que le P. de Ravignan, ait une conviction si intime, il faut bien qu'il y ait quelque chose au delà de la vie. »

Le P. de Ravignan avait connu jadis M. le duc de Gramont, alors duc de Guiche, premier écuyer de Mgr le duc d'Angoulême, le type de la grâce et de l'élégance. Fleurs fragiles! un souffle les eût décolorées, un ouragan les dévasta. Mutilé par une terrible maladie, méconnaissable, il se détourna du monde vers le Dieu qui donne le pardon au repentir, la force dans la douleur, la récompense après l'épreuve. La religion, toujours fidèle, arrive d'ordinaire précisément quand le monde s'en va. Le duc de Gramont, de sa main paralysée par la souffrance, put encore, au mois de septembre 1853, écrire la lettre suivante au religieux consolateur de sa vieillesse : « J'attends que Dieu, qui m'éprouve par des souffrances que je ne pourrai plus endurer longtemps, me rappelle à lui ; permettez-moi, ancien ami de ma jeunesse, d'avoir recours à vous pour espérer la plus grande consolation que je puisse avoir en ce monde.

« Voilà ce dont il s'agit : si dans vos pérégrinations pour le secours de notre sainte religion, Dieu vous envoyait du côté de l'Italie, rappelez-vous qu'il y a une bonne œuvre à faire en convertissant

madame***, protestante, au catholicisme. C'est un cœur intègre. Mon fils aîné, ministre de France à Turin, vous aidera.

« Je suis si voisin de la mort, qui s'empare de moi impérieusement, que je vous demande de m'aider de vos prières pour relever mon courage abattu, mettant toute mon espérance en la bonté de Dieu pour moi, ma femme et mes enfants. C'est pourquoi je vous demande votre sainte bénédiction.

« Votre ancien ami de jeunesse,

« DUC DE GRAMONT. »

Le P de Ravignan lui répondit : « Monsieur le duc, c'est hier soir seulement que madame votre fille a pu me remettre la lettre si touchante que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'en ai été ému jusqu'aux larmes. Vos prières, vos souffrances extrêmes attireront les bénédictions d'en haut sur celle que vous désirez si ardemment voir entrer dans le sein de l'Église. Si jamais je puis y contribuer, soyez sûr que j'en saisirai l'occasion avec ardeur : la consolation que j'aurais de ramener une âme au sein de l'unité serait doublée par la joie d'accomplir votre vœu si religieux. »

Le voyage d'Italie ne put avoir lieu ; et le duc, après avoir prié jusqu'à ses derniers instants pour celle qu'il n'avait pu faire entrer au sein de l'Église catholique, emporta du moins au Ciel l'espérance

de sa conversion. Le P. de Ravignan ne put assister à la mort depuis longtemps prévue de son noble ami; elle fut subite. Je lis dans une de ses lettres : « Le duc de Gramont a passé dans une de ces crises auxquelles il était sujet. On vint me chercher ; je le trouvai mort en arrivant. Il pratiquait très-bien. Je l'avais confessé et il avait communié huit jours auparavant. Son état de souffrance était déplorable, il a trouvé le terme. »

Telle est la fin de toute histoire humaine : l'âme reste seule en face de Dieu seul. Heureux qui a prévu ce terme inévitable de notre passage ici-bas! Quand il s'agissait d'aborder de grands personnages pour les ramener à Dieu, le P. de Ravignan était fréquemment appelé. On commençait au moins par être flatté de sa visite, et d'ordinaire on finissait par être converti.

Cependant il faut bien qu'on le sache, le ministère du P. de Ravignan n'était pas réservé seulement aux grands et aux riches de ce monde. Nous le verrons plus tard, pendant qu'il prêchera aux Tuileries, consacrer les derniers accents de sa voix aux vieillards recueillis par les Petites Sœurs des Pauvres. Son zèle ne faisait acception de personne; et plus l'abîme était profond, plus le danger était grand, plus sa compassion était vive.

Une actrice vint un jour par curiosité à un sermon de charité que le P. de Ravignan devait prêcher dans une église de Paris. Elle avait dit en sortant que le prédicateur parlait très-bien ; mais elle n'en vécut pas mieux. Cependant elle avait été touchée ; et, la maladie aidant, elle se trouva convertie. Bientôt se sentant dévorer par un cancer, où donc aurait-elle cherché des consolations et des espérances, si ce n'est dans la religion de la croix et du ciel? Elle fait appeler le prédicateur qui avait un jour si bien parlé à son âme. Le P. de Ravignan accourt aussitôt, c'était aux environs du Palais-Royal. Cette infortunée, alors âgée de quarante-cinq ans, mise au théâtre dès l'âge de quatre ans, n'avait pas été baptisée, et vivait avec un officier supérieur dont elle avait eu deux enfants. Elle était donc bien loin de Dieu ; elle ne connaissait pas même Jésus-Christ; mais son âme était déjà inclinée vers les vérités de la foi. Il fallut peu de temps pour l'instruire et la préparer.

Le P. de Ravignan la baptisa d'abord, la maria ensuite. Après cette double cérémonie, on introduisit les enfants auprès de leur mère régénérée. Souffrante et triste, et cependant heureuse, elle les appelle, les embrasse, leur demande pardon des mauvais exemples de sa vie, leur annonce qu'elle

est devenue chrétienne et qu'il n'y a sur la terre de paix et de bonheur que dans la religion, surtout à l'heure de la mort. La pauvre femme, assise dans son fauteuil, parlait d'un air tranquille et ferme, et pendant cinq minutes on n'entendit que sa voix au milieu des sanglots. Le prêtre pleurait avec la famille. Le lendemain, M. le curé de Saint-Germain l'Auxerrois devait consommer la cérémonie de la veille en apportant dans cette maison, où la paix de Dieu était revenue, le saint viatique, qui fut la première communion de la mourante.

Dans la même profession, le P. de Ravignan a rencontré un vrai prodige, une jeune actrice dont la vie fut un miracle de la grâce. L'obéissance lui imposa d'écrire son histoire; nous en donnerons un abrégé. On comprendra, en le lisant, qu'un cœur si ingénu et si généreux était fait pour aimer Jésus-Christ.

« Il faut, mon Père, écrivait-elle, que le bon Dieu m'aide, sans quoi je ne pourrai jamais vous satisfaire. Ma mère avait été très-malheureuse en ménage et abandonnée à l'âge de quarante ans par son mari, qui avait dissipé tout son avoir. Elle se trouva seule à Paris, sans argent, sans amis, sans état; pour surcroît de malheur, elle était alors enceinte, et bientôt je vins au monde ajouter à sa misère.

« Ma pauvre mère n'avait pas cette religion forte qui fait supporter toutes les adversités que Dieu nous envoie, mais une foi très-vive en Marie. Dès ma plus tendre enfance elle me fit dire cette petite prière que je n'ai lue dans aucun livre : Mon Dieu, je vous donne mon corps, mon esprit, mon cœur, ma vie; je me donne toute à vous. Faites-moi la grâce de mourir plutôt que de vous offenser mortellement. Ainsi soit-il.

« Vers l'âge de cinq ans à peu près, j'allais très-souvent avec une vieille femme à la messe, et surtout adorer Jésus dans un sépulcre. Je rentrais à la maison, malade d'avoir vu Notre-Seigneur mort pour nous, je pleurais ; ma mère grondait la vieille femme d'exciter à ce point ma sensibilité, et même elle ne voulut pas absolument que je retournasse à l'église. J'étais très-fière de m'appeler Marie. On me donnait le nom de Joséphine à la maison ; mais quand on me demandait comment je m'appelais : Marie, répondais-je aussitôt, j'ai le nom de la Vierge.

« Ma mère me mit au théâtre à l'âge de six ans, pour apprendre à danser. On la pria de me laisser jouer, elle se laissa tenter. Je jouai. J'eus un très-grand succès. Cependant j'entendais les petites filles parler de la première communion, ma mère ne

m'en parlait pas ; je voulais absolument la faire, et aucun prêtre ne voulant m'y admettre parce que j'étais au théâtre, je dis à ma mère : Ah ! à l'Église romaine on ne veut pas de moi, eh bien ! je me passerai d'eux, j'irai à l'Église française. J'allai trouver M. Châtel, je lui dis mon état, et il me reçut très-bien. Je fus enchantée. Je vais donc faire ma première communion, disais-je. A parler franchement, je ne savais pas du tout ce que c'était, mais c'est égal, j'étais heureuse de cette idée.

« M. Châtel baptisa un enfant devant moi, il dit : Je te baptise au nom de Dieu et du Christ législateur. Quand nous fûmes rentrés à la sacristie, je lui demandai : Qu'est-ce qu'un législateur ? Il me l'expliqua. Mais vous ne croyez donc pas que Jésus est Dieu ? — J'ai eu le malheur d'aller en pension, mademoiselle, et là j'ai appris que un et un font deux ; et un encore, trois. — Mais Marie, n'est-ce pas, vous croyez quelle est vierge ? — Non. C'en fut assez, je m'en allai et je dis à ma mère, le cœur bien gros : Allons ! Dieu ne veut pas de moi. Je ne veux pas communier de la main d'un homme qui fait de Jésus un législateur et de Marie une femme ordinaire.

« Je priais toujours. Je travaillais sans cesse ; en dehors du théâtre je faisais de petits ouvrages à l'ai-

guille, que je vendais. J'étais entourée de vices dans les femmes mêmes que j'aimais le plus; je les plaignais. Ma mère m'avait donné des principes que la misère la plus affreuse n'a pu détruire. J'étais mal vêtue, je mangeais des pommes de terre, mais j'étais heureuse avec ma mère. Je me disais : Dieu me voit, lui, il me trouve belle avec mon vilain chapeau; il ne se moque pas de la pauvre Marie. Car on se moquait de moi, on me disait : Si vous vouliez, vous auriez des cachemires.— Oui, disais-je, mais je ferais mourir ma mère de chagrin. J'étais une des premières du théâtre, par conséquent très-admirée. Si je vous dis cela, c'est pour que vous compreniez bien la haute protection de ma céleste patronne au milieu de ce gouffre.

« Ma mère tomba malade, j'étais obligée de passer toutes les nuits, je n'avais pas de domestique : je jouais, je répétais dans la journée, je n'avais le temps d'apprendre mes rôles que la nuit, près du lit de ma pauvre mère. C'est ici que Dieu a été bon et indulgent pour moi. J'avais fort peu d'appointements, quoique première. Eh bien ! mon Père, malgré cela, pendant quatre mois et demi, ma mère étant au lit, dépensant beaucoup d'argent que je n'avais pas, je n'ai pas fait de dettes et je m'en suis tirée. Je devais tomber malade de fatigue et de

chagrin, pas du tout; c'est que je priais Dieu, et Dieu aide ceux qui prient de tout leur cœur.

« La dernière nuit que je passai près de ma mère, jene comprenais pas que ce fût l'agonie. Enfin, sa dernière parole fut : Maria, je t'aime! et elle rendit le dernier soupir. Oh! mon Père, quelle nuit! Je n'avais pas quitté ma mère un seul instant de ma vie, et je me trouvais à vingt ans, seule, sans parents, sans amis, sans fortune, sans Dieu, car je ne le possédais pas encore. Je jurai à ma mère, sur ce corps inanimé, sur cette main qui m'avait bénie, que toujours je serais digne d'elle. On voulait me séparer de ma mère; mais, dis-je, je la quitterai au tombeau. J'eus le courage de l'ensevelir. Enfin on me la prit, mais pas pour toujours. Un jour je la reverrai, n'est-ce pas, Père? J'allais tous les jours au cimetière Montmartre; et, en rentrant, je me mettais à genoux au milieu de ma chambre; j'avais le portrait de ma mère, là devant moi; j'avais un Christ, qui avait été posé sur son corps : je baisais ce Christ, je baisais le portrait, et ma vie se passait entre ces deux images. Vous ne comprendrez peut-être pas un amour si grand pour une créature, vous, mon Père, qui êtes tout en Dieu, mais je m'étais habituée à regarder ma mère comme un être surnaturel.

« Mes camarades m'avaient apporté 155 francs; on savait ma misère, je ne la cachais pas, je ne pouvais pas rougir de cela

« J'avais été plusieurs fois demandée en mariage, je ne consultais pas mon cœur, mais Dieu et ma mère, le Christ et le portrait. J'étais sûre, le jour où je me mariai, de plaire à Dieu et à Marie, à ma mère aussi.

« Enfin, je fus vous entendre, mon Père; vous éclaircissiez des idées confuses dans ma tête, Je suis bien ignorante encore en matière de religion. J'aime avec amour Jésus et Marie. Pourquoi? comment? Je n'en sais rien; je les aime et voilà tout.

« Là seulement, je compris ma position. Sainte Vierge, dis-je alors, le théâtre sans vous, ou vous sans le théâtre. Ah! mon choix est fait. Mais pour arriver à vous, ô Marie! comment faire? Le dimanche de la Quasimodo, je vous vis de plus près, je m'étais mise au pied de la chaire. Je vais écrire à M. de Ravignan, dis-je; il est impossible qu'il n'obtienne pas cette grâce de Mgr l'archevêque; il faut que je communie. Je vous écrivis, mon Père, vous savez le reste; mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon esprit n'est plus le même, mon cœur non plus : les pieuses femmes que vous m'avez fait connaître ont changé tout mon être.

« Oh! merci, mon Dieu! merci, mon Révérend Père! Votre zèle a tout fait. J'ai communié, c'est vous dire que je suis la plus heureuse des femmes, et j'étais entourée de mesdames de Gontaut, Levavasseur et d'Auberville. Ah! autrefois je croyais aimer Dieu, mais non; c'est lui qui m'aimait. J'aimais Marie, mais ce n'était pas de ce saint amour qu'elle a pour nous. Je ne sais pas ce que Dieu me réserve; mais s'il veut me rendre heureuse, il peut m'envoyer tous les malheurs qu'il voudra : je tâcherai de les porter avec mon cœur qui est tout à lui. Si Dieu me conserve cette foi qu'il m'a envoyée, je peux tout faire pour lui. Aujourd'hui seulement je comprends les martyrs.

« Je vous demande pardon, mon Père, de la longueur de mon récit, mais je ne suis pas très-versée dans l'art d'écrire. C'est pour vous obéir que je vous donne ces détails. En parlant de ma mère, je ne m'arrêterais point.

« Mon premier acte en sortant du théâtre a été une communion. Dieu veuille qu'en sortant de cette vie je sois agenouillée à la sainte table! A Dieu, à Jésus, à Marie, à ces dames, à vous, mon Père, ma vie entière.

« MARIA. »

Ainsi, le Dieu Sauveur a partout des élus, et la

bonne volonté appelle la bénédiction de la grâce. La jeune actrice avait été un ange au théâtre par la candeur de l'innocence et par le dévoûment filial; elle fut fidèle, comment Dieu ne l'aurait-il pas été?

Le P. de Ravignan avait toujours sous la main des ressources ou des expédients, et sans rien compromettre, comme sans rien épargner, avec une vigueur qui n'avait d'égale que sa prudence, pour aider une âme il eût remué le monde. D'abord, il confia la jeune femme à quelques personnes pieuses et dévouées, qu'il savait toujours prêtes à répondre à son appel apostolique; ensuite, il s'interposa auprès de l'archevêque de Paris pour qu'il fût permis de la faire communier, au moins dans une chapelle particulière nonobstant l'opinion, alors assez généralement répandue en France, qui déclarait les artistes dramatiques excommuniés. Cette opinion n'était pas la sienne; il obtint la permission tant désirée. Du reste, il ordonna bientôt à l'actrice de rompre complétement avec le théâtre et de vivre désormais sur les fonds de la Providence. Pendant quelque temps, il pourvut à tous ses besoins, comme un père, avec autant de délicatesse que de générosité.

Après six années d'épreuves, devenue mère de famille, elle écrivait au P. de Ravignan pour le remercier d'un secours dont elle n'avait plus besoin,

disait-elle, et elle ajoutait : « Oh ! mon Père, que de joies depuis six ans ! que de misères ! que de maladies ! Mais Dieu était au fond de mon cœur. Que de joies ignorées ! Et c'est à vous que je les dois.

« Ah ! comme je plains ceux qui ne pensent jamais à Dieu. Dans l'amour qu'il nous donne, nous trouvons tout pour nos besoins d'ici-bas. Cette vie de l'âme a des charmes qu'on ignore si complétement dans le monde !

« Priez, mon Révérend Père, pour que mon âme reste toujours attachée à ce Dieu de miséricorde qui a daigné me prendre si bas. Ah ! que ma vie passée m'a éclairée sur l'amour de Dieu pour ses créatures ! Aussi je ne veux que ce mot dans mon cœur : Amour pour Jésus dans la joie, dans la tristesse, dans la richesse, amour pour Jésus ! Si je vous fais toutes ces confidences de mon âme, c'est pour que vous sachiez bien tout ce qu'a fait votre charité pour moi.

« Je suis heureuse, mon Père, et heureuse spirituellement ; heureuse de ce bonheur que le monde ne peut ni nous donner ni nous reprendre ; je suis heureuse, parce que je me crois bien à Jésus tout entière. »

Cette âme vraiment séraphique se consuma rapidement dans un douloureux martyre, que lui

firent aimer la contemplation de Jésus sur sa croix et les prochaines espérances du Ciel. On trouva dans son testament une clause par laquelle elle instituait ses enfants les légataires de sa reconnaissance :

« Je désire que vous portiez une grande vénération au nom du P. de Ravignan. Si je meurs dans le sein de l'Église, c'est à lui, à sa charité que je le dois. Ne l'oubliez pas dans vos prières. »

Nous pourrions assurément ajouter bien des noms à cette liste de conversions ; mais nous ne pouvons parler de ceux qui vivent encore ; laissons-les payer en secret leur dette de reconnaissance à l'homme apostolique qui leur ouvrit les voies du salut.

CHAPITRE XVII

Congrégation des enfants de Marie

Origine de l'œuvre; réunions chez madame Swetchine. Mgr d'Orléans remet au P. de Ravignan la direction des Enfants de Marie. Retraites de la rue de Varennes. Le maréchal de Saint-Arnaud et M. de Salvandy auditeurs furtifs du P. de Ravignan. Mort de madame la comtesse Sosthène de la Rochefoucauld.

C'est au P. de Ravignan que la Congrégation des Dames, érigée aujourd'hui dans la chapelle du Sacré-Cœur, rue de Varennes, doit non-seulement sa prospérité actuelle, mais aussi sa première organisation. Voici, sur son origine, des détails que j'emprunte aux archives des Enfants de Marie.

Peu après la naissance de Mademoiselle, fille de S. A. R. Mgr le duc de Berry, et aujourd'hui duchesse régente de Parme, on avait appelé à Paris et placé sous la protection de cette jeune princesse

les Sœurs de la Croix de Saint-André, qui habitent encore la rue de Sèvres, au delà du boulevard des Invalides, et donnent leurs soins aux enfants pauvres de ce quartier. Mais la fondation n'était pas achevée quand la révolution de juillet vint en renverser les principales espérances. Madame la marquise de Saluces, présidente de l'œuvre, eut alors l'idée de réunir dans son salon, rue de Varennes, toutes les personnes qui s'occupaient anciennement de cette maison délaissée; et elle pria le P. de Ravignan de venir y faire appel à leur charité. L'exhortation fut faite avec le pathétique de saint Vincent de Paul. L'impression fut si vive qu'on voulut aussitôt recueillir les paroles qui l'avaient produite, et adresser une copie du discours à Mademoiselle, dans son exil. Madame la comtesse de Bonneuil, chargée de la rédaction, présenta son travail au P. de Ravignan, qui lui répondit : « J'ai l'honneur de vous renvoyer votre manuscrit : il me semble que je n'avais pas si bien dit. » Il ajoutait : « Vous pourriez, sans en mot dire, arrêter, avec mesdames de Saluces et de Chastellux, une petite liste provisoire de jeunes femmes du monde chrétiennes pour nos réunions projetées chez madame Swetchine : vous voudriez bien me l'envoyer, en y plaçant vos trois noms d'abord. »

En parcourant cette liste où figurèrent une quarantaine de noms, on se réjouit de voir que les plus illustres familles de France ont gardé leurs vieilles traditions de charité.

La première réunion eut lieu le 1er mai 1846, chez madame Swetchine, dans sa chapelle de la rue Saint-Dominique, tout étincelante d'or et de pierres précieuses. C'était une congrégation naissante, dont les premiers statuts furent arrêtés ce jour-là même, et le P. de Ravignan ratifia le pieux projet sous ce titre, écrit de sa main : « Règlement rédigé et adopté par quelques femmes chrétiennes. » Il ne faut qu'y jeter les yeux pour en reconnaître la sagesse et la piété.

« Voici les fins vraiment chrétiennes pour lesquelles on doit s'associer par le souvenir et la prière :

« Tous les premiers vendredis du mois, nous nous unirons dans une même pensée, pour réparer les outrages que Notre-Seigneur reçoit sans cesse dans le saint Sacrement. Nous lui demanderons les unes pour les autres le progrès dans la vie intérieure et recueillie, et l'amour des souffrances qui en est la base.

« Le samedi, jour de dévotion au saint cœur de Marie, nous lui recommanderons les pécheurs, nous

lui demanderons les unes pour les autres la grâce de ramener quelques cœurs à Jésus-Christ.

« Nous choisirons un jour de chaque mois pour la préparation à la mort. Nous demanderons les unes pour les autres la grâce d'une bonne mort, dans la foi joyeuse en la miséricorde de Dieu et en l'assistance de la sainte Vierge et des saints, qui, comme des amis puissants et fidèles, nous assisteront alors.

« La communion qui suivra pourra être pour nos parents défunts et pour ceux de chacune d'entre nous.

« Celle qui suivra encore pour nos enfants à toutes, et pour obtenir la grâce de bien remplir nos devoirs envers eux et envers nos familles.

« Un autre jour pour la sainte Église catholique, ses missionnaires, ses prêtres. Quand on pense aux grâces dont ils ont besoin, on comprend que les fidèles doivent aider par leurs prières leur glorieux ministère.

« Un autre jour pour nos parents vivants à toutes, et pour les personnes qui se sont recommandées à nos prières.

« Un autre jour pour nos pauvres paroisses de campagne. Il y a tant de misères spirituelles, tant de secours à demander pour ces âmes! Nous de-

manderons les unes pour les autres la grâce d'édifire ces paroisses et d'y faire quelque bien.

« Voici les moyens aussi faciles qu'utiles par lesquels on s'unit dans la pratique :

« Ce qui nous donne la plus grande assurance de nous réunir devant Dieu, c'est l'attention à nous unir étroitement aux intentions de l'Église, à suivre les prières qu'elle ordonne, à célébrer ses fêtes, à vénérer les saints qu'elle honore. Nous nous retrouverons dans l'amour de Dieu, lien des élus dans le ciel et sur la terre.

« Nous nous unirons d'une manière spéciale dans l'exercice habituel de la sainte méditation. Chaque matin nous y consacrerons une demi-heure.

« Nous choisirons chacune un point particulier sur lequel nous devrons nous examiner au moins une fois par jour, le soir, par exemple. Ainsi, en nous dévouant au recueillement et à la vie intérieure, remplirons-nous le premier besoin de notre cœur, celui de nous vaincre et de nous mortifier.

« Nous devrons aussi nous appliquer avec soin à rendre notre piété facile et acceptable, et nous renoncerions sans hésiter à des consolations pieuses pour éviter le moindre froissement dans notre intérieur. »

J'ai cru devoir extraire ces lignes d'un règlement

fait pour des femmes du grand monde. On s'attendait peut-être à y trouver des ménagements en faveur de personnes délicates ou des raffinements de piété de la part du directeur ; je tenais à montrer le contraire. La fortune ne soustrait pas à l'obligation de lutter contre la nature, et quant au P. de Ravignan, il ne connaissait qu'une seule voie de salut : le chemin de la croix à la suite de Jésus-Christ.

Tel fut le point de départ de l'œuvre. Bientôt, madame Swetchine, femme déjà célèbre par sa haute distinction morale et littéraire, ne sut plus assez exprimer au P. de Ravignan combien elle jouissait et profitait, avec ses pieuses amies, de leurs réunions mensuelles :

« Mon cher et vénéré Père, lui écrivait-elle un jour, je vais déjà au-devant de l'heure bienheureuse qui nous attend vendredi. » Un autre jour elle disait : « A vendredi, mon bon Père ; vendredi, jour de consolation pour nous toutes, que ma reconnaissance devance déjà. » Une autre fois : « Que vous êtes bon ! Mon cœur prend comme une grâce tout ce qui me vient de Dieu, et vos encouragements ne sont pas les moindres de celles dont je le remercie chaque jour. »

Lorsqu'en 1847 la maladie retenait le P. de Ravi-

gnan à Toulouse, la pieuse étrangère lui écrivait : « Cet hiver n'a été qu'une suite d'épreuves ; après les chagrins de tout le monde, chacun a eu les siens. Les disparitions se sont multipliées et les vides sont partout ; et, pour ce qui nous reste, l'inquiétude s'y introduit encore ; madame de Gontaut, en particulier, à bien des reprises, m'en a donné et m'en donne encore. Enfin, depuis longtemps je n'étais pas contente, et j'ose à peine m'avouer que je commence à m'alarmer... Ne donnez pas trop d'autorité à mes craintes, que je me reprocherais de vous dire, si informer votre sollicitude n'était pas en provoquer les témoignages si puissants sur cette âme qui peut seule soutenir ce faible corps.

« Je me dis quelquefois que cette sollicitude pourrait peut-être aller encore plus loin en rapprochant le moment, béni mille fois à l'avance, de votre retour. Quand la saison des froids possibles sera bien passée, il me semble que Toulouse perdra tous ses droits de nous être préféré, je ne lui reconnais pas même le privilége de vous laisser en repos ; car vous devez y être entouré d'amis, la seule sorte de gens dont vous ayez en ce monde quelque chose à redouter.

« Grâce à Dieu, mon inquiétude pour vous n'a presque jamais dépassé la tristesse de la séparation.

Dans les plus mauvais jours, il m'a toujours semblé qu'il ne vous fallait que du repos, un repos absolu d'abord et puis progressivement diminué par l'action, cet autre besoin non moins impérieux d'une âme dont le dévoûment se tournerait contre votre santé s'il se trouvait trop longtemps refoulé sur lui-même. Les mêmes gradations s'appliquent également comme nécessité à votre parole, et votre conservation m'est chère d'une manière trop absolue pour que je sois suspecte à moi-même en désirant vous voir reprendre dans ma chapelle les instructions dont l'utilité vous serait bien démontrée si vous pouviez juger comme moi des regrets qu'elles laissent. Vous seriez touché de voir de combien de manières, par quel nombre de *fidèles* s'exprime cet inconsolable regret de votre absence, ce que leur inquiétude a été et comment, dans nos rencontres, votre nom est toujours un des premiers qui se prononce; de loin comme de près, on venait à moi pour m'interroger, me croyant plus heureuse que je ne l'étais. Tout néanmoins n'y était point illusion; car, si je n'avais point de nouvelles directes, j'étais bien placée pour puiser aux sources; et puis, quand sur un point d'intérêt général on recueille toutes les notions sans en rien laisser perdre, on devient toujours assez riche pour pouvoir donner.

« Il me semble que nos chères réunions ont été calculées et prévues à l'avance comme terme moyen entre les entretiens particuliers et la parole publique, quelque chose qui assure le bienfait en retranchant le danger de la fatigue. L'interruption des conférences de Notre-Dame est un chagrin dont je tremble que la *retraite* ne donne la mesure à ceux qui ne l'auraient point encore. Mais, ce grand chagrin subi, je ne doute pas qu'il ne contribue à vous faire accomplir votre sainte mission avec plus de fruit encore et d'éclat. Le moment m'en a toujours paru providentiellement choisi : plus tôt, bien des effets acquis à jamais n'auraient pas été produits ; plus tard, il y aurait eu trop à retrancher sur les années de pleine et entière énergie. Le sacrifice se concentre ici dans un court intervalle destiné à faire ressortir les bénédictions reçues, gage de celles qui vous attendent...

« Je ne puis vous dire combien le R. P. Lacordaire m'a recommandé de vous remercier de l'affectueux souvenir que j'ai mis textuellement sous ses yeux et à quel point il en a été touché. Je l'ai été comme lui, mon bon Père, tout ce qui vient de vous étant imprégné de cette sainteté qui corrige jusqu'au plus ou moins de poison que contient la louange. »

Après trois ou quatre ans d'existence, la pieuse

association de la rue Saint-Dominique fut transférée à la rue de Varennes et s'y fondit dans une autre dont elle prit le nom ; ce fut au grand profit des deux. La Congrégation des Enfants de Marie, érigée dans la maison du Sacré-Cœur, en faveur des anciennes élèves, admises de droit, et d'autres dames du monde, agrégées par privilége, était en souffrance et paraissait même en péril. Il y avait eu d'abord trop de directeurs, et, à la fin, il n'y en avait plus. M. l'abbé Dupanloup allait relever l'œuvre défaillante, quand il fut appelé à l'évêché d'Orléans. Le P. de Ravignan était un autre lui-même, il le donna aux Enfants de Marie. Ce dernier, en acceptant l'œuvre nouvelle, ne renonça pas à l œuvre ancienne ; bientôt il les unit dans un intérêt commun.

L'espace et le nombre manquaient aux réunions de la rue Saint-Dominique, le mouvement et la vie à la Congrégation de la rue de Varennes ; de part et d'autre on pouvait se compléter par la fusion. En amenant après lui le renfort de sa généreuse élite, le P. de Ravignan apportait en outre aux Enfants de Marie le crédit de son nom, l'énergie de son caractère et le feu de son zèle. Grâce à la sagesse de sa direction et à la puissance de sa parole, il y eut bientôt de la vie dans les réunions : par le seul fait

de sa présence, il y avait foule à la porte, et il ne fallut rien moins qu'une religieuse gravité et une vigueur prudente pour garder les Enfants de Marie contre un danger tout nouveau pour elles, celui de la vogue. Encore un peu, et leur réunion n'aurait plus été qu'une affaire de mode. Le monde est ainsi fait : il va où le vent souffle; le courant était à la rue de Varennes, et, nous le savons, le flot aurait pu monter bien haut sans l'énergie de la main qui l'arrêta.

Cette œuvre des Enfants de Marie sera désormais pour le P. de Ravignan une tâche qu'il continuera jusqu'à la mort. Chaque mois il faisait deux exhortations, l'une à la messe, l'autre le soir avant le salut. Chaque année avait sa retraite. Il en a prêché six; et, en parcourant ses papiers, je trouve qu'il en avait préparé deux qui n'ont pas été données, l'une en 1852, à cause de sa maladie, et l'autre en 1858, à cause de sa mort.

Dans ces retraites du Sacré-Cœur, dites toujours des Enfants de Marie, parce qu'en effet la Congrégation en formait le centre, le zèle faisait admettre des personnes étrangères. Il y avait beaucoup de demandes, et, depuis le commencement de l'année jusqu'au carême, on se disputait déjà les cartes d'entrée; mais il y avait aussi des invitations, et les

femmes les plus mondaines s'y trouvaient à côté des femmes les plus chrétiennes; des protestantes même y furent mêlées aux catholiques. Quand la chapelle, les tribunes et même le chœur jusqu'aux degrés de l'autel étaient remplis, on pouvait compter dans l'auditoire environ six cents dames de tous les salons les plus distingués de Paris.

On comprend assez que l'œuvre, avec de telles proportions, n'avait pas seulement du retentissement, malgré les mille bruits de Paris, mais qu'elle devait encore exercer une réelle et salutaire influence. Que d'âmes ont trouvé dans ce sanctuaire et sous l'action de cette parole si imposante et si persuasive, la paix avec la grâce! Il faut bien l'avouer, la frivolité commenta quelquefois à sa guise de graves paroles inspirées par le zèle, et au fond ratifiées par la conscience; mais que conclure de ces inconvénients partiels? on sait assez que le monde sera toujours le monde : et l'abus est comme l'erreur : l'un suppose un bien qu'il déprave, l'autre une vérité qu'elle altère.

Du reste, dans ces retraites de dames, le religieux était absolument tel que nous l'avons vu dans les retraites des hommes, suivant toujours le livre des Exercices de saint Ignace, répétant les mêmes choses sans répéter jamais les mêmes expressions, et ayant

le droit d'être plus simple que les autres, parce qu'il avait le don de paraître plus noble. Sa parole, où respiraient la foi la plus intime et la charité la plus ardente, était d'un pathétique grave et communicatif, encourageante d'ordinaire, quelquefois foudroyante.

Souvent d'illustres auditeurs, littérateurs ou guerriers, venaient recueillir des paroles qui ne paraissaient dites que pour les femmes. Le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, introduit dans la sacristie, écoutait furtivement derrière la porte entr'ouverte. Un des quarante de l'Académie française, dont on ne devinera pas le nom, écrivait au P. de Ravignan : « J'ai un grand désir, plus que cela, un grand besoin d'entendre une parole convaincue et convaincante. Si vous pouviez, en me disant le jour où vous prêchez au Sacré-Cœur, me donner le moyen d'entrer dans la Chapelle, je vous en serais fort reconnaissant. »

Le P. de Ravignan voyait surtout assidu aux réunions de la rue de Varennes, au fond de la petite chapelle latérale, un autre académicien qu'il avait rencontré jadis dans des conditions bien différentes. Mais M. de Salvandy n'était plus ministre. Un jour il ne craignit pas de faire allusion

en pleine Académie à un discours du P. de Ravignan. Il lui écrivait à ce propos :

« Mon révérend Père,

« Je n'ai qu'à présent quelques exemplaires d'un discours prononcé il y a déjà bien des jours, et que je tenais à vous adresser. Il n'est digne de cet honneur que par un passage qui reproduit une de vos paroles. Je veux que vous sachiez que, quand vous m'autorisez à les entendre, elles ne tombent pas dans une terre absolument stérile et ingrate. J'espère que cette conviction vous déterminera à me donner le moyen de les entendre plus souvent. Je puis vous dire avec la sincérité dont on n'imaginerait pas de se départir auprès de vous, qu'il n'en est point qui m'aillent autant au fond de l'âme. Vous remuez le limon et ses plus intimes profondeurs, vous y portez le trouble secourable qui doit être l'acheminement à la paix. Je regrette bien vivement pour tous que Dieu n'ait pas donné à votre voix la force matérielle en même temps que la puissance, et je le regrette bien particulièrement pour moi. »

Je dois encore à la mémoire de M. de Salvandy de le citer dans une autre lettre aussi honorable pour lui-même que flatteuse pour le P. de Ravignan. A la séance solennelle de l'Académie pour la réception de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, pendant

que M. de Salvandy répondait au vénérable récipiendaire par un discours qui était une profession de foi, le P. de Ravignan, placé au premier rang de l'hémicycle, en face de la tribune, manifesta souvent la plus sympathique approbation. L'orateur, qui ne le perdait pas de vue, saisit avec bonheur cet applaudissement estimé sur tous les autres, et sous cette impression lui écrivit :

« Mon Révérend Père,

« Je vous dirai difficilement ma reconnaissance de votre précieux suffrage. J'avais su par madame de Salvandy, qui en avait été bien touchée, vos bonnes expressions. J'avais remarqué avec une satisfaction profonde, pendant la séance même, votre approbation, et j'y avais puisé la force de lutter, quoique fort mal, contre quelques inconvénients accidentels qui me désemparaient absolument. Je regrettais fort ces mauvaises chances dans une circonstance où je m'étais senti en présence d'un grand devoir, et où j'avais voulu le bien remplir.

« J'avais très-bien vu qu'il y avait où faire deux discours : un facile, conforme à l'impression publique, qui n'aurait considéré dans l'évêque que l'homme de talent, l'ami des lettres, le chantre inspiré de leur haute mission ; l'autre, qui est celui que j'ai tenté. J'ai cru qu'à mes risques et périls je

devais en effet le tenter; que, placé là en présence du premier évêque élu depuis longtemps, il y avait un service à rendre à des intérêts plus grands qu'au succès d'un jour.

« Ce dont vous me tenez compte, c'est d'avoir accepté pleinement cette situation et de m'y être dévoué. Vous étiez cependant de tous les assistants celui qui sait le mieux et qui a le mieux dit bien des fois la suprême autorité de la conscience, et combien on a peu de mérite à lui obéir. C'est le contraire qui est difficile, quand il n'y a de débat qu'entre nous et le reste des hommes. Je puis dire sans que c'eût été en rien méritoire de ma part, que je n'y ai jamais failli, la question posée ainsi. C'est quand elle se pose entre nous et nos passions que la difficulté est grande et qu'on succombe. Mais plus on a succombé dans sa vie, plus on apprécie la force qui seule pourrait nous faire vaincre toujours. Aussi n'ai-je jamais compris, Dieu merci, les dédains de nos jours plus que les insultes d'autrefois, et trouvai-je une vraie joie à protester au nom de notre plus grand corps littéraire, d'un de nos plus grands corps civils, contre l'esprit de la révolution de 1830, qui était d'ignorer l'existence de la religion dans un grand empire. J'avais stigmatisé cet esprit fatal à sa naissance; le

traiter à son tour en vaincu et en condamné m'a paru une bonne action et m'a été une victoire que vos félicitations me rendent plus certaine et plus chère.

« Conservez-moi, mon Révérend Père, des sentiments qui ont un prix infini pour moi. J'y vois le vrai couronnement de ma vie publique, mon *Nunc dimittis*, et je vous demande seulement de m'accorder quelquefois vos prières en retour de tous mes sentiments de très-sincère, très-tendre et très-affectueux dévoûment. »

Mais revenons aux Enfants de Marie, et pour mieux faire apprécier leur Congrégation, montrons comment ces dames du grand monde y apprenaient à mourir.

Une jeune femme de Paris était citée comme une de ces rares personnes qui réunissent tous les éléments du bonheur qu'on peut imaginer en ce monde : un grand nom et de grandes richesses, l'éclat de la beauté et la supériorité du caractère, enfin toutes les félicités de la famille. Épouse aimée et mère déjà trois fois bénie, à tous ces prestiges de la fortune et aux dons de la nature, elle unissait les plus précieuses grâces du Ciel : c'était la gloire des Enfants de Marie. Yolande de Polignac, fille du prince ministre de Charles X, née en 1830, tandis

que son noble et malheureux père était dans une prison d'État, sous le coup de la peine de mort, avait grandi dans les tristesses de l'exil ; son âme puisa la foi dans les traditions de famille et la force dans l'adversité. Revenue en France, elle se nomma madame la comtesse Sosthène de la Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, et devint ainsi par alliance petite-fille de ce duc Mathieu de Montmorency qui, après une vie si chrétienne, avait su si bien mourir.

A cet ensemble de toutes les prospérités d'ici-bas il ne manquait qu'une chose, la suprême garantie qui n'est jamais promise, une assurance contre la mort. Elle vint s'abattre au sein de la jeune famille ; tous furent blessés, et ceux qui ne succombèrent point ne furent pas les moins à plaindre.

C'était au plus fort de l'hiver, les rues étaient hérissées de frimas ; pendant neuf jours consécutifs, tous les matins de bonne heure, un équipage à grandes armoiries s'arrêtait devant le portail de Notre-Dame des Victoires ; une jeune femme élégante et délicate en descendait et allait prier avec larmes celle qui porte le nom de consolatrice des affligés. Elle demandait la conservation de son mari, désespéré des médecins. Au dernier jour de

la neuvaine, le mourant, ressuscité comme par miracle, rendit la joie à sa famille.

Mais cette alarme n'était qu'un prélude : bientôt la mort dirigea des coups plus sûrs. Tout à coup un mal terrible et contagieux se déclare, tous les enfants en sont atteints à la fois, et l'un d'eux est promptement enlevé. Auprès du berceau où son fils venait d'expirer, la pauvre mère écrit à la duchesse de Montmorency cette lettre vraiment héroïque, dans laquelle, assez maîtresse de sa douleur pour ménager celle des autres, elle amène avec précaution la funeste nouvelle.

« Ma bien-aimée maman,

« Je suis bien tourmentée de mon petit Léopold ; le mal empire et je crains qu'il n'ait une angine, car sa respiration est pénible et sa voix très-altérée. Remettons-nous entre les mains de Dieu ; tout ce qu'il fait est bien fait. Si ce cher enfant ne doit pas servir plus tard à la gloire de Dieu, il faut avoir le courage de lui demander de le prendre aujourd'hui qu'il est pur et bon.

« Les médecins sortent de chez lui : ma chère maman, j'avais raison, il a une angine maligne, il n'y a plus d'espoir...

« 9 heures du soir. Ma chère maman, mon enfant est au ciel, il vient de mourir sans souffrance.

Je viens de l'embrasser et de lui demander de prier pour vous qui l'aimez et pour nous tous. J'ai obtenu de Sosthène qu'il n'y entrât pas, car c'est très-contagieux. Il est bien malheureux, mais il va bien du reste ; soyez tranquille : Dieu ne permettra pas qu'il tombe malade et je vais bien le soigner. Quant à moi, mon déchirement est grand, mais il n'y a pas d'amertume dans ma douleur. La pensée de son immense bonheur est à peu près la seule qui m'occupe, et je ne puis vraiment pas être tout à fait malheureuse en le sentant si heureux. Dieu m'assiste, je le sens, et je le bénis mille fois de m'avoir choisie pour la souffrance, et mon enfant pour la gloire et le bonheur. Au revoir, ma chère maman, répétons sans cesse : Cher petit ange, prie pour nous ! »

L'ange pria sans doute, et la mère alla bientôt rejoindre son enfant. Tandis qu'elle écartait son mari, elle s'approchait elle-même ; elle avait posé ses lèvres sur le front de son fils, et dans ce dernier baiser elle avait aspiré la maladie. Frappée à l'instant, elle se mit sur sa couche et sentit qu'elle allait mourir. Alors commença une autre neuvaine à Notre-Dame-des-Victoires ; le mari demandait pour sa femme ce qu'elle avait obtenu pour lui ; mais cette fois les vœux du ciel l'emportèrent sur ceux

de la terre, et le neuvième jour l'heureuse mère était avec son *petit ange*.

Peu de temps après, dans une réunion des Enfants de Marie, pour la fête de saint Joseph, le P. de Ravignan raconta cette sainte mort dont il avait été le témoin. Son émotion était profonde, et comme il le dit lui-même, son sujet demandait plutôt des larmes que des paroles. Nous devons conserver ces lignes, pour perpétuer l'édifiant souvenir d'une petite-fille de Matthieu de Montmorency :

« Quand on voit finir une vie qui présentait ici-bas l'image réalisée du bonheur, il semble que Dieu nous réserve une grande leçon. Cette jeune femme, il ne lui avait rien refusé de tout ce qu'on peut désirer sur la terre : beauté, richesses, affection la plus vive, et tout cela, en un moment, Dieu l'efface. La vie n'est donc rien, et nous allons ailleurs. Mais ce qui console, c'est la connaissance de cette foi vive qui conduit au ciel.

« Or, dans cette jeune âme que j'ai bien connue, il y avait une foi sincère. Quand la maladie qui lui avait enlevé déjà son enfant, vint aussi l'atteindre, elle m'avait fait demander et m'avait dit : Parlez-moi beaucoup du bonheur du ciel. Elle m'avait dit aussi : Je sais que je vais mourir, et elle demanda elle-même les derniers sacrements. Elle les reçut

dans le calme et avec sérénité. Elle m'avait fait appeler plusieurs fois, et avait voulu faire une confession générale de toute sa vie. Quand elle l'eut finie, elle me recommanda ce que j'aurais à faire : Vous m'appliquerez l'indulgence plénière, me disait-elle ; vous prierez beaucoup pour moi, vous direz à mon mari de faire beaucoup prier.

« Laissez-moi vous dire à vous, Enfants de Marie, que cette enfant avait pour Marie une tendre affection, une immense confiance. Depuis sa première communion, qu'elle avait faite ici même dans cette sainte maison, elle n'avait pas manqué un seul samedi de réciter le petit office de l'Immaculée Conception ; et, dans cet agonie de cinq heures, quand le nom de Marie revenait sur mes lèvres, elle, déjà au sein de la mort, répétait bien des fois, et avec un accent touchant : Marie ! Marie ! Marie !

« La veille de sa mort, elle m'écrivait : Je vais mourir ! et ces mots étaient tracés de sa main au crayon. Le dernier jour, elle demanda de nouveau le saint viatique ; et, vous le savez, ce jour même se terminait la neuvaine que vous faisiez pour elle ; elle se terminait par cette grâce, prélude de la gloire.

« Enfin, quand il fallut nous résigner à la voir passer de ce monde, elle seule était calme, elle était affectueuse et compatissante pour les siens,

souriante et déjà radieuse pour elle-même. Je lui avais demandé si quelque chose l'inquiétait, elle me répondit : Non, mon Père. C'était l'heure des adieux ; elle s'adresse à chacun en particulier, à sa mère, à ses frères, enfin, s'arrêtant à son mari, elle lui tend la main : Et toi, Sosthène, je t'aime de tout mon cœur. — Mais, Yolande, répondit celui-ci, Dieu par-dessus tout ! A ce rappel sublime, la jeune mourante, avec tout l'élan de sa foi, tressaille et, se soulevant sur sa couche, consomme sa vie dans cet acte de charité parfaite : Oui, oui, Sosthène, Dieu par-dessus tout !

« Ainsi, mesdames, il n'y a que Dieu qui reste ; et Marie, pour aller à Dieu, doit être notre appui. »

CHAPITRE XVIII

Direction des âmes.

Spiritualité élevée, pratique et solide du P. de Ravignan. Son zèle pour l'avancement des âmes. Caractère de sa direction. Une vocation religieuse sanctionnée par le ciel.

Au milieu des affaires et des embarras de la vie, au milieu des rues comme dans sa cellule, le P. de Ravignan n'avait qu'une préoccupation : tout son cœur l'emportait vers les réalités invisibles. Ennuyé de la vie, dégoûté de la terre, abhorrant le monde, il ne se reposait qu'en Dieu et ne respirait, pour ainsi dire, que du côté du ciel.

« Quittons la terre, s'écriait-il souvent, *sursum corda !* En s'élevant, on respire l'air du pays natal. Qu'il fait bon passer dans la région de l'oubli et de la paix ! Plongeons-nous dans le divin. »

Il y avait des jours où la sainte mélancolie de

l'exil s'emparait de lui, et paraissait sur son visage. On se disait alors : le Père souffre aujourd'hui du mal du pays. Pour se dédommager dans l'attente, il aimait à nourrir son espoir en regardant le ciel bien plus que la terre. A la longue, son œil, habitué au firmament, avait contracté une expression contemplative et toute céleste. Quand il n'avait pas la vue libre de la patrie, il tenait du moins à la vue du tabernacle, qui est la *maison de Dieu* et *la porte du ciel*. Comme il devait faire de longues séances dans la chapelle du Sacré-Cœur, on lui prépara un confessionnal plus commode, disait-on, et mieux placé; mais il refusa l'échange : « De ma place habituelle, dit-il, je vois la petite porte dorée du tabernacle ; cela me repose et me console. »

Je lis dans une des notes qui m'ont été transmises par quelques personnes qu'il avait longtemps dirigées : « Quand on pouvait pénétrer dans son âme, on entrait comme dans un vaste espace, dans de hautes et sereines régions, on s'y perdait, ou plutôt on s'y retrouvait en Dieu. Il donnait l'attrait du meilleur, du plus élevé, moins par ce qu'il disait que par ce qu'il était lui-même. Mais il fallait déjà avoir monté pour être porté à l'entendre. »

Cet homme, épris du ciel et de Dieu, aurait voulu ne traiter qu'avec les âmes; la direction n'était

pour lui qu'une prolongation de la prière : ou bien il parlait à Dieu ou bien il parlait de Dieu, il l'aimait ou le faisait aimer. Il avait étudié les hommes dans son propre cœur, il étudiait Dieu dans l'âme des autres; car Dieu y réside, et l'empreinte de son doigt sur un esprit le relève mieux encore que les vestiges de ses pas dans la nature.

Je trouve dans une autre note sur ses habitudes spirituelles : « J'ai souvent remarqué que le P. de Ravignan voyait toujours en beau les consciences qui se révélaient à lui; il se créait par la pensée des êtres bien plus parfaits que ceux à qui il avait à faire. Le fils spirituel se voyait dans le cœur du père de son âme sous le reflet d'une perfection supposée. C'était un grand charme pour attirer les âmes. On aimait en soi cet être créé par la bienveillance et l'indulgence d'un père béni et vénéré, et on essayait de lui donner toutes les réalités de l'existence. »

Mais autant la spiritualité du P. de Ravignan était élevée, autant elle était pratique et solide. Il avait une horreur instinctive du vague et du sentimental, des minuties et des anxiétés, de l'illusion et de la mollesse. Ce n'était pas dans les délices de l'oraison et les consolations de l'âme qu'il mettait le travail de la perfection, mais dans l'accomplissement de

ses devoirs, dans la correction de ses défauts et dans une lutte perpétuelle contre la nature. La prière et la victoire sur soi-même faisaient la base de sa doctrine, le courage et la confiance en faisaient le caractère, la paix en était le fruit.

Ce qu'il va dire dans la lettre suivante, il le répétait à toutes les personnes qui désiraient leur avancement spirituel :

« Je bénis Dieu de vous conserver le désir constant d'accroître en vous tous les biens de la vie intérieure. La première condition pour ce but à jamais désirable, c'est une inviolable fidélité à la méditation et aux exercices de piété, c'est aussi la communion fréquente ; vous n'y manquez pas sans doute.

« Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que les douceurs de l'oraison et de la fréquente communion ne sont pas la fin, mais les moyens ? La fin ultérieure et dernière est l'union divine, qui ne peut être consommée que dans la patrie du ciel. La fin immédiate et prochaine est ici-bas la correction de nos défauts et l'acquisition des vertus solides, car l'amour divin consiste bien plus dans les œuvres que dans les sentiments.

« Je désire donc ardemment que, détachant votre âme des consolations sensibles de la piété, vous serviez Dieu en toute simplicité et humilité, soit

qu'il vous donne des consolations, soit qu'il vous les retire. Il en coûte un peu, mais Dieu mérite qu'on l'aime pour lui-même.

« Une seconde condition, effet et cause à la fois de notre conversation familière avec Dieu, c'est la victoire sur nos penchants. Répétons avec la conviction la plus paisible et la plus intime, que la vie intérieure, l'esprit de prière, l'avancement de l'âme consistent surtout dans la victoire de soi-même, par conséquent, dans la bonne volonté de ne point refuser à Dieu les sacrifices qu'il demande.

« Oh ! courage et confiance ! Pour tout et toujours abandonnons-nous au Seigneur. Jetons-nous dans le sein de sa miséricorde infinie avec la simplicité d'un enfant.

« La paix est un bienfait précieux. Recevez-la comme un pur don du Seigneur ; et, continuant à suivre la voie tracée dans la droiture de votre cœur, ne vous mettez pas en peine de l'état intérieur que Dieu vous destine plus tard. Marchez avec confiance et avec joie. Si les épreuves vous sont réservées, et quelle âme en est exempte ? vous vous y préparerez en vous détachant fidèlement des dons de Dieu pour vous attacher à Dieu même et à Dieu seul. »

Ainsi, remarquons-le en passant, ce maître de la

vie spirituelle exigeait un tel détachement, un tel oubli de soi-même, qu'il ne tolérait la nature en rien, pas même dans l'ardeur d'une âme trop empressée d'atteindre la perfection. Il vient de le dire, et le répétait souvent. Il n'accordait pas non plus à l'amour-propre de prétendre à des prédilections, non-seulement de la part du directeur, mais même de la part de Dieu. « Dans vos affections chrétiennes, disait-il, allez simplement selon votre cœur et selon le cœur de Dieu. Mais ne vous préoccupez jamais d'une préférence à votre égard. Saint Jean était le disciple bien-aimé ; je ne crois certainement pas qu'il ait cherché une préférence de Notre-Seigneur. »

Tout entier dans la nécessité du sacrifice et du combat contre soi-même, il n'admettait pas non plus qu'on renonçât aux devoirs que la société impose pour se livrer aux douceurs d'une pieuse solitude et d'une vie intérieure mal entendue. Non-seulement il craignait qu'on imputât à la religion ces isolements bizarres, mais il voyait des recherches de la nature dans une concentration égoïste et dans une pusillanimité ombrageuse : « Je vous demande et vous conjure au nom de Dieu, disait-il, de ne point vous montrer difficile à l'égard des exigences ordinaires du monde dans lequel vous vivez. Voici

un danger : rendre la piété sauvage. On se plaît davantage en soi-même, et, ce semble, avec l'idée de Dieu ; le monde dégoûte. Prenez garde que le cœur soit détaché du monde, il doit toujours l'être et ne l'est jamais trop ; mais que le recueillement nous empêche de nous prêter aux délassements, aux usages légitimes, ce serait mal entendre la vie intérieure et la vertu. Prêtez-vous donc de bien bonne grâce, dans un esprit de vraie charité, prêtez-vous ; Dieu vous dédommagera.

« On allie, selon Dieu, la vie de ce monde avec la piété quand on se sert de celle-ci pour se remplir de grâce et de paix intérieure, pour apprendre à se vaincre et à se renoncer constamment, pour préférer la volonté des autres à la sienne, et ne faire paraître au dehors que l'expression de la patience, de la douceur et du dévoûment.

« Une femme, une mère, une maîtresse de maison, ont leur perfection dans leurs mains et sous leurs pas. La sainte oraison, le recueillement, la piété, ne sauraient porter des fruits meilleurs que cette attention à bien faire les actions ordinaires et à sanctifier, en vérité, la vie domestique. Que l'on y trouve d'occasions précieuses d'abnégation, de patience, de dévoûment et de zèle ! »

Quand le P. de Ravignan venait à rencontrer

dans une âme, quelle que fût d'ailleurs sa vocation, des attraits conformes aux siens, l'abnégation jusqu'à l'immolation, la passion de souffrir et d'être humilié, alors, selon son expression toute familière, il *s'en donnait*, son cœur se dilatait et s'épanchait tout entier. Dans toutes les lettres où il révèle son âme à une autre âme qu'il dirige, il ne se lasse point de répéter ce qu'il ne se lasse point d'aimer : « Oui, s'écrie-t-il, la croix ! celle que Dieu lui-même nous offre! acceptons-la pleinement et n'en retranchons rien. Quand donc aux souffrances joindrons-nous la mort? Souffrir et mourir serait ma devise, mais que la volonté de Dieu soit faite! Prions pour que la croix de Jésus soit notre bonheur. »

« J'ai eu le bonheur, dit-il ailleurs, de souffrir un peu, bien peu ces jours-ci, j'étais presque trop bien. Demandez pour moi la lumière et l'immolation. Adorons, aimons et soumettons-nous. Pauvre vie et pauvre terre! quand donc l'aurons-nous quittée? Elle a cependant un prix, un seul avantage : la souffrance. C'est là ce qui rapproche de Notre-Seigneur, et nous unit à son cœur. L'humiliation s'y joint souvent : alors la croix est complète, et Dieu triomphe. »

Il écrivait un autre jour : « Accepter et s'immoler, c'est toujours la loi souveraine. Oh! quand serons-

nous morts à nous-mêmes, pour mériter de mourir à cette triste terre?

— « Que Dieu, disait-il à une autre personne, que Dieu nous donne la joie de l'immolation ! Est-ce que Dieu bénit et prouve son amour autrement que par les souffrances? Il semble qu'il ne saurait parvenir à son but sans cette voie douloureuse. Elle conduit seule aux plus héroïques et aux plus nobles vertus, et seule aussi elle attire les grâces les plus abondantes et les meilleures. Tout est bien, pourvu que nous portions la croix ! »

Je trouve dans d'autres lettres les pensées suivantes : « Vraiment on ne comprend pas la vie de la plupart des hommes. Ils ne vivent pas pour Dieu et ne cherchent pas son saint amour. La terre, ses brimborions, sa boue, ses affections naturelles et sensibles, ses préoccupations remplissent leurs âmes. Quelle folie et quel malheur! Qu'on est donc heureux de souffrir en aimant Dieu ! »

— « Je ne suis pas digne de souffrir ; au moins si je savais réparer, si je savais travailler, si je savais prier ! Souffrir, oui, souffrir et combattre pour l'amour de Notre-Seigneur, c'est notre vie. »

— « Donnez à Dieu tout ce qu'il vous demande et répétez-vous sans cesse à vous-même qu'il faut mourir à soi, à tout ce qui est humain, naturel,

sensible pour vivre de l'amour crucifié de Notre-Seigneur. Dans une foi sèche, mais forte et pure, se trouvera notre salut, notre paix quoique amère et la vraie garantie de la fidélité. Dieu exige le sacrifice intérieur le plus absolu. Souffrir, prier, travailler est la destination de nos âmes. Puissions-nous ne jamais arrêter les desseins de Dieu sur nous! »

Un de ses fils spirituels lui disait un jour : « Il n'y a que les morts qui vivent. — Ah! répondit-il aussitôt, jamais vous n'avez mieux parlé. Bon courage! Avec l'esprit de la résurrection, tâchons d'habiter en haut, et de laisser en bas, au-dessous de nous, les choses de la terre. »

Il nous paraît inutile de nous étendre davantage sur l'idée que le P. de Ravignan s'était faite de la perfection chrétienne et des moyens qu'il fallait employer pour la faire atteindre. Sa science ascétique était celle de tous les maîtres de la vie spirituelle, et se trouvait, d'ailleurs, toute formulée dans le livre des Exercices de saint Ignace, livre qui n'est lui-même que le développement méthodique et pratique de cette sentence de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Renoncez-vous vous-même, prenez votre croix et suivez-moi. » Mais comme toute science et tout art varient dans leurs applications avec le zèle

et les aptitudes des hommes qui s'en servent, il faut que nous montrions le caractère spécial de l'action du P. de Ravignan sur les âmes qu'il voulait amener à l'imitation de Jésus-Christ par le renoncement et la lutte incessante contre elles-mêmes.

Ces combats de l'âme, il les aimait chez les autres comme chez lui : « Dieu, dit-il dans une de ses lettres, Dieu nous envoie, parmi les travaux de notre ministère, des consolations bien douces, celle, par exemple, que nous donne une âme désireuse de s'unir au Seigneur par les liens intimes de la vie intérieure. C'est un mystère, hélas! caché pour le plus grand nombre; l'amour du monde, des habitudes légères ou nonchalantes empêchent de goûter et connaître le don de Dieu. »

Quand il assistait à ces mystères de la transformation des âmes, la joie qu'il en éprouvait lui faisait oublier toutes ses fatigues. Un soir d'hiver pluvieux et froid, après avoir été assiégé à son confessionnal de la rue de Varennes, il se disposait à partir. Il était tard, et comme il gagnait d'un pas rapide le couloir où son parapluie était étendu depuis midi et demi, une dame du Sacré-Cœur le rencontre : « Mon Père, lui dit-elle, la pluie tombe par torrents, attendez qu'on aille vous chercher une voiture; vous n'en pouvez plus, vous avez reçu et

confessé la moitié de Paris. » Le Père étend son parapluie sur sa tête, et d'un air content : « Moi? répondit-il aussitôt, mais j'ai vu peu de monde, j'ai fait bien peu de chose, je ne suis pas fatigué. Non, madame, je ne veux pas de voiture. Qu'est-ce que tout cela pour un religieux? En arrivant tantôt, j'ai mis mon parapluie à sécher ; il m'avait abrité en venant, je suis entré dans ma cabane pendant que la tempête battait les vitres. Adieu, madame ; que nous sommes heureux d'être religieux! le torrent arrive, nous montons sur notre pont et nous le regardons passer. »

Le P. de Ravignan ne voulait pas perdre de vue, même à distance, des âmes dont il ne perdait jamais le souvenir. Il exigeait de quelques-unes plus sollicitées de Dieu ou plus exposées dans le monde, un compte rendu périodique, dont il multipliait les retours en proportion des besoins. Autant de lettres, autant de réponses : sa correspondance spirituelle était avant toute autre expédiée courrier par courrier. Je connais bien des collections de ce genre, aujourd'hui conservées avec vénération, et presque effrayantes par le nombre. Quand une de ces âmes si chères à son zèle se trouvait dans une crise douloureuse ou périlleuse, alors il prenait l'initiative, et quelle que fût la durée de l'épreuve, tous les

jours il lui envoyait des paroles de consolation et d'encouragement.

Dans la perfection il voyait une question d'éternité. Il n'épargnait pour l'avancement des âmes, à l'exemple de l'apôtre, ni les avis ni les prières; et, soit qu'il parlât, soit qu'il écrivît, ramenant le discours à son unique objet, il multipliait les instances avec l'importunité du zèle et de la charité. Pour donner une idée de son genre, j'extrais seulement quelques lignes de ses innombrables lettres. Il s'adresse à un ami qu'il tutoie comme un ancien camarade d'enfance. Je tiens à le nommer : M. Auguste de Parseval, un de ces cœurs généreux qu'on n'appela jamais en vain, lui fut uni pendant la vie; il l'est bien plus, j'espère, dans la mort.

« Mon cher Auguste, permets à mon âme de suivre toujours la tienne, comme un ami, un compagnon fidèle, et crois que Dieu a mis pour jamais au fond de mon cœur le plus tendre et le plus religieux intérêt pour tout ce qui touche à ton existence et à ton bonheur. Ah! je le poursuivrai ce but dans mes prières, au saint autel; je le poursuivrai avec larmes, avec travail, avec toutes les armes de ma religieuse vie.

« Mon cher ami, il me faut ton âme, ton salut.

Pardonne à ce langage de mon zèle. mais je ne puis consentir à l'idée d'un demi-bien, d'un demi-vouloir, pour toi. Auguste, Auguste, une bonne fois vouloir tout ce que Dieu veut! O mon Dieu! je prie avec toi à toute heure. Une pensée m'afflige : me connaissant, je ne suis bon qu'à entraver, qu'à être obstacle; ta confiance ailleurs eût été mille fois mieux placée. Quelle peine pour mon cœur de ne pouvoir t'aider! Mes innombrables fautes en sont la cause. Et moi aussi j'ai tant besoin de prières et de combats! Mais je prie, je combats, je crois, je me confie. O mon ami, courage! Prie donc, et, avec une énergique fidélité, confesse-toi tous les quinze jours; je veux te le demander à genoux, ne me refuse pas; je t'en conjure au nom de tes plus chers intérêts, par ta foi, par le souvenir des biens spirituels et temporels dont Dieu t'a comblé. Souviens-toi des sollicitations de mon amitié, ton âme m'est plus chère que je ne saurais dire et je donnerais ma vie pour elle. Mon Maître l'a bien fait pour toi.

« Prions ensemble, et espérons toujours. Dieu est la bonté même. Marie est notre mère. Mon bon et cher Auguste, je t'aime tendrement, ton bonheur est le besoin de mon cœur.

« Écris-moi souvent, je t'en conjure; j'ai besoin

de savoir où en est ton âme que Notre-Seigneur m'a donnée en quelque sorte. »

Quand des âmes ombrageuses ou pusillanimes, dirigées par le P. de Ravignan, avaient peur de lui et de la perfection à laquelle il voulait les mener, son zèle était alors plein de délicatesse et de longanimité. Il avait mis dix-huit mois pour en gagner une à la confiance. Laissons-la raconter elle-même comment il triompha de ses craintes. C'était pendant une retraite de la semaine sainte à Notre-Dame; l'orateur venait de parler avec véhémence sur une des grandes vérités : « Je me rappellerai toujoujours, écrit-elle, que le suisse vint avec fracas me chercher au banc-d'œuvre, en me disant que le P. de Ravignan désirait me parler. Je le trouvai dans la sacristie, entouré de tous les chanoines très-étonnés de mon audace; mais il me reçut en me remerciant d'être venue, *parce qu'il avait un service à me demander*, et me mena dans l'arrière-sacristie. Là, cet homme incomparable qui tenait suspendues à ses paroles tant d'intelligences d'élite et de cœurs élevés, voulut bien ne s'occuper que de l'impression produite sur moi par son admirable éloquence : « Je vous ai vue, me dit-il; à chaque mot, je sentais ce qu'il devait vous coûter de craintes et d'alarmes. J'aurais voulu modérer mes pa-

roles ; j'étais ému de votre repentir et de votre contrition, qui paraissaient dans tous vos traits. Pauvre enfant, lui disais-je, quel mal je lui fais! Je priais Dieu intérieurement de vous consoler, pendant que je vous affligeais si involontairement. Pardonnez-moi ma sévérité de tout à l'heure, elle n'est pas dans mon cœur ; vous n'y trouvez jamais que la miséricorde du plus tendre père. Voyons, confessez-vous. » C'était le vendredi saint, il était tout hors de lui de fatigue ; mais il savait que si j'étais désespérée, il perdait mon âme. Dans l'univers entier il n'y avait plus pour lui qu'une seule affaire : me gagner à la confiance. »

On doit bien s'attendre à retrouver dans la direction spirituelle du P. de Ravignan ce caractère positif, ferme, vigoureux, que nous avons déjà vu dans son éloquence et dans l'exercice de ses fonctions de supérieur ; mais, là surtout, l'énergie de son autorité sera adoucie par l'humilité et la charité et réglée par la prudence.

On lui demandait un jour comment il était devenu maître de lui-même : « Nous étions deux, dit-il vivement, j'en ai jeté un par la fenêtre et je suis resté seul chez moi. » Il aurait voulu que tous ses pénitents missent la même vigueur à se débarrasser du vieil homme.

Une mère alarmée s'écriait : « Il faut convenir que je suis bien malheureuse : mes deux enfants, qui ont déjà d'effroyables dispositions pour le détachement, sont dirigés par le P. de Ravignan, qui en fait profession. » Le Père, instruit du fait, et, ravi de cette parole, répond avec une vive expression de gaîté : « Professeur de détachement ! ah ! c'est excellent. Oui, oui, je professe le détachement ; » et, s'animant tout d'un coup : « Quoi donc, ajouta-t-il, nous resterions embarrassés dans les choses extérieures, variables, et nous n'aurions pas cette sainte folie qui brise, qui arrache les entraves de l'âme ! Pas de monde, pas de terre pour nous prêtres et religieux ! Mon Sauveur ! voilà tout, nous immoler pour vous ! Je le sais, il y a toujours en nous quelque chose qui veut ramper ; montons dans ces étages supérieurs où l'on arrive et où l'on se soutient par la prière. Débarrassons-nous du triste bagage de la terre et jetons notre cœur bien haut et bien loin. »

Ces étages supérieurs de l'âme où le P. de Ravignan avait trouvé la paix et voulait la faire trouver aux autres, me rappellent un de ces traits d'énergique consolation qu'il savait donner à propos. Un jour, il était sur le point d'entrer dans son confessionnal où beaucoup de monde l'attendait ; une

personne, sous le coup d'une grande souffrance morale, l'aborde dans le corridor qui conduit à la chapelle et lui dit : « Mon Père, je souffre à en mourir ; un mot, je vous en prie ! — Ah ! répondit-il, je n'ai que deux minutes à vous donner ; dites-moi bien vite pourquoi vous mourez. » Il ne fallut qu'un instant à cette personne pour dire qu'elle était calomniée par un cœur qu'elle croyait ami. « Oui, lui répond le Père avec l'accent de la plus tendre compassion, oui, c'est pénible ; mais n'avez-vous pas en vous du *meilleur*, l'oubli et le pardon? Montez par la prière dans cet étage supérieur de la foi, et puis soyez joyeuse et allez en paix. Adieu. » Le conseil fut suivi et il ramena la paix.

Une dame se débattait entre son cœur et sa foi, en présence d'une vocation probable dans sa famille. Le P. de Ravignan, qui croyait à cette vocation, lui écrivit avec l'autorité de l'Évangile. Cette sentence tomba comme un coup de foudre. La pauvre mère éperdue, n'osant pas relire ni même regarder la lettre trop menaçante, se hâta de la cacher au fond d'un secrétaire ; mais déjà l'effet était obtenu, et la permission fut donnée.

Quand une fois le P. de Ravignan avait bien constaté l'appel de Dieu à la perfection évangélique, alors il ne voulait plus de transaction, mais la

rupture; il coupait, tranchait et sommait l'âme hésitante de se rendre et de tout perdre pour tout gagner. Madame la comtesse Albert de la Ferronnays, que nous avons vue mourir si sainte et si heureuse dans la pauvre chambre où elle s'était isolée, y eut d'abord de rudes combats à soutenir contre le monde et sa famille. Voici avec quelle fermeté son directeur la fortifiait dans une de ses lettres :

« Que voulez-vous chercher et combiner, ou entendre et examiner encore? Non, aucune opinion contraire ne modifie ma conviction. Reposez-vous donc pleinement dans la détermination prise. Nos familles? Notre-Seigneur nous conseille de nous en éloigner pour tendre à la perfection évangélique; il y a quelque détriment pour l'âme et pour la vie spirituelle dans ces habitudes d'ailleurs toutes légitimes, et dans cette dépendance de petits et inutiles assujettissements.

« Quand vous écrivez à madame votre mère, il va sans dire que vous la rassurez sur votre position, sur votre manière de vivre, et vous pouvez, vous devez lui parler toujours avec l'effusion de la tendresse, lui dire que vous priez pour elle, que vous êtes tranquille, contente dans les habitudes de la piété, que vous lui désirez ces divines jouis-

sances. Puis, seule devant Dieu, l'esprit et la lettre de l'Évangile dans le cœur, vous vous rappelez que vous êtes toute à Dieu, au bien des âmes et des pauvres, et pour vous c'est vraie charité, vrai dévoûment, véritable prudence de vous être retirée d'une vie de famille, quand ainsi, dans la position où vous êtes, vous vivez près de Dieu, spirituellement et purement pour Dieu. Ce n'est point là manquer de piété pour une mère; vous me le disiez sans sérieux, je pense.

« Du sein de Dieu et dans le recueillement de l'oraison, appréciez et jugez les tendres reproches de madame votre mère. Priez pour elle; de loin vous lui êtes beaucoup plus utile devant Dieu; croyez-le : il m'est bien démontré que votre présence ne ferait aucun bien à ces âmes si justement chéries. Je suis convaincu que votre absence, vos prières, le désir de vous revoir, les portent bien plus à Dieu et vers les idées de foi, que ne le feraient toutes vos paroles.

« Quant à ce qu'on pourra dire, même tout près de vous, écoutez-le avec patience, n'en concevez aucune aigreur, pas la moindre, et avancez avec joie et dans la sainte liberté des enfants de Dieu. Les jugements de toute la terre ne sont rien à mes yeux ni aux vôtres.

« Ayez foi dans votre position actuelle, et tenez-vous-y avec courage. Soyez simple, confiante, large, libre sous la main de Dieu ; qu'il vous dirige, vous conduise, vous protége toujours comme son enfant chérie ! »

Cependant, il faut en convenir, le P. de Ravignan avait souvent une manière de faire vive et preste, qui ne laissait pas d'intimider certaines âmes. Il y a des natures qui ont comme besoin de longueurs : lentes dans leurs opérations ou embarrassées dans leurs affaires, elles n'entendent jamais trop et ne parlent jamais assez. Pour lui, la nécessité comme le caractère le rendait bref et rapide. Il pensait que si l'on doit laisser quatre-vingt-dix-neuf justes pour un pécheur, on ne peut pas laisser quatre-vingt-dix-neuf pécheurs pour un juste.

Une personne lui avait reproché cet air pressé qui fermait un peu les cœurs et les lèvres. Si c'était en lui un défaut, il le racheta par une vertu. Dans sa réponse, les rôles sont bien changés, c'est lui qui se confesse à son tour : « Il est bien vrai, et je m'en accuse près de vous, mes paroles sont brèves, et ne doivent point être propres à soutenir et à consoler un cœur qui souffre. Hélas ! je ne le sens que trop, elles sont l'expression, non de mes désirs et de ma volonté, mais de l'état de ma pauvre

âme : sèche, stérile, poursuivie et accablée dans sa faiblesse par la multiplicité des détails, par les œuvres, les correspondances, les sollicitudes de tout genre, que peut-elle produire de bon? La conscience de mon incapacité à cet égard est complète, et je m'étonne toujours des graces que le Seigneur a pu attacher à mes paroles et de la confiance qu'on m'a souvent témoignée.

« Vous avez raison de me parler avec la plus entière franchise : vous pouvez, vous devez me parler toujours ainsi ; je vous remercie d'une manière toute spéciale et du fond de mon âme. »

La personne officieuse qui avait donné l'avis resta toute confuse de le voir si bien reçu, et comme elle cherchait à s'excuser, le P. de Ravignan se hâta de la rassurer : « Soyez donc bien tranquille, l'avis que vous aviez la bonté de me donner avec tant d'indulgence et de charité, m'a confirmé ce que je m'étais dit souvent à moi-même. Hélas ! il n'est que trop vrai, ma triste nature n'est propre qu'à apporter des obstacles. Aussi dois-je vous conjurer de me parler toujours avec franchise et d'agir avec encore plus de liberté. Grondez-moi, vous me ferez du bien. — Votre pauvre Père dans le Seigneur, qui se recommande à vous. »

Cette humilité du directeur venait, au besoin,

adoucir une certaine âpreté de son zèle, trop ardent et trop vigoureux pour ne pas déconcerter parfois quelques âmes. Elle se montre dans toutes les pages de sa correspondance spirituelle. En voici quelques traits, pris çà et là :

« Ne croyez pas que je sois capable de vous faire aucun bien. Priez quelquefois pour les besoins immenses de mon âme. »

— « Hélas ! il n'est que trop vrai, je suis pour votre âme et pour d'autres un obstacle malheureux. Demandez à Dieu qu'il pardonne à mes iniquités. »

— « Ce que je ne puis comprendre, c'est que mes paroles vous apportent quelque soulagement. Il y aurait là un mystère, si nous ne savions que Dieu se sert, pour produire un bien, des plus vils instruments. »

— « N'allez jamais vous persuader que j'ai pu vous attirer quelque grâce. Non, je ne vaux devant Dieu et devant les hommes que pour apporter des obstacles au bien et pour être l'occasion d'un grand exercice de patience. Ma misère est profonde. Je ne saurais, de la part de Notre-Seigneur, qu'être un objet de commisération. Ainsi, ne pensez pas, ne dites pas que je vous ai été secourable. Les vœux que je forme pour votre avancement sont un besoin pour mon âme, hélas ! qui n'a rien à donner aux autres. »

Le P. de Ravignan croyait les autres meilleurs que lui ; et toutes ses communications spirituelles, de vive voix ou par écrit, paraissent empreintes de ce sentiment le plus intime de son cœur. « Quelle âme ! s'écriait-il quelquefois ; comment donc Dieu envoie-t-il à mon indignité un tel appui et une consolation pareille ? J'en ai la conviction, Dieu, qui est bon, mille fois bon pour son indigne serviteur, ménage ces rencontres pour me confondre et me convertir ; car je n'ai rien à donner à de pareilles âmes, et j'ai tout à en recevoir : je dois être leur maître, je ne suis que leur disciple. » Il ne tolérait point qu'on lui parlât dans un autre sens. Délicat et susceptible par humilité, il était froissé par un compliment, comme d'autres le sont par un outrage, et se scandalisait d'un éloge comme d'un mensonge et d'un blasphème. La même vertu, qui le faisait, d'ailleurs, si patient, le rendait alors saintement indigné, et, je puis affirmer que la louange était la seule chose au monde qu'il ne sût point souffrir dans ses pénitents.

« Ne dites jamais à un prêtre, à un religieux qu'on admirera ce qu'il a pensé et écrit ; c'est mal faire que de flatter ainsi. Pardon, vous me demandiez de vous gronder, vous voyez que j'use de la permission. » Cette admonition était à l'adresse d'une princesse.

Je connais une personne qui reçut une réprimande bien plus sévère; elle s'était avisée d'appeler le P. de Ravignan un saint : « Vous êtes chrétienne, pieuse et dévouée, lui répondit-il ; vous entendrez ma plainte sincère et respectueuse. Vous m'écrivez, vous me parlez une langue qui me cause toujours une peine réelle. Vous me dites qu'en vous adressant à moi, vous vous adressez à un saint! Mais, grand Dieu! c'est approcher du blasphème! et je vous l'assure sans aucune humilité. Croyez bien que je ne mérite que votre pitié tout au plus ; je vous demande, sans les mériter, vos prières. Ne me parlez donc plus que comme à un pauvre prêtre, pénitent, sans vertu, sans qualité aucune, que Dieu a comblé de grâces et qui ne sait pas y répondre. Je vous assure que vous m'indisposez profondément quand vous me tenez ce langage. Ne le faites plus, je vous en conjure. Et puis tous ces compliments! tout cet enthousiasme exagéré pour mes pauvres paroles! Ce n'est pas bien, non, devant Dieu, ce n'est pas bien. La grâce peut agir assurément par les plus vils instruments, et c'est ce qu'elle fait quelquefois quand je parle. »

C'est le lieu de dévoiler un petit artifice au moyen duquel on était à peu près sûr de capter et de retenir le P. de Ravignan. J'en connais qui avaient

découvert en lui un véritable faible, et qui ne manquaient pas de le prendre par cet endroit pour le réduire. Quand on le voyait trop pressé de lever la séance, on n'avait qu'à lui faire quelques mauvais compliments, la partie était aussitôt gagnée. A l'instant même, il changeait de ton et de visage, il se sentait à l'aise, il se mettait au large, et pour le compte de l'humilité il trouvait toujours du temps. On lui fit remarquer enfin la ruse qu'il ne soupçonnait même pas, il en rit bien franchement, mais il ne se corrigea point.

La charité du P. de Ravignan était plus attrayante encore que son humilité; du reste, l'une tenait à l'autre. Il donnait son affection à qui lui donnait sa confiance, et, avec l'affection, la sympathie la plus tendre, le dévoûment le plus généreux.

Il y avait au fond d'un si mâle courage une sensibilité profonde. C'est qu'il avait à partager l'amertume bien plus souvent que la jouissance : il rencontrait partout des tristesses ou des faiblesses, des âmes dans l'épreuve ou des âmes en péril; et, par quelque endroit, son cœur était toujours en deuil. Je l'entends encore qui s'écrie douloureusement : « Il faut donc en revenir à répéter la vérité universelle pour toutes les existences : partout la croix ! On n'ouvre pas une lettre, on ne voit pas une

âme venant s'épancher qui ne parle de tribulations. Enfin viendra l'heure désirable de la mort ! »

Il écrivait à l'un de ses Frères, qui était sous sa direction : « Mes lettres vous auront mal dit le sentiment profond qui me pénètre à la pensée de vos souffrances. Si je devais, en restant inutile et en souffrant, contribuer à vous attirer les grâces et les forces dont votre zèle fait un si bon usage, je consentirais à ne rien faire et à souffrir toujours. Mais, taisons-nous, et adorons le cœur souverain du Maître. »

Il nous serait facile de multiplier les citations de ce genre ; toute la correspondance spirituelle du P. de Ravignan est pleine des accents de sa compassion et des épanchements de son âme. D'ailleurs, toutes les lettres que nous venons de produire, en parlant de son zèle, ne respirent-elles pas la charité la plus tendre ?

Enfin, ai-je besoin de m'étendre sur la prudence d'un homme qui, dans les affaires embarrassantes et les décisions hasardeuses, fut quelquefois accusé de trop de modération, jamais d'ardeur inconsidérée ? Formée à l'école des Exercices de saint Ignace, sa spiritualité était aussi prudente que vigoureuse. Avant de pousser une âme dans les voies de la perfection, il interrogeait, non-seulement les

inspirations de la grâce, mais aussi les lumières de la raison; il demandait au caractère et au tempérament même ce qu'ils pouvaient donner.

Dans la direction, le plus important comme le plus difficile, c'est de s'adapter soi-même aux âmes, afin de les conformer à Dieu. On ne mène pas les autres par sa propre voie, ni tout le monde par le même sentier; comme les dispositions sont inégales, les exigences sont diverses; chaque âme sème et récolte dans son sillon, afin qu'il y ait de la gradation dans les mérites, des nuances dans la vertu, enfin de la variété au ciel dans l'unité de la gloire. Le P. de Ravignan était merveilleusement doué du discernement et du tact spirituel; dès qu'il avait reconnu les attraits et les aptitudes, tour à tour pressant et condescendant, ou bien il s'arrêtait dans le cercle inflexible des préceptes, ou bien il s'élançait dans les champs illimités des conseils. Sa grande étude était de suivre l'appel de Dieu et de le faire suivre aux autres ; il modelait aussi son action sur la grâce et l'accommodait en même temps à la nature, afin d'atteindre à la plus grande force par la plus grande douceur. Sa vigueur ne fatiguait que les âmes qui, ayant entendu la voix de Dieu, se montraient ou pusillanimes ou rebelles.

Mais quand le sage directeur rencontrait une

âme généreuse et fidèle à Dieu, contrariée dans l'accomplissement de ses devoirs par des obstacles extérieurs, alliant alors la force à la prudence pour la soutenir, il ne connaissait plus d'empêchements humains, et il aurait remué le monde plutôt que de la délaisser. Une jeune personne protestante, d'une riche famille d'Amérique, venait d'embrasser en France la vraie religion. Le père de la néophyte, en haine de la vérité, se fit l'ennemi de son propre sang. Il enleva de Paris la nouvelle catholique, l'emmena au delà des mers, la confina dans une demeure perdue au fond des forêts du Nouveau-Monde et la soumit à un système de corruption, ne craignant pas de compromettre sa vertu pour perdre sa foi. Le P. de Ravignan, instruit de cette extrémité, était inquiet, triste, ému jusqu'aux larmes. Il apprend soudain que la jeune captive, ayant trompé une odieuse surveillance, a franchi les mers et vient demander à la France, sa patrie d'adoption, au moins la liberté pour son âme. La conjoncture était délicate : l'ambassade d'un pays allié allait sans doute être saisie de l'affaire, et l'administration, à sa requête, devait organiser les recherches. Il y avait donc des risques à courir. Il sut tout à la fois les prévoir et les éviter. Résolu de protéger l'innocence jusqu'au bout, il avait déjà pris ses mesures

pour implorer l'assistance de l'autorité suprême. Les choses n'en vinrent pas là : la jeune fille put passer inaperçue, se réfugier dans un pays libre, et y prouver enfin à son père, par sa constance, l'inutilité et l'injustice de ses poursuites.

Le ciel lui-même sanctionna plus d'une fois les décisions d'un directeur qui, pour connaître sa volonté, ne manquait jamais de le consulter dans la méditation et la prière ; en voici un remarquable exemple. Le P. de Ravignan sera lui-même le narrateur; je copie un procès-verbal rédigé de sa main :

« Mademoiselle de X... tomba malade dans les premiers mois de l'année 1850. Cette pieuse jeune personne fut dès lors, et pendant dix-huit mois, en proie à des souffrances cruelles, à des convulsions atroces, à des accidents de la nature la plus étrange. Le siége du mal semblait être principalement fixé dans l'estomac, et réagissait de là dans tout l'organisme.

« Je fus appelé pour lui donner les secours et les consolations de mon ministère au mois de novembre 1850. Depuis cette époque, sauf mon séjour de deux mois en Angleterre, je l'ai visitée à peu près régulièrement tous les huit ou dix jours à Passy, près Paris, où elle habitait avec sa famille.

« Il était impossible de ne pas être touché de l'état de cette pieuse enfant. Son langage, l'épanchement de son âme, m'ont souvent ému jusqu'aux larmes.

« Le P. Claver venait d'être béatifié. Le P. supérieur, qui avait visité la malade pendant mon voyage d'Angleterre, eut l'heureuse pensée de faire pour sa guérison une neuvaine au nouveau bienheureux. Je portai à Passy une petite parcelle des os du bienheureux Pierre Claver, et proposai la neuvaine du 23 octobre au 1er novembre. Plusieurs fois déjà, dans le cours de sa cruelle maladie, l'enfant m'avait dit, avec une simplicité qui me pénétrait, qu'elle était heureuse de souffrir, que Dieu la consolait et la comblait de grâces, qu'elle préférait cet état à la santé, à la vie du monde. Lorsque je lui annonçai la neuvaine, elle parut triste, et me dit : Mais je ne désire pas guérir, je suis si heureuse! Bien portante, je craindrais de ne pas servir Dieu aussi bien.

« J'obéissais moi-même à mon supérieur; elle dut m'obéir, j'ordonnai la neuvaine : tous les jours un *Pater* et un *Ave*, l'invocation du bienheureux Pierre Claver, la relique sur elle. Chaque jour je dis la messe à six heures et demie pour la neuvaine, la malade s'y unissait à l'heure exacte chaque jour.

Elle pria donc avec ardeur, avec confiance pour obéir ; elle avait fait un grand sacrifice en renonçant à la souffrance. Cette confiance devint en elle si forte, si calme qu'elle me dit au milieu de la neuvaine : « Je suis sûre de guérir. » Elle récitait encore tous les jours une prière de sa composition, dont voici un extrait :

« Je vous conjure, Dieu adorable et éternel, d'opérer un miracle sur moi pour l'honneur du bienheureux que j'invoque ; guérissez-moi pour la consolation de ceux qui m'aiment, mais non pour moi, car je ne désire pas la fin de mes maux : mon âme était heureuse dans la souffrance. Maintenant, Seigneur, vous voulez que mes douleurs cessent au moment où j'étais parvenue à les aimer. Ce sera une épreuve pour moi ; mais je l'accepterai avec joie pour votre gloire. Mon plus grand désir serait de pouvoir vous servir d'une manière toute particulière, de ne vivre que pour vous, de supporter toujours quelque nouvelle épreuve. Mais que votre volonté se fasse et non la mienne ; c'est pourquoi je répète avec confiance : Bienheureux Pierre Claver, priez pour moi. »

« La malade annonçait sa guérison complète pour le jour de la Toussaint, fin de la neuvaine. Elle donna des ordres pour qu'on lui préparât des

brodequins et un chapeau. Le vendredi 31 octobre, elle m'envoie sa mère pour me dire qu'elle veut venir entendre ma messe le lendemain, et y communier ; qu'elle est sûre de pouvoir le faire.

« Le samedi 1er novembre 1851, à six heures du matin et même avant, la mère, la pauvre malade, sa sœur, tout le monde est sur pied dans la maison. La jeune fille marche, descend gaîment l'escalier, saute en voiture, et durant une demi-heure, de Passy à la rue Notre-Dame des Champs à Paris, elle endure sans aucun embarras les secousses de la voiture sur le pavé. Elle arrive à la sacristie de la chapelle où je l'attendais. Nous étions tous joyeux, confiants. Je la confesse ; elle m'avait dit en arrivant : Je suis bien, cependant je sens encore quelque chose ; mais pendant la messe tout sera fini, je serai complétement guérie.

« Je l'avouerai à mon tour, une grande confiance intérieure ne m'avait pas quitté durant toute la neuvaine.

« Elle entendit la messe presque tout le temps à genoux et dans un recueillement profond. Après notre action de grâces, je la vois joyeuse, calme : nulle faiblesse, nulle convalescence ; point de douleurs, point de traces des maux si cruels. Elle fait plusieurs courses dans Paris et à jeun. Elle rentre à

onze heures, déjeune très-bien, se rend à pied à l'église, à une assez grande distance de son habitation.

« Le médecin, un des plus renommés de Paris, écrivait au père de la jeune personne, alors absent de Paris, le lendemain de cette guérison instantanée : « Aujourd'hui le résultat est complet. Qui l'a « guérie? Le médecin par excellence, celui devant « lequel je suis heureux de m'incliner, celui qui en « toute chose va droit au but sans hésitation et sans « erreur. Dans tout ce dont j'ai été témoin, je ne « vois aucune place pour l'orgueil de la science; je « vous le répète, je m'incline, je bénis et me ré- « serve la tâche de rendre témoignage à la gloire « de celui qui, sans avoir besoin de mon témoi- « gnage, attend que je rende hommage à la vérité. »

« Nous tous étonnés, consolés, nous partageons invinciblement cette conviction; nous rendons grâce à l'auteur de tout bien et nous répétons avec une foi vive : « Bienheureux Pierre Claver, priez pour nous! »

Ce procès-verbal est daté du 29 décembre 1851. Deux ans après, le P. de Ravignan reprenait la plume pour enregistrer une seconde guérison, garantie de la première et preuve d'une nouvelle volonté de Dieu.

« Pendant sa longue et cruelle maladie, made-

moiselle de X... avait eu quelques inspirations de la grâce, qui semblait l'appeler à la vie religieuse.

« Après la neuvaine au bienheureux P. Claver, suivie de la guérison complète, cette jeune personne fut intérieurement confirmée dans la pensée que Dieu l'appelait à entrer en religion ; elle choisit le Sacré-Cœur. La mère de la pieuse enfant fut avertie par sa fille de cette vocation. Son cœur éprouva de violents combats, mais elle fit avec courage son sacrifice. Le père se révolta dès la première ouverture qui lui fut faite à ce sujet, il déclara qu'il s'opposerait à toute réalisation de ce projet pour sa fille jusqu'à sa majorité ; elle était âgée de dix-huit ans. Durant plusieurs mois, le père s'obstina dans son opposition, et soumit sa fille à de pénibles épreuves. Dieu avait ses desseins.

« La jeune personne priait ; elle était séparée de son directeur et ne pouvait même correspondre avec lui que très-difficilement. Les souffrances morales amenèrent des souffrances physiques. La terrible maladie qui avait totalement disparu s'annonça par des symptômes, des crises effrayantes ; c'était le même mal, on ne pouvait s'y méprendre. Le père est atterré.

« L'enfant déclare qu'il n'y a qu'un moyen de la guérir, c'est de la faire partir sur-le-champ pour le

noviciat, mais qu'il n'y a pas de temps à perdre. Le père est vaincu. »

Ici s'arrête le récit du P. de Ravignan, interrompu par sa maladie de 1852; mais j'ai vu la fin de l'histoire; je puis raconter à mon tour.

Tous ces derniers faits se passaient en province. A peine le père s'est-il décidé à ne plus s'opposer à la vocation de sa fille, que la mère accourt seule à Paris, m'appelle et me demande conseil : Que faire? La jeune malade est perdue si elle reste, mais ne l'est-elle pas aussi et bien plus encore si elle part? Tout mouvement est impossible, à plus forte raison tout voyage.

Je vais en référer au P. de Ravignan, malade lui-même; il n'hésite pas, et me dit avec une merveilleuse assurance : « Dieu veut cette enfant; qu'on l'amène au plus tôt morte ou vive. Mais non, Dieu la veut vivante. Le passé répond de l'avenir, et celui qui l'a guérie une première fois saura bien la guérir une seconde. » Je porte la rude réponse; la mère part à l'instant, et bientôt de retour, elle va présenter son enfant pleine de vie à la porte du noviciat. Entre la maladie qui l'avait réduite à l'extrémité et la santé parfaite, il n'y avait eu d'intervalle que le signal du départ.

CHAPITRE XIX

Relations diverses.

Coup d'œil général sur le nombre et la nature des correspondances et des visites du P. de Ravignan. Le parloir et sa cellule.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur le ministère du P. de Ravignan, au confessionnal ou en chaire, il est aisé de conclure qu'il n'avait pas un instant à lui. Mais nous le verrons mieux encore en jetant un coup d'œil d'ensemble sur ses relations, qui furent si nombreuses et si variées. Après avoir considéré la multiplicité des lettres qu'il eut à écrire, des visites qu'il eut à recevoir ou à faire, nous aurons une idée plus complète, non-seulement de l'étendue de ses occupations et de l'ardeur de son zèle, mais aussi de la netteté de son esprit et de l'énergie de sa volonté. Avec moins de calme et de caractère, il aurait été au-dessous de sa tâche, et aurait plus vite succombé.

Commençons par les correspondances apostoliques sans nombre et sans fin que ce religieux entretenait en France et à l'étranger. Son zèle lui avait fait contracter des rapports avec presque toutes les notabilités catholiques de notre époque, si bien qu'un des membres les plus célèbres de l'Institut, M. Lenormant, dont la religion et la science viennent de pleurer la mort, l'appelait, dans je ne sais plus quelle circonstance, le père spirituel de son siècle. Il recevait des lettres de partout, non-seulement de toutes les provinces de la France, mais de tous les pays de l'Europe, principalement de Russie, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, et il répondait à toutes.

Je l'avoue, son zèle sur ce point m'a toujours paru plus admirable qu'imitable; je suis encore à me demander comment, dans une vie si pleine, il savait trouver du temps pour écrire tant de pages. Il ne s'accordait par an que deux semaines de vacances qu'il consacrait à ses retraites; alors il laissait les lettres s'accumuler à sa porte et ne donnait audience ni aux absents, ni aux présents, fussent-ils des grands du monde, ou même des princes de l'Église. Mais en dehors de ces temps réservés au repos de son âme, il ne se donnait aucun relâche, pas même en voyage, pas même dans la maladie.

Avec une invariable exactitude, chaque matin il expédiait les réponses aux lettres de la veille; ingrat labeur qui ne finissait que pour recommencer. Tous les soirs on voyait sur la table les lettres nouvelles entassées à gauche, et tous les matins autant de réponses étaient étalées à droite.

Du reste, le P. de Ravignan écrivait presque aussi vite qu'il parlait ; je crois encore entendre sa plume de fer crier en courant sur le papier. A chaque instant interrompu par des visites au milieu de sa correspondance, aussitôt il posait sa plume, se levait avec le dégagement d'un homme qui ne fait rien, accueillait avec des exclamations de joie; et, l'entretien fini, il revenait à la page commencée avec un entrain accéléré par le retard.

On comprend à peine que des lettres si nombreuses, si rapides, presque toujours écrites au milieu des embarras et des distractions, puissent être cependant, sinon toutes, au moins la plupart, irréprochables pour la forme. C'est la plus parfaite convenance et la grâce la plus délicate; à chacun il écrit dans sa langue, sans jamais oublier la sienne; il dit tout comme il veut et comme il faut, pliant les formules de la bienséance du monde aux exigences de la simplicité religieuse. C'est à mon avis l'atticisme du style épistolaire à l'usage d'un

prêtre. On n'y découvre pas une parole vaine et prétentieuse, pas une page qui ne soit apostolique : en écrivant il prêche encore, va droit à l'âme et lui parle de Dieu.

Une des dernières lettres du P. de Ravignan au comte Molé, alors sous le poids de l'âge et des souffrances, nous montrera tout à la fois et ce zèle toujours prêt à répondre à l'appel des âmes éprouvées et cette littérature qui trouva ses inspirations dans les idées du ciel et de l'éternité. « Je tiens à vous dire, mandait-il au noble vieillard, qu'en tout temps, en tous lieux, si vos souffrances augmentaient, si mon assistance pouvait vous apporter quelque soulagement, mon devoir et mon cœur me porteraient immédiatement près de vous. Votre confiance est ma joie, et je demande à Dieu de bénir des rapports qu'il a formés lui-même entre nous.

« Ainsi donc, devons-nous traverser mille tribulations jusqu'au terme prédestiné pour le repos. L'œil fixé avec foi sur ce qui demeure et ne passe pas, nous nous élevons au-dessus des impressions et des choses qui passent. Dieu nous demande cette élévation d'esprit, qui est certainement notre meilleur courage et notre plus grande dignité. La vie est une course dirigée vers le ciel, et ce qui occupe ou trouble la terre n'est qu'un accessoire dont l'in-

térêt n'a de mesure et de prix que selon les conseils mêmes de la Providence. Elle destine les événements, les joies, les souffrances à la sanctification des élus. Un quart d'heure de prière recueillie et d'amour de Dieu éclaire, apaise et fortifie. Vous l'avez si bien éprouvé dans votre longue et noble carrière!

« Mais, pardon, je ne sais trop ce que je vous dis ; causer avec vous, c'est presque m'entretenir avec moi-même, et je vous avoue que mes pensées, mes sentiments les plus intimes me portent à mesurer toutes choses selon leur valeur pour l'éternité. Alors que de choses petites et dont le soin ne doit tenir que peu de place! »

M. le comte Molé comprenait ce langage; il répondait : « Si je sais combien vos amis vous aiment, je ne puis oublier non plus comment vous les aimez. Mon bien cher Père, je vous l'ai déjà dit et j'aime à le répéter : l'amitié mêlée de respect que vous m'avez inspirée, celle remplie de charité que vous m'accordez, sont un des plus grands bienfaits que Dieu ait pu envoyer à ma vieillesse. »

Qu'on nous permette de citer une autre lettre de consolation, écrite à la hâte, le soir d'une des journées les plus pleines dans la vie du P. de Ravignan, mais aussi les plus douces à son cœur. Elle est datée de la fête de Saint Ignace, et adressée

à l'un de ses Frères en religion, dont il était alors le directeur. On y sent à la fois la rapidité de la plume et l'abandon d'une sainte amitié : « A l'heure où je vous écris, le jour est à son déclin ; mais, en le commençant, j'éprouvais le besoin d'unir mon âme à la vôtre, pour la rapprocher de notre Père commun. Il est si sûr qu'il vous aime comme un enfant chéri qu'un sentiment mêlé de bien des regrets, doux cependant à mon cœur, me porte vers vous avec tout ce que j'ai en moi de moins mauvais. Je trouve dans cette alliance et dans la présence seule de votre souvenir un bien-être intérieur dont je suis profondément indigne, mais dont je suis vivement reconnaissant envers Notre-Seigneur et envers vous. Acceptez-moi donc encore et supportez-moi toujours dans votre charité, ô mon bien-aimé Père !

« Vous souffrez, on me l'écrit : que saint Ignace vous ménage un peu et ne vous charge pas du poids de mes péchés pour vous en faire souffrir !

« Vous avez donc perdu votre vénéré père : c'est un élu ; il vous précède, mais vous laisse un héritage de douze bénédictions. J'unis mes intentions aux vôtres, et je dirai la messe pour celui à qui je dois, après Dieu, la consolation de vous avoir rencontré sur cette terre.

« Adieu, je porterai au tombeau le regret de vous avoir causé des peines au lieu des consolations que vous méritez ; mais j'y porterai aussi mon plus tendre dévoûment pour vous. »

La correspondance du P. de Ravignan, si elle était imprimée, formerait bien des volumes : c'est par milliers que nous avons vu passer sous nos yeux les lettres qu'il avait reçues et surtout celles qu'il avait écrites. Il est quelques personnes qui, à elles seules, nous en ont communiqué des centaines ; et nous croyons être loin d'avoir pu pénétrer dans tous ces trésors spirituels protégés par la vénération et le silence. Que d'âmes y trouvent encore aujourd'hui des consolidations et des conseils !

Le P. de Ravignan avait soin de brûler, immédiatement après y avoir répondu, toutes les lettres confidentielles, relatives à des secrets de conscience ou à des intérêts de famille ; mais il réservait celles qui avaient trait aux affaires générales, ou étaient curieuses par leur origine et fort inoffensives par leur teneur. Dans cette riche collection d'autographes, les yeux tombent çà et là sur des pièces bien inattendues, et venant de points si opposés qu'on est surpris de les rencontrer ensemble et à la même adresse.

Ne pouvant reproduire dans l'histoire du P. de

Ravignan qu'une bien petite partie de sa correspondance, nous ne voyons pas de moyen plus court d'en faire ressortir l'étendue que de montrer quelques-unes de ces lettres qu'on n'y soupçonnait pas, soit à cause de leur objet, soit à cause des noms qui les signent ou de ceux auxquels elles sont adressées.

Une correspondance assez étrange est celle que le P. de Ravignan entretenait périodiquement avec le fameux prince Demidoff, grand seigneur russe d'origine et italien par le domicile, schismatique au moins de fait, qui passait pour l'homme le plus riche du monde. Je ne sais vraiment pas s'ils s'étaient jamais vus; toujours est-il que l'opulent personnage s'était épris du pauvre religieux. Il n'eût pas omis chaque année de lui envoyer en hommage le compte rendu imprimé de ses munificences; et je crois bien que Dieu, qui sonde les cœurs, aura jugé avec beaucoup d'indulgence cette ostentation en apparence pharisaïque, qui dénotait moins l'orgueil que l'excentricité. De fréquentes lettres étaient en outre échangées entre la splendide villa de Florence et l'humble cellule de la rue de Sèvres.

Il y avait pour les hommes du monde un attrait secret dans la correspondance comme dans la conversation du P. de Ravignan; on appréciait sans

doute son talent, son caractère, son mérite, mais surtout on goûtait sa vertu ; on venait chercher en lui ce qu'on ne trouvait pas en soi, cette tranquille sérénité qui n'est point de la terre. Le prince Demidoff était un cœur ennuyé qui cherchait à se reposer auprès d'un pauvre religieux de la fatigue des richesses. Je citerai quelques mots seulement du moderne Lucullus : ce sera un témoignage de plus rendu par un grand du monde à la vanité du monde et à sa servitude :

« Que ne puis-je, moi aussi, déposer mon fardeau! Croyez que mes journées me sont pesantes. Depuis que j'ai vu autre chose que l'accomplissement des devoirs terrestres, leur pratique m'est devenue parfois pénible et douloureuse. S'il m'est réservé quelques années d'existence, je me trouverai face à face avec mes aspirations et ma liberté. J'attends et je tâche de me concentrer dans l'objet de mon attente. J'éprouve déjà qu'on peut agir et travailler beaucoup selon le monde sans perdre de vue la pensée d'en haut. C'est mon encouragement et ma consolation. Joignez quelquefois votre voix à cette voix qui me parle. Je vous prie de m'associer à vous pendant votre saint ministère. Que Dieu vous protége et vous conserve! c'est le vœu le plus cher de mon respect filial. « DEMIDOFF. »

En 1848, le P. de Ravignan écrivait à M. Buchez, président de l'Assemblée nationale :

« Plusieurs fois des écrits, que vous inspiraient des convictions sincères, ont été envoyés à mon adresse, et j'ai cru ne devoir qu'à vous-même cette attention bienveillante et chrétienne. Ce témoignage de confiance me touchait profondément ; il me semblait y lire une pensée toute généreuse, la pensée de la foi jointe à la plus haute et à la plus large manière d'entendre et d'appliquer la liberté pour tous.

« J'ai trop tardé, Monsieur, à vous exprimer ma reconnaissance, mais quand les nombreux suffrages des catholiques vous ont porté au poste éminent que vous occupez, je n'ai pu résister au besoin de vous offrir mes remercîments et mes félicitations. La religion et la liberté attendront beaucoup de vous, et vous remplirez, j'en suis sûr, leur attente.

« Vous excuserez cette démarche d'un pauvre prêtre uniquement consacré à la prière et au ministère des âmes ; il ne saurait qu'appeler du haut du ciel le règne de Dieu sur la terre. Vous serez toujours compris dans ses vœux les plus ardents ; veuillez bien en agréer l'assurance ainsi que celle de la haute considération, etc. »

Un des noms qu'on devait le moins s'attendre à rencontrer dans les cartons du P. de Ravignan,

c'est assurément celui du plus fameux disciple de Fourier. Voici comment le jésuite répondait à M. Victor Considérant : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la brochure que vous avez bien voulu y joindre, et je vous promets de la lire avec attention.

« Permettez-moi de vous dire que je ne suis point *irrité* contre des doctrines, encore moins contre les personnes qui les professent. Je condamne et je combats, il est vrai, tout ce qui est contraire à la foi de l'Église catholique : c'est mon devoir ; et, en le remplissant, j'obéis à mes convictions les plus inébranlables. Mais je crois aussi à des illusions généreuses et à des erreurs de bonne foi, et je ne trouve dans mon cœur, je vous assure, que le désir de la paix, l'unité entre tous les enfants de la grande famille. »

Le P. de Ravignan, comme on le voit, n'allait pas chercher ces relations extraordinaires ; mais il savait profiter des avances qui lui étaient faites pour jeter dans les âmes les plus éloignées de la foi des semences de salut qui, plus d'une fois, produisirent d'heureux fruits. En voici un exemple mémorable.

Le P. de Ravignan avait ramené jadis à la religion pratique madame Cavaignac, épouse du conven-

tionnel, qui fut l'un des tribuns de l'ancienne république de 1793, et mère du général dictateur de la nouvelle république de 1848. Cette femme vraiment forte et comme taillée à l'antique, en restant une Romaine par la tête, devint toute chrétienne par le cœur, sincère dans ses opinions politiques, mais avant tout dévouée à ses croyances religieuses. Le P. de Ravignan, à l'époque de son départ de Paris en 1846, l'avait adressée à un excellent prêtre de ses amis, M. Locatelli, vicaire de Notre-Dame de Lorette et depuis curé de Passy; à son retour en 1848, il la retrouva presque mère d'un roi, puisque son fils était le chef du Pouvoir exécutif.

On doit le dire du reste à la gloire de ces deux personnages sitôt disparus de la scène du monde, on vit rarement ailleurs plus d'esprit de famille; et ce sentiment, quand il est pur et vrai, est déjà comme une garantie de la vertu politique et un prélude de la piété religieuse. Le général avait un véritable culte pour sa mère. Il fut facile à madame Cavaignac d'inspirer à un cœur si proche du sien les sentiments les plus intimes de son âme, et tout naturellement le général se sentit incliné vers le P. de Ravignan.

Des ordonnances partaient souvent du grand hôtel Monaco, l'ancienne résidence de Mesdames

de France, pour apporter à la petite cellule de la rue de Sèvres des messages sous le sceau du Pouvoir exécutif. Nous en avons les originaux sous les yeux. C'était tantôt la mère, tantôt le fils qui consultaient le P. de Ravignan sur des questions d'un haut intérêt pour l'Église, et ce seul fait, que je me plais à signaler, montre assez la droiture de leurs intentions.

Il y avait alors de la chimère dans beaucoup de têtes : on rêvait la réforme pour l'Église comme pour l'État, et partout on jouait à la république. Cavaignac, plus fort en tactique militaire qu'en discipline ecclésiastique, savait du moins consulter avant de résoudre, et il ajoutait ainsi le bon sens à la bonne foi.

Il fut question, entre autres choses, de changer le mode d'élection des évêques, en recourant au suffrage universel ; de décréter l'inamovibilité des desservants ; d'ériger des facultés de théologie et d'exiger les grades des candidats aux hautes cures et à l'épiscopat. Le P. de Ravignan fit valoir les lois canoniques ; la nécessité de soumettre avant tout aux décisions de l'Église des questions qui ne relevaient que de son autorité ; de consulter les évêques et le Souverain-Pontife ; l'inconvenance et le danger qu'il y aurait à discuter dans l'Assemblée nationale des points de discipline ecclésiastique, étrangers à sa

compétence ; et l'on peut croire que la sagesse de ses réponses ne contribua pas peu à écarter ou à faire tomber des débats scandaleux.

Au moment où le général Cavaignac achevait sa carrière publique, sa mère, à laquelle il ne devait lui-même presque pas survivre, expirait avec l'espérance que donne la foi, laissant à son fils un testament, suprême expression de piété religieuse, de tendresse et de reconnaissance. C'était une page sublime, écrite avec l'accent inimitable d'une mère, d'une chrétienne et d'une mourante. Après avoir exhorté, béni son fils une dernière fois, elle conjurait le P. de Ravignan de le sauver comme il l'avait sauvée elle-même. Le général, docile à des intentions si chères, donna rendez-vous au religieux et voulut lui-même faire la lecture des dernières volontés de sa mère : et en les lisant il ne fut pas seul à pleurer ; il promit tout dès lors, et peu de temps après il alla s'agenouiller aux pieds du confesseur de sa mère.

Au souvenir de ces relations du religieux avec le général se rattache celui d'un projet assez extraordinaire qui, renouvelé pour la troisième fois en 1848, avait de quoi troubler une âme moins forte contre la tentation des honneurs. Après la déplorable catastrophe des barricades de juin, quand il fal-

lut désigner un successeur à Mgr Affre sur le siége de Paris, le chef du Pouvoir porta d'abord sa pensée sur le P. de Ravignan; peut-être madame Cavaignac n'était-elle pas étrangère à ce choix. On n'était pas obligé de savoir à l'hôtel de Monaco que le jésuite s'était à jamais interdit par un serment inviolable l'acceptation de toute dignité ecclésiastique. Le P. de Ravignan, officieusement averti, se contenta de sourire; l'archevêché de Paris était la chose qu'il craignait le moins : il se sentait sûr de lui-même et ne croyait pas que Dieu pût le soumettre à cette épreuve. Le général, comprenant qu'il lui serait plus difficile de vaincre un seul homme que de gagner une bataille, se désista.

Deux fois déjà le P. de Ravignan s'était vu soumis à cette tentation peu dangereuse pour lui. Mgr de Quélen lui-même avait désiré le prendre pour coadjuteur, afin de l'avoir pour successeur. Mais quand il fit part de cette étrange résolution, il rencontra dans l'un des vœux du jésuite un obstacle insurmontable. Le Souverain-Pontife aurait pu seul délier sur la terre ce qui avait été lié dans le ciel, et le digne prélat se garda bien de porter la cause à Rome : il aimait trop le P. de Ravignan pour lui faire tant de peine.

A la mort de Mgr de Quélen, la question écartée

de son vivant fut reprise, et les propos parurent avoir assez de consistance pour que le P. de Ravignan crût devoir en informer le R. P. général. Il lui écrivit le 30 mars 1840 : « J'avais demandé au P. Guidée de vous prévenir de certains bruits en l'air sur mon compte; et pourquoi? Pour l'archevêché de Paris. Dieu m'est témoin que ce n'a été pour mon âme l'objet d'aucune tentation assurément; et ce n'est pas difficile à croire.

« Des gens qui se mêlent de tout ont jeté cette pensée en avant; ce qui est moins excusable peut-être, un prélat en parla au roi et aux ministres. Mais, grâce au Seigneur, rien en tout cela de sérieux, ni le moins du monde à craindre.

« Du reste, mon très-révérend Père, au cœur de votre enfant il n'y a pour toutes les dignités qu'un profond dégoût, avec un amour sincère de la Compagnie et de ses vœux. Seulement une pensée m'est venue : mon orgueil méritait d'être ainsi puni de Dieu; mais j'ai prié pour demander tout autre châtiment. »

Les honneurs du fauteuil académique n'avaient pas plus de quoi tenter le cœur de l'humble religieux. On en parla, dit-on, même en lieu fort élevé; et l'ancien orateur de Notre-Dame comptait dans le noble corps assez d'amis et d'admirateurs

pour qu'on pût y songer. Quoi qu'il en soit, je citerai à ce propos un témoignage qui paraîtrait de grand prix, si j'étais autorisé à dire le nom du membre de l'Académie française auquel il est dû. Ce littérateur, renommé autant par l'élégance et la pureté de son style que par la délicatesse de sa critique, jadis homme d'Etat peu favorable aux jésuites, faisait exprimer au P. de Ravignan son regret de ce qu'on n'avait pu le rencontrer pour l'introduire à une séance de l'Académie. Je transcris textuellement le message : « Il eût été très-heureux de vous offrir une place parmi celles réservées aux membres de l'Académie et de l'Institut, dont vous êtes plus digne et plus capable que tous ceux qui les occupent et dont votre vocation seule a pu vous éloigner. »

Les relations du P. de Ravignan avec deux autres académiciens dont nous n'avions pas encore parlé, vont nous faire passer de sa correspondance à ses visites. Le premier, autrefois son condisciple dans la pension de la rue de Matignon, et depuis auteur fort connu, lui écrivit un jour avec cette grâce poétique qui l'a rendu célèbre :

« Je désire bien que mon nom ne soit pas entièrement effacé de votre mémoire, et j'ai l'espoir qu'en se séparant du monde on ne renonce pas à tous les souvenirs d'enfance et de jeunesse.

« Pour moi, cher et illustre ami, il m'est arrivé souvent de me plaire à vous entendre dans les églises de Paris ; et, perdu dans la foule de vos auditeurs, je ne pouvais m'empêcher, en écoutant votre grave parole, de reconnaître en vous mon compagnon d'études, dont j'avais entendu les préludes, et le jeune magistrat, que j'avais retrouvé depuis dans le monde près de mes plus chers amis, de ceux dont je ne fus jamais séparé.

« Des bancs de notre collége sont sortis bien des hommes justement célèbres ; vous êtes de tous ces hommes celui dont le nom est le plus austère et le plus universellement vénéré. J'ai toujours désiré et trop longtemps attendu l'occasion d'une nouvelle rencontre avec vous.

« Je sais admirer votre éloquence, mais je sais aussi aimer votre bonne grâce et votre bonté, cher et révérend Père : voici un mot que je ne puis écrire et que je ne pourrais prononcer, en vous serrant la main, qu'avec un sourire et l'attendrissement d'un ami d'enfance à qui votre image apparaît toujours portant dans ses yeux noirs la flamme et la jeunesse de l'étudiant. Mais, malgré cette illusion, personne n'a pour vous plus que moi les sentiments de la plus sincère vénération, unis à ceux d'une bien ancienne amitié. »

Une année après la reprise des relations entre les deux amis de collége, le même académicien écrivait encore : « Je me fais une fête de l'idée de passer une heure entière avec vous, mon ami, à vous entendre parler de cette félicité sereine et profonde que vous puisez dans la pensée de Dieu. Elle vous suit jusque dans ce *pandemonium* de Paris. Ce que je me promets, c'est de contempler de près le bonheur et la puissance d'une belle âme qui m'est connue, toujours aussi constamment soutenue par la foi dans les régions divines, et cependant indulgente pour le monde au milieu duquel il lui faut quelquefois descendre. Pendant que nous vivons encore dans ce triste monde, oublions-le, en parlant du fond de l'âme d'une autre vie que je rêve et que vous voyez. J'ai déjà plus de paix en vous écrivant. »

C'est par cette puissance d'une âme pacifique parce qu'elle s'était rendue maîtresse d'elle-même, que le P. de Ravignan conquit la tendresse et bientôt la confiance du vétéran de nos trois grandes Académies. Je ne sais pas à quel propos le religieux avait fait une visite à ce vénérable doyen des sciences et des lettres. Celui-ci, n'osant en croire ses yeux, ne reconnut qu'après coup son interlocuteur, et, en réparation

de sa méprise, il lui adressa ce gracieux billet :

« Monsieur, je suis venu vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu me faire hier et vous avouer les motifs de la réserve qui m'avait empêché de vous exprimer toute ma reconnaissance pour une si grande faveur. Mon premier mouvement m'y portait, mais il m'est venu en pensée que je ne méritais pas un si grand honneur, et que peut-être j'avais devant moi une personne de même nom. Je n'ai pas osé éclaircir ce doute par une question qui aurait pu paraître désobligeante, si cette homonymie eût été réelle. Je vous ai donc seulement reçu avec le respect que devaient m'inspirer votre habit et votre caractère, mais non avec toute l'admiration que je ressentais pour un de nos plus éloquents orateurs chrétiens. Je vous prie de vouloir bien me pardonner ma réserve, en considération du motif qui l'a inspirée.

« BIOT. »

Il est impossible d'être plus spirituel et plus aimable. On aime à voir un acadamicien conserver les traditions de la vieille politesse française. Cette première connaissance amena bientôt une véritable intimité ; le vieillard, tant de fois couronné, s'inscrivit au nombre des fils spirituels du P. de Ravignan, et depuis cette heure voici le nom qu'il lui décerna

dans sa reconnaissance : « Mon digne et cher consolateur, je ne sais sous quel titre vous remercier de vos constantes bontés. Monsieur est trop froid pour le sentiment qui m'attache à vous, et le mot d'ami me semblerait trop libre pour le respect que je vous porte. Celui que j'ai placé en tête de ces lignes ne dit pas assez. Mais votre indulgence me pardonnera, car je n'en ai pu trouver qui exprimât tout ce que vous m'êtes. »

Chacun achète son nom, et s'il en coûte pour devenir célèbre, il en coûte aussi de l'être devenu, même quand on n'y prétendait pas. La foule accourt où il y a bruit. Heureux du moins alors l'homme vraiment mortifié et dévoué, qui sait se posséder lui-même comme il sait se livrer aux autres !

Les visites affluaient autour du P. de Ravignan : tandis qu'il était assiégé par les hommes dans sa cellule, il s'entendait appeler pour les femmes au parloir ; et, du matin au soir, il ne faisait qu'aller et venir, monter et descendre. Dans le nombre, il y avait sans doute à subir des curiosités vaniteuses ou des excentricités parasites qui ne manquent jamais de harceler les illustrations de tout genre, et ces empressements cupides qu'on trouve toujours partout où se suppose le crédit. Mais toutes ces inutilités étaient à l'instant écartées avec le flegme d'une

humilité polie qui ne laissait ni l'espoir du succès ni le désir du retour.

Outre ces visites amenées par l'intérêt ou la curiosité, il devait s'en trouver, on le pense bien, dont le but n'était que la satisfaction d'une sympathie trop humaine. Le trait suivant nous montrera avec quelle inexorable rudesse l'homme apostolique, et d'ailleurs si poli, repoussait ces relations qui lui paraissaient peu séantes à la gravité de son caractère et à la dignité de sa profession. Durant une de ses stations dans une grande ville à l'étranger, une dame de haut rang, croyant sans doute qu'elle pouvait être enthousiaste tout à son aise du talent rehaussé par la vertu, se mit à poursuivre le P. de Ravignan de son admiration. Le religieux, excédé de ces démonstrations féminines, s'en exprimait avec une indignation presque risible. Il lui fit interdire le parloir de la maison où il faisait alors sa résidence, et, par un dernier mot, il mit fin aux visites aussi bien qu'aux messages. « Concevez-vous, disait-il, qu'elle a eu l'audace de m'envoyer une croix d'or en me priant de la porter en souvenir d'elle? J'ai eu la patience de lui répondre, en lui renvoyant son cadeau, que je ne portais qu'une croix de bois au service de mon Maître et qu'elle devenait d'or par son amour. »

Mais d'ordinaire les visites avaient un meilleur objet : on venait demander des conseils ou des consolations, la paix du cœur et la grâce de Dieu. On était le bienvenu quand on apportait des difficultés à résoudre, des chagrins à partager, des misères à guérir et surtout des péchés à pardonner, Comme alors le P. de Ravignan paraissait, comme il était en effet, sympathique, bienveillant et dévoué, toujours prêt à prendre en main les intérêts des autres avec autant de cœur que les siens ! L'obligeance semblait être son instinct ; et il méritait d'autant plus la reconnaissance qu'il l'exigeait moins. Oublieux de lui-même, ne parlant jamais du bien qu'il avait fait, pas plus que du mal qu'il avait souffert, il avait tout le loisir d'être soucieux pour les autres. Il portait, en effet, l'intérêt jusqu'à la sollicitude, et son âme si ferme en perdait presque la paix. Quand il pouvait agir, on le voyait braver tous les ennuis des instances et toutes les avanies des refus, sans calculer sa peine, peut-être même sans la sentir ; la charité n'y pense pas.

Dans cette grande capitale de la France, où la vie pullule et où le mal abonde, on rencontre plus que partout ailleurs les complications les plus étranges et les plus bizarres contrastes : des vertus au milieu des vices ; sous des dehors qui font envie,

des misères qui font pitié; des situations sans issue, si ce n'est par la voie du calvaire ; des malheurs sans espoir, si ce n'est du côté du ciel. Le P. de Ravignan voyait donc tout le jour défiler sous ses yeux ces longues séries d'embarras et d'infortunes, toutes ces variétés du monde dont la tristesse est toujours le fond ; et, le soir venu, quand il se retrouvait seul au pied de son crucifix, il lui était facile de répéter : *Tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir!*

« A qui confier ma tristesse, lui écrivait un grand personnage de Paris que ne consolaient de ses chagrins domestiques ni son nom, ni son titre, ni son opulence, si ce n'est à celui qui est habituellement le confident de tant de douleurs? »

Madame Swetchine, appelée elle-même par sa noble et religieuse position à consoler tant de tristesses dans les plus hauts rangs de la société, écrivait un jour au P. de Ravignan : « Si ce n'est point en moi, mon cher et vénéré Père, que je trouve le courage d'aller en vous, toute circonstance me le donne, quand elle fait appel à votre incomparable bonté. Un homme qui vous garde la plus tendre et la plus fidèle reconnaissance, le comte Polydore de la Rochefoucauld vient d'être frappé du coup le plus cruel : sa charmante et vertueuse femme lui a

été enlevée, quelques jours après avoir donné naissance à un second enfant.

« Madame Polydore de la Rochefoucauld possédait en elle-même tout de qui peut rendre regrettable ; fille unique, elle faisait toute la consolation de sa mère, et femme heureuse, tout le bonheur de son mari qui, loin de son pays et de sa famille, retrouvait tout en elle. Et vingt-sept ans! Enfin, c'est un des coups que la Providence tient en réserve pour démontrer la vanité des biens même les plus dans l'ordre et les plus précieux.

« Vous pouvez juger de l'état de ce pauvre Polydore. On n'a encore de lui qu'un mot à son frère le duc d'Estissac, pour lui annoncer son malheur; ce mot est déchirant, sans que rien y trahisse le courage sur lequel Dieu a compté. Mais cette force, il faut la soutenir, et il n'y a que vous, mon bon Père, qui le puissiez, vous seul, dont la parole si émouvante pénétrera d'autant plus avant dans un cœur qui connaît sa puissance. Je viens donc vous supplier de m'envoyer quelques lignes pour lui; je sais leur portée, elles l'attendriront si son cœur est fermé à la consolation, elles le relèveront s'il est abattu, elles laisseront mieux sentir tout ce qu'il y a de compassion dans le cœur le plus détaché. Je sais aussi que Polydore est digne de vous entendre;

sa foi, sa ferveur, ne se sont pas démenties, et je le crois vraiment au point où le malheur est un maître chargé de hauts et derniers enseignements. »

Le P. de Ravignan savait, en effet, trouver dans les consolations de la foi de prompts remèdes aux douleurs les plus vives et les plus profondes. Quelquefois un mot lui suffisait. Une mère était inconsolable de la perte de sa fille, qui venait de terminer une vie chrétienne par une mort prédestinée. Au lieu de pleurer avec elle, il se mit à la féliciter : « Heureuse mère, s'écria-t-il, d'avoir formé une telle fille pour le ciel ! »

Une dame se présente un jour à lui découragée, consternée, je ne sais pourquoi. Il se contente de lui dire : « Mon enfant, j'aime à vous voir pleurer devant moi : cela vous humilie. » Ce seul mot sécha les larmes.

Il fallait bien recourir quelquefois aux consolations humaines ; mais le religieux, dont toutes les pensées étaient surnaturelles, avait peine à comprendre que les espérances du ciel ne fussent pas suffisantes pour faire oublier tous les chagrins d'ici-bas. Une femme du monde était au désespoir de la ruine de sa fortune ; il condescend à sa faiblesse et se prête à la pitié. Mais après l'avoir quittée, il laisse échapper ces mots : « Il m'a donc

fallu dire que l'on était malheureux d'avoir perdu tout ce qu'on possédait sur la terre! Étrange aveuglement! cette femme ne voyait donc pas qu'elle pouvait posséder Dieu tout entier! »

Mais il était heureux quand il venait à trouver des sentiments conformes aux siens : la vigueur de la foi dans les désastres de la nature. Une dame lui racontait qu'elle avait fait un pèlerinage au caveau funéraire de sa famille, et qu'elle avait contemplé d'un œil serein la place qui l'attendait elle-même. Il lui répondit aussitôt : « Quoi! la vue de votre cercueil vous a profondément consolée! Que j'aime à vous voir méditer avec vérité sur votre tombeau! Oh! mon enfant, si vous saviez combien vos sentiments ont réjoui le cœur de votre Père! »

Un écrivain de notre temps, qui fut toujours aimé du P. de Ravignan, lui avait annoncé en ces termes gracieux ses espérances de famille : « Je recommande à vos prières ma pieuse femme qui va mettre au monde un nouvel ami de la Compagnie. » Hélas! et peu de temps après, seul survivant au foyer désert, il ne lui restait de sa famille éteinte que des souvenirs et des regrets. A cette nouvelle, le P. de Ravignan accourt un des premiers à la maison de deuil ; mais le consolateur trouve l'affligé à sa hauteur par la foi ; et, en retour de sa visite, il reçoit ce

billet : « Voila donc ce que deviennent les joies humaines ! Mais grâce à Dieu, votre bénédiction demeure, et mon cœur déchiré est plein de force et de consolation. Ce que Dieu fait est bien fait, je le crois et je le sais ; et il faut seulement prier pour que je ne perde pas le fruit de ces grâces terribles. Je le demande à votre charité, toujours si fidèle et si prompte en tous mes malheurs. »

Inabordable aux ambitions, le P. de Ravignan ne l'était pas à l'indigence ; et je puis dire qu'il avait toujours sur les bras quelques infortunes de ce monde, des détresses accidentelles, ou des nécessités permanentes. Pauvre lui-même par état et ne vivant que d'aumônes, il donnait de ce qu'il avait reçu ; mais ses ressources ne suffisant point aux exigences de sa charité, il se faisait mendiant pour les autres. Comme d'ailleurs il avait plus de relations, et par là plus de moyens de soulager le malheur, ses frères, même de bien loin, lui renvoyaient les misères que la Providence leur avait adressées.

Des familles nombreuses, pendant de longues années, recevaient leur subsistance de sa main ; et il donnait avec tant de bonheur qu'on acceptait sans honte ; on eût dit qu'il était l'obligé, et qu'en faisant la charité, il avait de la reconnaissance pour ceux qui la recevaient. Plusieurs jeunes gens, ap-

pelés par le ciel en même temps qu'ils l'étaient par la loi, furent rachetés par lui du service militaire pour l'état religieux. Il avait placé plusieurs élèves pauvres dans les petits séminaires, et chaque année il pourvoyait aux frais de leur éducation. Rien de plus touchant que la lettre suivante écrite par la mère d'un de ces enfants, à l'occasion de la mort de son religieux bienfaiteur.

« Mon bien cher enfant, j'ignore si tu as appris le malheur qui vient de nous frapper en la mort de notre cher et à jamais regretté P. de Ravignan. Je puis à peine t'écrire, tellement j'en suis accablée. Pour nous, c'est une perte irréparable, je le pleurerai toute ma vie. Oh! cher enfant, conserve religieusement la *Journée du chrétien*, qu'il t'a donnée de ses saintes mains. Oh! tâche d'imiter ton protecteur, ton meilleur ami. Fais tout pour te rendre digne du bonheur et de l'honneur que tu as eu d'avoir ce saint Père pour protecteur. Il priera pour nous, voilà la seule consolation qui me reste. »

Tantôt c'étaient des pères qui réclamaient son assistance contre les désordres de leurs fils; tantôt des familles puissantes qui invoquaient son arbitrage afin d'éviter les extrémités de la justice. Quelquefois des mères, pour tranquilliser leur tendresse ou leur conscience, venaient le consulter pour des projets

d'alliance ou sur des velléités de vocation. Mais leurs pensées n'étaient pas toujours d'accord avec les siennes : il croyait qu'il y a moins à risquer en se donnant à Dieu qu'en se donnant aux hommes ; et l'entrée au couvent d'une jeune fille, appelée par le ciel, ne s'effectuait souvent qu'après bien des entretiens.

Mais venons à la cellule du P. de Ravignan. Quand certains hommes du monde y arrivaient pour la première fois, tout les saisissait, et la personne avec ses mélanges si bien assortis d'austérité et d'aménité, de noblesse et de modestie, et la demeure avec ses contrastes inattendus. Il y avait là une démonstration pour l'esprit, et plus encore une persuasion pour le cœur, et la cellule elle-même faisait des conversions.

Un grand du monde, jadis ambassadeur et ministre, du nombre de ceux qu'on appelle par antiphrase les esprits forts, vint un jour, à la prière d'un ami, demander audience au P. de Ravignan. Il s'était préparé à cette visite comme à une bataille ; il arrivait armé de pied en cap, bien résolu à l'attaque et à la défense. Dès l'entrée, d'un coup d'œil rapide, il mesure de près l'hôte illustre qui répond bien à son attente, et le domicile qui déconcerte toutes ses prévisions ; il a bientôt fait l'inventaire du mobilier. Au milieu de la chambre qui compte

à peine quelques pieds en long et en large, et dont toutes les murailles sont froides et nues, une table rase en bois blanc grossièrement badigeonnée en rouge et en noir; en arrière de cet étrange bureau et à la portée de la main, une bibliothèque plus étrange encore, sur deux planches brutes attachées au mur cinq ou six livres et quelques cartons; une statuette en plâtre et un chandelier en cuivre pour garniture de cheminée; l'indispensable prie-Dieu, avec le crucifix, un reliquaire et deux petites images; trois chaises en paille. Le lit était relégué dans l'antichambre; c'était une simple couchette en fer, qui se pliait chaque matin et se roulait dans un angle derrière un vieux paravent.

Il fallut bien moins de temps au visiteur pour inspecter ces détails qu'il ne nous en faut pour les décrire; et voilà qu'il croyait à mesure qu'il voyait : les objections s'étaient évanouies avant d'avoir été énoncées. Aussi, sans même entamer une discussion, il tend la main au P. de Ravignan et lui dit : « Mon Père, vous avez raison et j'ai la foi! je me rends à Dieu et je me livre à vous. »

Souvent de nouveaux croyants, des protestants devenus catholiques, venaient frapper à la porte du célèbre religieux pour qu'il confirmât par sa parole l'œuvre opérée déjà par la grâce. L'un d'eux expri-

mait ainsi l'impression d'une première visite : « Je ne saurais vous dire combien je remercie la Providence qui m'a fait vous rencontrer, et m'a donné l'occasion de vous entendre. Depuis bien des années je vénérais en vous un des plus grands courages de notre temps et une des éloquences à la fois les plus suaves et les plus pénétrantes. Mais je connais aujourd'hui le religieux simple, affable, spirituel et gracieusement bon. Mon fils est comme moi sous le charme de ses souvenirs, et j'aime à l'entendre parler de vous avec un enthousiasme que je partage. »

Un voyageur célèbre qui se disait, en écrivant au P. de Ravignan, *son bien humble fils en Notre-Seigneur*, vint lui proposer l'instruction religieuse d'un enfant nègre qu'il avait ramené des plages les plus lointaines. Le pauvre *Adoula* n'avait pas été baptisé, ne savait point lire, pouvait à peine parler français. Le religieux l'adopte avec une incroyable tendresse, lui donne du temps plus qu'à un homme, et des soins comme à un fils de roi. N'était-ce pas pour lui un enfant de Dieu ?

La charité et le savoir-faire du P. de Ravignan étaient connus, il ne refusait jamais et on lui résistait rarement. Aussi, chaque jour amenait de nouvelles occasions de zèle. Combien, encouragés par

une voix maternelle ou conduits par une main amie, vinrent comme au sacrifice et s'en allèrent rayonnants de joie ! Il en est qui lui présentèrent non pas un homme, mais une troupe à la fois, et qui faisaient la garde à la porte, tant que durait le défilé pour s'assurer que tous y passeraient jusqu'au dernier.

Un dernier fait résumera et confirmera tout ce que nous avons dit du nombre et de la nature des relations du P. de Ravignan. En 1852, il avait demandé et obtenu de Rome l'exemption d'une règle qui est en vigueur dans la Compagnie, comme dans toutes les congrégations bien ordonnées Il ne fallut rien moins que la nécessité pour le pousser à cette démarche ; car il avait en horreur les singularités et les dispenses, et c'est aussi, dans tout le cours de sa vie religieuse, la seule à laquelle il se soit résigné. Je veux citer la lettre qu'il écrivit à ce propos au R. P. général, non-seulement parce qu'elle atteste la multiplicité de ses correspondances, mais encore parce qu'elle apprend comment on doit demander quand on sait obéir.

« Mon très-révérend Père

« Depuis bientôt huit mois j'ai la pensée de soumettre un doute aux supérieurs sur l'application d'un point de la règle en ce qui me concerne. L'ex-

périence, la réflexion, me porteraient à demander à votre Paternité le *sigillum*, la faculté de cacheter moi-même mes lettres et de les recevoir cachetées.

« En mon âme et conscience, je puis dire qu'aucun motif d'indépendance ou autre analogue ne me porte à faire cette demande. Je désire que mes relations de tout genre au dehors soient connues des supérieurs. Cependant mes correspondances sont tellement multipliées que c'est pour moi une perte de temps, un embarras sans cesse renaissant de chercher un supérieur cinq ou six fois par jour pour qu'il veuille bien cacheter des réponses pressées; et mon pauvre supérieur en est aussi fatigué et embarrassé que moi.

« Je reçois de six à huit lettres par jour et bien plus quelquefois; j'en écris autant et souvent par douzaine. Et ce ne sont que des nécessités ou de hautes convenances qui me font écrire. Et quand un supérieur est absent, ou lorsqu'il oublie une lettre à envoyer, ce sont des tracas, des réclamations des personnes qui m'ont écrit : vraies épines qui m'ôtent ma tranquillité.

« De plus la divine Providence, par mon ministère, m'a mis en rapport en France et à l'étranger avec des personnes du plus haut rang, avec des membres de familles princières et régnantes, avec

des âmes conduites par des voies extraordinaires. En m'examinant, je ne vois pas malheureusement que je puisse retrancher ou diminuer ces relations comme inutiles *ad majorem Dei gloriam.* Ces personnages, hommes d'État ou savants, ces âmes que Dieu a placées dans une position à exercer une grande et utile influence, je crois, dans l'intérêt du bien, devoir les cultiver.

« Vous jugerez, mon très-révérend Père, cette position d'un de vos enfants, et vous me ferez savoir si ma demande est fondée en raison selon l'esprit de la règle. La réponse qui me viendra de la part de votre Paternité sera reçue avec obéissance et avec joie. »

Terminons ce chapitre des visites et des correspondances du P. de Ravignan par une lettre de son médecin, auquel tant de fatigues donnaient souvent beaucoup à faire. M. Récamier était un de ceux qui venaient le plus souvent frapper à sa porte ; la conversation de l'homme apostolique était sa plus grande sollicitude ; leurs mémoires ne peuvent être séparées ; et rien, d'ailleurs, n'est curieux et touchant comme la tendresse originale avec laquelle va s'exprimer ce docteur célèbre dont le cœur et la foi égalaient le génie :

« Mon cher et vénéré Père, je reçois votre billet avec un inexprimable plaisir, qui naît du grand

désir de la plus grande gloire de Dieu. Mon rapport sur votre santé a pu vous paraître long, minutieux; prenez garde cependant que j'ai dû faire sentir jusqu'où remontaient les racines de votre débilitation, afin que des mesures proportionnées à la gravité du mal fussent immédiatement prises. Tel était le devoir de l'homme de l'art et l'étroite obligation du chrétien, quoi qu'il pût lui en coûter.

« Allons, courage! une invovation à saint Antoine de Padoue tous les soirs pour retrouver vos forces perdues, et une petite dizaine de chapelet avant de vous endormir! cela rafraîchit le sang, fortifie la poitrine; cela réjouit le cœur, calme les nerfs, donne de l'appétit le lendemain pour la plus grande gloire de Dieu. Enfin, c'est une panacée universelle que vous connaissez mieux que moi.

« Grâce au Dieu trois fois saint à votre sujet!

« Salut et bonne santé à celui dont la parole a fait rentrer la foi dans tant d'âmes sous les voûtes de Notre-Dame, à celui dont l'affaiblissement nous a profondément affligés, mais dont la convalescence nous console! salut à celui que la Providence réserve pour la conversion de tant d'âmes encore! salut à celui qui se garde bien de désirer une récompense trop hâtive, mais qui accepte noblement tous les travaux qui l'attendent! »

CHAPITRE XX

Intervention dans les questions religieuses.

Manifestation en faveur d'une Église persécutée. Défense du dogme de l'Immaculée Conception et concours donné à l'établissement de la Congrégation de l'Oratoire. Les commencements du monastère de la Pierre-qui-Vire. Mémoire en faveur de la liberté des missions chez les Arabes de l'Algérie. Discussion et application de la loi sur la liberté d'enseignement. Les colléges de Metz et de Saint-Étienne. Le P. de Ravignan à l'audience de l'Empereur.

Au rapide tableau que nous venons de tracer des relations nombreuses et variées du P. de Ravignan, se rattache son intervention dans les affaires religieuses, autre source de sollicitudes et d'embarras. Avant de montrer ses rapports avec des hommes d'Etat et la part qu'il prit, dans l'intérêt de la religion et de la Compagnie, à des questions dépendantes du gouvernement, commençons par rappeler sa modération et sa prudence.

A tous ceux qui voulurent l'entraîner sur le ter-

rain politique, il répondit constamment avec la liberté de son Maître : « Que me demandez-vous? *ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père?* » Véritable religieux et vrai serviteur de l'Église, il laisse au monde les débats et les querelles; et, sans dévier jamais, il poursuivit sa tâche apostolique sous tous les régimes. Il pouvait bien avoir des sympathies pour une cause plutôt que pour une autre, mais l'homme en lui était absorbé dans le prêtre. Quel parti a pu lui reprocher une opposition? Il fut le partisan de l'ordre, de la paix et de la liberté pour le bien, l'apôtre de toutes les âmes, et, s'il parut quelquefois combattre, ce fut seulement comme soldat de Jésus-Christ.

Ajoutons que, par vocation comme par caractère, le P. de Ravignan demeura complétement étranger aux dissensions qui, à l'occasion de la défense même de l'Église, divisèrent les chefs les plus généreux du camp catholique. Habitué aux régions supérieures, par de là tous ces nuages de passions humaines, il prêtait l'oreille au bruit de la vallée, ne cessant de demander la paix à Dieu et de la prêcher aux hommes. « Ah! si je pouvais donc, disait-il souvent, rapprocher ces esprits, unir ces cœurs, quelle influence ils auraient dans le monde! et quelle ressource pour le bien! » Aussi, que de

lettres et de démarches pour les réunir ! que de fois il voulut s'interposer comme médiateur !

Les deux partis du moins se rencontraient, comme sur un terrain commun, dans l'amitié du P. de Ravignan et dans l'amour de l'Église. Car cet hommage est dû à tous : un même amour du bien était le principe de ces divisions qu'il aurait dû prévenir ou terminer ; et tandis qu'on se renvoyait mutuellement le reproche de compromettre la sainte cause qu'il s'agissait de défendre, au premier signe de guerre extérieur, la querelle intestine aurait à l'instant cessé, et l'on aurait vu tous ces champions, naguère éparpillés pour des escarmouches, marcher comme un seul homme à l'encontre de l'ennemi commun, et redevenir des amis parce qu'ils avaient toujours été des frères. On dirait aussi qu'on fût convenu de part et d'autre de laisser le P. de Ravignan hors de cause. Un publiciste, homme de cœur et de dévoûment, profondément blessé, lui écrivait à cette occasion : « Vous n'êtes pour rien dans mes préoccupations et mes chagrins. Ma pensée ne vous a pas effleuré un seul instant. Indépendamment de tout autre motif, la profonde vénération et la véritable tendresse que je professe pour vous m'en auraient empêché. »

Cette sorte d'inviolabilité faite au P. de Ravignan

est d'autant plus extraordinaire qu'elle n'était pas achetée de sa part au prix d'une neutralité pusillanime. Si par nature il n'était guère susceptible d'entraînements, il était encore bien moins capable de transactions ou de réticences. Peu d'hommes, j'ose le dire, ont eu la pensée plus indépendante et la parole plus véridique. Il ne ménageait point la vérité à ses amis ; moins soucieux de leur être agréable que de leur être utile, il les aimait et les estimait assez pour les contredire, au risque de leur déplaire. Cette franchise était si bien connue de ceux qui le fréquentaient, que plus d'une fois on évita sa rencontre, on échappa même à sa poursuite, lorsqu'on méditait une démarche ou une publication dont on craignait de sa part la censure. Dans le public on l'a cru complice de mesures et d'écrits dont il n'avait pas même été le confident.

Cependant, tout en se tenant en dehors des querelles qui divisaient ses amis, le P. de Ravignan y intervint lorsque sa parole et son nom parurent nécessaires pour assurer à la Compagnie une position convenable, en déclarant ses doctrines. Je trouve dans ses cartons une lettre assez curieuse de M. le comte Molé, à propos d'une déclaration de ce genre : « Je ne saurais vous exprimer, mon bien cher Père, ma joie, ma satisfaction de cœur

et d'esprit en lisant vos admirables lignes, vos paroles si élevées, si modérées, si profondes sur la question si malheureusement soulevée des classiques anciens. Tout de suite j'ai appelé enfants et petits-enfants pour leur lire et leur apprendre que cette société de Jésus tout entière, si en honneur dans mes foyers, restait fidèle à ses précédents et à la gloire qu'elle avait acquise par son enseignement, à la fois si chrétien et si lettré. »

Quand les intérêts de la religion étaient compromis, le P. de Ravignan était toujours prêt à payer de sa personne. Une église d'Allemagne était aux prises avec un gouvernement persécuteur. Il provoque une manifestation des évêques de France en faveur des évêques des provinces rhénanes, et le vénérable confesseur de Fribourg tressaille d'allégresse d'avoir été persécuté pour Jésus-Christ et félicité par ses Frères.

Un peu plus tard, quand il fut question de définir à Rome la Conception Immaculée de la sainte Vierge et d'inscrire cette croyance traditionnelle au rang des dogmes catholiques, on vit des hommes qui auraient dû apprendre avant tout leur catéchisme, s'inscrire en faux, pérorer sur la théologie et trancher la question sans même la comprendre. Des journalistes, épris tout à coup pour la sainte

doctrine d'un zèle de fraîche date et de courte durée, s'érigèrent en docteurs de Sorbonne et développèrent des thèses où la pénurie de la science et la fausseté des idées étaient habilement masquées par les artifices du langage.

C'était plus qu'il n'en fallait pour égarer l'opinion dans les salons et dans les bureaux. Le P. de Ravignan, profondément attristé, ne se contenta pas de gémir ; la gloire de la sainte Vierge et l'infaillibilité de l'Église étaient à la fois en cause : il éleva la voix, et écrivit une série d'articles dans un journal religieux. De plus, il pressa les évêques de parler eux-mêmes pour la défense de la Mère de Jésus-Christ et de son épouse.

A la même époque, le monde catholique se réjouit de la renaissance à Paris de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, heureusement transformé sous le titre de l'Immaculée-Conception. Le P. de Ravignan, mêlé à toutes les bonnes œuvres de son temps, eut la consolation de concourir à l'établissement de cette famille de serviteurs de Marie, toujours prête à sortir des habitudes paisibles de son pieux et studieux ministère pour défendre, au besoin, les intérêts de l'Église et l'honneur de la Mère de Dieu. Nous citerons textuellement une note qui nous a été adressée par le R. P. Pététot,

supérieur et fondateur de la nouvelle congrégation.

« On peut dire en toute vérité que le P. de Ravignan est cause de l'existence de l'Oratoire. Je ne l'aurais jamais entrepris, s'il ne l'avait pas formellement approuvé; il a fait plus.

« La première fois qu'il en fut question sérieusement entre les PP. Gratry, de Valroger et moi, j'allai lui en parler, comme je faisais toujours dans les affaires de quelque importance.

« Alors nos idées n'étaient pas encore bien fixées ni bien complètes. D'autre part, je n'étais pas fort enthousiaste du projet auquel, tout en m'y intéressant, j'ai cru pendant longtemps que je devais demeurer étranger. C'est dans ces conditions que je lui en parlai. Il ne l'approuva pas, surtout il ne crut pas que je dusse quitter ma position pour m'y consacrer.

« Quelque temps après, il eut occasion de voir à Orléans le P. Gratry, qui était beaucoup plus préoccupé de l'œuvre que moi et qui lui en parla fort au long. A cette époque et depuis ma première conversation avec le P. de Ravignan, les idées du P. Gratry, du P. de Valroger et les miennes avaient marché; elles s'étaient éclaircies, précisées, étendues, et c'est sur ce nouveau terrain qu'eut lieu la conversation du P. Gratry. Aussi ses idées furent-

elles entièrement changées ; et quand je le revis, il me dit que, maintenant, il goûtait beaucoup l'œuvre, qu'il la désirait et qu'il verrait avec regret qu'elle ne se fît pas. Ce sont ses propres paroles. Elles modifièrent singulièrement mes idées et mes dispositions, et furent le point de départ décisif de ce qui s'est fait ensuite.

« Depuis que l'Oratoire a commencé d'exister, il n'a cessé de lui donner des témoignages du plus sincère et du plus sympathique intérêt, et en particulier, il a bien voulu prêcher le jour de l'ouverture de notre chapelle ; et, en cette circonstance, il a exprimé, comme il savait le faire, les vœux les plus bienveillants pour l'avenir de la petite œuvre naissante. »

Le nouvel Oratoire était à peine érigé que le P. de Ravignan y faisait penser le pieux comte Schouvaloff, qui délibérait alors sur sa vocation et sur le choix d'un ordre religieux. Il lui écrivait le 30 novembre 1854 : « Je crois qu'une congrégation comme l'Oratoire, par exemple, pourrait vous convenir. Vous y trouveriez la vie religieuse moins les vœux, le sacerdoce, le travail et le zèle. Vous savez que le P. Pététot, les PP. Gratry et de Valroger ont ressuscité, sous une forme nouvelle et avec de nouvelles garanties, la société des oratoriens en

France. Ils m'inspirent une entière confiance. C'est une sainte et religieuse entreprise. »

A l'époque des derniers conciles par lesquels chaque province ecclésiastique de France inaugurait, sous les auspices de la république, une ère de liberté, et reprenait ses droits anciens sans contestation et sans contrôle, le P. de Ravignan fut bien des fois appelé au sein de ces pacifiques assemblées. Il assista au concile de Paris comme théologien de Mgr Sibour; et au même titre, pour Mgr l'évêque de Moulins, au concile de Sens. Il avait aussi promis d'accompagner au concile de Rennes Mgr Morlot, alors archevêque de Tours; mais la maladie le dégagea de sa parole.

A propos du concile de Sens, qu'on nous permette une digression qui sera du moins édifiante. Le P. de Ravignan y fit la rencontre du R. P. Muard, et les hommes de Dieu ne se rencontrent point sans s'unir : ils ont un instinct pour se reconnaître et un attrait réciproque pour se communiquer leurs sentiments et leurs idées. Quelques détails rapides sur les antécédents de ce vénérable personnage paraissent nécessaires pour l'intelligence de cette nouvelle amitié entre les deux apôtres.

Il y a une vingtaine d'années, M. l'abbé Muard, prêtre du diocèse de Sens, conçut la pensée de quit-

ter le ministère pastoral pour embrasser la vie de missionnaire. Il obtint de Mgr l'archevêque de Sens l'autorisation de fonder une congrégation de prêtres dans l'ancien monastère de Pontigny. Après y avoir passé quelques années, pressé par une voix intérieure et souhaitant une vie plus austère, un sacrifice plus complet, il quitta sa congrégation, qui subsiste encore.

Dans la ferveur d'une retraite et après les plus ardentes prières, il commence un nouveau genre de vie : ce sera l'austérité d'un anachorète jointe au labeur d'un missionnaire. Bientôt il trouve dans le pays même des compagnons décidés à le suivre. En 1848, il part pour l'Italie et reçoit du pape, alors à Gaëte, une approbation verbale qui encourage ses essais. Il frappe à la porte du couvent de Subiaco, s'y fait recevoir et y étudie la règle de Saint-Benoît. Quelques mois après il commençait la construction de son monastère de la Pierre-qui-Vire, dans un site sauvage du Morvan.

Or, c'est précisément dans ces conjonctures que se tenait le concile de Sens. Le P. Muard écrivit à madame la comtesse de Chastellux : « Je ne saurais vous exprimer combien je suis heureux d'avoir vu le P. de Ravignan. J'ai eu deux entretiens avec lui. Je lui ai fait connaître le but de notre so-

ciété et les moyens que nous voulions employer pour l'atteindre. L'idée de joindre l'expiation à la prédication l'a surtout frappé. Il m'a répété plusieurs fois que notre œuvre était l'œuvre de Dieu ; qu'il fallait marcher en avant, sans rien craindre ; que notre société serait bénie du Seigneur et opérerait beaucoup de bien dans les âmes. »

Voici maintenant les impressions du P. de Ravignan ; je les trouve dans une lettre écrite plus tard à la même comtesse de Chastellux, protectrice du nouveau monastère, titre qui vaudra mieux pour sa noble famille que les gloires du monde : « Combien je vous remercie, lui disait-il, de m'avoir envoyé le récit de la prise d'habit et de la consécration de ce saint religieux ! La vue, la conversation du R. P. Muard m'avaient ému à Sens. Toute mon âme s'était sentie inclinée vers la sienne. Puissions-nous demeurer unis ! Oui, il faut joindre l'expiation à la prédication, à l'oraison, aux œuvres de la vie chrétienne. Je le sens plus que jamais. »

Le 19 juin 1854, le fondateur de la Pierre-qui-Vire mourait en odeur de sainteté. Le P. de Ravignan écrivit à cette occasion : « La nouvelle de la mort du P. Muard m'a surpris et profondément ému. Les pensées de Dieu ne sont donc pas les pensées des hommes ! On pouvait croire nécessaire cet

homme vénérable, nul n'est nécessaire! Adorons et taisons-nous. Au moins ses exemples et ses leçons ne seront pas perdus. Ce sera pour moi en particulier un utile et doux souvenir, que je demande à Dieu de conserver. Puissé-je le suivre au ciel! » On avait prié le P. de Ravignan de prononcer son oraison funèbre; il eut le regret de ne pouvoir le faire. Quatre ans plus tard, il allait le rejoindre dans une vie meilleure. Pendant sa dernière maladie, il reçut avec bonheur des reliques de son saint ami, les pressa sur ses lèvres et les porta sur son cœur. Elles furent ensuite remises à la famille de Chastellux, qui les conserve aujourd'hui comme doublement précieuses. Aux funérailles de l'ami du P. Muard, le nouveau supérieur de la Pierre-qui-Vire, amené, ce semble, exprès par la Providence, représentait au milieu de la foule la famille religieuse à laquelle le P. de Ravignan avait donné sa sympathie comme une bénédiction.

Mgr l'évêque d'Alger avait écrit à M. le ministre de la guerre pour obtenir la liberté de prêcher l'Évangile aux Arabes. Le gouvernement, pour des raisons de politique, avait interdit les missions dans leurs tribus. Cependant, pour faire de la nation conquise un peuple français, ne fallait-il pas d'abord en faire un peuple chrétien? Le prélat parlait

au nom de la civilisation, de la France et de l'Église; le P. de Ravignan, chargé de présenter son mémoire, parla au nom de la Compagnie, dont il proposait la coopération. Le 5 octobre 1850, il adressa donc lui-même au ministre une note dont voici la teneur :

« L'Évangile est prêché partout; il l'est sur les plages les plus inhospitalières, et sous l'autorité des gouvernements les plus persécuteurs.

« Ceux qui évangélisent les Chinois, les Tartares, les Indiens, les sauvages de l'Amérique, les Arabes de la Syrie, les nègres de l'Afrique centrale, ne pourraient-ils donc pas évangéliser aussi nos tribus de l'Algérie?

« Pourquoi la politique y mettrait-elle obstacle? On ne lui demande pas de rien imposer, de rien commander aux Arabes à cette occasion.

« On demande simplement la liberté, la tolérance pour les missionnaires catholiques, afin qu'ils puissent, sans aucune autre force que celle de la vérité et de la grâce divine, essayer, d'abord dans une mesure fort restreinte, de faire pénétrer quelque connaissance de la religion chrétienne parmi les Arabes de nos possessions africaines. Le gouvernement français se contenterait de ne pas empêcher ces essais prudents; il laisserait les

Arabes complétement libres de garder ou d'abandonner le Coran.

« Voilà tout ce que l'évêque et les missionnaires d'Alger désireraient obtenir, avec l'espoir que ce commencement de prédication ou plutôt de conversation apostolique dans la langue du pays ne produirait que des fruits heureux pour la colonie. »

Le mémoire est sans doute resté dans les cartons du ministère. Il y attestera du moins que le zèle de Mgr l'évêque d'Alger et de ses missionnaires n'a pas manqué à notre colonie.

Le zèle du P. de Ravignan pour la diffusion de l'Évangile fut souvent plus heureux. Du temps de la royauté, comme de la république et de l'empire, sa réputation lui assura toujours du crédit dans les plus hautes régions, et son nom seul à la fin d'une requête était d'ordinaire le garant du succès.

Plusieurs fois par an, la Compagnie, fidèle à ses traditions apostoliques, envoyait des missionnaires dans les contrées infidèles de l'extrême Orient, dans les îles du Grand-Océan et dans toutes les directions où la croix les appelle. Le P. de Ravignan était alors le solliciteur d'office ; il demandait à la mère patrie, au nom de la civilisation, l'aumône du transport : et le plus souvent la réponse, écrite ou au moins apostillée de la main même du ministre, lui rap-

portait, avec la faveur désirée, des témoignages de vénération pour sa personne. L'amiral Romain-Desfossés, ministre de la marine, ne manquait pas, après avoir signé de son nom, d'ajouter l'expression de sa sincère reconnaissance. Le comte de Rayneval, ambassadeur de France à Rome, en accordant une grâce du même genre, se félicitait d'être à même de faire plaisir au P. de Ravignan.

Nous avons maintenant à faire la part du P. de Ravignan dans cette fameuse question de la liberté d'enseignement, qui valait bien ce qu'elle a coûté. Si souvent éludée, elle devait être résolue par une république, réparatrice en cela des torts de la royauté.

Le nouveau projet de loi présenté par M. le comte de Falloux, ministre de l'instruction publique, parut d'abord comme un signe de contradiction au milieu des partis en présence. Il fut en même temps attaqué par la gauche, parce qu'il donnait trop à l'Église, et par une partie notable de la droite, parce qu'il ne lui donnait pas assez. Une scission se déclara parmi les catholiques eux-mêmes. Chacun jugeait à son point de vue : ceux-ci auraient voulu tout ce qui était désirable, ceux-là ne voulaient que ce qui leur paraissait possible.

Il faut en convenir, les premiers avaient dans le

passé trop de motifs de défiance pour ne pas exiger du gouvernement une liberté complète. Qui pourrait reprocher à des hommes mille fois abusés par des promesses sans résultat, de prendre des précautions et de demander des garanties? Plusieurs d'entre eux purent croire à un piége. Avec la loi projetée, disaient-ils, le monopole resterait sous le masque de la liberté, et le nouvel état de choses serait pire que l'ancien, puisque les catholiques eux-mêmes en auraient été les imprudents fauteurs. Auparavant on n'était pas libre, mais du moins on voulait l'être, et voilà qu'on renonçait à le devenir; on s'imposait les chaînes qu'on avait noblement brisées, et l'Église perdait du même coup une partie de ses soldats et tout le terrain qu'elle avait gagné.

Toujours est-il que cette division, si plausible qu'elle fût, était bien inopportune au moment décisif. On comptait dans l'Assemblée nationale sur une centaine de voix pour la vraie liberté d'enseignement. Tout le reste de la majorité, dite parti de l'ordre, se composait d'anciens conservateurs incorrigibles dans leurs errements, qui auraient voté avec les montagnards si les catholiques ne s'étaient pas entendus ou avaient trop exigé d'eux.

Le P. de Ravignan s'interposa vivement pour réunir les défenseurs des libertés religieuses. Tandis

qu'il se dévouait à la cause commune, il se trouva compromis lui-même. Il fut sérieusemont dénoncé au R. P. général de la Compagnie, qui se trouvait alors en Belgique, et, le 10 septembre 1849, il recevait de lui la lettre suivante :

« Mon révérend et bien cher Père, je ne crois pas pouvoir vous laisser ignorer les plaintes qui me sont parvenues au sujet de la part active que l'on vous prête dans le nouveau projet de loi sur l'enseignement. Je sais, mon Père, combien votre position vous expose à être mal jugé et mal compris, et que, déjà plus d'une fois, de semblables accusations se sont trouvées dénuées de fondement. Aussi, je me borne à vous envoyer copie de la lettre qui m'a été adressée. Vous reconnaîtrez que ce n'est pas un des nôtres qui l'a écrite. J'attendrai votre réponse pour en faire une à l'auteur de cette lettre. »

Cette lettre était un acte d'accusation en forme, un vrai réquisitoire qui qualifiait durement les choses et les personnes. On voulait bien excuser les intentions du P. de Ravignan, mais on dénonçait les menées dont il était dupe, les illusions dont il était victime, les maux dont il était complice. Sectateur aveugle de M. de Montalembert, de M. de Falloux et surtout de M. l'abbé Dupanloup, il s'était fait le fauteur imprudent d'un projet de loi schismatique,

il provoquait une scission déplorable parmi les catholiques, propageait une division funeste au sein de la Compagnie, et compromettait l'Église de France. Les fils de Voltaire s'applaudissaient d'avoir pour auxiliaire un fils de Loyola. On en appelait enfin à la haute et ferme sagesse du général de la Compagnie pour ramener à l'ordre un soldat dévoyé.

La réponse du P. de Ravignan ne se fit pas attendre; elle est datée du 11 septembre, par conséquent écrite sous la première impression. La voici :

« Mon très-révérend Père, je m'empresse de répondre à la lettre que votre Paternité a bien voulu m'écrire le 8 de ce mois. Je dois d'abord vous offrir mes humbles remercîments de la communication qu'elle renferme. Ma réponse est simple :

« 1° Ni à Paris ni ailleurs, je n'ai cherché, en aucune manière, à influencer mes confrères sur le nouveau projet de loi; je n'ai pas non plus, hors de la Compagnie, vis-à-vis des évêques, des prêtres ou des laïques, en aucune façon agi, parlé ou écrit comme défenseur ou promoteur de la loi en question. J'ai dû me tenir, et je me suis tenu, en effet, dans une grande réserve à cet égard. Je ne crois pas qu'on puisse citer un seul fait, une seule parole de moi qui soit de nature à amener ce qu'on appelle une

scission dans la Compagnie et dans l'Église. Je sentais la délicatesse de ma position ; et il me semble que je suis resté fidèle à la prudence et à la charité.

« 2° J'aime tendrement et j'estime profondément MM. de Falloux, de Montalembert et Dupanloup. Notre liaison est intime, il est vrai, autant qu'elle peut l'être en ce qui me concerne, étant religieux. Ces trois hommes, je les considère comme des défenseurs dévoués et éclairés de l'Église, comme des amis vrais et dévoués de la Compagnie, et certes ils ont fait leurs preuves. Mon cœur souffre quand ils sont attaqués. Du reste, ma tendre et inviolable amitié pour ces trois hommes éminents, la confiance qu'ils veulent bien me témoigner en toute circonstance, ne m'a pas empêché de dire la vérité selon ma conscience. En particulier, pendant la commission préparatoire formée au ministère de l'instruction publique, depuis et après la présentation du projet de loi à l'Assemblée, d'accord avec le R. P. provincial, j'ai franchement exposé mes pensées, peu favorables au système qu'on a regardé comme une transaction nécessaire.

« 3° J'ai rédigé, d'accord avec le R. P. provincial de Paris, et après avoir reçu du R. P. Jordan, provincial de Lyon, ses observations, une note confidentielle, très-nette, qui a été communiquée à quel-

ques membres de la commission nommée par les bureaux de la Chambre. Cette note, vous la lirez, mon très-révérend Père, et vous verrez si je suis le partisan aveugle du projet de loi. Mais je le critiquais en ami, et des voix amies m'ont répondu avec conviction : « Ce que vous demandez est impossible. »

« 4° Je suis loin, très-loin d'adopter les idées et les accusations de certains écrits. Voilà, je crois, ce qui pourrait amener une scission dans l'Église et dans la Compagnie. Je m'abstiens de vous mander, mon très-révérend Père, ce que m'ont dit ou écrit à ce sujet les plus vénérables évêques, les hommes les plus recommandables. Je craindrais de paraître récriminer contre ceux qui m'accusent. Seulement, mon admirable ami Montalembert m'a dit une fois de manière à me faire venir les larmes aux yeux : « Quoi! c'est ainsi que vous me traitez, moi qui me suis sacrifié pour vous! » Puis il se tut. Je lui écrivis ensuite, à tête reposée, pour le consoler et le rassurer sur nos sentiments à son égard. Faut-il donc aliéner de tels amis?

« 5° On m'a souvent reproché la grande influence qu'exerçait sur moi l'abbé Dupanloup. Il est mon intime ami, je le chéris et le vénère; mais en quoi a-t-il influé sur moi, surtout de manière à me faire manquer à mes devoirs?

« 6° Non, je ne me suis pas déclaré ouvertement contre le projet de loi; j'ai cru qu'il valait mieux tâcher de l'améliorer. Ce n'est pas à moi à dire ce que j'ai pu faire en ce genre. J'ai cru et je crois encore que, malgré les dispositions défectueuses de ce projet, en tenant compte des difficultés extrêmes de la situation, on pourra, la Compagnie pourra aussi établir des colléges libres.

« 7° Depuis ces tristes débats, j'ai su, j'ai entendu, j'ai lu des choses qui m'ont peiné; mais je me suis abstenu d'en écrire à votre Paternité. De temps en temps je rendais compte à mon supérieur présent à Paris de ce qui pouvait intéresser la Compagnie ou l'Église, et j'ai gardé avec tous les autres un profond silence. Mes amis, qu'on accuse d'apostasie et de schisme, ont voulu aussi m'épargner toute explication pénible. Le cœur seul de Montalembert s'est ouvert une fois.

« Daignez, mon révérend Père, me pardonner, me supporter et me croire, etc. »

Le P. de Ravignan pouvait bien être accusé auprès de ses supérieurs; il devait même l'être, j'ose le dire, afin de devenir plus fort et plus grand; mais il n'a jamais été, je ne dis pas condamné, mais seulement désavoué par la Compagnie. Le R. P. général lui répondit le 13 septembre :

« Je voudrais pouvoir adoucir un peu la peine de cœur que vous éprouvez, voyant souvent vos intentions les plus droites indignement travesties, et la persistance avec laquelle on vous attribue des démarches auxquelles vous n'avez même pas songé, qui seraient même tout à fait contraires à votre manière de voir. Nous avons tous besoin, et vous, mon Père, plus que beaucoup d'autres, de ne jamais perdre de vue que c'est pour Dieu, et pour Dieu seul, que nous devons travailler, et que si nous fondions seulement notre espoir sur les biens de cette vie, nous serions les plus à plaindre de tous les hommes.

« Je vais répondre à la personne qui m'a adressé l'espèce de mémoire que je vous ai communiqué, et je le ferai dans le sens de votre lettre. La détromperai-je? Je le demande à Dieu.

« Si M. de Montalembert et nos autres généreux amis sont attaqués, veuillez bien leur exprimer tous mes regrets, et leur dire que la Compagnie est loin de partager de semblables sentiments; que, pour ce qui me concerne, je sais la reconnaissance que je leur dois, et j'espère, avec la grâce de Dieu, ne jamais manquer à ce qu'elle exige de moi. »

Le P. de Ravignan ne dit rien à personne de

cette épreuve, pas même à ses amis, pas même à ses Frères : « Il a eu ses peines, s'écriait huit ans plus tard Mgr Dupanloup en présence de son cercueil, il a eu ses peines ; je les ai connues... jamais par lui ! Une de mes plus profondes admirations pour cet homme si doux et si fort, c'est sa patience dans la peine et son silence dans l'amertume. » Ajoutons à cet éloquent témoignage que le cœur du généreux fils de saint Ignace n'avait que faire pour lui-même de la compassion qu'il savait si bien donner aux autres ; il lui suffisait d'avoir Dieu pour confident ; et à l'exemple de son Maître, selon la grande parole de Tertullien, il savourait en silence la volupté de la douleur et était consolé de ne pas l'être.

De plus, bien loin de se désister par découragement ou par dépit, après comme avant cette épreuve, il donna son concours à la cause de la religion avec la même allégrese, allant d'un cœur libre et d'un pas égal au travers de toutes les vicissitudes, des hommages sans les désirer et des critiques sans les craindre. C'est que, dans son travail, il visait au-dssus de l'intérêt personnel, et qu'il ajournait sa récompense au delà du temps.

Après avoir essuyé l'injustice de quelques-uns de ses amis, le P. de Ravignan eut à lutter contre l'ar-

deur de quelques-uns de ses Frères. Il importait dans la conjoncture d'opérer partout avec ensemble; une fausse démarche, une mesure imprudente, servaient à fortifier des adversaires qui faisaient arme de tout. Mais le point important était aussi le point difficile; de loin on ne voit pas comme de près, et on ne s'entend pas toujours à distance.

Paris en était encore à la dicussion de la loi, et la province en faisait déjà l'application. Quelques jésuites, se rendant aux vœux de toute une ville, avaient voulu prendre la liberté qu'ils n'avaient pas encore. A la nouvelle de cette initiative imprudente, le P. de Ravignan crut devoir s'opposer à l'impatience de ses Frères. Le P. provincial de Paris se trouvant alors éloigné et la chose paraissant urgente, il leur écrivit promptement, sans caractère officiel, mais après toutes les précautions de la prudence et avec tous les ménagements de la charité.

Sa lettre est datée du 13 septembre 1849, du jour même où il reçut du R. P. général les lignes si paternelles qui le consolèrent. Elle appartient à l'histoire; nous allons la citer.

« J'ai senti le besoin de m'entourer de conseils; j'ai donc prié ceux des consulteurs de province et

des Pères graves qui étaient présents à Paris de vouloir bien me donner leur avis. Cette petite délibération a produit un résultat et un avis unanime ; permettez-moi de vous l'exposer :

« Je pouvais à l'instant même porter à M. de Falloux vos pieux désirs et les pensées de votre zèle. C'est pour nous un véritable ami, je vous assure. Il doit bien nettement déclarer à la tribune que le projet de loi a été rédigé avec l'intention expresse que les jésuites fussent libres d'avoir des colléges en France. Croyez-moi, cet homme mérite confiance et respect. Mais par là même, et sa position étant précaire, délicate, difficile, pouvons-nous, quand aucune loi nouvelle n'a encore détruit les anciennes entraves, pouvons-nous prudemment le compromettre, l'exposer à des attaques encore plus violentes à notre sujet, faire dire, écrire, crier qu'il nous ouvre la porte des colléges avant toute loi votée.

« Quand tout est encore en question, quand un incident peut tout perdre et compromettre dans un avenir indéfini, est-il bien à nous, est-il sage, est-il convenable pour nos amis et nos défenseurs dévoués, que d'avance nous nous posions en face de l'Université encore armée de toutes ses lois tyranniques ?

« Que voulez-vous que nous répondions alors? que pourrait répondre M. de Falloux à la tribune? qu'adviendrait-il de la liberté d'enseignement pour l'Église et pour la Compagnie? Qui pourrait le prévoir? Il faudrait bien se demander ce qui est prudent et non ce qui est désirable.

« Dans cette situation, aux offres qui sont venues pour des colléges et des petits séminaires, à Paris il a été répondu : Attendons la loi. Je crois aussi que tel doit être à notre égard le vœu de l'épiscopat.

« J'oserais donc, au nom de notre bienheureux Père et de Notre-Seigneur et Maître, vous adjurer d'y penser. Je vous rends très-imparfaitement mes convictions et mes motifs ; mais votre sagesse les appréciera. Il me semble que j'aime la Compagnie et l'Église; je mourrais pour leur gloire et leur liberté; je ne voudrais rien qui les compromît. C'est dans ce seul but, pour l'intérêt même de la cause à laquelle vous êtes si courageusement dévoués, que j'ai cru pouvoir vous soumettre ces réflexions; vous en jugerez.

« Je n'ai donc vu ni M. de Falloux, ni personne, en dehors des Pères qui avaient le plus de droit d'avoir une opinion sur cette matière. Vous pensez bien que je n'ignore pas tout ce qu'on me prête et me suppose. J'accepte toutes les accusations ; ma

conscience me rend témoignage que je suis dans le vrai en vous exposant nos doutes et nos craintes. »

Enfin, après des tiraillements infinis, la loi passa, et par elle la république donna sinon l'égalité, au moins la liberté d'enseignement. Le résultat était dû au courage des uns et à l'habileté des autres. On sait que l'auteur de notre proscription en 1845 eut une grande part au vote de 1859. Le P. de Ravignan, voulant montrer sa reconnaissance, déposa sa carte chez M. Thiers, qui lui envoya sur-le-champ la sienne.

Cependant les catholiques, oubliant leurs récentes querelles, se hâtaient de profiter du bénéfice de la loi ; et il n'y avait plus entre eux que l'émulation du travail sur le terrain nouveau de la liberté. On commença par former à Paris un comité de l'enseignement libre, composé des quatre archevêques et évêques élus membres du conseil supérieur de l'instruction publique, de prêtres, d'hommes d'État et de représentants, de membres de l'Institut, de jurisconsultes et d'écrivains catholiques.

En présence d'une situation intéressante et grave, avec la conscience des besoins de l'avenir, on se proposait de favoriser la stabilité et le développement des écoles libres, secondaires et primaires ; on n'avait pas la pensée de se placer dans une attitude

hostile à l'égard de l'enseignement public, de faire de l'opposition d'après une idée conçue d'avance, ni contre le conseil supérieur, ni contre aucune des autorités préposées par la loi à l'instruction. « Nous voulons, était-il dit dans un programme envoyé à tous les évêques de France et rédigé par le P. de Ravignan, nous voulons simplement et sincèrement soutenir, accroître, défendre au besoin l'enseignement libre, en suivant la voie ouverte enfin à nos vœux et à nos efforts par la nouvelle loi. »

On ne peut se faire une idée de toutes les lettres que le P. de Ravignan reçut et écrivit à l'occasion de ce comité, de toutes les pièces qui lui furent adressées et des notes sans nombre qu'il eut à rédiger. Mille détails venaient à la fois : toutes les formalités requises, toutes les difficultés locales, toutes les questions personnelles avaient à passer par ses mains.

La divine Providence avait placé sous sa protection le berceau de nos nouveaux colléges. Ne pouvant entrer dans le détail des services qu'il leur a rendus, nous citerons seulement deux circonstances où il leur vint puissamment en aide.

Un collége de la Compagnie avait été ouvert à Metz dans des conditions matérielles difficiles ; et, malgré la bienveillance avec laquelle il avait été accueilli, il était condamné à ne pas grandir. Il

manquait d'air et d'espace. On pensa donc à le transporter dans l'ancienne abbaye de Saint-Clément, dont les vastes bâtiments faisaient partie du domaine de l'État. Ils appartenaient au génie militaire, qui avait fait de l'ancienne et magnifique église un magasin de literie; mais, bien qu'ils fussent beaucoup plus propres aux usages d'un établissement religieux, leur aliénation présentait de si grands obstacles qu'on osait à peine l'espérer. Le P. de Ravignan en parla au ministre de la guerre, en fit parler à l'Empereur, obtint des ordres et triompha de mille difficultés survenues dans les bureaux. C'est donc à lui que le collége de Metz, transféré à Saint-Clément, doit en grande partie son accroissement et sa prospérité.

Nous anticipons sur le temps pour rappeler aussi l'intervention du P. de Ravignan en faveur de notre collége de Saint-Étienne. Une statuette de l'Empereur avait été brisée par un élève; et le supérieur, pour éviter un dangereux éclat, avait cru devoir laisser le méfait impuni. Il se trompa dans le calcul de sa prudence. Car la malveillance s'en empara, convertit en conspiration une étourderie d'écolier, et se hâta de la dénoncer à l'autorité, qui, trompée sur les circonstances, supprima l'établissement. C'était un malheur, mais c'était de plus une menace: le

coup qui frappait une maison aujourd'hui pouvait demain les atteindre toutes. Les dénonciations allaient pleuvoir, on devait s'y attendre. Il se trouve toujours des subalternes qui, pour faire preuve de vigilance dans leur ressort et de fidélité dans leur service, s'empressent de chercher de nouveaux griefs, comme on cherche une bonne occasion, et on en trouve toujours quand on veut en trouver.

Le 1er janvier 1854, le P. de Ravignan mandait à la princesse Marie : « Nous éprouvons une peine vive en ce moment : l'Empereur vient de frapper par décret notre collége de Saint-Michel à Saint-Étienne. Il y a six mois, quelques faits insignifiants, mais maladroits, ont eu lieu ; sur la dénonciation tardive d'un homme renvoyé du collége, ces faits ont été aggravés jusqu'à des proportions étranges, et le collége a été fermé. J'ai demandé une audience à l'Empereur pour avoir, s'il me l'accorde, une explication franche et loyale qui pourra dissiper les impressions fâcheuses. » Quelques jours après il était reçu aux Tuileries en audience particulière. Que s'y passa-t-il? Rien de mystérieux, assurément. On peut du reste, sans indiscrétion, admettre tout le monde dans la confidence, en donnant le compte rendu de l'entretien ; je le trouve écrit de la main du P. de Ravignan.

L'EMPEREUR. « Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. Je suis bien aise de vous voir en bonne santé. Je vous ai entendu prêcher. Vous avez été souffrant. Comment allez-vous ? »

Le ton et la physionomie de Sa Majesté étaient bienveillants et polis. Après ma réponse aux politesses, dans laquelle je glissai que je ne prêchais plus, j'ajoutai :

« Sire, je viens ici un peu comme accusé... Je demande à Votre Majesté la permission de lui exposer la vérité sur les faits reprochés au collége de Saint-Étienne. »

L'EMPEREUR. « Oui, volontiers. »

J'exposai les faits ; j'avouai du reste l'imprudence, mais je niai toute culpabilité intentionnelle.

L'EMPEREUR. « Ces faits sont bien atténués ainsi... Ils ne m'avaient pas été présentés de la sorte. Je suis fâché d'avoir été obligé de sévir... Mais il y avait outre ces faits, et dans ces faits eux-mêmes, une indication de la tendance, de la direction suivie dans l'enseignement de vos colléges, un esprit d'opposition au gouvernement. »

La parole de l'Empereur était du reste très-modérée, froide même.

LE P. DE RAVIGNAN. « Votre Majesté voudra bien

me croire; au moins admettra-t-on que nous avons une conscience de prêtre, de religieux... »

(Signe approbatif de l'Empereur.)

« Eh bien! par notre règle, par devoir envers Dieu et envers les hommes, nous sommes étrangers à la politique, à l'esprit de parti. Nous sommes faits pour tous les lieux et pour toutes les formes de gouvernement, et nous devons nous interdire toute manifestation qui indiquerait une opposition politique. A nos élèves, comme aux fidèles, nous prêchons l'Évangile, l'esprit chrétien; nous voudrions le faire dominer : voilà tout.

« Il se trouve que, par la force des choses, un grand nombre de familles légitimistes nous confient leurs enfants et s'adressent à nous... La raison en est que ces familles sont en général plus chrétiennes. »

(Signe approbatif de l'Empereur.)

« Mais dans notre direction et dans notre enseignement, par devoir, par règle, par obéissance, par l'intention formelle de nos supérieurs, nous sommes étrangers à l'esprit de parti et aux affaires politiques...

« Nous rendons grâces de la liberté, de la protection accordée à la religion. »

L'Empereur. Eh bien! je me permettrai une question. (C'était l'équivalent de ce mot *je me per-*

mettrai.) Comment, depuis Henri IV, avez-vous toujours été un objet de répulsion? »

Le P. de Ravignan. « Sire, on peut l'expliquer en partie, car il y a des choses inexplicables... Nous sommes nés pour combattre la Réforme... Sous le règne de Henri IV, avant et après, l'esprit protestant a repoussé les jésuites.

« Il y a eu aussi de tout temps, il y a encore aujourd'hui, il y aura toujours un esprit politique, parlementaire, gallican, opposé à l'Église romaine. Nous sommes regardés comme ultramontains, comme très-romains, et nous le sommes en effet. Nous pensons que dans l'Église, comme dans l'État, le principe à maintenir, c'est l'obéissance à l'autorité. Il y a une autorité souveraine dans l'Église à laquelle nous professons un dévoûment complet et une soumission entière, etc.

« Puis il y a eu des jésuites placés dans des situations influentes..., et les rivalités se produisent toujours.

« Et enfin, nous ne le nions pas, quelquefois il a pu y avoir et il y a eu, en effet, des fautes de la part de certains jésuites.

« En vérité, je voudrais qu'on nous fît bien la réputation que nous méritons, celle de maladroits. »

L'Empereur (en riant). « Ce n'est pas celle que vous avez. »

Le P. de Ravignan. « Puisque Votre Majesté me permet de lui parler avec abandon et franchise... »

L'Empereur. « Oui. »

Le P. de Ravignan. « Je lui dirai que nous demanderions instamment à être entendus avant d'être frappés... Si quelque accusation se produit, que Votre Majesté veuille bien nous faire avertir. »

L'Empereur. « Oui, je le ferai. »

Le P. de Ravignan. « Si quelqu'un d'entre nous a été coupable, il sera puni, éloigné, s'il le faut. »

Ici je disculpai les intentions du Père recteur de Saint-Michel.

L'Empereur. « On m'a dit que deux membres de votre Compagnie avaient prêché la révolte des pauvres contre les riches. »

Le P. de Ravignan. « Sire, je n'en ai pas entendu parler, mais j'affirme que non... Si Votre Majesté veut me faire donner les noms et les indications, les supérieurs prendront des renseignements, et j'en rendrai compte à Votre Majesté ; mais je voudrais que ce fût à elle-même. »

L'Empereur. « Oui, je vous ferai envoyer ces indications. Vous pourrez m'adresser votre réponse, en signant votre nom sur l'enveloppe, en y mettant

que c'est pour moi seul et en vous adressant à l'officier d'ordonnance. »

Dans une lettre adressée à la princesse Marie, le P. de Ravignan rendait compte ainsi de cet entretien : « L'Empereur m'a reçu avec beaucoup de bienveillance, et m'a écouté avec attention. Les faits pour ce collége sont accomplis; il est évacué, et l'Empereur ne paraît pas disposé à revenir sur sa mesure. Mais pour l'avenir, il m'a donné les meilleures assurances. Je lui ai demandé avec instance de nous avertir et de nous entendre avant de nous frapper ; il me l'a promis, et il m'a indiqué la voie pour lui faire parvenir à lui seul mes explications. Nous avons parlé de vous un instant. En résultat, je suis sorti content de cette audience et reconnaissant du bienveillant accueil de l'Empereur. J'en rapporte à votre souvenir les meilleures influences. »

L'Empereur, en vertu de sa promesse, fit adresser au P. de Ravignan la dénonciation nouvelle à laquelle il avait fait allusion. Naguère, les jésuites avaient été condamnés comme légitimistes dans les colléges, maintenant ils étaient accusés comme socialistes dans les missions. Le Père se trouva bientôt en mesure de répondre, et, par la voie qui lui avait été indiquée, il fit passer sous les yeux de l'Empe-

reur, avec les dénégations les plus formelles des missionnaires incriminés, les attestations les plus authentiques et les plus nettes du curé de la paroisse et de l'évêque du diocèse. Ce dernier finissait son rapport par ces paroles : « C'est l'Évangile qu'ils ont prêché, en bons et fidèles apôtres. Que voulez-vous? il y a eu là, comme du temps de Notre-Seigneur, des Juifs et des Samaritains qui ont murmuré : *Murmurabant autem Samaritani.* » Quant au dénonciateur, dans l'extrême envie qu'il avait de se signaler contre les jésuites, par mégarde et dans un moment de distraction, il avait imputé aux prédicateurs les objections qu'ils réfutaient.

Quel fut le résultat de l'intervention du P. de Ravignan en faveur du collége de Saint-Étienne? Déjà, le jour même où avait paru le décret du *Moniteur*, S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, avait écrit à l'Empereur avec une religieuse fermeté ; par son entremise encore, un peu plus tard, une députation d'hommes honorables, témoins de la conduite des jésuites dans le collége incriminé, était reçue aux Tuileries en audience particulière. L'Empereur avait apprécié les explications qui avaient rétabli la vérité des faits. Il ne fallait plus qu'une démarche pour donner au pouvoir l'occasion de revenir sur ses pas : la grâce fut ob-

tenue à l'heure même où elle fut demandée. La lettre suivante nous indiquera l'heureuse conclusion de cette affaire :

« Sire,

« La reconnaissance est un devoir que nous voulons remplir. Les députés de la ville de Saint-Etienne nous ont dit avec quelle bienveillance Votre Majesté avait accueilli leur demande. La promesse solennelle de la réouverture du collége de Saint-Michel nous remplit de joie, et nous vous offrons, Sire, nos profondes actions de grâces.

« Le coup qui nous avait frappés nous avait vivement affligés et préoccupés, en vue des intérêts sacrés auxquels nous dévouons notre vie. Votre Majesté nous rend la confiance et le courage. Prêtres, religieux, nous ne pouvons, nous ne devons que donner l'exemple du respect et de la soumission au pouvoir et aux lois. Telle est notre règle, tel est notre esprit ; nous nous y conformerons toujours.

« Daignez-le croire, Sire.

« Je suis avec le plus profond respect, etc.

« X. de Ravignan. »

CHAPITRE XXI

Maladie de 1852.

Embarras et alarmes des médecins. Dévoûment de la sœur Rosalie. Traitement du docteur Récamier. Convalescence à Versailles. Mort du maréchal Exelmans. Exercices spirituels, suivis d'épreuves intérieures. Voyage à Angers. Retour à Paris et guérison subite.

La maladie avait laissé au P. de Ravignan des infirmités qu'entretenaient ses fatigues incessantes : il souffrait souvent comme s'il avait eu le larynx en feu et presque toujours comme s'il avait eu la pierre. Sa complexion délicate, devenue impressionnable à l'excès, pressentait toutes les variations de température. Mais il ne disait jamais un seul mot de ses souffrances, et personne ne les devinait, tant il y avait sur son visage de calme et d'allégresse. Seulement, quand le mal prenait des proportions trop intenses, il s'enfermait dans la solitude et l'obscurité ; puis, après quelques jours passés dans la diète et l'insomnie, on le voyait paraître avec plus de

force et d'activité, comme si cette nature se fût retrempée dans les eaux amères de la souffrance. Dans une de ces crises, qui fut plus longue que les autres, la sciatique était venue se joindre à la migraine, et le patient, à cause ds l'extrême sensibilité de son organisation, avait eu alors à souffrir de la médecine presque autant que de la maladie.

Enfin, dans le courant du mois de février 1852, la névralgie se déclare tout à coup, se maintient au paroxysme le plus aigu, et les symptômes qui l'accompagnent d'ordinaire se produisent avec une violence et une obstination tout à fait insolites. Le malade perd complétement le sommeil et l'appétit, et demeure, pendant plusieurs semaines, comme privé de ces deux fonctions réparatrices. Si l'on n'eût trouvé, après bien des essais inutiles, la ressource d'un peu d'eau *lactée*, il devait périr d'inanition. Assurément, tous les secours de l'art lui furent prodigués; deux médecins éminents, MM. Récamier et Cruveilhier, le visitaient une et deux fois chaque jour; mais avec tout leur génie et tout leur cœur, ils ne savaient comment traiter une maladie qui échappait à leur investigation. On en vint à craindre une solution fatale.

L'alarme qui se répandit alors partout montra quelle place le P. de Ravignan tenait dans l'opinion

publique. On venait en foule, à la rue de Sèvres, savoir de ses nouvelles, inscrire son nom ; la reine Marie-Amélie et les princesses d'Orléans, de leur résidence de Claremont, faisaient demander le bulletin du malade ; et le Souverain-Pontife, Pie IX, avait daigné donner et signer de sa main la permission de dire la sainte messe dans une chambre en face de celle où reposait l'infirme.

Le mois de février n'était pas encore écoulé et le mal était dans sa période croissante, quand Notre-Seigneur fit entendre ces paroles à une âme qui vivait dans une union habituelle avec lui : « C'est une épreuve de miséricorde et d'amour. Les prières que l'on va faire pour le P. de Ravignan toucheront mon cœur. Pour le bien des âmes, je le laisserai encore sur la terre quelques années, pendant lesquelles tu souffriras. Son âme sera plus unie à la mienne, sa charité sera plus ardente, il consolera et fortifiera les âmes. Dans la douleur, la sienne se sera purifiée. » Je ne prétends pas garantir cette communication céleste, à laquelle le lecteur attachera le prix qu'il voudra ; cependant j'y ferai remarquer une circonstance assez extraordinaire. La personne qui crut entendre ces paroles et qui les écrivit à l'instant même, ajouta qu'elle avait compris que les quelques années promises au P. de

Ravignan étaient d'avance comptées et seraient réduites à six. Or, en tête de son écrit, que j'ai eu entre les mains dès ce temps-là, se lit la date du 26 février 1852; et six ans après, jour pour jour, le 26 février 1858 le P. de Ravignan finissait de vivre.

On se rappelle qu'en 1846, madame Albert de la Ferronnays s'était vouée à la mort pour prolonger l'apostolat du P. de Ravignan, et que le Ciel avait paru agréer l'échange. Dans la maladie de 1852, il arriva quelque chose de semblable. Un jour, dans la petite rue de l'Épée-de-Bois, au quartier Saint-Marceau, la célèbre Sœur Rosalie, amie et bienfaitrice insigne de la Compagnie de Jésus, laissa échapper ces paroles au sortir de l'oraison : « Considérant devant Dieu quelle perte ferait la France, et surtout la jeunesse, en la personne de ce digne prédicateur de la foi, j'ai offert à Dieu le sacrifice de ma vie pour qu'il plaise à sa bonté de prolonger les jours de ce saint homme. » On comprit qu'elle parlait du P. de Ravignan, et comme on lui disait par manière de plaisanterie : « Prenez garde que le bon Dieu vous prenne au mot. — J'en serais trop heureuse, répondit-elle; mais je crains d'être trouvée trop légère en la balance divine, inutile servante que je suis, pauvre petite glaneuse dans le champ du Père de famille, en comparaison de cet excellent

ouvrier évangélique. » En disant ces mots, elle paraissait toute pénétrée.

A la nouvelle de cet acte héroïque qui lui fut rapporté, le P. de Ravignan fut profondément touché, mais il fut en même temps désolé; car, désirant la mort, il craignit d'être encore une fois frustré dans son espoir et d'être racheté au prix d'une vie si généreuse. Quelques mois après, la première fois qu'il put sortir en voiture, il se fit transporter dans la petite maison témoin du dévoûment, pour faire hommage de sa convalescence à sa pieuse libératrice. Il lui survécut, en effet; et au jour des obsèques de la vénérable fille de saint Vincent de Paul, on le vit dans le convoi funèbre, ou plutôt dans l'immense procession qui parcourait les rues les plus spacieuses du populeux quartier de Saint-Marceau, marchant triste et recueilli à côté du cercueil.

Cependant, la maladie si longtemps inextricable se débrouilla d'une manière inattendue, et en un clin d'œil changea de nature et de symptômes. Un nouveau traitement détermina cette révolution qui faillit être fatale et qui devint salutaire. M. Récamier n'était jamais à bout de moyens; il savait beaucoup, mais quand il ne savait plus, il inventait et essayait encore quand les autres n'espéraient plus rien, n'avouant la médecine vaincue que par la mort. Se

souvenant de Bièvres, un jour il dit comme en 1848 : *Eh bien! qu'on le jette à l'eau!* et il attendit dans la chambre du supérieur le résultat de l'opération. Tout à coup on vient l'avertir que le malade, à peine entré dans le bain, éprouvait des étouffements. J'entends encore la douloureuse exclamation de l'excellent docteur, et je vois son geste désespéré. Il se recueille, la tête entre les mains, et, se ravisant tout à coup, il s'écrie : « Eh bien! j'aime mieux cela : nous avons un épanchement; mais au moins je sais ce que c'est. Maintenant je tiens la maladie, et ce n'est plus qu'une question de temps. Il court à la chambre du malade, il l'ausculte, et constate ce qu'il avait deviné. L'épanchement était presque complet : la partie supérieure d'un des poumons pouvait seule fonctionner encore, tout le reste demeurait noyé; l'oppression était extrême, la voix était éteinte, mais la névralgie avait disparu. Au mal aigu avait succédé un mal chronique.

Après la période des tortures commençait celle des ennuis, et je ne saurais dire laquelle demandait plus de patience. L'absorption de l'eau qui remplissait la poitrine ne pouvait s'effectuer qu'au moyen des vaisseaux capillaires affamés par la diète; il fallait que le liquide, aspiré par ces pompes infiniment petites, entrât peu à peu dans l'éco-

nomie de la circulation régulière. Il n'y avait donc plus de remède que le repos avec le temps : l'art n'avait plus qu'à laisser faire la nature.

Pour accélérer cette longue cure par l'action d'un air plus vif, on ordonna de transporter le convalescent de Paris à Versailles. M. le baron de Ravignan, garde-malade de son frère, y fit choix d'une maison isolée de la rue Saint-Antoine, dans le quartier le plus silencieux. Au commencement du mois de mai, le P. de Ravignan put être transporté de l'infirmerie de la rue de Sèvres, où il avait passé trois mois, dans cette retraite, où il allait passer près de trois mois aussi.

Sans doute durant cet intervalle, tous les faits extérieurs vont manquer à ce récit, mais non les détails intimes. Le P. de Ravignan, par ordre du médecin, ne devait pas parler, mais il pouvait écrire. Voici quelques-unes des réflexions que je trouve dans ses lettres de cette époque : « Ici tout est bien; repos, solitude complète... Toujours même douceur dans la solitude; je ne refuserai pas toutefois l'action. Mon âme, ce qui m'inquiéterait presque, est toujours, et cela depuis trois mois, dans la paix, la consolation et la joie. Du reste, tout à Notre-Seigneur et à la disposition de son divin cœur? Je vous assure bien que pas une impression d'ennui

n'a effleuré mon âme. Le silence et la solitude, depuis le commencement de ma maladie, m'ont prouvé une fois de plus qu'ils étaient, naturellement parlant, mon élément ; peut-être ausssi est-ce un attrait de Dieu. Je m'en remets à sa sainte volonté pour le temps où il faudra recommencer à entendre et à parler.

« On s'étonne, quand la grâce éclaire, qu'on puisse tenir à quelque chose qui ne soit pas Dieu ou sa volonté connue. Souffrir, guérir, se reposer, travailler, vivre de consolations et d'épreuves, qu'importe quand Dieu dirige et nous applique toutes ces choses lui-même? Vraiment nous ne pouvons avoir, nous ne devrions du moins avoir qu'un seul sentiment, la sainte et pure indifférence qu'inspire la divine charité. Eh bien donc! que tout nous soit indifférent, hormis Dieu seul et l'amour du cœur de Jésus. »

L'attrait du P. de Ravignan pour la solitude s'alliait en lui avec le goût des communications pieuses et intimes. Il vivait *incognito* à Versailles, mais le secret de son adresse avait été révélé à des amis choisis. Mgr l'évêque d'Orléans, M. le comte Molé, M. le comte de Montalembert, savaient le chemin qui menait à sa retraite. Sans cesse, presque tous les jours, il écrivait dans les termes les plus tendres à quelqu'un de ses Frères de la rue de Sèvres.

Tantôt il invitait l'un d'eux à venir faire sa retraite annuelle dans la cathédrale de Versailles : « Vous voir, lui mandait-il, être près de vous, quand vous serez libre de parler, vous écouter, sera une grande consolation pour moi. Quant à la crainte que vous manifestiez de me laisser en silence durant huit jours, permettez-moi de vous dire que vous me surprenez en parlant et en pensant ainsi. Le besoin du silence est de plus en plus dans mes goûts, dans mes désirs; c'est ma joie et ma paix. Veuillez donc, je vous en conjure, ne consulter que ce qui vous convient. Ce serait une vraie peine pour moi, si je pouvais supposer un instant que dans votre détermination pour Versailles vous n'agiriez pas avec une entière et absolue liberté. »

Tantôt il faisait à la communauté les honneurs de sa solitude, et voulait qu'elle se transformât en villa. Trois ou quatre Pères seulement à la fois venaient au rendez-vous fraternel, afin de ne pas embarrasser par le nombre l'hôte invalide et son tout petit ménage. Mais celui-ci ne trouvait pas la fête assez complète, dès qu'il y manquait quelqu'un. Voici une des requêtes qu'il adressait alors à son supérieur; elle sera tout à la fois pressante et réservée, car il craignait de faire de la peine même en voulant faire plaisir :

« Ce matin, en écrivant au P. ministre, j'avais une pensée que je me décidai à ne pas exprimer; j'hésitais. Ce soir, la même pensée me poursuit; je vous la soumets, désirant, comme une consolation, son approbation par vous et son exécution.

« Lundi vous venez à Versailles avec nos Pères de la rue de Sèvres; pourquoi, cette fois, ne pas venir dîner tous au complet chez le solitaire de la rue Saint-Antoine? Nous pouvons être très-aisément, au moyen de petits arrangements, douze Pères à table. Seriez-vous davantage, nous nous arrangerions encore. Je serais heureux de cette réunion, si elle ne contrarie pas trop nos Pères. On dînera, puis chacun sera libre. Vous me laisseriez chargé de tous les petits préparatifs.

« Veuillez me repondre, bien simplement et bien librement, oui ou non. »

Sur ces entrefaites, un de ses Frères de la rue de Sèvres, ayant reçu de Rome une destination nouvelle, lui en fit part sous le secret; leur séparation devait être très-prochaine. Le P. de Ravignan lui répondit en ami et en religieux, mais en lui exprimant les plus tendres regrets, il se garda bien de lui laisser soupçonner l'intention d'une démarche auprès du R. P. général. Voici sa lettre :

« En présence de Notre-Seigneur, que dire, que

penser, sinon le *fiat* le plus soumis, le plus abandonné? Dieu vous destine à porter une pesante croix; il vous portera vous-même dans son sein avec tendresse. Votre âme sait se dévouer et accepter la plénitude de l'obéissance. Et nous, nous restons aux bagages. O mon Père! consolez-vous; car vous avez été jugé digne de vous immoler sur la croix de votre Maître. Je ne dis plus rien sur cette volonté de la Providence; je veux, comme vous, me soumettre.

« Nous devions donc nous séparer! Je vous féliciterai sincèrement d'être délivré du poids de mes importunités. Comment pouvez-vous me parler de pardon et de merci? La contre-vérité était trop amère pour moi. Mon Père, je ne suis qu'un odieux tourment pour tout ce qui m'approche, et vous êtes toujours patient, doux et indulgent pour moi. »

Mais tandis qu'il écrivait en ces termes à son Frère, dont le Ciel exigeait un sacrifice, il écrivait dans un tout autre sens au R. P. général. Il devait recommander à l'un d'obéir, il pouvait prier l'autre de ne pas commander. En effet, sur l'exposé de ses motifs, l'ordre fut révoqué; mais dans son extrême discrétion, il ne parla jamais à la personne intéressée de l'intervention dont elle lui était redevable.

Dans les derniers jours du mois de juin, M. le baron de Ravignan étant obligé de s'éloigner, il

écrivit à son supérieur : « Mon frère me quitte définitivement ; il part avec ses enfants pour le Midi. J'ose donc réclamer la présence d'un Frère coadjuteur à Versailles. Pardon de cet embarras. » On lui proposa d'envoyer avec un Frère pour le service, un Père qui lui tiendrait compagnie. Sa réponse fut pleine d'humilité et d'indifférence religieuse ; la voici : « Le R. P. provincial est trop bon de s'occuper d'un Père *socius* pour moi. Je serai heureux du choix qui sera fait, et je vous demande la permission de ne désigner personne par un désir de ma part, désir que je n'ai pas du reste pour tel nom plutôt que pour tel autre. Je crains seulement que ce ne soit imposer une corvée pénible que d'envoyer ici un Père me tenir compagnie. Avec un Frère, déjà ma victime, la règle est sauve : j'ai un *socius*. Avoir un Père en outre n'est pas un besoin pour moi. Vous savez bien que la solitude complète me plaît et me suffit. Mais jugez vous-même, jugez seul ; vraiment je serai heureux de tout ce que les supérieurs auront réglé. »

Cependant le fervent religieux soupirait, ce sont ses propres paroles, après le jour qui le ramènerait à la rue de Sèvres pour y reprendre la vie commune. Son retour à Paris, fixé d'abord à la fin du mois de juillet, fut précipité par un affreux malheur, la mort

de son beau-frère le comte Exelmans, maréchal de France, grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Dans la soirée du 21 juillet, le maréchal était monté à cheval, accompagné seulement de son fils, M. Maurice Exelmans, commandant du yacht impérial *la Reine Hortense* et officier d'ordonnance de l'Empereur; il s'était dirigé, en sortant de son palais, vers le pavillon de Breteuil. A la hauteur du pont de Sèvres, son cheval, à l'approche subite d'une voiture, se cabre, s'emporte, et lui fait perdre les arçons. Le cavalier tombe la tête sur le pavé du trottoir; on le transporte dans la première maison qu'on rencontre sur le bord du chemin; on dépêche des courriers au milieu de la nuit dans toutes les directions pour donner avis du terrible accident et demander du secours. Une voiture de S. A. I. la princesse Mathilde est dirigée en toute hâte sur Versailles, pour y prendre le P. de Ravignan. Laissons-le parler lui-même dans une lettre écrite le lendemain, 22 juillet, à son frère alors dans le Midi :

« Mon bien cher ami, ce matin, vers deux ou trois heures, une voiture est venue me chercher à Versailles. Maurice me faisait dire que son père était au plus mal d'une chute de cheval, sur la grande route près du pont de Sèvres. J'y arrive :

il était trop tard. Notre pauvre beau-frère était mort à trois heures du matin dans une auberge. Le crâne avait été brisé; il avait perdu et n'a point recouvré sa connaissance... Mon Dieu! mon Dieu! Un prêtre de Boulogne, près de Paris, avait donné l'extrême-onction. Maurice n'avait pas quitté son père. Ils étaient sortis ensemble pour aller au pavillon de Breteuil.

« A quatre heures et demie je partis pour Paris avec le Ministre de l'intérieur, qui était accouru et me ramena dans sa voiture jusqu'à la Légion d'honneur. Je fis avertir ma sœur, je la préparai de mon mieux, puis je lui annonçai la fatale nouvelle. Elle a beaucoup pleuré, ce qui lui a fait du bien. Mais quelles tristes réflexions! qu'il faut être prêt! Maurice a ramené le corps de son père. Nous sommes là avec ma sœur dans cette chambre du maréchal, près de son lit.

« Je quitte Versailles et reviens me fixer à Paris; vous concevez pourquoi. Prions, mon pauvre frère, prions et préparons-nous tous les jours. »

Cette mort tragique laissait une grande peine au P. de Ravignan. Le maréchal, frappé comme d'un coup de foudre, ne pratiquait pas la religion. Il avait passé glorieusement sa vie dans le tumulte des armes et dans les agitations de la politique. Eh! grand

Dieu, qu'est-ce que cela pour l'éternité ! s'écriait le P. de Ravignan. Son âme cependant était naturellement chrétienne ; il avait à un haut degré ce caractère du soldat français qui sympathise avec la religion et ses devoirs comme avec tout ce qui lui rappelle la grandeur, l'ordre et le dévoûment ; les exemples d'une femme vertueuse et les conseils répétés de son beau-frère l'avaient de plus en plus rapproché de la foi pratique ; il avait promis de se confesser, il n'eut pas le temps. Mais, comme l'avait dit le P. de Ravignan à propos de la catastrophe si semblable de la route de Neuilly, il y a dans certaines morts des mystères cachés de miséricorde et des coups de grâce où l'œil de l'homme ne voit que des coups de justice. A la lueur d'un dernier éclair, Dieu quelquefois se révèle à des âmes dont le plus grand malheur avait été de l'ignorer ; et le dernier soupir, compris de celui qui sonde les cœurs, peut être un gémissement qui appelle le pardon.

Le jour même de la mort du maréchal, la personne dont nous avons déjà rapporté des paroles mystérieuses crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Qui donc connaît l'étendue de ma miséricorde? sait-on quelle est la profondeur de la mer et ce qu'elle renferme d'eau? Beaucoup sera pardonné à certaines âmes qui ont beaucoup ignoré. »

Cette communication céleste fut rapportée au P. de Ravignan qui, sans vouloir en certifier la réalité, s'en servit pour consoler sa sœur.

Il se mit en retraite au commencement du mois d'août, afin d'interroger la volonté divine sur son avenir encore si incertain et de préparer la sienne à tout événement. « Je voudrais, disait-il, être entièrement sous la main de Dieu. » Le jour de l'Assomption, il racontait ainsi l'état de son âme sous l'action de la grâce : « Je sors de retraite ce matin, et je trouve dans mon cœur le *Pater*, le *fiat*, comme l'expression et le sens de mes dispositions et des grâces que Dieu a faites à son indigne serviteur. Les trois ou quatre premiers jours de ma retraite, je demandais, j'espérais ma guérison, je la désirais trop sans doute. Tout à coup mes dispositions ont changé à cet égard, et je me suis senti porté au sein d'une vraie indifférence pour tout accepter du cœur de Notre-Seigneur, pour ne désirer que l'accomplissement de sa volonté. J'en suis resté là et j'y suis encore, du moins par la partie supérieure de mon âme.

« Oui, abnégation totale de soi-même, immolation, soumission entière à la volonté de Dieu. Vraiment que penser, que vouloir, sinon ce que Dieu veut ? La croix, la souffrance, l'obscurité, la lu-

mière, le travail, l'inaction, la tentation, la paix. *Fiat!* Mon Dieu, que votre volonté soit faite et bénie en tout mille fois!

« Voilà ma retraite, au moins dans le résultat que je voudrais garder et faire fructifier. De tout mon cœur, je veux tout ce que Dieu veut. Au reste, ma santé est la même qu'avant ma retraite. L'affection du larynx continue, la moindre parole prononcée semble le déchirer et le brûler. M. Cruveilhier parle de lésion incurable.

« Cependant, je vous l'avouerai, quelques moments de ma retraite ont été pénibles. Je redoutais une vie tout inutile; mais la grâce a prévalu : j'ai tout accepté avec joie, en demandant toutefois mon rétablissement suffisant pour travailler au salut des âmes. »

Le fils de saint Ignace sortait donc de Manrèse prêt à toutes les éventualités, armé pour tous les combats. Avait-il déjà le pressentiment des nouvelles et rudes épreuves qui l'attendaient? Dieu du moins en avait la prescience et l'y préparait par un robuste courage. A partir de sa retraite de 1852, je cherche un seul jour serein dans cette vie sillonnée par mille orages intérieurs, et je ne le trouve pas. Dès qu'il ne sera plus malade, il entrera dans de saintes tristesses ; et quand la souffrance abandon-

nera son corps, c'est qu'elle envahira son âme. Devant consacrer plus tard une étude spéciale à ces voies redoutables dans lesquelles nous le voyons entrer, nous ne parlerons pour le moment que des particularités qui ne pourront être détachées de notre récit.

Dès le 19 août, quatre jours seulement après sa retraite, le P. de Ravignan faisait l'aveu de ses peines : « La tristesse que les cinq mois de ma maladie et de ma convalescence n'avaient point connue, est venue s'appesantir sur moi. J'ai un peu souffert des angoisses et des orages. Dieu soit loué de tout! J'attends et je prie. Après tout, si Dieu me voulait muet et inutile, il faudrait bien se soumettre, et il m'en ferait la grâce.

« Je vous dirai tout : depuis ma retraite, des peines extrêmes se sont emparées de mon âme. Le sentiment de mon inutilité, de mon inaction prolongée m'a été présenté avec une force et des impressions insolites. Je n'ai pu, je ne puis et je ne sais que m'abandonner et me résigner à tout. A la cime de mon âme, dans une région austère, j'accepte tout avec paix. Cependant, je vous le demande, ne vous préoccupez pas de tout ceci. Souffrons, dévouons-nous! Si la force nous est donnée pour travailler, travaillons! Enfin nous mourrons un jour!

Que de morts différentes pour nous jusque-là! »

La cause de cette désolation nous est donc connue. Par-dessus tout, il eût voulu mourir; mais tant qu'à vivre, il voulait travailler, et l'inaction lui semblait la plus rude des épreuves. Il dut cependant la subir au moins par la préparation du cœur, et se résoudre à languir quand les ouvriers manquaient à la moisson. Il fallait qu'il mortifiât ce qu'il y avait d'excessif et peut-être de naturel encore dans un désir d'ailleurs excellent, et qu'il comprît enfin que la plus grande gloire que l'homme puisse donner au Seigneur, c'est de faire sa volonté. Après tout, Dieu n'a pas besoin du service de nos bras, mais il a droit au sacrifice de nos cœurs.

Au lieu de passer, l'épreuve persista pendant un temps qui parut bien long. C'était un état d'impuissance, dans lequel l'esprit était plus paralysé que le corps; et la volonté trop impatiente demeurait enchaînée dans une inertie humiliante et douloureuse.

« Vous avez raison, disait-il à l'un de ses Frères, il semblerait naturel, nécessaire d'utiliser ma profonde solitude par un travail sérieux. J'ai prié avec ardeur dans ce but, j'ai interrogé mon supérieur; mais je ne reçois ni de l'inspiration de la grâce ni de celle de l'obéissance aucun travail spécial. Rien de précis ne m'est indiqué, et je ne sais rien trouver

ni faire qui puisse être utile aux âmes. J'avais essayé d'écrire : c'était plus que faible. Cependant, chaque jour je trace quelques pages sur les épreuves intérieures. Je ne sais ce qui en résultera.

« Je suis réduit à l'incapacité, enfermé entre des murailles... tranquille au fond, mais triste de ne rien pouvoir, content aussi d'être humilié.

« Ma solitude est profonde et complète pendant treize heures chaque jour. Jamais cependant le temps ne me dure : il se remplit d'une façon ou d'une autre. Si je savais en profiter !

« La joie et la tristesse amère, la paix et les tortures, ces deux choses vont ensemble au service de Notre-Seigneur. Réjouissons-nous, nous irons un jour dans le sein de Dieu !

« Je suis le pauvre mendiant qui demande à travailler et à servir pour gagner le pain spirituel des âmes. »

Le P. de Ravignan, au plus fort de ses épreuves, au lieu d'occuper les autres de sa peine, s'oubliait lui-même pour les consoler, à la manière de son Maître dans le chemin du Calvaire. A peine avait-on pris intérêt à sa tristesse qu'il se sentait moins soulagé de son propre mal qu'affligé de celui qu'on se donnait pour lui ; il avait presque un remords de la compassion qu'il inspirait aux autres.

« Je me reproche, sans m'en repentir, de vous avoir parlé de mes misères. Devais-je ainsi m'occuper et vous occuper de ce qu'il plaisait au bon Maître de m'envoyer d'épreuves ou de peines, dans une mesure d'ailleurs assez restreinte ? Pardonnez-moi ! Votre zèle et votre dévoûment pour mon âme me touchent profondément et me pénètrent, dans un degré que je ne saurais exprimer, de la plus vive reconnaissance envers Dieu. Et moi, pauvre et misérable instrument, que fais-je ? qu'ai-je fait ? que puis-je pour votre bien ? Que je remercie Notre-Seigneur d'attacher à mes faibles paroles une grâce de consolation pour vous ! J'ai droit de m'en étonner en considérant mes misères, mais j'en suis profondément heureux. »

Ce religieux si éprouvé était bien plus prompt à confesser ses fautes qu'à révéler ses peines. « Hélas ! disait-il, je me suis bien plus souvent que vous impatienté et révolté dans des incommodités qui ne pouvaient se comparer aux vôtres. Mais je conserve une vive et profonde peine dans mon âme de ces impressions manifestées au dehors. Une grande part est involontaire dans ces mouvements, mais il faut tendre à s'en rendre maître. Avec la grâce vous le pouvez, et vous le devez autant que vous le pourrez. Patience, oh ! oui, patience ! »

Cette humble confession réveille en moi un souvenir ; on verra que le P. Ravignan savait aussi bien réparer ses torts qu'il savait les avouer. Un jour, en effet, chez lui, la volonté se laissa devancer par l'impression, et le bon Père fut pris en flagrant délit d'impatience. Heureuse faute, qui fut noblement vengée ! Je souhaiterais de pareilles surprises à condition de pareils retours. Voici les circonstances de cette imperfection que l'humilité va pleurer comme un crime ; un rien en fut l'occasion.

La communauté de la rue de Sèvres devait aller dîner à cette petite villa que lui ouvrit pour un temps la bienveillance de Mgr l'évêque de Versailles. Le supérieur insista auprès du P. de Ravignan pour qu'il y vînt avec ses frères. Après avoir d'abord remercié de l'invitation, il se rendit à l'expression d'un simple désir qu'il respecta comme un ordre. La journée ne fut point heureuse : le temps devint humide et froid, et le convalescent se sentit plus mal. Après le dîner, le supérieur l'aborde et se promène avec lui. Il paraissait souffrant et triste ; il y avait un feu sombre dans son regard ; tout à coup un premier mouvement lui échappe, comme l'étincelle qui jaillit au contact : il se plaint de l'imprudence commise. Il avait eu le tort d'être trop vif, le supérieur eut peut-être celui de se montrer trop

sensible. « Ah ! mon Père, répondit-il, est-il bien juste de me reprocher ce que je ne pouvais prévoir ? Enfin, j'avais cru faire pour le mieux. Du reste, un petit voyage ferait une diversion salutaire. A Angers, par exemple, vous auriez un climat plus doux qu'à Paris. » Le P. de Ravignan ne savait déjà plus que se repentir et s'accuser. Autorisé par le R. P. provincial, il part pour Angers ; et, à son arrivée, il écrit du noviciat cette lettre pleine de l'humilité la plus profonde. Elle pourra faire comprendre avec quelle sévérité les saints se jugent eux-mêmes :

« Une seule pensée, un seul sentiment, vous le croirez, ont rempli mon âme et mon cœur depuis mon départ comme auparavant, l'immense et profond regret de mon inconcevable conduite à votre égard. Je demande à Dieu la grâce, daignez la demander aussi pour moi, de conserver *toute ma vie* cette douleur continue, *continuus dolor cordi meo* ; de vivre de cette affliction et de ce repentir, en me rappelant toujours mes indignités envers le meilleur des Pères. Rien ne m'agite, ne me trouble en ce moment ; il me semble que mon âme est en rapport avec le calme de cette maison ; et dans cette tranquillité intérieure, bienfait de Dieu, mon cœur et mes yeux sont pleins de larmes.

« Pardon, ah ! pardon ! mais non, ne me pardon-

nez pas. Exilez-moi de votre cœur, de votre maison, demandez au juste juge que je souffre beaucoup et que je meure.

« Je pense que Dieu m'a visité dans sa juste miséricorde. J'ai rencontré la migraine en route ; elle a crû jusqu'à sa dernière puissance. Mon cœur était plus mal cependant encore. Ajoutez une espèce de rhume commencé. Ce matin tout cela décroît. Je craignais de ne pouvoir vous écrire ; j'en avais tant besoin ! Au moins ces petites souffrances m'ont un peu satisfait. »

On devine assez quelle dut être la réponse du supérieur ; mais la lutte était inégale : le P. de Ravignan n'était jamais vaincu sur le terrain de l'humilité. A l'instant il écrit une nouvelle lettre.

« Votre réponse si prompte m'apportait un nouveau témoignage de votre inépuisable bonté. Votre extrême charité y parlait sa langue, avec sa bienveillance et sa douceur ordinaires. Mon âme en a été profondément pénétrée ; elle vous offre sa reconnaissance, son respect, son dévoûment, et ses immenses regrets, qui demeurent.

« Vous ne voulez plus que je m'accuse, et vous vous humiliez vous-même, de manière à me confondre. Hélas ! que puis-je vous dire, que puis-je faire pour vous rendre en consolation ce que je vous

enlevai violemment de bien-être et de repos? M'éloigner? Je l'ai fait pour obéir à vos conseils. Mais en vous remerciant de vos dispositions, de vos pensées toujours uniquement charitables, il m'est bien triste de penser que ce moyen était jugé par vous nécessaire. Que Dieu soit béni au moins d'avoir attaché à mon sacrifice et à mon obéissance une garantie de tranquillité pour vous! Mon cœur dans ce qu'il a de meilleur, je me trompe, il n'a rien de bon, au moins dans ce qu'il a de plus sincère, de plus intimement attaché à ce qui vous touche, se félicite, avec votre ange gardien, de ce repos si légitime que mon absence a ramené dans votre âme et dans votre maison.

« Aucune pensée secrète d'amertume ne se mêle à ce sentiment, je vous assure. Vous vous reposez, j'en suis heureux, et je ne suis plus là pour vous troubler par mes incroyables manquements. Pardon, et ne craignez pas de le penser : toute mesure à mon égard qui vous délivrera d'une peine et d'une simple appréhension, dût-il m'en coûter, me sera douce et chère. Après tout, les lieux ne me sont rien, les personnes et les choses extérieures guère plus.

« Je voudrais que ce voyage et ce séjour pussent remplir vos vues, amener le résultat que votre zèle a seul cherché. Je ne puis rien encore vous dire à

ce sujet. Je mérite les sévérités du Ciel et les rigueurs de la justice divine ; elles se traduisent, ici comme à Paris, par un état douloureux difficile à porter.

« Mais pourquoi vous en parlé-je? C'est chose inutile. »

Au lieu d'éloigner le P. de Ravignan, on ne pensait qu'à le rappeler, au bout de quinze jours, à Paris. Le séjour d'Angers ne lui était point propice; le temps, alors sec et âpre, ajoutait à l'irritation du larynx, des douleurs de poitrine et de la tour accompagnée de crachements de sang.

Voici sa dernière lettre datée d'Angers; le religieux y apparaît tout entier dans la simplicité de son obéissance et dans la générosité de sa tendresse. On sent que son cœur, un peu déchargé par ses désaveux, commence à s'épanouir.

« Il m'a semblé convenable d'écrire au R. P. provincial : je lui avais demandé de faire ce voyage d'Angers ; j'ai cru, après avoir prié, devoir lui demander de revenir à Paris, pourvu que vous l'approuviez.

« Je demande aussi un rempart contre vos exigences charitables et contre celles de M. Cruveilhier. Ma santé, mon âme, se trouveront bien de recevoir un peu dans ma chambre et de confesser un peu.

« Deux lignes, inspirées par votre cœur, me suffiront pour me faire connaître les intentions du R. P. provincial sur mes demandes. Toutes deux, je les abandonne bien volontiers à la providence des supérieurs.

« Si Dieu me ramène dans votre maison, il me semble que je dois entrer fidèlement à votre égard dans la voie que la grâce m'a tracée. Puissé-je réparer le passé, et ne plus être pour vous l'occasion si triste de peines qui, par leur souvenir, me transpercent de douleur !

« J'achevais ces lignes, ô mon bien-aimé et vénéré Père ! quand votre lettre m'est arrivée. Je l'attendais, et au milieu de ce paquet que le courrier m'apporte, hélas ! chaque jour, j'ai cherché avec respect et avec amour votre douce et chère écriture. Oh ! oui, mon Père, vous revenir le plus tôt possible, heureux de me jeter à vos pieds et dans vos bras !

« Agréez du plus indigne et du plus coupable de vos enfants l'hommage profondément senti de son repentir, de son respect et de sa confiance sans bornes. »

Le P. de Ravignan revint donc à Paris, le 20 octobre 1852, avec le désir de reprendre un peu de ministère, ne sachant pas que le Ciel lui réservait encore beaucoup de travail pour le salut des âmes.

« Ma cellule, disait-il en y rentrant, si je l'occupe dans le véritable esprit qui doit me guider, peut être une chaire pour évangéliser continuellement. Puissé-je ne pas nuire aux âmes que Dieu m'enverra ! »

Le malade était à peine arrivé à Paris que la personne qui lui avait fait part, deux fois déjà, de ses communications avec le Ciel, lui transmit ces nouvelles paroles qu'elle croyait encore avoir entendues intérieurement dans un entretien avec Notre-Seigneur : « Ce n'est pas assez que le P. de Ravignan me demande la santé au nom de l'obéissance. Qu'il se souvienne de tous les engagements qu'il a contractés envers moi. Ne m'a-t-il pas demandé de souffrir et de travailler encore en réparation ? Qu'il renouvelle ses promesses, et qu'il me conjure de le garder à mon service. »

La personne qui se disait chargée de ce message lui conseillait de commencer une neuvaine pour obtenir sa guérison ; elle lui indiquait même une prière qu'elle croyait dictée d'en haut.

Le religieux avait un oracle plus sûr dans les décisions de la sainte obéissance ; il se mit sous sa garde pour cheminer sans risque dans les sentiers de la prudence chrétienne. Il répondit donc le 22 octobre: « Je veux vous dire dès aujourd'hui que mon

supérieur, avec l'autorité qu'il a sur moi, approuve et veut cette neuvaine et cette prière jusqu'au 1er novembre. Il dira la messe, je la dirai aussi tous les jours pour le rétablissement que vous souhaitez. »

A la fin de la neuvaine, le jour même de la Toussaint, il put annoncer son rétablissement : « Je viens de célébrer ma messe d'actions de grâce. Ma voix est réellement recouvrée. Que le Seigneur en soit béni! Je suis bien pénétré d'un sentiment profond de confusion et de reconnaissance, quand je pense aux desseins de la Providence. Qui suis-je donc? Vous voudriez savoir mon état le plus vrai. Eh bien ! je suis guéri, et n'en puis douter. Ce changement de la voix s'est effectué peu à peu pendant la neuvaine.

« Le Père supérieur est convaincu comme moi de l'effet obtenu. Il a pensé, sur une indication que je lui avais soumise, que je pouvais et *devais* faire aujourd'hui une petite instruction au Sacré-Cœur, à Conflans. Je m'en suis bien trouvé. Ce n'est pas sans émotion que je me suis senti parlant de Dieu, après neuf mois de silence. Mon âme a reçu une certaine mesure de paix.

« Que dirai-je et que ferai-je? Je ne sais rien dire ni rien faire ! O cœur de Jésus ! ô Marie, mère des douleurs ! soyez-nous propices ! demandez à

Jésus, crucifié et immolé par amour, que je l'imite enfin. Puissé-je être utile aux âmes !

« Nous sommes convenus, le Père supérieur et moi, de ne faire absolument aucun éclat à raison du changement survenu dans ma santé. J'y ai préparé M. Cruveilhier, et j'irai tout simplement en reprenant mes occupations du saint ministère.

« L'obéissance est toute notre force et notre garantie. Dieu l'a ainsi réglé. Puissions-nous aimer de plus en plus cette vertu précieuse entre toutes ! »

CHAPITRE XXII

Mort du R. P. Roothaan.

L'apologie de Clément XIII et de Clément XIV conseillée au P. de Ravignan par le R. P. Roothaan. Mort de ce général de la Compagnie. Le P. de Ravignan à Rome pour l'élection de son successeur.

La période de six ans qui suivit la maladie du P. de Ravignan en 1852 ressemble beaucoup à celle de six années aussi qui l'avait précédée. Il a donc fallu, pour ne pas nous exposer à des redites, placer dans la première plusieurs détails appartenant au saint ministère, qui, par leur date, se rapportaient à la seconde. Il ne nous reste maintenant qu'à raconter quelques faits particuliers que l'ordre des époques, aussi bien que celui des matières, nous obligeait à traiter à part et en leur temps.

Un mois à peine après sa guérison, le P. de Ravignan était à table, la plume à la main, travaillant à la tâche pour lui la plus ingrate avec la même

ardeur que s'il s'était occupé d'une œuvre de son goût. Il aimait mieux prêcher ou confesser que de faire des livres, et il ne cessait de répéter qu'il ne savait point écrire ; mais en revanche il savait si bien obéir qu'il devenait au gré de l'obéissance écrivain aussi bien qu'orateur.

L'ouvrage intitulé *Clément XIII et Clément XIV*, auquel il se mit à travailler, naquit d'une pensée du R. P. Roothaan, pensée bien digne d'être conçue dans le cœur du père et réalisée par la main du fils. C'était à la Compagnie qu'il appartenait, selon l'expression de M. le comte Beugnot, faisant allusion à l'œuvre malheureuse du P. Theiner, de venger la mémoire de ces deux Souverains-Pontifes des outrages ou des flatteries, plus blessantes encore que des outrages, dont elle avait été l'objet dans ces derniers temps. Il ne sera point donné au R. P. Roothaan de voir accomplie l'œuvre de réhabilitation qu'il avait inspirée ; mais il aura du moins prouvé une fois de plus combien il aimait l'Église ; et le P. de Ravignan pourra écrire en tête de son livre ces nobles et douces paroles qui en indiquent l'origine, l'esprit et la fin :

« J'obéis, il est doux de le dire, à la pensée toute charitable d'un homme qui n'est plus. Le R. P. Roothaan, de pieuse mémoire, dernier général de la

Compagnie de Jésus, m'avait écrit peu de temps avant la cruelle maladie qui nous l'a ravi. L'ouvrage du R. P. Theiner, pourquoi ne le dirais-je pas ? l'avait profondément affligé ; il y voyait non-seulement la société de Jésus attaquée, mais le saint-siége et Clément XIV mal défendus et même compromis. Il croyait, me mandait-il, qu'on pouvait faire une meilleure apologie du Pontife qui avait supprimé la Compagnie ; il me proposait à cet égard quelques réflexions que j'ai recueillies et gardées comme le testament de mon père. Ce fut avec le secours de ces premières inspirations que je commençai mon travail ; il n'a qu'un but, je désire qu'il n'ait qu'un seul mérite : la vérité. »

La lettre du R. P. Roothaan, dont parle ici le P. de Ravignan, n'est pas seulement glorieuse pour celui qui l'écrivit et pour celui qui la reçut, elle nous paraît intéressante pour tout le monde et digne de l'histoire. Nous y verrons un successeur de saint Ignace prêt à combattre pour les intérêts de l'Église aux risques et périls de la Compagnie, ne voulant pas défendre l'honneur des siens aux dépens de celui du saint-siége, adorant la Providence dans l'arrêt qui supprima son ordre et bénissant la main du vicaire de Jésus-Christ qui le signa. Cette lettre du R. P. Roothaan, écrite de Rome, est du mois

de décembre 1852; nous la citerons tout entière.

« Mon révérend et bien cher Père, je viens vous parler d'un travail dont je désirerais que l'état de votre santé vous permît de vous occuper. J'ai beaucoup hésité avant de vous le proposer, dans la crainte que votre empressement bien connu à regarder un simple désir de ma part comme un ordre formel, ne vous exposât à vous faire illusion sur vos forces physiques. Aussi commencerai-je par vous recommander, de la manière la plus pressante, de ne pas entreprendre ce travail si vous jugiez qu'il pût compromettre un rétablissement encore trop imparfait.

« Vous connaissez, mon Père, le dernier ouvrage du P. Theiner. On en est très-mécontent ici. L'intention de rétablir l'honneur d'un vicaire de Jésus-Christ est, sans aucun doute, très-louable ; mais la manière dont l'auteur s'y est pris est bien malheureuse. Laissons de côté les injures faites dans ce livre aux jésuites pour justifier les cours ennemies, celles de Portugal, de France, d'Espagne, etc. ; mais Clément XIV y est, par le fait, très-mal défendu, et ses prédécesseurs sur le siége de saint Pierre y sont vraiment injuriés. Le saint-siége est offensé par cet auteur beaucoup plus que la Compagnie elle-même. Or, la Compagnie est pour l'Église et pour le saint-

siége. Donc les injures faites à l'Église, au saint-siége, doivent bien plus nous toucher que celles qui atteignent directement la Compagnie. Il m'est venu dans la pensée qu'une défense de Clément XIV, par un des nôtres, pourrait se faire beaucoup mieux et avec meilleur succès. Voici comment je la conçois :

« Les violences des cours sont constatées par le P. Theiner lui-même, Commencées vers la fin du pontificat de Benoît XIV, continuées sous Clément XIII, elles furent au comble avant la mort de ce pape ; et puis au conclave de Clément XIV tout fut porté à des excès incroyables, jusqu'à menacer de faire un schisme, de ne pas reconnaître un pape élu qui ne fût pas disposé à satisfaire les instances qu'on faisait pour la destruction de la Compagnie. En de telles circonstances, vraiment je ne sais ce qu'aurait pu faire un pape quelconque, même un Marcel II, un Grégoire XIII, ou tout autre le plus affectionné aux jésuites, surtout depuis que les résultats du schisme anglican ont été si déplorables. Dans le conclave où Clément XIV fut élu, il n'est pas démontré qu'il y ait eu de promesses ; au contraire, les cardinaux, même les plus hostiles à la Compagnie, en avaient horreur, craignant la tache de simonie.

« D'ailleurs, si on considère les circonstances

avec calme ; si vraiment on voyait ces dangers pour l'Église et si on croyait ne pouvoir les éviter à moins d'en venir à ce dernier coup ; si, dis-je, on était dans cette persuasion, on pouvait bien, il me semble à moi, promettre, sans encourir la simonie, ce qu'on croyait devoir faire par nécessité. On doit encore considérer que le dommage produit par l'expulsion des jésuites n'était pas alors aussi connu qu'il l'a été depuis par ses conséquences, tant en Europe que dans les missions. On faisait croire que partout on avait très-bien la manière de suppléer au vide qu'aurait laissé la Compagnie.

« Pour Clément XIV, dans mon sens, il y a à faire la part aussi du caractère naturel. Ce qui paraît bien certain, c'est qu'avant d'être cardinal, il était *bon religieux*, *bon théologien*, *ami* de la Compagnie. Après son élection, la rage, la fureur des ennemis, les calomnies multipliées, qui ne laissent pas de faire brèche même dans de bons esprits, surtout quand elles ne sont pas détruites aussitôt par des réponses péremptoires, ce qui était difficile, impossible même dans ces temps d'un *déluge universel* ; puis les maux de l'Église et de plus grands encore dont elle était menacée, pouvaient, il me semble, lui inspirer des craintes, *timorem qui etiam movere possit hominem constantem.* Tout ne

montre que trop la vérité de cette parole : *compulsus feci* ; et les tergiversations de ce pape, ses longs délais, tout faire voir des angoisses de conscience. Il est évident que Clément XIV a différé tant qu'il a pu ; il a souffert des violences inouïes. Cette affaire a empoissonné tout son pontificat. « Paúvre pape, écrivit saint Alphonse de Liguori, *che poteva fare* ? » C'est là le sentiment auquel je souscris de tout mon cœur ; et c'est là, il me semble, la véritable défense de ce pontife.

« Ensuite les jugements de Dieu ; des défauts, mêmes graves, dans plusieurs membres de la Compagnie. Dans un si grand nombre est-ce étonnant? Dieu n'a-t-il pas voulu purifier la Compagnie, la châtier ? n'a-t-il pas voulu en même temps punir le monde? n'y a-t-il pas eu aussi grande miséricorde pour éviter de grands maux à la Compagnie, en la soustrayant à des scandales auxquels peut-être elle n'eût pas eu la force de résister ?

« Je mets ici mes pensées comme elles se présentent ; je vous les livre. Certes, loin de moi de vouloir vous imposer ma manière de voir. Non, je n'entends pas mettre votre esprit à la torture ; cela pourrait nuire à votre physique si faible, et, d'ailleurs, cela réussirait trop difficilement.

« Mais ce dont l'honneur de Clément XIV doit

être vengé surtout, et ce dont il peut être vengé triomphalement, ce sont les perfides éloges des impies par lesquels sa mémoire a été vraiment outragée; ce sont ces apothéoses que les révolutionnaires lui ont faites, ces dernières années encore et dans les États mêmes du saint-siége, à Rome et hors de Rome. On en fait un pape philosophe, à commencer par sa Vie, écrite par Caracciolo, et par ses *lettres* apocryphes. On a dit que son bref d'abolition était bien autre chose que la simple destruction de *moines pervers et rebelles* (c'est de l'abbé Gioberti); que, pour des personnes intelligentes, ce bref posait les fondements de la tolérance, les principes de l'indifférentisme religieux; que c'était la première sanction romaine de ce beau traité de Westphalie qui, depuis un siècle et demi, régissait en Europe la diplomatie, etc., etc. Voilà ce dont la mémoire de ce pauvre pape doit être lavée, et elle peut l'être bien certainement.

« Voilà, mon Père, ce petit travail dont vous seriez le plus capable, il me semble, si toutefois vous pensez comme moi, et si votre santé, bien entendu, vous permet de l'entreprendre. Ce serait reprendre en sous-œuvre le travail du P. Theiner, et bien faire ce qu'il a mal fait.

« Prions et espérons! »

Cette longue lettre, que le R. P. général s'était donné la peine d'écrire de sa propre main, tant il en sentait l'importance, avait un *post-scriptum* où respirent la charité et l'esprit de famille; qu'on nous permette de le citer aussi; la digression, d'ailleurs, ne sera pas longue : « Vous êtes accusé, mon Père, auprès de moi, de ce que vous n'avez pas assez soin de votre santé, et particulièrement de sortir à pied quand il fait mauvais temps. Le principe sans doute est louable, mais *media ad finem.* Vous savez que saint Philippe de Néri disait : *Tout est vanité, sauf une voiture à Rome.* Je dirai à plus forte raison à Paris, surtout quand il fait mauvais temps. Ainsi, mon Père, servez-vous-en sans aucun scrupule pour l'esprit de pauvreté religieuse. »

Cette lettre ne devait être communiquée qu'au P. provincial. Du reste, on le voit, toute latitude était donnée au P. de Ravignan; il pouvait fort bien décliner la proposition, et, s'il l'acceptait, prendre la question à son point de vue, pourvu qu'il sauvegardât le saint-siége. Le désir de son supérieur fut un ordre pour lui, et voici le plan qu'il adopta. Unissant sous un même titre Clément XIII et Clément XIV, le défenseur magnanime et le destructeur forcé de la Compagnie, il se proposa de glorifier le premier, de justifier le second, et de montrer

enfin qu'ici, comme ailleurs, suivant la parole du comte de Maistre, qu'il prit pour épigraphe, *les Papes n'ont besoin que de la vérité.*

Ce livre n'a pas précisément ce qu'on appelle une grande valeur littéraire ; il a bien plus, il a ce que j'appellerai une grande autorité morale. Quand un auteur, parlant dans tout le cours de son ouvrage, avec cette dignité calme, dit : « J'ai écrit sans aucune amertume de cœur, sans aucun esprit de contention et de lutte, » il se fait croire. Il s'est contenté d'une simple exposition ; et quelques critiques le lui ont reproché. C'était oublier qu'il n'était point avocat, mais rapporteur dans une question où l'évidence devait jaillir de l'histoire même, écrite avec impartialité, et que, par conséquent, il ne devait à ses lecteurs que l'éloquence des faits.

Il y a donc dans la manière de l'auteur absence de toute prétention personnelle et de toute passion humaine. Jugeons-en par le calme de cette dernière réponse à toutes les haines dont la Compagnie de Jésus a été l'objet :

« Nous sommes prêtres, religieux, hommes enfin comme d'autres ; comme d'autres, nous avons droit qu'on nous croie une conscience et des motifs chrétiens de penser et d'agir, jusqu'au démenti donné à nos devoirs par nos actes. Seuls, les jésuites sont

exceptés de cette loi des jugements équitables ; et là se trouve, je l'avoue, pour moi l'énigme insoluble. Dieu saura bien la résoudre ; dans les desseins de sa sagesse que j'adore, il veut qu'une petite société de religieux soit l'objet de préventions, de haines, ou même de persécutions constantes ; que son nom soit béni !

« Jésus-Christ, sauveur du monde, dut son triomphe à sa vie pauvre et souffrante, à ses ignominies, au renoncement à sa propre volonté, aux douleurs de sa Passion, à sa mort, à sa sépulture.

« C'en est assez pour comprendre notre partage sur la terre, et pour en remercier à jamais le Seigneur. C'est dans les humiliations, dans les calomnies, dans les persécutions, dans les travaux, les douleurs et les œuvres méconnues, dans la mort même, que nous puiserons la force et la vie ; et c'est avec ces armes que l'Évangile a vaincu le monde et l'enfer. Ces paroles suffisent à mon esprit et à mon cœur. Je me tais et me console. »

Le cœur de l'écrivain s'épanche quelquefois dans des pages admirables et qu'on ne saurait lire sans être ému soi-même du sentiment qui les inspira. Écoutons-le pleurant sur ces milliers de jésuites violemment séparés de la Compagnie, dont ils avaient fait la patrie de leurs âmes, la famille de leur choix.

« Me condamnera-t-on si, après avoir fidèlement raconté, sans les déplorer ni m'en plaindre, les persécutions, les angoisses, la longue agonie et la fin des religieux mes pères, je me reporte un moment à ces douloureuses étreintes, à ces expulsions brutales, à ces cachots, à ces insultes qui accablèrent les proscrits? Je me représente surtout cette séparation violente de frères qui s'aimaient, je suis avec eux et l'un d'eux au milieu de ces adieux qui déchirèrent leur âme. C'était bien plus que le bannissement et l'exil; bien plus, je l'affirme, que la perte de la patrie, de la famille. Le religieux a reçu une seconde naissance et un second baptême par la profession de la vie et de la règle auxquelles la vocation divine consacra son intelligence, son cœur et son existence tout entière. Là, par un amour qui a sa source dans la grâce surnaturelle, il se forme des liens plus profonds, plus doux et bien meilleurs encore que les liens qui attachent au sol natal ou aux rapports intimes du foyer domestique. Les vœux, la discipline régulière, la vie étroitement commune, l'esprit qui vivifie le corps et qui se répand en chaque membre, l'héritage recueilli des saints qui vécurent de la même existence, des mêmes travaux, des mêmes pensées, le don irrévocable de tout notre avenir à la société qui nous adopte pour

enfants, la profonde sécurité qui, sous son autorité maternelle, sert d'abri dans tous les lieux, dans tous les temps, dans tous les besoins de l'âme et du corps même; toutes ces choses contribuent à cimenter cet amour plus puissant que la nature, plus puissant que la mort, et qui nous identifie dans la profession religieuse avec nos frères, avec les travaux, avec les œuvres de la Compagnie, ses succès, ses revers, avec sa vie même.

« L'amour de la Compagnie, la grâce de la Compagnie, l'union de la Compagnie, sont des sortes de biens cachés, qu'on ne saurait guère exprimer et même qu'on ne saurait comprendre hors des éléments transformés qui constituent cette patrie et cette famille religieuse. Aussi, quand la dissolution est prononcée, quand la vocation est brisée, l'arrêt de mort porté, un indicible martyre s'accomplit : le religieux cessant de l'être sans cesser de vouloir et d'aimer sa vocation est un être déshérité en un moment ici-bas de trésors mille fois plus précieux que le pays, la famille, mille fois plus que l'existence : c'est une bien autre affliction que le bannissement et l'exil. Cette enfance religieuse du novice, ces études péniblement suivies, ces longs et doux exercices des grandes retraites, la conversation et l'amitié des frères donnés par Dieu même; sans sollicitude

aucune, le bien-être d'une exacte pauvreté qui montre à découvert la main de la Providence attentive à nourrir, à vêtir, à bercer même des enfants chéris; et l'heureuse conduite d'une supériorité paternelle, et les liens sacrés d'une communauté d'épreuves, de vœux, d'efforts, de souffrances et de joies dans toutes les contrées du monde; tout cela compose une laborieuse, mais inappréciable félicité dont la perte est amère comme la plus amère infortune. Il reste alors, dans cet asile qu'on nomme la résignation, un culte secret et respectueux de la douleur qui oppresse et qu'on aime. »

L'apologie de Clément XIII et de Clément XIV, lorsqu'elle parut, rencontra quelques critiques au milieu des éloges qui lui furent décernés. Tout ce qu'on a pu dire de raisonnable pour et contre se trouve réuni dans une appréciation pleine de délicatesse et de sens, qui fut adressée à l'auteur par un ami dont nous avons déjà parlé à propos du livre sur l'*Existence et l'Institut des jésuites*. M. Trognon, devenu dans l'exil le secrétaire de la reine Marie-Amélie, après avoir été à Paris le précepteur de l'un de ses fils, écrivit au P. de Ravignan la lettre suivante, datée de Saint-Léonard, en Angleterre :

« Mon très-cher et révérend Père, je viens d'achever la lecture de votre ouvrage. Je me suis laissé

entraîner à l'intérêt du sujet, et n'ai pas songé un seul instant à m'arrêter pour faire l'office de critique que vous m'aviez recommandé. Ce n'est pas que, de temps à autre, je n'aie trouvé sur mon chemin certaines choses que j'aurais voulu voir dites autrement qu'elles ne le sont; mais je m'en suis très-peu occupé; mon attention était au fond même de l'ouvrage bien plus qu'aux détails de la forme, en dépit de toutes les susceptibilités de mon goût littéraire.

« Ou je me trompe ou cette impression sera celle de vos lecteurs. Il ne me paraît pas possible, devant l'intérêt si grand et si élevé de ce livre, de donner plus d'importance au mérite du style que l'auteur n'en a donné lui-même. Ce style est d'ailleurs, dans son ensemble, ample, grave, assorti au sujet, et je ne sais vraiment pas si l'ouvrage gagnerait beaucoup à ce que quelques incorrections, quelques défauts d'harmonie et d'élégance disparussent; à ce que quelques phrases un peu sèches, où la pensée semble avorter, reçussent un plus complet développement. Tout cela se perd dans le mouvement général qui anime le livre, mouvement continu, mais qui ne s'en fait pas moins fortement sentir, et qui vient de la foi du prêtre bien plus que de l'art de l'écrivain. Je vous ai retrouvé tout entier dans

votre ouvrage, mon très-cher Père, et c'est pourquoi je l'aime comme il est.

« La plus sérieuse critique que j'aurais à y faire s'adresserait au premier chapitre : *Tableau de l'époque*. Ce chapitre m'a paru un peu pâle, un peu faible ; j'y voudrais plus de relief ; je voudrais que vous eussiez fait ressortir plus énergiquement des faits sommairement rassemblés, l'état de guerre où les cours catholiques se trouvaient alors contre les jésuites. Je ne demanderais pas d'autres traits que ceux que vous avez réunis ; mais je désirerais qu'ils fussent plus mis en saillie, que l'impression générale du chapitre fût plus vive et plus saisissante.

« Il me reste, mon très-cher et révérend Père, à vous remercier du plaisir que vous m'avez procuré par la lecture de ce livre si calme, si digne, si plein de l'esprit de charité et de paix qu'on aimerait à rencontrer dans tous ceux qui touchent aux choses de l'Église. »

Pendant toute la durée de son travail, le P. de Ravignan s'enveloppa du secret le plus absolu ; c'était sa consigne. Le livre était déjà sous presse qu'on ne le savait pas encore en projet ; et les journaux qui annoncèrent la mise en vente, apprirent en même temps au public l'entreprise et l'exécution. « Quelle nouvelle! écrivit alors M. Molé, un livre

de vous! j'en suis tout ému. L'auteur, la cause particulière, la cause générale, tout se réunit pour exciter au plus haut degré non pas tant ma curiosité que mon plus grand et mon plus tendre intérêt. Vous m'avez bien touché en me disant que ce secret, si longtemps gardé, vous a coûté quelque peu avec moi. Comment! vous l'aviez étendu jusqu'à l'évêque d'Orléans! Je ne puis certes pas me plaindre après cela. » Le P. de Ravignan l'avait étendu jusqu'à ses frères, sauf les expressions de droit. Ainsi pour ce travail de surcroît, il prit du temps où il put; et l'on ne vit aucune diminution dans son ministère, aucun changement dans ses habitudes. N'avait-il pas été prudent de protéger son œuvre par le mystère? C'était prévenir les ennuis des interpellations et peut-être l'embarras des oppositions.

L'ouvrage sur Clément XIII et sur Clément XIV ne pouvait pas sans doute avoir une grande vogue; le sérieux ne sera jamais à la mode. Cependant le livre a eu son cours : la première édition fut rapidement enlevée. Tous les journaux en parlèrent, chacun, il est vrai, selon son esprit. Enfin, et c'était l'unique ambition du P. de Ravignan, il a eu le dernier mot, et il attendra longtemps une réplique qui le réfute aux yeux des gens sensés.

C'est ce qu'en pensa M. le comte Molé. comme

on le voit dans cette seconde partie de sa lettre dont nous avons déjà cité le début : « Vous avez rendu impossible à tout homme exempt de préventions et aimant la vérité d'hésiter encore. Rien ne rappelle la passion du Sauveur comme cette persécution si bien racontée de la société de Jésus. Tandis que vous demeurez si calme, si résigné, en traçant le tableau de tant d'iniquités, le lecteur s'émeut, se révolte d'autant plus peut-être que vous recommandez davantage le pardon.

« Me permettrez-vous, malgré mon insuffisance pour juger un tel livre, de dire simplement l'impression qu'il a faite sur moi? Le ciel lui-même a suggéré au P. Roothaan de vous commander de l'entreprendre, et le ciel aussi a conduit votre main en l'écrivant. J'avais toujours regardé l'abolition des jésuites comme une des plus odieuses violences et une des plus grandes fautes que des têtes couronnées aient jamais commises ; mais il n'en existait jusqu'ici aucune démonstration aussi authentique, aussi approfondie, aussi bien faite pour convaincre tous les esprits et pénétrer dans tous les cœurs. Ce n'est pas seulement à l'ordre des jésuites que vous avez rendu service; c'est encore et surtout à la cause de la religion, de l'ordre moral et politique, que, sans en annoncer le dessein, vous venez de faire un immense

bien. Ce qui est inexprimable et vous gagnera le plus de lecteurs, c'est cet accent de charité, cette résignation, cet oubli des plus mortelles injures qui respire d'un bout à l'autre de l'ouvrage. »

Le R. P. Beckx, nouveau général de la Compagnie, adressait lui-même au P. de Ravignan ce témoignage de reconnaissance : « En écrivant *Clément XIII et Clément* XIV, vous avez rempli la dernière volonté de notre vénéré P. Roothaan, et je sens le besoin de vous faire aussi, au nom de notre Père défunt, les plus vifs remercîments. Je crois qu'avec le temps cet ouvrage fera toujours plus de bien. En tout cas, la Compagnie a porté quelque remède au mal; et toute la Compagnie vous sera reconnaissante de ce que vous vous êtes si bien acquitté de cette tâche difficile et délicate qui vous avait été imposée. »

Un exemplaire de cet ouvrage avait été déposé aux pieds du Souverain-Pontife. Le Père commun de la grande famille catholique est ami de la paix ; sa première impression parut donc pénible : « Eh! pourquoi, dit-il, raviver cette fâcheuse controverse ? — Très-Saint Père, lui répondit le prélat qui venait de lui présenter le volume, ce n'est pas une controverse : les personnes ne sont pas attaquées, les faits sont seulement exposés et le saint-siége est défendu dans

l'histoire de deux papes. » Sa Sainteté parcourt quelques pages, puis remettant le livre à celui qui l'avait présenté : « Je n'ai pas le temps, dit-elle, de lire moi-même tout ce volume; prenez-le; vous m'en rendrez compte. » Quelques jours après, le prélat fit son rapport, qui satisfit pleinement le Saint-Père : il avait éte reconnu que le P. de Ravignan avait bien mérité de l'Église et de la Compagnie.

Le R. P. Roothaan était mort avant l'achèvement du livre dont il avait donné l'idée; et l'élection de son successeur enleva plusieurs mois au travail du P. de Ravignan. Depuis longtemps la santé du R. P. général donnait de sérieuses inquiétudes ; il était atteint d'un asthme suffocant et d'une grave affection de cœur. Toute la Compagnie était en prières; et le P. de Ravignan s'écriait dans sa tristesse pleine de résignation et de confiance : « Disons bien notre *Pater*. *Fiat* en tout et pour tout ! Détachons-nous et abandonnons-nous à la sainte volonté du Seigneur ! » Ces paroles lui étaient familières : il les répétait à chaque épreuve que le ciel lui envoyait.

Le 8 mai, le P. de Villefort lui écrivit : Quelle triste nouvelle j'ai à vous annoncer ! Aujourd'hui, à dix heures trois quarts du matin, le très-révérend P. général a rendu sa belle âme à son Créateur; toute la communauté, dans laquelle M. de Bussières et le

docteur Manning s'étaient glissés, entourait son lit depuis deux ou trois heures, C'est hier qu'il a eu une seconde attaque. Le R. P. Rubillon, qui a passé la nuit dernière auprès de lui, lui avait donné l'extrême-onction vers onze heures. Ce matin, il a suivi la messe que je lui ai dite dans sa chambre, comme à l'ordinaire, à cinq heures; mais il n'a pas eu le bonheur d'y communier. Hier matin, il avait eu cette consolation. Quelle vie remplie de saintes œuvres! Que sa maladie a été édifiante et sa mort suave! *Obdormivit in Domino.* »

Le R. P. Roothaan laissait en mourant un nom qui vivra toujours dans la reconnaissance de la Compagnie. Il la gouvernait depuis 1829; c'est parmi nos généraux un de ceux dont l'administration a été la plus longue et la plus laborieuse. Accablé d'affaires et de tribulations, souvent embarrassé au dedans, toujours persécuté au dehors, il travaillait sans répit, priait sans relâche; et sa prière la plus habituelle était ce cri de la détresse confiante: *Jesu, miserere!* Homme de raison et supérieur parfait, selon l'idée de l'Institut, il gouvernait avec une sagesse qui ne le cédait qu'à la bonté. Il fut l'un de ceux qui, depuis le rétablissement de la Société, contribuèrent le plus à remettre les Exercices de saint Ignace en vigueur; il les a commentés avec

une intelligence qui dénote non-seulement une science approfondie de la spiritualité, mais de plus un secours tout spécial de Dieu. En lui tous les enfants de la Compagnie regrettèrent un père, le P. de Ravignan regretta de plus un ami.

Il fallut songer à l'élection d'un nouveau général. Dans chaque province de la Compagnie, les profès se réunirent immédiatement en congrégation particulière, afin de choisir deux députés qui devaient accompagner leur provincial respectif à la Congrégation générale convoquée à Rome.

Le P. de Ravignan fut un des deux députés élus par la province de Paris. Le 5 juin il partait ; le 9, il était à Marseille et disait la messe à Notre-Dame de la Garde, pour que Marie daignât protéger la Compagnie ; le 12, il arrivait à Rome. Les trois provinciaux et les six députés de France se trouvèrent les premiers au *Gesu;* les autres députés des autres provinces de l'Europe les suivirent de près, et la Congrégation générale s'ouvrit le 22 juin dans la soirée.

Inspiré par sa charité, le P. de Ravignan se mit alors à rédiger une espèce de journal pour informer ses frères de Paris de tout ce qui se passait à Rome. Nous ne craignons pas de publier cette correspondance de famille, dont la lecture fera presque assister à une Congrégation générale tenue pour l'é-

lection d'un successeur de saint Ignace. Un homme d'État, habitué à des assemblées bien différentes, M. le comte Molé, écrivait à ce propos : « Rien de si beau, de si touchant que ces hommes venus de tant de points du globe, ne s'étant jamais vus, mais étroitement unis par la même foi, soumis à la même règle, s'abstenant tous ensemble, et sans efforts, de parler du choix si important auquel ils vont procéder, s'abstenant même de s'en préoccuper jusqu'à l'heure marquée où ils invoqueront le Saint-Esprit pour les diriger. »

Le P. de Ravignan avait commencé son compte rendu dès son arrivée; nous y laisserons quelques détails étrangers à la Congrégation, mais qui ne seront pas, nous le pensons, sans intérêt. Il écrivait le 14 juin :

« Le R. P. vicaire et les assistants, ainsi que les autres Pères de la maison professe, nous ont reçus avec une cordialité parfaite. Nous irons après midi visiter nos Pères des autres maisons de Rome.

« Ce matin, je suis allé chez le cardinal Antonelli porter les dépêches de la nonciature de Paris. Il m'a accueilli à merveille; il est très-bien pour la Compagnie; c'est un homme d'esprit et fort au courant, ce me semble, des affaires de France. Puis, je suis allé faire ma première visitite à Saint-Pierre.

Quelle beauté et quelle grandeur ! je l'ai revu avec une véritable émotion.

« Rentré, j'ai pensé à vous écrire et à causer un petit moment avec vous. Je ne sais rien encore. Je recueille de bonnes impressions et des dispositions favorables *ad majorem Dei gloriam.* Nous allons prier et nous préparer dans le Seigneur à l'élection. »

Trois jours après, il écrivait : « Hier, 16 juin, le R. P. vicaire eut une audience du Saint-Père. Le Pape le reçut parfaitement, et lui dit : « Qui sera général ? » Le R. P. Pierling répondit : « Le Saint-Esprit seul le sait. — C'est bien, » reprit le Pape. Alors le P. vicaire lui remit la *formule* de la Congrégation générale, extraite de l'Institut. Le Saint-Père parcourut cet ensemble de formalités à remplir, parut fort satisfait, et exprima son désir que tout se passât avec une entière conformité aux constitutions de la Compagnie.

« Hier, fête de l'Assistance de France et de saint François Régis, les supérieurs et les principaux Pères des autres maisons de Rome dînaient au *Gesu,* d'après l'invitation du R. P. Rubillon. Nous étions donc très-nombreux, et une immense table avait été placée au milieu du réfectoire comme supplément nécessaire. La cordialité la plus vraie régnait entre tous : rien qui ressemble ici à la préoccupation ou

à l'inquiétude. Aucun nom ne se prononce, que je sache, pour devancer l'élection ; on garde une religieuse réserve.

Le 24, il reprenait son journal : « Le 21, fête de Saint-Louis de Gonzague, j'étais au collége Romain, auprès du tombeau de l'aimable saint, au milieu des pompes, des chants, des fleurs qui embellissaient sa fête vraiment magnifique. Pas un scolastique, je crois, pas un Frère coadjuteur, n'ont pu être à la première table, où près de cent vingt ou cent trente Pères étaient assis. Une guirlande continue de roses fraîches et de thym courait le long des tables et dessinait la place de chaque convive. Silence et lecture tout le temps du dîner, comme au *Gesu*, le jour de saint François Régis. Un évêque italien, l'officiant, occupait la première place avant le P. vicaire. La population s'est portée en foule à l'église du Collége et à l'admirable chapelle du jeune saint, qui était parée, illuminée, comme on sait parer et illuminer à Rome. Toute l'église, immense vaisseau, était tendue de draperies rouge et or, et éclairée par des guirlandes de lustres. Qu'est-ce donc au ciel ?

« Le 22 devait s'ouvrir notre Congrégation. Après la récitation du *Veni, Creator*, le P. vicaire, suivant la loi qui lui est imposée par l'Institut, rendit compte à la Congrégation de ce qui s'était passé depuis la

mort du dernier général. Ce temps avait été court, il y avait donc peu de chose à dire. Dans ce compte rendu il a payé un juste hommage à notre vénéré P. Roothaan.

« Je ne dis pas en détail ce qui s'est fait dans cette première séance; vous en aurez le procès-verbal en lisant la *formule :* elle a été suivie à la lettre.

« Il fallait un Père pour faire l'exhortation prescrite pour le jour de l'élection, immédiatement avant l'heure d'oraison qui la précède. Mon nom est sorti de l'urne avec une majorité de suffrages assez forte. J'ai donc à faire un discours en latin. Soit!

« Le jour de l'élection a été fixé au 2 juillet, fête de la Visitation de la sainte Vierge, *sub umbra protectionis Mariæ.* Par conséquent, le *quatriduum* de retraite et d'informations commencera le 28, au matin. Tout va bien. Tout se passe dans la paix, la concorde et le silence. Il me semble que rien ne manifeste encore un nom pour le grand jour de l'élection. Priez pour nous et avec nous.

« Ce matin, 23, le Pape a reçu à merveille les députés de la Congrégation, leur a parlé avec effusion de cœur, n'a pas dit un mot qui indiquât le moins du monde un désir pour le choix du général, s'est égayé de notre mise au pain et à l'eau le jour de

l'élection, pendant tout le temps de la séance. Il a donné à plusieurs reprises une approbation *très-formelle à la Civiltà*, et a exprimé la volonté qu'elle fût toujours conservée. Cette revue a maintenant de douze à treize mille abonnés. Le Pape, en particulier, a parlé avec éloge du dernier article sur les tables mouvantes et le monde des esprits. »

Le 29 juin, fête de Saint Pierre et de Saint Paul, le P. de Ravignan se remettait à son journal : « Le 24, c'était la fête patronale de la basilique de Saint-Jean de Latran, qui est comme la cathédrale des Souverains-Pontifes. Le Pape y assistait: il devait proclamer après la messe le dernier décret pour la béatification de notre P. André Bobola, martyr dans la Russie blanche, et pour celle de Germaine Cousin, bergère du diocèse de Toulouse. Nous avons dû assister à cette cérémonie.

« Nous fûmes admis, par consigne expresse, dans la sacristie, derrière les bancs des cardinaux, debout tout le temps. Le Saint-Père entra après l'office de la basilique. Le R. P. vicaire et Mgr Lestrade, postulateur de la cause de Germaine Cousin, firent successivement à genoux, *in plano*, leur petit discours ; le P. vicaire en italien, Mgr Lestrade en français. Le Pape répondit à tous les deux en même temps. Sa voix est forte, accentuée ; il parle vrai-

ment très-bien et avec aisance. Il paraphrasa quelques instants ces deux mots : *fortitudo et decor*, à propos du martyr et de la bergère ; et il le fit avec bonheur. Il nous dit ensuite que la mort subite de deux personnes qui lui étaient chères (Mgr Garibaldi, nonce à Paris, et le cardinal Brignole, décédé à Rome) l'avait beaucoup affecté. Il ajouta quelques mots d'éloge pour notre ancien général, le P. Roothaan, et exprima le vœu que son successeur fût comme lui prudent. Il parla avec bonté de la Compagnie et revint sur la prudence comme pour nous la recommander encore. Sa parole et sa physionomie étaient bienveillantes ; plusieurs cardinaux donnèrent des signes non équivoques d'approbation aux expressions favorables à la mémoire du P. Roothaan et à la Compagnie. Tous ensuite nous fûmes admis au baisement du pied.

« Je suis édifié de la manière avec laquelle se prennent les informations pour l'élection. Vraiment, il me semble que l'Esprit de Dieu règne ici : point d'apparence de mouvement ou de propension en faveur de quelqu'un.

« Après-demain, 2 juillet, le grand jour : *Ostende quem elegeris*. Je ris à part moi des appréhensions de quelques amis de France à mon endroit.

« Je viens de revoir et d'achever ma petite exhor-

tation latine. Qu'elle serve au moins un peu à nos Pères de sujet d'oraison ! »

Enfin, le 2 juillet, le P. de Ravignan écrivait : « Gloire à Dieu et à Marie ! nous sortons de l'église où le *Te Deum* a été chanté.

« A huit heures et demie du matin, tout était fini dans la paix et le recueillement le plus profond. Le R. P. Beckx, provincial d'Autriche, a été élu général au premier tour de scrutin.

« Immédiatement après le dépouillement des suffrages, le P. vice-préposé et le P. Minini se sont rendus au Vatican. Le Pape les a reçus à merveille. Il a dit : « C'est l'anniversaire de l'entrée des Français à Rome ; vous avez fait *alla francese, presto !* » Il a envoyé sa bénédiction à l'élu. Nous avions installé notre nouveau général et lui avions rendu hommage en lui baisant la main à deux genoux. Quand il dut aller prendre le fauteuil destiné à l'élu, le P. Beckx se mit à genoux devant la Congrégation et dit à peu près : *Imposuistis crucem ferendam; illam ex obedientia suscipio. Saltem vos miseremini mei et orate...* »

Le 9 juillet, le P. de Ravignan écrivait :

« Le dimanche 3, notre Père général a été avec les anciens Assistants voir le Pape, qui a été fort bienveillant. Le R. P. général est revenu consolé et

fortifié. Ce matin nous avons élu les nouveaux Assistants : le P. Ferrari, pour l'Italie; le P. Pierling, pour l'Allemagne; le P. Rubillon, pour la France; et, pour l'Espagne, le P. Gil, qui est à Guatemala.

« Le P. Pierling a été élu admoniteur. Il y a déjà quelques jours, et après l'élection du R. P. général, le P. Patrizi a été élu secrétaire de la Congrégation. Le P. Peters et moi, nous sommes ses deux aides, et composons ainsi le bureau avec le général. La besogne ne manquera pas.

« Nous avons déjà discuté longuement, sans la terminer, la question de savoir si on créerait une nouvelle Assistance pour l'Angleterre et l'Amérique (la langue anglaise). »

Le même jour, après avoir énuméré les nominations aux divers offices dont la Compagnie entoure la charge du général, il signalait par plusieurs points d'admiration quelques voix égarées qui l'avaient porté à l'Assistance pour les provinces de France, puis il ajoutait :

« Toutes nos élections sont maintenant finies : voilà les âmes rassurées à mon endroit ; et vous, mes chers Pères de Paris, vous voilà condamnés à me revoir !

« La Congrégation vient de confier au R. P. général le soin de désigner le nombre des commis-

sions, *deputationes*, et de choisir les membres qui les composeront ; il y en aura une pour les études, une seconde pour la pauvreté, une troisième pour la discipline, et d'autres peut-être encore.

« J'ai cru devoir, de l'avis du R. P. Beckz, demander au Saint-Père une audience. Il avait parlé de ma présence à Rome et avait semblé exprimer le désir de me voir. J'ai écrit au maître de la chambre, Mgr Borromeo, qui est venu lui-même me voir et me dire que le Saint-Père me recevrait un de ces jours. »

Le P. de Ravignan mandait le 15 juillet : « Nous préparons dans les diverses commissions les matières de décrets à proposer à la Congrégation générale. Je suis dans la commission *pro paupertate*.

« Le dimanche, 10, j'ai eu mon audience particulière du Saint-Père ; il a été plein de bienveillance et m'a retenu une demi-heure tête à tête. Je lui apportais la nouvelle de la nomination des Assistants ; il m'a paru content. Il m'a exprimé aussi dans les meilleurs termes sa satisfaction de l'élection du P. Beckx, ajoutant qu'il croyait que son gouvernement serait ce qu'il devait être.

« Mais le Saint-Père m'a surtout longuement parlé et interrogé sur la France. J'ai pris note de

cette grave conversation, et je vous la communiquerai en temps et lieu. Ce que je puis vous dire ici, c'est que j'ai été fort à mon aise, et que j'ai pu m'exprimer avec franchise dans la mesure qui m'était permise. Je suis sorti de cette audience avec un bien-être supérieur qui m'a beaucoup consolé. Le Pape m'a dit de revenir le voir. »

La note sur la conversation du 10 juillet au Quirinal trouve ici sa place. En voici quelques extraits qui suffiront à montrer que le jésuite français n'avait point médit de la France à Rome.

Le Souverain-Pontife : « Eh bien ! comment vont les choses à Paris maintenant? »

Le P. de Ravignan : « Saint-Père, tout y est tranquille. »

Le Souverain-Pontife : « Mais Paris est le centre de la France et le lieu de réunion de tous les prêtres chassés de leurs diocèses. »

Le P. de Ravignan : « Je puis assurer à Votre Sainteté que, s'il y a quelques mauvais prêtres à Paris, il y en a aussi une multitude de bons et de très-bons. Je crois être dans le vrai en affirmant que si le saint-siége était attaqué, que s'il faisait le moindre appel au dévoûment de l'Église de France, ce serait encore dans la pratique, quoi qu'il en soit des théories, le pays, la nation la plus dévouée à

Votre Sainteté et à tous les droits de l'Église romaine. »

Le Souverain-Pontife : « Oui, je le crois aussi. Mais alors pourquoi des contradictions? On enseignait la théologie de Bailly, très-hostile au saint-siége, dans presque tous les séminaires de France. C'est moi, et *moi seul* (le Pape insista sur ce mot) qui ai déféré à l'*Index* la théologie de Bailly.

« On a dit aussi que, dans l'affaire de *l'Univers*, j'avais été excité pour agir contre l'archevêque de Paris par la lettre qu'il m'avait écrite à Gaëte. Non, ce ne sont pas là de ces choses qui restent sur le cœur d'un Pape. Un Pape ne l'est pas pour son plaisir, mais pour porter sa croix à la suite de Notre-Seigneur et pour l'imiter.

« D'ailleurs je n'adopte aucun journal et je ne défends pas *l'Univers*. On voulait me le faire condamner; je n'approuve pas tout ce qu'il a écrit, mais il n'y a pas lieu de le condamner.

« On me dit beaucoup de choses sur les uns et les autres : j'en prends et j'en laisse, selon qu'il me semble convenable.

« On m'a attribué de vouloir à toute force en France la liturgie romaine ; je n'y tiens pas plus que de raison ; mais je ne veux pas qu'un évêque puisse faire à son gré un missel, un bréviaire. Pour des

usages particuliers, je les autoriserai volontiers.

« On m'écrit encore pour me presser de condamner le *Traditionalisme ;* qu'on ait donc patience! On ne veut plus de raison humaine. Mais, mon Dieu! si cette pauvre raison humaine n'est plus rien, la foi elle-même ne sera bientôt plus rien. A chacune sa part. »

« Le Saint-Père ne me dit pas un mot de politique. Le reste de la conversation, d'ailleurs mêlée de divers sujets, a roulé sur la Compagnie, sur la Congrégation générale et dans les termes les moins équivoques de bienveillance. »

Le P. de Ravignan continua jusqu'à la fin de la Congrégation son compte rendu fraternel : « Dieu nous protége, disait-il, nous travaillons et délibérons dans la paix. Tout continue à aller bien. Nos travaux auront, je l'espère, avec la grâce de Dieu, porté leur fruit. Le très-révérend Père général est l'humilité, la patience mêmes. Son calme est constant. Accablé qu'il est d'affaires, il se possède parfaitement. Ce qui domine en lui, c'est la bonté avec la rectitude. Dieu le bénira. Il est fatigué, il est temps de le laisser libre. Encore est-il ici impossible de lui parler ; je l'ai entretenu deux fois pendant cinq minutes. »

Il écrivait encore le 21 août : « Aujourd'hui nous

allons à Saint-Pierre pour la béatification de notre vénérable P. Jean de Britto ; nous le prierons ensemble, et nous remercierons Notre-Seigneur de nous avoir donné un nouveau protecteur dans ce saint martyr. Je me réjouirai dans cette belle cérémonie en pensant à la fin de tous nos maux sur cette terre. Le Pape, pour la solennité d'une béatification, se contente de venir le soir faire sa prière devant la relique et l'image du bienheureux. »

Le 27 il parle d'une seconde audience particulière du Souverain-Pontife : « Les trois provinciaux de France m'avaient chargé de demander : 1° une bénédiction spéciale pour les hommes et les œuvres de la Compagnie en France ; 2° la faculté de dire toute l'année *matines* et *laudes* à deux heures ; 3° dans chacune de nos maisons cent jours d'indulgence toutes les fois qu'on réciterait une prière devant une image du Sacré-Cœur de Jésus et devant celle de la sainte Vierge.

« Ces trois choses ont été accordées ; la bénédiction a été donnée *toto corde* et dans les termes les meilleurs ; pour le bréviaire, le Pape a accordé en ajoutant de sa main, *accedente justa causa;* pour l'indulgence, trois *Ave*, *Maria* à réciter devant l'image. Le Saint-Père est assez réservé pour toutes ces choses. »

Enfin, le 31 août, le P. de Ravignan écrivait : « Nous partons aujourd'hui même de Rome. Hier le Pape nous a tous reçus avec une grande bonté. Tout à l'heure notre dernière séance et puis le *Te Deum*. Tout est bien. A bientôt. A Dieu sur la croix ! »

Il rapporta de Rome un précieux et consolant héritage, le petit crucifix de bois et de cuivre du P. Godinot, devant lequel il s'était si souvent agenouillé à Estavayer, pendant sa troisième année de probation. Après la mort du saint vieillard, cette image du Sauveur avait passé dans les mains du R. P. de Roothaan, dont elle avait fortifié l'âme et adouci le passage du temps à l'éternité. Une plaque de métal y fut appliquée avec cette inscription : *Hac cruce utebantur P. Nicolaus Godinot et P. Joannes Roothaan, ambo, quomodo in vita sua, ita et in morte in Christo crucifixo conjunctissimi*. Ce pieux monument de famille, déjà consacré par le dernier soupir de deux Pères vénérés, fut conservé à notre maison de la rue de Sèvres, où il devait consoler l'heure suprême d'un troisième ami.

CHAPITRE XXIII

L'apôtre des grands et des Pauvres.

Fin chrétienne du vainqueur de l'Alma, devenu le pénitent du P de Ravignan. Le carême prêché aux Tuileries et chez les Petites-Sœurs des pauvres.

Le P. de Ravignan revenait de Rome chargé d'un riche présent pour un guerrier qui, l'année suivante, devait aller mourir sur un sol ennemi, le lendemain d'une victoire. C'était un précieux camée envoyé par le Souverain-Pontife au maréchal de Saint-Arnaud. Depuis quelques mois déjà des rapports intimes s'étaient établis entre le jésuite et le futur général de l'armée d'Orient.

Nature chevaleresque, longtemps aventureuse et emportée, le maréchal avait couru à travers mille hasards, après des rêves ambitieux de fortune ; et quand il eut une fois atteint son idéal de gloire, son cœur ne fut pas rempli, et il s'aperçut que

toutes les grandeurs d'ici-bas n'étaient qu'une chimère. A ce désenchantement se joignit bientôt l'avertissement de la mort. Ministre de la guerre, accablé d'affaires et de soucis, dévoré intérieurement par une maladie pleine de douleurs et d'angoisses, il se tourna un jour vers celui qui promet une vie meilleure et qui dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*

Le maréchal était l'homme du monde le moins capable ou de montrer du christianisme par hypocrisie, ou de cacher sa foi par respect humain. Il croyait tout haut. Quand le P. de Ravignan allait dans le cabinet du ministre et quand celui-ci venait dans la cellule du religieux, c'était à ciel ouvert, et, je puis le dire, le noble guerrier se confessait devant toute l'armée et devant toute la cour.

On le sait d'ailleurs, toutes les natures sont faites pour la religion et ne sont achevées que par elle. Avec ce divin correctif l'homme devient complet ; il est toujours lui-même sans doute, mais il est meilleur. Le religieux aima dans cette âme enfin subjuguée une probité rare, une franchise un peu brusque, une indomptable énergie.

Une correspondance fréquente, commencée au ministère de la guerre, à Paris, et terminée au quar-

tier général, sous les murs de Sébastopol, a laissé transpirer quelque chose des communications intimes entre le confesseur et le pénitent. Je puis citer leurs lettres, je le dois donc à la gloire de Dieu et afin qu'on sache, une fois de plus, que la sympathie est facile entre le prêtre et le soldat.

Je trouve d'abord une série de billets datés des grandes époques chrétiennes de l'année. Le maréchal, homme d'initiative sur tous les terrains, prenait toujours les devants, même sur le P. de Ravignan, et demandait jour et heure pour un pieux rendez-vous. Ici je lis : « C'est demain Noël, et les lourdes affaires de ce monde ne me font pas oublier mes devoirs envers Dieu. » Ailleurs : « Malgré tout mon désir de vous voir, je n'ai pas voulu aller troubler vos méditations. Mais je veux vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre de m'entendre dimanche, jour de la Pentecôte. »

Le maréchal arrivait à la minute, se confessait dans la chambre du P. de Ravignan, et se rendait aussitôt à la chapelle de la maison, où il entendait la messe et communiait.

Voici un de ses épanchements de cœur au sujet de son changement de vie : « Ma résolution n'a pas faibli. Je sens chaque jour davantage les bienfaits de la religion ; mon âme s'élève vers Dieu pour le

remercier avec ferveur de la grâce infinie qu'il m'a faite. Mais dans ce torrent où je vis, au milieu des affaires, des exigences du monde, je n'ai pas assez de temps à donner à la méditation et aux lectures sérieuses. J'aurai bien besoin, mon Père, de votre indulgence et de la miséricorde de Dieu. »

Sur les ordres de Son Excellence et pour son usage particulier, une bibliothèque de bons livres, choisis par le P. de Ravignan, et une chapelle, desservie par un aumônier, furent installées au ministère de la guerre.

Durant les préparatifs de cette guerre d'Orient que le maréchal, héroïque dans la maladie comme dans le combat, voulait encore diriger en personne, le P. de Ravignan appela son attention sur l'organisation du service religieux dans l'armée expéditionnaire. Voici la belle réponse du généralissime : « Comment avez-vous pu penser un instant que je négligerais d'entourer les braves soldats de l'armée d'Orient de tous les secours et de toutes les consolations de la religion? Je m'efforce de moraliser nos soldats, de faire entrer dans leurs cœurs de bons sentiments. Des soldats religieux seraient les premiers soldats du monde. »

Un incident de cette correspondance valut au P. de Ravignan un moment de bien franche hilarité.

Il venait d'être député, comme nous l'avons dit, de Paris à Rome pour l'élection du nouveau général de la Compagnie. L'illustre maréchal, qui savait beaucoup mieux son métier que le nôtre, put croire que, dans la Compagnie comme dans l'armée, on ne pouvait faire de plus aimable compliment que de pronostiquer à un simple soldat qu'il deviendrait général en chef; l'estime dont le P. de Ravignan était environné donnait, d'ailleurs, de la vraisemblance à son présage. Les lignes qu'on va lire furent écrites à la hâte, et portent le cachet d'une inspiration toute spontanée : « J'espère apprendre qu'à l'unanimité vous avez été nommé général. Les hommes s'agitent et Dieu les mène : Dieu vous mènera là où vous devez monter. Ici-bas, mon Père, chacun a sa place marquée. Mes pressentiments m'ont rarement trompé. Je perdrai vos précieux conseils et votre pieuse direction, mais je me consolerai en pensant au bien que vous ferez, et Dieu me viendra en aide. Bon voyage et bonne chance ! »

Cette fois les pressentiments ne se réalisèrent pas; le P. de Ravignan fit bon voyage et eut la chance de n'être point élu. Le maréchal, qui tenait fort peu à la réputation de prophète, fut bien vite consolé quand le P. de Ravignan lui annonça en même temps son prochain retour de Rome et le magni-

fique camée qu'il avait obtenu pour lui du Souverain-Pontife. « Ce que Dieu fait est bien fait, répondit-il aussitôt, et sa volonté ne se manifeste jamais sans raison. Je ne saurais vous dire comme je me sens heureux à l'idée de recevoir encore vos pieux conseils dont j'ai tant besoin.

« Je suis confus de la bonté de notre Saint-Père; je vous prie de mettre mon profond respect aux pieds de Sa Sainteté, et de lui dire que le pieux souvenir qu'elle veut bien me destiner sera mon talisman, mon appui et ma force dans les mauvais jours. J'en conserverai une éternelle reconnaissance. »

Enfin, l'heure de la guerre a sonné; le maréchal saura bien, à chacune de ses stations jusqu'à la dernière, pour lui si glorieuse, trouver le temps de penser à Dieu et d'écrire à son guide dans les voies du ciel.

Il lui disait dans une lettre datée du 5 avril 1854: « Je pars lundi, et je ne veux pas quitter Paris et la France sans jouir encore une fois de vos conseils, sans vous demander vos prières. J'ai bien besoin que vous m'aidiez près de Dieu pour obtenir son aide dans la grande entreprise dont il a permis que je sois chargé, et que lui seul peut me donner la force de mener à bien. Sans l'aide de Dieu on ne

fait rien, et je mets ma confiance dans sa miséricorde et dans la protection qu'il accorde à la France. Je compte avant mon départ vous demander une heure et remplir mes devoirs de chrétien. »

Le 25 du même mois, en s'embarquant à Marseille, il écrivait encore au P. de Ravignan : « Je pars avec une confiance entière. Il n'est pas possible que Dieu ne protége pas la France dans une circonstance aussi grave, aussi solennelle. Je suis convaincu que tout le monde fera son devoir, plus même que son devoir. Nous combattons pour une cause juste. Espérons donc, mon Révérend Père, et donnez-nous votre bénédiction. »

Le 20 juin, il écrit de Constantinople : « Dans quatre jours je pars pour Varna, où je vais établir mon quartier général et où toute l'armée sera réunie le 5 juillet. Du 10 au 15, je marcherai sur les Russes. Priez Dieu, mon Père, qu'il soit favorable à nos armes. Je mets ma foi en lui et j'invoque son appui, sans lequel il n'y a rien de possible. Il m'a déjà donné une grande preuve de sa bonté en me rendant la santé; aujourd'hui, il faut qu'il protége la France et je le prie chaque jour pour cela. Adieu, je me recommande à vos prières. »

Enfin, un dernier bulletin, encore tout entier de la main du maréchal, est daté du quartier général

à Old-fort-Crimée, le 18 septembre; je le transcris :

« Mon Révérend Père, j'ai reçu ce matin même votre bonne lettre datée de Saint-Acheul, le 20 août, et je ne perds pas un instant pour vous remercier de vos vœux chrétiens et de vos prières : elles ont été exaucées du Très-Haut! Depuis le 14, je suis débarqué heureusement en Crimée avec toute l'armée, qui est superbe et dans les meilleures dispositions. Le débarquement s'est fait aux cris répétés de : *Vive l'Empereur!* et c'est à ce même cri que nous briserons demain les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma, et ne m'empêcheront pas de m'établir sous Sébastopol le 22 ou le 23 au plus tard.

« Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout. Aussitôt que j'aurai planté le drapeau français à Sébastopol, j'irai demander à la France un repos complet, qui m'est devenu indispensable.

« Adieu, mon Révérend Père; priez pour nous et croyez à mes sentiments de respectueuse affection. »

Le lendemain, le maréchal, recélant déjà dans son sein de poignantes et mortelles douleurs, marchait sur les Russes, les culbutait, et le surlendemain il passait du champ de bataille sur son lit pour mou-

rir en chrétien. Et n'avait-il pas assez vécu? La religion et la gloire l'assistèrent à l'heure suprême. La mer Noire, témoin naguère de tout autre appareil, vit un vaisseau rapporter la dépouille du vainqueur de l'Alma, et la patrie se mit à préparer un triomphe funèbre.

Le P. de Ravignan, sous le coup de cette nouvelle accablante comme celle d'un désastre, écrivit à l'épouse en deuil qui allait conduire elle-même à travers les mers le triste convoi. Que sa lettre, si consolante et si glorieuse pour la mémoire du général mort en héros chrétien, soit dans cette histoire un dernier monument élevé par l'amitié du prêtre à la religion du guerrier!

« Madame la maréchale,

« Les regrets et les larmes de l'armée de la France se confondent avec les vôtres. Me permettrez-vous d'y joindre le respectueux hommage de ma douleur et de ma sympathie? D'autres parleront du caractère ferme et généreux, du courage et du génie militaire, de l'étonnante énergie du maréchal. J'aime mieux, madame, en ce moment, ne me rappeler que la partie la plus pure de sa gloire et qui fut, après Dieu, votre ouvrage : il était chrétien. Dans votre immense amertume et sous le poids de cette

irréparable perte, vous pouvez et vous devez au moins vous dire que vos prières, vos exemples avaient amené cette grande âme à la plus franche profession de la religion et à l'accomplissement de tous les devoirs qu'elle impose. Vous savez avec quelle fidélité chevaleresque il vint recevoir le pain des forts avant son départ de Paris ; il m'écrivait de Marseille, à la veille de s'embarquer, qu'il s'appuyait avec confiance sur le secours de Dieu, sans lequel on ne peut rien. La maladie le pressait de ses angoises, elle l'accompagnait dans son admirable entreprise. Dieu voulait un double triomphe : la victoire de nos armes et la mort d'un héros chrétien, enseveli pour ainsi dire dans sa gloire.

« Reposez-vous, madame, dans cette pensée : cette âme ne vous a quittée que pour un temps. Vous l'aviez donnée à Dieu, il l'accepte et la reprend préparée et sanctifiée par vos pieuses influences. Vous la retrouverez un jour ; il n'a fait que vous devancer dans la voie que vous lui aviez ouverte. Ses sentiments de foi et d'espérance chrétienne sont les vôtres ; ils vous soutiendront, ils vous conduiront jusqu'au terme.

« Mais, je le sens bien, votre douleur vous accable ; il semble que rien ne puisse l'adoucir ; pardonnez-moi d'avoir osé vous en parler. Vous dai-

gnerez comprendre le besoin de mon cœur : je pleure la mort d'un ami; il m'a fallu vous le dire, en vous rappelant ce que vous saviez assez, que Dieu était le refuge et l'appui des âmes affligées.

« Mes prières et mes regrets suivent les restes précieux du maréchal. Dès que je saurai votre retour, je m'empresserai d'aller vous porter mes profonds et douloureux hommages, daignez les agréer, madame la maréchale, avec l'expression du dévoûment le plus respectueux et le plus inaltérable. »

Le maréchal, en qui venaient de revivre la valeur et la foi des Bayard, des Turenne et des Condé, avait, par ses conseils et ses exemples, puissamment contribué à réveiller dans notre armée un esprit de christianisme et de générosité chevaleresque, qui réjouit la France catholique et étonna l'Europe habituée dans nos camps à d'autres mœurs, depuis les conquêtes de la république, née du siècle de Voltaire. L'image de la Vierge avait été arborée sur le vaisseau amiral de la flotte qui ramenait en Orient les fils des anciens croisés; sa médaille et son scapulaire décoraient la poitrine de ces braves, qui marchaient au combat bénis par les prêtres du Dieu dont leurs pères, soixante ans auparavant, avaient renversé partout les temples et profané les

autels. Le gouvernement, secondant le zèle de l'Église, avait demandé lui-même pour cette expédition des aumôniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs religieux de la Compagnie de Jésus. C'est dans ces circonstances que le P. de Ravignan, prêchant le carême aux Tuileries en 1855, ouvrit sa station par ces paroles : « Sire, les vues élevées de la foi conviennent surtout à ceux qui portent le redoutable fardeau du gouvernement des peuples ; les vérités éternelles doivent être leur lumière et leurs guides les plus assurés. Votre majesté l'a compris, et l'Église de Jésus-Christ vous doit, Sire, de profondes actions de grâces pour les religieuses manifestations de vos croyances, qui font tout à la fois descendre du ciel la protection divine sur votre autorité et sur vos armes, et une douce consolation dans les cœurs chrétiens. Ils voient avec reconnaissance, sous votre empire, le Pouvoir ami de la religion, les institutions catholiques libres et prospères ; et, loin du sol de la patrie, à l'abri du drapeau français, le soldat et le prêtre unis par le lien qui fait les forts et qui garantit pour récompense à d'héroïques entreprises, l'appui de Dieu et une constance victorieuse. Aussi quand le ministre de l'Évangile vient rappeler devant vous, Sire, les graves enseignements de la foi, confiant dans le Dieu qui l'envoie, il sait d'a-

vance que la sincérité de son langage rencontrera dans vos convictions les plus augustes une haute et bienveillante approbation ; mon vœu et mon devoir sont de la mériter avec l'assistance divine que j'implore humblement. »

L'Impératrice, de son côté, avait pris sous sa tutelle la sainte et généreuse légion des filles de Saint-Vincent de Paul, qui étaient allées panser les plaies des blessés, veiller au lit des mourants, aider les aumôniers à sanctifier leurs derniers soupirs. Son nom fut joint à celui de son auguste époux dans la péroraison du discours qui termina la station, le lundi de Pâques :

« Sire, la religion du prince est un bienfait pour l'État : les peuples ont leurs regards sans cesse fixés sur le souverain ; en le voyant humblement recueilli et attentif au pied de l'autel et devant la chaire de la vérité, ils ne peuvent, dans cet auguste exemple, que puiser de graves et salutaires leçons. Ils apprennent mieux ainsi à reconnaître que l'autorité vient de Dieu, quand ils la voient dans ce religieux et fidèle rapport avec l'auteur de la dispensation de tous les dons. Le pouvoir trouve ainsi lui-même son appui le meilleur dans les consciences, et il est vrai de dire avec saint Paul que la piété est utile à tout, puisqu'elle porte avec elle les assurances et

les promesses divines pour la vie qui est maintenant et pour celle qui sera un jour.

« Sire, un trône, placé à côté de celui de Votre Majesté, présente aussi des titres à notre reconnaissance et à nos respects. Dans nos vœux et nos prières nous aimons à réunir celle que votre choix voulut associer aux plus généreuses inspirations de votre cœur.

« Puisse le Dieu trois fois saint faire descendre sur vous la double abondance des bénédictions célestes ! Puisse la France, grande et prospère sous votre empire, grandir encore par la foi et les vertus qui font les nations heureuses et fortes! La voie qui conduit au terme sera ainsi plus assurée pour tous, et ce terme il faut bien se le rappeler, car le temps mène à l'éternité et le mérite de cette vie prépare la gloire et le règne des cieux. »

Ainsi, l'orateur des Tuileries en 1855, avec cette sûreté de coup d'œil qui saisit aussitôt les situations, sut rendre à César ce qui est à César en rendant à Dieu ce qui est à Dieu ; et toute critique garda le silence devant la dignité de l'orateur et la majesté de l'auditoire.

Le P. de Ravignan s'était préparé selon sa conscience, c'est-à-dire qu'il avait tout fait pour assurer les fruits de son ministère, absolument rien pour

complaire à son amour-propre. Son programme fut vraiment apostolique : il choisit les sujets les plus élémentaires, qui lui paraissaient les seuls utiles; les vérités les plus connues, mais aussi les plus oubliées. Sa station, sauf le nom, fut une retraite; la Cour, sans le savoir, passa par les Exercices de Manrèse; et la chapelle impériale, habituée aux magnificences de la parole, dut s'étonner d'un si sobre et si austère langage. On eût dit un autre Paul devant l'Aréopage de la nouvelle Athènes. Suivant l'ordre de la logique et de la grâce, après la fin de l'homme vint le péché, l'enfer aussi bien entendu, puis la nécessité du combat et les béatitudes de la foi.

Le P. de Ravignan ne fut pas moins modeste dans la mesure de ses préparatifs. Comme il avait la conscience de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il fallait dire, après s'être interrogé, il se sentit maître de la position aux Tuileries comme ailleurs, et dès lors il jugea que, pour être plus apostolique, il devait improviser. Il avait à prêcher le dimanche seulement, à la messe de midi, pendant la demi-heure officielle. Dans la matinée il recevait et confessait, comme à l'ordinaire, jusqu'à neuf ou dix heures. Il se mettait alors à la préparation immédiate, qui consistait à méditer et à prier. Deux ou trois mots tracés à la

hâte, sur le revers de lettres de faire part, pour résumer son sujet, sans indication d'exorde, de divisions, ni de péroraison, voilà tout ce qu'il a laissé de son carême aux Tuileries, et pour la vraie gloire de son apostolat ces pauvres canevas valent mieux que de brillants discours. Cependant il écrivit les deux compliments d'usage au début et au terme de la station et vint, comme un enfant qui n'est pas sûr de lui-même, les soumettre à la révision de son supérieur. Nous venons de les citer.

Tels furent donc tous les frais de préparation du prédicateur ordinaire de l'Empereur, et l'événement montra bien qu'il n'avait été ni présomptueux ni téméraire. Aux Tuileries comme à Notre-Dame, sa personne fut la moitié de son éloquence ; dès qu'on le voyait en chaire recueilli et faisant son signe de croix, on était impressionné ; après l'avoir écouté, on restait, sinon converti, du moins convaincu. Il apparaissait devant la cour comme un homme de Dieu, qui, sans être de ce monde, en connaît à merveille les usages et les convenances, et aussi les tristesses et les misères. A la fois prudent et hardi, libre parce qu'il était à son aise, réservé comme s'il eût été sur ses gardes, dans cette chaire où il montait comme un pauvre prêtre, il parlait aux majestés de la terre avec l'autorité de Dieu.

Il y eut cette année-là un zèle peu ordinaire pour l'assistance aux sermons des Tuileries. On se disputait les cartes d'entrée dans la chapelle; les personnages officiels n'auraient pas cédé leurs droits, et bien des habitants de la ville, qui n'étaient point les habitués du château, intriguèrent pour obtenir des billets.

On a cité deux circonstances dans lesquelles l'orateur produisit sur l'impérial auditoire une impression plus profonde. Dans l'une on crut entendre Bourdaloue. Voici le sens et presque le texte même de ses paroles :

« Sire, autrefois un humble religieux prêchant devant un grand monarque, parmi les splendeurs de Versailles, lui rappelait, du haut de la chaire, qu'élevé au faîte de la puissance souveraine, il pouvait lui être difficile de s'imposer à lui-même de justes bornes et une sage modération. Quand les hommes étaient soumis à ses volontés ; quand sa parole faisait loi ; quand il n'était environné que d'hommages, de respect et d'obéissance, comment reconnaître des limites et des lois supérieures à son autorité suprême? L'orateur chrétien montrait avec franchise au monarque absolu ces lois et ces limites, posées devant lui par la main de Dieu même pour arrêter et gouverner ses volontés et ses passions. Et Louis XIV,

plus grand par sa foi que par sa puissance, savait s'incliner devant la sincérité de la parole évangélique et approuvait hautement la religieuse franchise du prêtre de Jésus-Christ.

« Sire, ici non plus le prédicateur de l'Évangile n'a pas besoin de courage pour être sincère, car il sait votre foi d'accord avec sa parole; il sait que Votre Majesté comprend et accepte la noble maxime du Sage dans nos Livres saints : l'homme patient vaut mieux que l'homme fort et puissant; celui qui se domine et se maîtrise lui-même vaut mieux que celui qui prend les villes. Dans cet empire intérieur et personnel qu'exerce le souverain sur lui-même, résident la dignité et le caractère le plus élevé du pouvoir. Les hommes le célèbrent avec justice et Dieu le récompense, non plus par une couronne éphémère, mais par une couronne éternelle. »

Une autre fois le P. de Ravignan se souvint tout à coup de Bossuet et rappela la grande leçon qu'il avait donnée dans l'exorde d'une de ses oraisons funèbres. L'empereur Napoléon était au camp de Boulogne-sur-Mer; on venait d'apprendre par le télégraphe la mort du czar Nicolas; l'Impératrice était seule dans le carré réservé devant la chaire. L'orateur sut amener cette digression pleine d'à-propos :

« Et n'est-ce pas dans le livre de la foi qu'il faut savoir lire également les grands actes du gouvernement de la Providence? Quand ce Dieu de qui relèvent les empires, qui seul donne et retire aux rois leur puissance, comme il donne seul et retire la vie, quand Dieu frappe un de ces coups inattendus qui enlèvent et font disparaître de la scène du monde un potentat redoutable, ne nous dit-il pas bien haut que toutes les pensées des hommes sont vaines, que leur existence est fragile, et qu'à lui seul appartient la toute-puissance invincible et éternelle? Votre Majesté, madame, a su lire aussi dans ce livre de la foi les décrets divins, mais bien meilleurs à son égard. Elle a vu le Seigneur du ciel et de la terre l'élever à la première place auprès du trône d'un grand empire, pour lui donner le pouvoir de répandre les bénédictions et les grâces de la charité. Que cette noble mission, si bien comprise par vous, madame, soit toujours devant Dieu votre titre le plus beau, votre dignité la plus glorieuse! »

La ponctualité était naturelle au P. de Ravignan; ce n'est donc pas merveille s'il la porta dans ce pays de la cour où l'exactitude est surnommée la politesse des princes. Sa fidélité scrupuleuse mérite pourtant d'être signalée. Il faisait placer près de lui sur la chaire une montre à large cadran, et il gouvernait

si bien le cours de sa parole improvisée, que le dernier mot expirait sur ses lèvres quand l'aiguille avait parcouru son demi-cercle. Il ne se permit d'exception que le soir du vendredi-saint pour le sermon de la Passion; encore l'avait-il demandée, et il lui avait été répondu par le grand-chambellan, M. le duc de Bassano : « L'Empereur m'a dit qu'il écoutait votre éloquente parole avec un trop vif intérêt pour ne pas vous laisser toute la latitude convenable. »

Dans l'audience d'usage, après le dernier discours du lundi de Pâques, le prédicateur de la station reçut les témoignages les plus expressifs d'estime et de satisfaction complète. L'Empereur lui parla le premier avec intérêt de l'église de Jésus, dont on avait commencé la construction à notre maison de la rue de Sèvres, et de lui-même il proposa d'y placer sa pierre. Enfin, se levant, il alla chercher un magnifique calice avec ses burettes, qu'il lui offrit en son nom et au nom de l'Impératrice, pour qu'il se souvînt tous les jours de prier pour eux à l'autel. Le P. de Ravignan remercia les augustes donateurs; et, à son retour, il trouva le présent impérial, qui l'avait devancé.

Cependant, il faut bien l'avouer, cet homme apostolique dont l'humilité ne le cédait qu'à son zèle de

la plus grande gloire de Dieu, n'avait pas accepté l'honneur de prêcher aux Tuileries sans de grandes répugnances. Un si éclatant ministère l'alarma ; il aurait voulu, d'ailleurs, employer le reste de sa voix et de ses forces à prêcher de simples retraites plutôt que des discours solennels ; il fallut que l'obéissance calmât ses inquiétudes et lui imposât comme sacrifice ce qu'un autre aurait peut-être ambitionné. C'est à cette occasion qu'il écrivait à son supérieur : « Soyez béni de vos bonnes et douces paroles ! C'est notre commun Maître qui vous les a inspirées pour la consolation de ma pauvre âme. Je ne puis dire qu'elle soit complétement calme ; ma volonté l'est du moins, ce me semble, par la grâce de Notre-Seigneur. Oui, vous avez raison : ce n'est que l'anéantissement et la destruction de nous-mêmes qui peuvent nous faire avancer dans l'esprit de notre bienheureux Père. Je ne puis encore prier dans le sens du sacrifice consommé. Je m'arrête un peu et j'attends au bord de la mer : il faudra bien à la fin s'y précipiter. Demandez instamment que je sois un digne enfant de saint Ignace et de la croix. Adieu, merci de cœur ! »

Le P. de Ravignan ne trouva sa consolation que dans la pensée de cumuler deux ministères à la fois, le plus brillant de tous et le plus humble, l'un très-

vanté parmi les hommes, l'autre qui ne fut connu que de Dieu. Il vint trouver son supérieur et lui demanda, comme une grâce, en dédommagement de son sacrifice, de donner une seconde station qui fît contre-poids à la première; il prêcherait alternativement le dimanche aux Tuileries et dans la semaine chez les Petites-Sœurs des pauvres de la rue Saint-Jacques; « mais, ajouta-t-il, que personne n'en sache rien, ni au dehors, ni même dans la maison; car alors tout serait perdu. » L'obéissance qui l'avait assez éprouvé, d'ailleurs, lui donna la consolation qu'il désirait. Les pauvres vieillards ne se doutèrent pas qu'ils avaient à leur service l'orateur de la métropole et de la cour, et bien que celui-ci fît près d'eux beaucoup de frais, ils lui rendirent assez peu d'honneurs. Le P. de Ravignan disait à ce propos avec l'humilité la plus naïve : « Si j'étais tenté de vaine gloire, je serais bien remis dans la vérité par ma station de la rue Saint-Jacques où j'échoue complétement. Aussitôt que j'ouvre la bouche, tous les bons vieux se mettent à tousser et à cracher comme à un signal donné. Je m'applique, j'essaye mon plus beau, je change de ton, j'étudie mes gestes : rien ne réussit. Souvent ma voix est couverte par tout ce bruit, et mes frais d'éloquence n'obtiennent aucun résultat; ce qui me prouve qu'ailleurs on ne

m'écoute que par étiquette, parce que c'est reçu. »

L'orateur s'était rappelé une règle des prédicateurs de la Compagnie de Jésus, dans laquelle il est dit : « Que tous s'emploient avec une égale ardeur à enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants ; salutaire apostolat que notre société a tant aimé dès son origine. » Ce fut donc aussi pour se conformer à l'esprit de son Institut que, quelques années auparavant, pendant la période de ses conférences, l'orateur quittait la chaire de Notre-Dame pour l'orphelinat de Saint-Nicolas, fondé par Mgr de Bervanger, et faisait succéder aux grandes leçons de la philosophie chrétienne le catéchisme fait à de simples enfants du peuple. Là, comme à la rue Saint-Jacques, le mystère entourait les abaissements de l'apôtre. Un jour cependant quelques amis furent prévenus, et la chapelle ne fut plus assez grande pour contenir les auditeurs. L'humilité du P. de Ravignan était trahie. A la station donnée chez les Petites-Sœurs des pauvres, le prédicateur fut plus heureux : personne ne soupçonna cette revanche prise par lui-même contre sa gloire ; et la postérité, sans aucun doute, le trouvera plus grand dans sa pauvre chaire de la rue Saint-Jacques que dans la chapelle des rois et des empereurs.

Le religieux ne craignait pas d'aller au-devant des

demandes qu'on n'eût sans doute pas osé lui faire, et même de briguer des ministères au nom de l'humilité. Le mercredi des Cendres 1849, il écrivait à M. l'abbé Théodore Ratisbonne, fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion : « Mon bien cher abbé, voici une bien étrange présomption, je m'offre pour une station; je demande un carême à Notre-Dame de Sion. Un quart d'heure par semaine m'est permis, et je m'estimerais heureux de m'essayer sous les auspices de Marie, ave cvos chères enfants. Voulez-vous donc de moi? Seulement, j'y mets une condition à laquelle je tiens beaucoup, absolument ; c'est que vous n'avertissiez personne au dehors. Laissez-moi la consolation de parler pour vos enfants seules avec vos religieuses. »

L'amour du P. de Ravignan pour l'apostolat des enfants me rappelle un de ses mouvements d'éloquence, qui me paraît propre à faire comprendre tout ce qu'il y avait d'à-propos et de puissance dans son improvisation. Un jour du mois de mai, à la rue de Varennes, dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, il présidait à la cérémonie de la première communion. Pendant qu'il était en chaire pour la consécration à la sainte Vierge, le ciel se couvrit tout à coup, une tempête ébranla la fragile coupole, la nuit se fit dans le sanctuaire, excepté

autour des vingt-cinq premières communiantes, dont les cierges allumés conservaient un foyer lumineux au milieu duquel on les distinguait calmes et recueillies. Un coup de tonnerre éclate, l'orateur se tait, écoute un moment, abaisse un regard plein de douceur sur le petit groupe angélique et laisse tomber ces paroles de paix : « Vous entendez l'orage, mes enfants : c'est l'image de la vie avec ses dangers, ses angoisses, ses terreurs et ses ténèbres aussi. Il faut un refuge ; fuyez vers Marie, cachez-vous sous son manteau. Que craignez-vous en ce moment? Rien ; parce qu'elle vous porte comme des enfants chéries sur son sein maternel. J'en atteste mon expérience des âmes ; quand un cœur a reçu du ciel le don précieux de recourir à Marie dans ses peines, dans ses épreuves, dans ses luttes, ce cœur est pacifié, béni, sauvé. La voie d'une âme confiante en Marie est toujours une voie plus libre, plus droite et plus sûre. Chères enfants, ne l'oubliez pas, et que le manteau de votre Mère soit votre égide au jour de l'orage, jour que je voudrais éloigner; mais, hélas ! il arrive tôt ou tard. Alors, comme aujourd'hui, vous aurez le cœur serein, même sous un ciel orageux. »

L'apostolat du P. de Ravignan n'était donc pas réservé seulement aux grands de ce monde ; il était

également dévoué aux pauvres et aux petits. Le ciel, il est vrai, semble l'avoir destiné surtout aux premiers, mais par le cœur il inclina toujours vers les seconds. Il faut bien qu'on le sache, sous peine de se méprendre sur le caractère et la sainteté de son zèle ; erreur facile dans l'appréciation d'un homme qui, dans sa cellule comme en chaire, fut environné, par un attrait providentiel, des personnages les plus illustres. Frère de Bourdaloue, il prêchait aux savants et aux princes, mais frère aussi du bienheureux P. Pierre Claver, il était heureux, nous l'avons vu dans un des chapitres précédents, quand un enfant nègre venait frapper à sa porte ; il lui consacrait des heures entières pour lui apprendre le catéchisme.

Un jour il arriva au Sacré-Cœur tenant joyeusement par la main un enfant de dix ans : « Donnez-moi de l'eau baptismale, dit-il, voici un petit protestant qui veut se faire catholique. » C'était le fils d'un palefrenier. Le P. de Ravignan cultiva son petit néophyte avec une bonté toute paternelle, trouva le temps de l'instruire lui-même, et le prépara à sa première communion.

CHAPITRE XXIV

Œuvre des protestants.

Méthode du P. de Ravignan pour instruire et convertir les protestants. Sa charité, sa prudente longanimité, sa vigueur contre les obstacles. Divers exemples.

Le P. de Ravignan, dans le cours de son apostolat, avait déjà converti un bon nombre de schismatiques et d'hérétiques français ou étrangers; cependant ces retours à l'unité catholique, dont il était l'instrument, ne se suivaient qu'à d'assez longs intervalles. Mais dans les dernières années de sa vie, l'Angleterre et l'Allemagne lui envoyèrent les plus généreuses recrues, des âmes choisies, quelquefois des familles entières; le courant devint continuel, et il fut besoin d'organiser ce nouveau ministère comme tous les autres, d'en régulariser l'exercice, de lui assigner une heure et une place. Les protestants occupèrent alors un jour dans la

semaine du religieux; il y avait pour eux tous les mardis rendez-vous au Sacré-Cœur de la rue de Varennes.

On se rappelle la station de Londres si peu consolée dans le temps. Après avoir semé dans la tristesse, l'ouvrier évangélique récoltait dans la joie. Le P. de Ravignan, dont le zèle ne connaissait point d'exclusion, manifestait pourtant quelquefois une sorte de prédilection apostolique pour l'Angleterre, non pas pour la politique de son gouvernement, mais pour le caractère de son peuple. Il l'appelait la terre pratique du bon sens, la terre illustre où Dieu déploya tant de puissance, inspira jadis tant de généreux dévoûments : « Ah! s'écriait-il souvent, s'il plaisait au Seigneur d'éclairer cette grande nation! Pourquoi, nobles frères, vous êtes-vous séparés de vos frères en Jésus-Christ? »

Étudions la méthode ordinairement employée par le P. de Ravignan dans cette œuvre de transformation religieuse. On ne sait dire lequel est le plus difficile d'amener une âme à la pratique de la vertu ou à la croyance de la vérité. Pourtant le prêtre peut du moins aborder le mauvais catholique sur un terrain commun, lui montrer qu'il est en contradiction avec lui-même, en appeler à sa foi et trouver un auxiliaire dans sa conscience. Mais comment at-

teindre un protestant séparé de l'Église par sa première éducation, conséquent avec lui-même, circonvenu par mille préjugés et retranché dans sa bonne foi? Il y a d'ailleurs presque toujours des oppositions au dehors et des angoisses au dedans : après une série de doutes et d'anxiétés, vient une dernière heure de détresse, où l'on n'est plus protestant, où l'on n'est pas encore catholique, et ce n'est qu'après avoir franchi cet intervalle qu'on se repose au sein de la vérité libératrice.

« Je sais, disait le P. de Ravignan, je sais combien souffre une âme fatiguée par la recherche d'un parti décisif en religion. Oh ! oui, cet état d'une âme qui se débat avec des habitudes d'enfance, de pays, d'éducation, est pénible; il ne saurait y avoir, je l'avoue, de plus rude épreuve, et s'il y a un état de souffrance au monde, c'est une telle position. » De là son indulgente compassion et son immense intérêt pour tous ceux qu'il voyait engagés dans ce douloureux passage des ténèbres à la lumière; sentait qu'ils avaient besoin d'être encouragés autant que d'être instruits, et il ne cessait de leur recommander de chercher la force et la grâce dans la prière, et de leur promettre la paix après le combat. « J'ai béni Dieu, leur disait-il, de m'avoir fait rencontrer sur cette triste terre un cœur si digne de lui,

une âme si élevée et si bien faite pour tout ce qui est grand et généreux. Votre pensée et votre souvenir ne me quittent jamais. Je suis profondément touché de votre confiance et je m'en reconnais indigne. Je me sens incapable d'y bien répondre ; mais elle m'est si précieuse et si chère que j'ose vous demander de la continuer. Dieu m'est témoin du profond intérêt que je porte aux destinées de votre âme. Que je serais heureux de votre bonheur, de savoir la paix rendue à votre esprit, à votre cœur! Ce repos si désirable est dans la possession de la vérité. Hélas! que ne suis-je un ministre du Seigneur plus digne de vous, plus capable de vous montrer les derniers et frappants caractères de l'Église de Jésus-Christ!

« Des difficultés et des obstacles se rencontrent sans doute, le passage est pénible, et je prends une vive part à vos anxiétés. Mais le Dieu bon que nous servons ne se laissera pas chercher en vain : il vous fera trouver par la prière le repos dont vous avec besoin. La question est si grave, est tellement liée à tout un éternel avenir qu'elle vaut un courage et un esprit tels que les vôtres. Votre conscience et votre cœur devront venir à bout de tout avec la grâce divine.

« C'est un heureux moment que celui où l'on sent

que le but est atteint, qu'on est arrivé au terme de ses recherches, que les doutes sont finis. Plus d'une âme a senti les mêmes peines que vous, et s'est enfin reposée au sein de la vérité catholique. La prière est la voie du ciel; Dieu ne peut manquer de vous exaucer : vous portez si bien tous les signes de sa protection! Courage dans votre noble entreprise! De loin comme de près, je m'unis intimement à vous. »

La prudence du P. de Ravignan égalait l'ardeur de son zèle; il admettait avec une extrême condescendance les délais modérés et d'ailleurs motivés soit par une position délicate, soit par un reste d'incertitude. « Jamais je ne voudrais vous porter à rien précipiter, disait-il à une personne qui se trouvait dans ce double embarras. Oh! oui, assurément, c'est une chose bien grave. La question est si digne d'examen, elle tient si intimement à nos destinées sacrées et immortelles qu'un penseur, un homme droit ne saurait mieux appliquer ailleurs sa noble énergie. Vous le comprenez, et je m'en réjouis. Je demande instamment au Seigneur qu'il vous éclaire, et j'ai confiance en lui, en vous.

« Mais je sens bien qu'il vous faut moins des raisons que des circonstances propices. Aussi demandons ensemble à Dieu qu'il ne permette pas que les

retards vous nuisent; qu'il fasse naître un jour, une heure favorable. Je sais combien votre position est difficile, je sais qu'il faut agir avec une grande prudence.

« Mais Dieu est la bonté même; il vous a prévenu de bien des grâces, il a souvent parlé à votre cœur. S'il se montre avec tous les traits de son autorité paternelle, s'il demande qu'on se rende et qu'on le suive, ne donnera-t-il pas pour le faire tous les moyens et tous les secours? nous abandonnera-t-il? Pour quelques instants de peine, d'angoisse et de sacrifice, il nous donnera un centuple de force et de consolation intime. Saint Paul, après le divin Sauveur, nous dit que pour vivre, dans la piété, dans la vie véritable, il faut souffrir. Le ciel est à ce prix. Oh! que de bonheur cependant quand on se sacrifie pour Dieu même! Jésus-Christ sur la croix nous donna l'exemple. Mais prions et cherchons toujours. »

Quand le P. de Ravignan s'apercevait que les retards n'étaient plus demandés par la raison, mais par cette pusillanimité naturelle qui voudrait reculer à l'heure même d'avancer, alors il venait en aide à la volonté défaillante, il la soutenait avec toute l'énergie de la sienne; et, se souvenant du conseil évangélique, il pressait et forçait enfin l'âme timide

d'entrer dans le bercail où il n'y a rien à craindre. Une dame américaine, à la veille d'entrer dans le sein de l'Église catholique, lui écrivit le 30 décembre 1856 : « Je renonce au dessein de vous voir demain. J'ajourne mon abjuration à mon retour. Je suis obligée de quitter Paris le 2 janvier. » Le P. de Ravignan, qui savait à quoi s'en tenir, lui répondit sans autre cérémonie : « Vous viendrez demain au Sacré-Cœur vous confesser ; et le 1er janvier 1857, vous recevrez le saint baptême et la sainte eucharistie à la messe que je dirai à sept heures. Que la foi vous éclaire de plus en plus ! Tout est bien : soyez en paix ! » La craintive protestante retrouva son courage, vint au jour fixé, s'en retourna chez elle heureuse catholique ; puis avec le prosélytisme d'une mère, elle conduisit elle-même au P. de Ravignan ses cinq enfants dont elle voulait être entourée dans l'Église et au ciel.

Après avoir ainsi poussé à l'accomplissement de la volonté divine, le P. de Ravignan joignait encore la prudence à l'énergie pour soutenir les nouveaux convertis au milieu des difficultés et des ennuis qui bien souvent survenaient. Une grande dame, russe et protestante, avait été ramenée par ses soins à l'unité catholique, mais pour des raisons de prudence l'abjuration était restée quelque temps se-

crète. A peine le mari en est-il informé que, dans le premier mouvement de la colère, il court à la rue de Sèvres exprimer son ressentiment au jésuite hypocrite, auteur de ce qu'il appelle la perversion de sa femme. Il est frappé d'abord en trouvant dans une pauvre cellule, l'homme de Dieu qui l'attendait avec la tranquillité d'un cœur sans reproche. Bientôt, cependant, sa fureur prend le dessus; et, après quelques instants de silence, les injures commencent avec les menaces. Le P. de Ravignan écoutait impassible. Encore plus exalté par ce calme inattendu, l'étranger passe des outrages personnels aux attaques les plus violentes contre la Compagnie. Mais alors le religieux se lève et s'écrie avec force : « Monsieur, vous pouvez dire de moi tout ce que vous voudrez, mais de la Compagnie, ma mère, jamais ! » Puis il commence une apologie si chaleureuse de l'Ordre auquel il a le bonheur d'appartenir, que son antagoniste, étourdi de ce changement soudain et terrassé par cette éloquence du cœur, se retire en murmurant : « Quel homme extraordinaire ! » Ainsi désarmé, le mari prit sa revanche en interdisant à la nouvelle convertie tout rapport avec le jésuite. Le sacrifice était dur ; elle ne put s'y résoudre ; et, dans une entrevue où elle rencontra son directeur chez une pieuse amie, elle lui exprima énergiquement

la résolution de désobéir en secret. Mais les intérêts de son âme ne le commandaient pas, et dès lors, chez le P. de Ravignan, la prudence reprenait ses droits; elle lui dicta cette réponse : « Non, madame; vous devez, dans cette circonstance, obéir à votre mari, et vous trouverez pour vous diriger un prêtre plus saint que moi. »

Le P. de Ravignan, pour ouvrir l'âme à la lumière et à la vertu d'en haut, agissait sur l'intelligence autant que sur la volonté. Il ne négligeait rien pour assurer une instruction sérieuse et par là même une conviction profonde, gage d'une conversion durable; mais il évitait les discussions stériles, écartait les objections et les difficultés de détail, et ramenait la question à son point le plus simple, au fait de la séparation.

« Vous vous rappellerez, disait-il, qu'il n'y eut longtemps qu'une Èglise; que des séparations partielles et passagères la laissèrent toujours la même et toujours debout. Depuis Jésus-Christ et saint Pierre, nous avons conservé le sceau divin de l'unité; d'autres se sont séparés de nous, nous ne nous sommes séparés de personne. Et à la mort nous sommes tranquilles quant à la vérité de notre Église.

« Jésus-Christ la voulut évidemment une; ce

devait être *la maison, la cité, le bercail, un seul troupeau et un seul pasteur;* il établit Pierre pour fondement. Où se trouve ce dessein rempli du Sauveur? Je vous le demande.

« Il me semble que ce point de vue simplifie l'examen, et met bien sur la voie de la vérité. Car si une fois on reconnaissait le centre de l'unité, le dépôt de la parole révélée, le caractère de l'épouse de Jésus-Christ, alors on n'aurait plus qu'à prêter son oreille et ouvrir son cœur pour écouter, aimer et obéir. »

Le P. de Ravignan prenait le plus grand soin pour ne pas blesser ceux qu'il voulait convertir; il ménageait les premières défiances et les susceptibilités de la prévention; loin de se prévaloir des avantages de sa cause pour prendre des airs de triomphe, il se présentait simple, modeste, et avec lui la vérité semblait devenir timide. « Je ne raisonne pas, disait-il, je vous soumets ces doutes; je les soumets à votre esprit et à votre cœur, ces points qui font doute pour vous, qui n'en font nullement pour moi. Daignez les peser dans le calme et la prière. Ne regardez mes questions que comme un langage d'ami respectueux et dévoué. »

Si, malgré toutes ses précautions, il croyait, d'après quelque indice, avoir froissé une âme om-

brageuse, aussitôt il descendait aux excuses : « Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, vous que j'estime et vénère, et si vous me permettez de le dire, vous que j'affectionne profondément ? Est-ce que mes dernières lettres, restées sans réponse, vous auraient déplu ? Oh ! alors, pardon, pardon du fond de l'âme et du cœur ! Vous ne pouvez pas ne pas me pardonner. Nous parlions ensemble d'éternelles vérités, de la recherche de la foi et de l'Église véritable ; pourquoi cesser ? Votre intelligence si élevée, votre noble cœur sont faits pour ces pensées et ces désirs. Et puis, le doute est si pénible, quand Dieu nous a créés pour la fixité, la paix et la lumière. »

Non-seulement il gardait un tendre souvenir de ses prosélytes, mais il tenait à conserver avec eux, même de loin, d'intimes rapports. Voici comment il leur écrivait : « Mon enfant, votre foi, votre zèle, me remplissent de joie. Quelle heure précieuse dans mes souvenirs que celle où la grâce triompha dans votre esprit de tous les obstacles ! Je dis dans votre esprit, car votre cœur, si droit et si généreux, était d'avance acquis à la vérité. Oui, vous remplirez une mission véritable dans la société et dans votre famille ; tous mes vœux, toutes mes prières vous accompagneront constamment. Vous aurez bien la grande bonté de m'écrire de temps en temps. Mon

enfant, je ne voudrais pas être à charge à votre âme par mes exigences; je désire cependant entretenir ces religieux rapports que Dieu a établis entre nous. Soyez bénie, ô mon enfant! de toutes les bénédictions les meilleures. Votre souvenir me sera toujours cher entre tous. Je me sens ému comme un père, en me reportant au témoignage de votre confiance. Ne m'oubliez pas non plus devant Dieu. »

Il serait difficile de préciser avec exactitude le nombre des conversions de protestants opérées par le P. de Ravignan. Cependant on trouve çà et là dans ses lettres des indications qui donneraient une moyenne de trente à quarante par année. Ainsi le 20 mai 1856 il écrivait : « Pour ma part, depuis le mois d'octobre, j'ai reçu 25 abjurations. » Et le 25 janvier 1857 : « Depuis le mois d'octobre, nous avons reçu 15 ou 16 abjurations. Ce sont des miracles de grâce qui font bénir la puissance et la bonté divines. Courage! travaillons et prions toujours! »

Après avoir exposé la méthode du P. de Ravignan dans ce ministère tout spécial, nous ne raconterons qu'un seul fait, dont les circonstances assez compliquées nous ont paru propres à faire ressortir le caractère de l'homme de Dieu, son zèle et sa douce énergie.

Il s'était rencontré une fois à Versailles avec une jeune Anglaise protestante d'une très-honorable famille. Quelques paroles sur la nécessité du salut, qu'il avait jetées en passant, ne tombèrent pas sur une terre ingrate. La jeune fille se prit dès lors à douter; et, pour arriver à une solution qui lui donnât de la sécurité, pendant une année entière elle étudia le catholicisme, lut beaucoup et pria plus encore. Aussi dès que son esprit fut convaincu, son cœur se trouva converti; et elle ne songea plus qu'aux moyens d'entrer dans l'Église véritable.

Le P. de Ravignan, prévenu de sa résolution, mais prévoyant les oppositions qui allaient l'entraver, lui conseillait d'abjurer en secret; puis, en temps opportun, d'annoncer à ses parents le fait accompli sans retour. La généreuse enfant aima mieux commencer par déclarer elle-même son projet à sa famille. Au premier mot, sa mère tombe évanouie et, pendant plusieurs jours, reste sur son lit tantôt en défaillance, tantôt en convulsion. Cependant le père et trois jeunes sœurs entourent et obsèdent l'imprudente enfant, l'accablent de reproches : elle perd son âme, tue sa mère, déshonore sa famille; et, comme elle persiste dans son projet, on ne veut plus la voir ni lui parler. Son père l'enferme sous clef dans une chambre, et défend à toutes les

personnes de la maison d'avoir aucun rapport avec elle. Pendant ce temps-là, la mère, appelant près de son lit ses trois autres filles, les fait mettre à genoux et leur enjoint de jurer devant Dieu qu'elles n'imiteront jamais un si triste exemple.

Averti de cette persécution, le P. de Ravignan, s'inquiétant peu de quelques avanies, part à l'instant de Paris pour Versailles, va droit à la maison indiquée, se présente devant le chef de la famille, et aussitôt après les civilités d'usage, lui demande ce qu'il prétend faire. « Quant à moi, répond celui-ci, jamais je ne donnerai mon consentement; mais je le sais, au fond ma fille est libre : elle est majeure, elle fera donc ce qu'elle voudra. Seulement j'exige un délai de huit jours. Pendant cet intervalle de temps, nous ferons tout pour la dissuader; si, après cela, elle s'obtine encore, je l'abandonne à sa destinée. »

La condition fut acceptée : huit jours durant, la jeune fille est laissée à elle-même dans sa prison ou livrée aux obsessions de tout genre. Deux ministres protestants sont introduits; aux instances de la famille succèdent leurs remontrances. Tous les efforts échouent contre la constance d'une enfant. Le principal des deux graves auxiliaires, au sortir d'une dernière entrevue, entrelaç ses doigts les

uns avec les autres, puis, comme s'il essayait inutilement de les séparer : « Voilà, dit-il, la ténacité de cette malheureuse jeune fille ! C'est un esprit de contradiction : plus on l'ébranle, plus elle s'obstine ; il faut en désespérer. » Durant cette semaine critique, la pauvre captive trouva, du moins, un expédient pour donner de ses nouvelles ; elle jetait furtivement par sa fenêtre, qui ouvrait sur un jardin, des billets pour le P. de Ravignan ; et, à l'heure même, une main amie les recueillait et les transmettait à leur adresse.

Enfin, les huit jours étaient écoulés, on ne rendait pas la liberté promise ; le P. de Ravignan dut intervenir. Après avoir dit la messe pour le succès de sa démarche, il revient à Versailles et demande à voir le maître de la maison. Le concierge, obéissant à sa consigne, s'excuse et refuse l'entrée ; le prêtre la force, franchit l'escalier et sonne à la porte de l'appartement. Ici même accueil : la domestique qui vient ouvrir, à la vue d'une soutane, veut aussitôt pousser la porte ; le Père l'empêche, lui présente sa carte et se dispose à passer le seuil : « Vous n'entrerez pas, » lui dit-elle. Il répondit qu'il entrerait, et il entra.

Le bruit de cette singulière altercation parvint jusqu'à la chambre de la recluse ; effrayée de la

scène qui se prépare, elle s'élance à la rencontre du P. de Ravignan : « Mon Père, s'écrie-t-elle, de grâce! je ne puis pas vous recevoir. — Mon enfant, vous me recevrez, » répondit-il avec calme. Mais, dans son effroi, elle a déjà disparu.

Il y eut alors dans la chambre voisine du vestibule où le religieux attendait, un bruit confus de voix qui délibéraient sur le parti à prendre. On avait évidemment affaire à un homme qui ne reculerait pas ; on se décide à l'introduire auprès de la jeune fille encore toute tremblante. Chez elle ce n'était pas la volonté, mais la nature qui avait un peu failli ; il la rassure et la rend à elle-même. Bientôt son père entre dans la chambre : « Monsieur, lui dit le P. de Ravignan, je vous prie de permettre à mademoiselle votre fille de se rendre immédiatement à la chapelle la plus voisine, où je pourrai m'entretenir avec elle. — Je ne puis m'y opposer, si elle le veut, répondit-il. — Mon enfant, repartit le religieux, vous êtes donc libre ; allez, et je vous suivrai. » Elle obéit, et le même jour l'Église catholique comptait un enfant de plus.

La conversion ne mit pas un terme aux épreuves. On se hâta d'éloigner la nouvelle catholique; et, soit pour l'empêcher d'exercer une influence religieuse sur ses sœurs, soit pour la placer elle-

même dans un milieu protestant, on l'envoya toute seule en Angleterre. Mais le zèle de l'erreur ne devait pas l'emporter sur celui de la vérité : la charité du P. de Ravignan ne se lassa point, elle accompagna l'enfant exilée, il ne manqua pas de lui écrire tous les jours. Au reste, les vexations produisirent un effet que la famille aurait pu prévoir. La jeune Anglaise, non contente d'être catholique, voulut encore se faire religieuse : aujourd'hui elle a trouvé dans la liberté de sa foi et dans l'amour de son Dieu une paix que le monde n'avait pas voulu lui donner et ne pourra plus lui ravir.

Cette première conversion en amena bientôt une seconde. L'expédition apostolique du P. de Ravignan avait attiré l'attention sur la famille anglaise. Un officier de la garde impériale, en garnison à Versailles, demanda la main de la sœur aînée de la nouvelle religieuse. Mais la condition mise à cette alliance semblait la rendre impossible. Le catholique voulait que la conversion précédât le mariage, la protestante, qui songeait à embrasser la vraie foi, voulait cependant que le mariage fût d'abord célébré. Du reste, la jeune fille ne manquait point d'honorables motifs pour différer son abjuration. Elle savait fort bien qu'elle n'était aucunement liée par le serment prêté entre les mains de sa mère;

mais il répugnait à sa délicatesse, dans une question de conscience, de paraître céder à l'inclination du cœur ou à des considérations d'intérêt. Son changement de religion passerait dans le monde pour une complaisance, et ne ferait point honneur aux catholiques.

Un coup du ciel trancha la difficulté. L'officier, en désespoir de cause, eut recours à la sainte Vierge. Il s'était d'abord proposé d'aller à pied en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres; mais à cause des exigences du service qui ne lui permettaient pas une absence assez longue pour effectuer tout son projet, il prit le chemin de fer et choisit humblement les dernières places. Accompagné de deux de ses frères, l'un magistrat, l'autre encore étudiant en droit, il communia dans la vieille basilique dédiée à la Vierge Mère.

A son retour à Versailles, comme il essayait un cheval neuf dans la plaine de Satory, le fougueux animal prend le mors aux dents, franchit les limites du champ de manœuvre, et s'élance au travers de la forêt. Dans sa course furieuse, il allait se briser contre un mur qui lui barrait le passage, quand le cavalier, se souvenant de Notre-Dame de Charters, invoque son assistance dans le péril. Au même instant le cheval s'arrête, se couche plutôt qu'il ne

tombe; il était dompté. L'officier va raconter à la jeune fille le danger qu'il a couru et le miracle qui lui permet de la revoir encore; profondément émue et touchée à l'instant par la grâce, elle s'écrie : « C'est assez, c'est assez! je veux être catholique. » La chose fut bientôt faite : un des trois frères, le magistrat, reste auprès de la néophyte pour la conduire à la chapelle où devait avoir lieu la cérémonie; les deux autres s'élancent par le chemin de fer, arrivent à Paris; et, une heure après, ramènent à Versailles un des Frères du P. de Ravignan, qui reçoit l'abjuration le jour même.

Quelques mois après, le P. de Ravignan n'étant déjà plus, l'officier de la garde, devenu aide de camp, écrivait au supérieur de notre maison de la rue de Sèvres cette lettre charmante par sa pieuse simplicité : « Mon Père, un fils m'est né vendredi, 3 décembre, à trois heures, jour de la Saint-François Xavier, fête de notre bien vénéré P. de Ravignan. J'espérais que sa naissance arriverait vers le 8, et j'avais fait dire une neuvaine de messes pour que ce fût, si Dieu le voulait, le jour même de la fête de l'Immaculée Conception. J'étais un peu désappointé que cet enfant fût né avant le 8, cependant je me consolais en pensant qu'un vendredi à trois heures, c'était encore un bon moment pour venir

en ce monde, quand ma sœur de Conflans m'a écrit sa joie de voir son neveu né le jour de la fête de notre bon P. de Ravignan. Ah! que ce bon Père lui accorde sa protection et qu'il en fasse un bon chrétien! Si plus tard l'enfant veut devenir jésuite ou prêtre, j'en serai heureux; le plus grand bonheur pour une famille est d'avoir un aîné prêtre. Mon Père, voilà des idées que vous allez trouver peut-être exaltées; mais le P. de Ravignan a tout fait pour nous sur la terre. »

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans faire mention de ce fameux *medium* américain, qui avait le triste talent de faire tourner autre chose que les tables et d'évoquer les morts pour divertir les vivants. On a beaucoup parlé, même dans les journaux, de ses rapports religieux et intimes avec le P. de Ravignan; et l'on a semblé vouloir, sous le passe-port d'un nom accrédité, introduire et consacrer en France ces belles découvertes du nouveau monde.

Voici le fait dans toute sa simplicité. Il est très-vrai que le jeune étranger, après sa conversion en Italie, fut adressé et recommandé de Rome au P. de Ravignan; mais à cette époque en abjurant le protestantisme, il avait aussi répudié sa magie, et il fut accueilli avec cet intérêt qu'un prêtre doit à toute

âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et plus encore peut-être à une âme convertie et ramenée dans le sein de l'Église. A son arrivée à Paris, toutes ses anciennes pratiques lui furent de nouveau absolument interdites. Le P. de Ravignan, d'accord avec les principes de la foi qui proscrivent la superstition, défendait, sous la peine la plus sévère qu'il pût infliger, d'être acteur ou même témoin de ces scènes dangereuses et quelquefois criminelles. Un jour le malheureux *medium*, obsédé par je ne sais qui, homme ou démon, vint à manquer à sa promesse; il fut repris avec une rigueur qui le terrassa; survenant alors par hasard, je l'ai vu se rouler à terre et se tordre comme un ver aux pieds du prêtre saintement courroucé. Cependant le Père, touché de ce repentir convulsif, le relève, lui pardonne et le congédie après avoir exigé cette fois, par écrit, une promesse sous la foi du serment. Mais il y eut bientôt une rechute éclatante, et le serviteur de Dieu, rompant avec cet esclave des esprits, lui fit dire de ne plus reparaître en sa présence.

CHAPITRE XXV

Communautés religieuses.

Le Sacré-Cœur, la Visitation, le Carmel.

Le ministère du P. de Ravignan auprès des communautés religieuses se développa de plus en plus dans ses dernières années. Cela se conçoit : le vaillant ouvrier tenait à travailler tant qu'il vivrait; quand ses forces ne répondirent plus à son courage, au lieu de continuer à défricher le champ du monde, il se mit à cultiver le jardin de l'Église. Ce changement de labeur, que la Providence semblait lui indiquer elle-même, se trouva d'accord avec l'inclination de son âme. Vers la fin de son pèlerinage ici-bas, un pieux et secret instinct le poussait à ce paradis de la terre, vestibule du ciel; là, d'ailleurs, il se sentait sur son terrain et dans son élément,

plus loin des hommes et plus près de Dieu. Mais sa vraie jouissance était surtout d'y rencontrer des âmes éprises de l'amour de la perfection, et, dans son estime, bien meilleures que la sienne; il y allait donc comme un disciple à une école de vertu pour se convertir, disait-il, ou pour se confondre. Il lui semblait enfin que le prêtre doit se prodiguer pour des cœurs détachés de tout, qui s'immolent en imitant Jésus-Christ et dont un seul fait plus pour le divin service que cent autres cœurs vulgaires.

Le P. de Ravignan fut spécialement dévoué à la famille de sainte Thérèse et à celle de saint François de Sales. Mais une autre congrégation religieuse, plus récente, devint pour lui l'objet d'un intérêt plus efficace encore; il fallait aider son heureux début, assurer son immense développement; et, grâce à l'influence bénie qu'il y exerça, on a pu croire qu'après avoir rendu tant de services à l'Église, fourni tant de carrières différentes, soutenu tant de combats pour la Compagnie, il avait encore rempli une mission toute providentielle auprès de la Société du Sacré-Cœur.

Le P. de Ravignan avait inauguré ce nouveau ministère au noviciat de Conflans, le 1er novembre 1852, comme s'il devait donner les restes de sa vie là même où il donnait les prémices de sa convales-

cence. Il écrivait de Rome, en 1853, à son supérieur de Paris : « La retraite de Conflans me servira, si vous l'approuvez, de repos spirituel et corporel après les travaux de la Congrégation générale. » Il disait dans une autre lettre : « Vous savez que je vais toujours à Conflans avec plaisir, et, je crois, avec fruit réciproque. Mon peu de valeur suffit à cette chère maison, et le livre des saints Exercices m'y conduit. » Quand il passait l'été en Alsace, le même zèle de la perfection des âmes le dirigeait vers le noviciat de Kintzheim.

Sa seule présence faisait aussitôt un jour meilleur pour la religieuse famille. Mais il venait y chercher une tâche et non une fête; et, depuis l'heure de son arrivée jusqu'à celle du départ, le travail ne cessait pas. Chaque visite comptait au moins une exhortation commune. Après tant de retraites et de *triduum*, de sermons de prise d'habit et de profession, d'instructions de tout genre, à tout propos, il ne s'épuisait point et l'auditoire le trouvait toujours nouveau. Tout le reste du temps était employé à la confession ou à la direction. Un grand nombre de ces âmes lui devaient tout après Dieu, celles-ci leur conversion à la foi catholique, celles-là leur vocation ; il achevait donc son ébauche en les menant à la perfection. Du reste, exclusivement occupé de sa

tâche spirituelle et concentré dans ses attributions sacerdotales, il ne se mêlait en rien des intérêts matériels de la Communauté. Toujours père, mais aussi toujours maître, il expédiait rapidement les confessions et les directions, élaguant toutes les inutiles longueurs afin de n'avoir que des vertus solides et fortes, que des dévotions larges et généreuses. On a remarqué la justesse de son coup d'œil toutes les fois qu'il avait à prononcer pour ou contre l'admission d'un sujet dont l'aptitude semblait douteuse; l'événement ne tardait pas ordinairement à justifier son arrêt.

Il lui vint à l'esprit, sur la fin de sa vie, de perpétuer son enseignement dans les noviciats des Dames du Sacré-Cœur, en leur léguant la connaissance et, pour ainsi dire, la clef du trésor où il allait lui-même puiser toute sa doctrine spirituelle. Ce trésor, comme nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le dire, était le livre des Exercices de saint Ignace. Jusque-là, dans ses retraites, il en avait seulement appliqué la vertu, il finit par en expliquer la science. Quelques âmes, qui lui semblèrent avoir reçu du ciel une aptitude spéciale à l'intelligence de ce compendium des règles de la perfection chrétienne, furent choisies pour l'étudier à son école, et de longues heures furent employées à leur en dévoi-

ler les secrets. Il fit plus : il entreprit et termina un commentaire complet des méthodes de saint Ignace, dans lequel il appropriait à des femmes l'apostolat des Exercices, déjà inauguré et béni du ciel chez les Dames de la Retraite, nées pour cette œuvre au tombeau de saint François Régis.

Une de ces religieuses initiées aux méthodes de saint Ignace, venait d'écrire de Paris au P. de Ravignan qu'elle allait faire sa retraite toute seule, en dehors de la retraite commune, en suivant le livre des Exercices; il lui répondit de Saint-Acheul, où il se trouvait alors :

« Vraiment c'est du fond du cœur que je vous félicite de cette retraite toute *solitaire*.

« Votre premier livre sera le *Tabernacle;* vous y lirez librement et assidûment, et vous laisserez au cœur de Notre-Seigneur le soin, autant qu'il le voudra, de vous donner votre retraite.

« Vous y joindrez bien utilement le texte même de saint Ignace, traduit par le P. Jennesseaux, mon voisin de cellule ici. Ce livre est un livre fermé pour la plupart des esprits; il s'ouvre pour un *très petit nombre*. Trente ans d'étude recueillie ne suffisent pas à le faire connaître : il faut un don spécial de Dieu. Très-peu de personnes aussi savent en faire usage; et d'ailleurs beaucoup d'âmes ne pourraient

pas en supporter la douce, simple et laconique énergie. Cependant, j'en ai la ferme confiance, vous *l'ouvrirez* avec fruit, ce *saint livre*, vous le goûterez, et il vous sera propice.

« Lisez donc ce texte même de saint Ignace, jour par jour, heure par heure. Les notes ajoutées par le P. Roothaan sont excellentes, mais ne sont pas toujours nécessaires ; ne vous imposez pas l'obligation de les lire toutes. Cet avis s'applique aussi aux petites observations insérées çà et là par le P. Jennesseaux.

« Dans la simplicité, la liberté et le repos de votre cœur, lisez doucement chaque partie du texte correspondant à l'heure et au jour où vous êtes : puis, si ces paroles sacrées vous suffisent, vous recueillent, ou si Notre-Seigneur lui-même remplace tout livre par ses inspirations, livrez-vous à cette onction divine de la grâce tant qu'elle durera : c'est une loi écrite dans le livre même des Exercices.

« Et moi je devrai donc renoncer pour cette fois à ma retraite d'été (il était alors au début de sa dernière maladie) ; si j'en parlais, il y aurait, je le sens, un *tolle* général qu'il faut éviter. »

On a dit de saint François de Sales qu'il était à la fois le plus indulgent et le plus mortifiant des saints; qu'il conduisait par la paix à la guerre et par l'amour

au sacrifice. Le P. de Ravignan dilatait aussi les cœurs afin de stimuler leur générosité. Il ne ménageait point la croix aux âmes religieuses, se croyant le droit d'exiger beaucoup, au nom de Notre-Seigneur, de celles qui se sont données à lui. Il les débarrassait d'abord de ces peines qui sont au moins des faiblesses, des effets d'une imagination malade ou d'un caractère malheureux, et qui absorbent la séve de la volonté. Ces sortes d'épreuves, Dieu ne les impose ni ne les couronne. Puis, dès que la place était libre, il y plantait la croix véritable : « Acceptez tout, disait-il alors ; faites plus, aimez tout. » Ou bien : « De tout faites de l'or. » Quand survenait une occasion de victoire signalée, quand il fallait subir une tribulation providentielle ou s'infliger un système d'humiliations volontaires, il poussait la nature à bout afin d'abattre l'amour-propre aux pieds de Jésus-Christ humilié et crucifié pour nous. Une religieuse souffrait depuis deux ans la plus grande peine qui puisse se rencontrer ; voici toute la direction et toute la consolation qu'il lui donna : « Ah ! taisez-vous, jubilez et laissez la vérité vous délivrer un jour. » Un jour, en effet, la vérité la délivra, mais ce ne fut qu'après cinq années de martyre et de silence.

Voici ce que le P. de Ravignan disait aux novi-

ces, à propos des rapports trop fréquents avec leurs familles. La parole est dure, mais celle du Maître était-elle donc si douce? « Oh! comme je suis de l'avis de Notre-Seigneur! s'écriait-il. Quand on veut vivre de la vraie vie, quand on veut se dévouer à l'imitation de Jésus-Christ et sauver des âmes, qu'est-ce qui s'y oppose avec le plus de violence? La famille, quelquefois même la plus pieuse. Si vous avez eu le courage de tout rompre, de tout briser pour conquérir les biens les meilleurs, que vous demandent des parents d'ailleurs très-chrétiens? S'informent-ils si vous aimez l'oraison, si vous pratiquez la pénitence, si vous observez la sainte règle, si vous vous dévouez et vous sacrifiez pour la gloire de Dieu et le salut du prochain? Oh! non, on ne vous demande pas ces choses; on les appréhende. On vous adresse ces importantes questions : Mangez-vous? dormez-vous? vous promenez-vous? vous estime-t-on? apprécie-t-on vos sacrifices? Ah! Seigneur, pardonnez-leur; ils ne savent assurément ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent. »

On nous communique une page écrite sous la dictée du P. de Ravignan, dont le titre est étrange; c'est un *code de dénûment religieux*. Nous le citerons comme exemple du détachement complet qu'il exigeait des personnes qui en étaient capables; mais

nous nous garderons de conseiller d'en faire l'application rigoureuse à toutes les âmes. Grâce à Dieu, il y aura toujours dans l'Église, et dans les cloîtres surtout, des cœurs épris de l'amour de la croix, qui n'auront de joie que dans la patience, le mépris et le dépouillement. En parcourant ces lignes, le monde y trouvera peut-être plusieurs choses, à son sens, bien petites ; mais qu'il essaye seulement de les pratiquer, et j'affirme que bientôt il les trouvera très-grandes. Voici ce code; il est en quatre articles :

« Premièrement, pour le cœur. — Habituer son cœur à ne jamais chercher l'appui ni la consolation d'une affection mutuelle, même sainte et selon la règle ; mais bien à se contenter des rapports que donnent une charité cordiale et une sincère obéissance ; à ne pas chercher de délassements en dehors de ceux que donne la vie commune, ni ailleurs qu'auprès de Notre-Seigneur dans le saint tabernacle ; se souvenant qu'en n'accordant rien à la nature, une religieuse, même très-occupée, trouve chaque jour beaucoup de temps pour la sainte oraison.

« Secondement, pour la santé. — Se tenir à la lettre de la règle ; ainsi dans tous les petits maux quotidiens, garder le silence et ne prendre ni soulagement, ni remède, ni repos à moins que la force de

la souffrance ne parle d'elle-même. Une fois sous l'obéissance de l'infirmière, recevoir comme une pauvre tout ce qu'elle a la charité d'offrir.

« Troisièmement, pour la nourriture et les vêtements. — Ne se plaindre jamais ni des personnes ni des choses. A la table commune, si un mets fait mal, on peut s'en abstenir ; mais il ne faut pas le remplacer par un autre plus délicat. En général, avoir horreur de ce qui sépare, exempte, distingue de la vie commune. Ne jamais chercher ni obtenir aucun soulagement, et attendre en silence ceux que la charité et la regle accordent ; arriver à supporter même l'oubli, quand une infirmité notable ne peut s'ensuivre ; éviter toujours toute demande et toute plainte, afin de recevoir l'ordre et non pas la permission d'une dispense.

« Quatrièmement, pour la pauvreté. — Se tenir singulièrement en garde contre le luxe et le confortable que les élèves et les personnes du monde apportent avec elles ; ne jamais louer, ne jamais regarder avec curiosité leurs futilités, les bijoux et les nouvelles inventions, et n'en rien laisser passer dans les habitudes de la vie religieuse. Notre royaume n'est pas de ce monde. Rester pauvre, minable, en face d'un monde dont il faut mépriser l'esprit et les usages.

« Si elle est fidèle à ces règles, une religieuse trouvera tout dans Notre-Seigneur au saint tabernacle : santé, soulagement, chaleur, fraîcheur, repos, distraction, et aussi paix, joie, amitié ; et à défaut de ces consolations qui sont sensibles encore, elle trouvera, ce qui est préférable, Notre-Seigneur lui-même dans l'immolation du sensible, immolation qui n'est autre chose que le vrai dénûment religieux. »

Au bas de cette page, le P. de Ravignan écrivit lui-même ces mots : « *Fiat! amen!* Soyez fidèle, simple. Fuyez la multiplicité des paroles avec Dieu, avec le prochain, avec moi. Évitez dans vos entretiens et vos explications les détails et les développements qui ne sont pas obligés. »

Le P. de Ravignan savait fort bien concourir lui-même à la mortification dont il recommandait la pratique. Un jour, passant par la maison du Sacré-Cœur d'Amiens, avant de commencer sa retraite à Saint-Acheul, il y donna cette bonne nouvelle avec l'allégresse d'un homme qui partait pour les vacances : « Demain, dit-il en riant, je monte dans mon ballon ; et pour huit jours au moins je ne serai plus de ce monde. » La supérieure le pria de venir, à la descente de son ballon, apporter des paroles d'en haut à la communauté. Il promit et vint en effet.

Mais quand il vit tant d'empressement pour l'entendre, il lui parut qu'il y avait dans cette sainte curiosité la place naturelle d'un sacrifice plus saint encore. Il se retrancha donc dans un mutisme complet, et à toutes les instances qui lui furent faites il répondit par un mot sans réplique : « Je vous aurais prêché la mortification. Eh bien ! je vous la fais pratiquer ; mon silence est donc plus éloquent que ne l'aurait été mon discours. »

Cette mâle éducation religieuse que le P. de Ravignan donnait aux Dames du Sacré-Cœur et que le monde sans doute n'aurait pas soupçonnée, il la tirait de leur nom même, avec une pénétration qui semble inspirée. Un vendredi de carême, à la fin d'une contemplation sur ces paroles du Sauveur expirant : *Tout est consommé*, il s'écria tout à coup :

« Oui, tout est consommé, mais tout n'est pas fini ! Mes sœurs, recueillez-vous profondément ! Contemplez avec une religieuse et amoureuse attention ce qui va se passer ! Cette circonstance de la Passion vous est propre ; c'est pour vous, oui, c'est pour vous en particulier que Notre-Seigneur permet à la lance de lui faire une large et profonde blessure ! Le voyez-vous ? il est percé ce cœur ! ils sont jetés les fondements de la Société qui devra propa-

ger sa gloire. Et où sont-ils jetés? Sur la croix! dans la mort! oui, dans la mort même! Oh! mes sœurs, quel doit être votre esprit, car cette Société est la vôtre? Un esprit de mort! Oui, oui, un esprit de mort! c'est-à-dire un esprit de détachement et de sacrifice. Et pourquoi? Parce que les fondements de votre Société ont été posés dans la mort, notre divin Sauveur n'ayant permis qu'on lui perçât le cœur qu'après sa mort. Donc, mort à tout! Oui, mort à vos affections, mort à vos inclinations naturelles, mort à vos passions, mort à vos désirs, mort à votre volonté propre, mort à votre esprit propre, mort à votre jugement propre, mort à votre manière de faire, mort à vos goûts, mort à vos pensées, mort à vos sens, mort à votre imagination, en un mot, mort continuelle et habituelle! Oui, il faut en venir à pouvoir dire avec vérité : Je meurs à chaque respiration ; de même que mon corps perd de sa vie à chaque battement de mon cœur, de même la nature, en moi, reçoit un coup de mort à chaque action de ma journée. »

Le zèle du P. de Ravignan pour l'avancement spirituel des religieuses nées sur la croix et sorties du Cœur sacré de Jésus, fut loin de l'absorber tout entier et de lui faire oublier les autres voies par lesquelles Dieu mène à la perfection. Il est peu de

communautés de femmes à Paris qui n'aient eu recours à lui ; et, par un don spécial du ciel, il sut comprendre l'esprit particulier de chaque institut. Je lis dans un pieux hommage rendu à sa mémoire par la supérieure du premier monastère de la Visitation : « Il eut une rare intelligence de l'esprit de notre saint fondateur ; et, dans les directions qu'il nous donna, il saisissait l'attrait de la grâce d'une manière qui nous étonna bien des fois. Plusieurs d'entre nous bénissent Dieu de l'avoir eu pour organe de sa volonté sur elles. Il savait comprendre les peines de l'âme éprouvée par la tentation, et se mettre à la portée des plus faibles pour leur communiquer de la vigueur. Sa douceur et sa modération étaient admirables ; lorsqu'on lui disait que d'autres directeurs avaient été consultés et étaient d'un avis contraire au sien : « Eh bien ! il faut vous soumettre, » fut sa seule réponse dans une de ces occasions qui dut être très-mortifiante pour lui. Cependant lorsqu'il avait reconnu la volonté de Dieu sur une âme, il la soutenait avec autant de fermeté que de longanimité, acceptant pour lui-même toutes les pénibles conséquences de sa décision, et ne se plaignant jamais des contradictions qu'il avait à subir. »

Derrière ces grilles, sous ces cloîtres dont l'as-

pect extérieur est si sombre et si froid, le monde ne voit que l'esclavage de l'obéissance, que l'ennui de la solitude et l'inutilité d'une vie passée dans l'oisiveté de la contemplation ; le P. de Ravignan y montrait la liberté des enfants de Dieu, les saintes joies de l'esprit, la paix de la croix, l'apostolat de la prière et du sacrifice offert à la justice divine pour le salut des âmes.

Il disait aux filles de sainte Thérèse, ensevelies comme dans un tombeau : « Une carmélite doit, pour ainsi dire, se transformer en prière, être une prière ; elle doit s'élever sans cesse comme la fumée de l'encens qui monte devant Dieu, comme les anges de l'échelle mystérieuse qui montaient et descendaient sans interruption.

« Une âme purifiée s'élève comme un rayon jusqu'au trône de la lumière incréée ; non pas qu'il n'y ait encore des nuages qui la lui dérobent. Tant que nous serons sur la terre, nous ne la verrons pas face à face. Mais ces nuages qui nous en voilent l'éclat n'empêchent pas notre union avec elle, n'arrête ni sa lumière ni sa chaleur. »

Concluant leur puissance auprès de Dieu de leurs rapports intimes avec lui, il ajoutait : « Le Seigneur vous a choisies au milieu du monde et sépa-

rées du monde, dévouez-vous pour lui. Le monde est égoïste, il ne cherche que soi ; mais vous, soyez apôtres, cherchez des âmes comme on cherche dans l'Océan cette perle ensevelie sous la masse des eaux, en vous plongeant vous-mêmes dans l'abîme de la justice divine pour les lui arracher. Quand il vous vient une pensée de zèle qui vous lie intimement au cœur de Jésus-Christ, accueillez-la, répondez-y, afin que Dieu soit glorifié, afin que le sacrifice de Jésus-Christ soit perpétué dans sa plénitude, afin que vos propres mérites s'augmentent dans l'éternité. »

Dans ses sermons de vêture, l'éloquent religieux se plaisait à confondre les préjugés du monde. Un jour, prenant pour texte ces paroles de saint Paul : *Emulamini charismata meliora, quærite quæ sunt meliora* ; cherchez avec ardeur les dons meilleurs du Saint-Esprit, il tira cette division digne de Bourdaloue, tant elle est féconde et complète :

« Quels sont ces biens meilleurs qu'une fille de sainte Thérèse vient trouver au Carmel ? Je puis les faire connaître en quatre paroles. C'est d'abord une vie meilleure : la vie de Jésus-Christ. Ce sont encore des biens meilleurs : les biens du Ciel. Ce sont encore des affections meilleures : par la vie religieuse on sait mieux aimer. Enfin c'est un affran-

chissement, une liberté meilleure : On n'obéit qu'à Dieu. »

Après avoir développé les deux premières parties de son discours, le P. de Ravignan montra dans la vie religieuse des affections meilleures, parce qu'elles sont plus pures et plus généreuses ; et s'adressant aux personnes du monde qui assistaient à la cérémonie, il s'écria : « Hélas ! Mesdames, vous le savez mieux que moi, il y a toujours au fond de toutes les affections de la terre un mélange de trouble ; et vous n'avez jamais dans vos amitiés naturelles la plénitude du repos de votre âme. Dieu me garde de vouloir rien condamner de ce que lui-même a mis dans vos cœurs ! J'ose cependant vous le dire : dans le monde vous ne savez pas aimer, même dans vos affections les plus saintes, dans vos affections du foyer domestique ; et je prendrai pour exemple celle de toutes vos affections qui est la plus pure, la plus légitime, je veux dire le sentiment maternel ; et j'ose dire que vous ne savez pas aimer.

« Vous ne négligez rien pour donner à vos enfants une éducation brillante, pour leur procurer un avenir brillant selon le monde. Mais si leur salut éternel est compromis, si le péché réside dans leur âme, vous le demandez-vous ? y pensez-

vous! que de faiblesse souvent! Non, vous ne savez pas aimer. Les maladies de l'âme, les craignez-vous autant pour un fils que les maladies du corps? Pourtant le seul amour maternel véritable, c'est l'affection devant Dieu pour le salut de ses enfants. Rappelez-vous cette reine et mère chrétienne qui disait à son fils : « J'aimerais mieux vous voir mort, « mon fils, que coupable d'un seul péché mortel. » Ah! ce qui fait le prix des affections, c'est lorsqu'elles se rapportent à Dieu!

« Aussi, je ne crains plus maintenant de le dire : c'est dans la vie religieuse que l'on sait le mieux aimer. On s'immole au Seigneur pour ceux qu'on a laissés dans l'arène; on n'a plus que le désir de se dévouer pour leur sanctification. C'est imiter l'amour de Dieu pour la créature. C'est en vue de notre salut qu'il a créé le monde, qu'il a créé le ciel, qu'il a envoyé son Fils sur la croix. Ce n'est pas pour les biens du monde que Jésus-Christ a souffert, qu'il est mort; c'est pour l'âme, pour le salut éternel des âmes. De même Dieu n'appelle une novice au Carmel, il ne l'immole sur la croix que pour sa gloire et le salut du monde.

« Représentez-vous tant d'âmes qui portent dans le monde les chaînes du péché au mépris des plus saints devoirs. Voilà d'autres âmes qui se placent

pour elles, comme Jésus-Christ, entre le ciel et la terre, victimes dévouées, pour apaiser Dieu. Direz-vous que ce ne sont pas là des affections meilleures? Oui, c'est là aimer comme Dieu a aimé, par la croix et par le sacrifice. »

CHAPITRE XXVI

Vie intérieure du P. de Ravignan.

Principe spirituel et pensée dominante, attraits, voies et épreuves.

Avant de raconter la maladie et la mort du P. de Ravignan, nous réunissons dans une vue d'ensemble les principaux traits qui caractérisèrent sa double physionomie ascétique et morale. Cette étude ne sera pas seulement le résumé de sa vie intérieure, elle en sera de plus le complément : il y a des particularités que nous n'avons pu rattacher au fil des événements, et des secrets qui ne sont révélés que par l'analyse du cœur.

Le P. de Ravignan parlait souvent dans ses discours de la valeur et de la vertu d'une pensée dominante : « Oh ! qu'on est fort, disait-il, quand on concentre toute son énergie dans l'unité ! Ne penser

qu'à une chose, n'en vouloir qu'une, n'en faire qu'une enfin, c'est le secret de tout pouvoir. » Aussi fut-il lui-même possédé par une idée qui le maîtrisa tout entier.

Saint Ignace avait déterminé la vocation et la sainteté de François Xavier avec une seule parole de l'Évangile ; il a formé le P. de Ravignan avec la première page de ses Exercices. Cette vérité première, le fondement de sa doctrine spirituelle, est la base unique sur laquelle a porté tout l'édifice de la perfection de ce fervent religieux.

D'une part, Dieu, Créateur et Seigneur, seul principe et seule fin : de l'autre, l'homme créé pour le servir sur la terre et pour le posséder à ce prix dans le ciel ; dans tout le reste, dans les événements comme dans les créatures ; dans la santé, les richesses, les honneurs, la vie même, comme dans la maladie, la pauvreté, les opprobes et la mort, il ne faut voir que des moyens n'ayant de valeur réelle que par leur relation avec notre fin suprême, et dès lors ne méritant par eux-mêmes que notre indifférence : telle est la sentence fameuse qui devint l'idée fixe du P. de Ravignan, et ce fut sur elle qu'il ordonna toute sa vie.

De ce principe si fécond et si vaste procédaient immédiatement deux traits saillants dans sa spiri-

tualité : l'esprit de foi et le sentiment du devoir dont les conséquences pratiques furent l'abdication des goûts et des répugnances naturelles, l'indépendance des variétés et des vicissitudes de ce monde, une élévation d'âme au-dessus des passions vulgaires qui lui assurait au milieu des hommes la supériorité d'un homme de Dieu. De là aussi le perfectionnement de la nature. Ce qu'il y avait d'éminent en lui, c'étaient la rectitude du jugement et l'énergie de la volonté. Or, sous l'impulsion de ce grand principe devenu son unique mobile, il put développer ces facultés solides et puissantes. A la fois prudent et fort, il appréciait tout d'après une règle infaillible et dirigeait tout vers la fin éternelle. Ainsi le vit-on passer au travers de ce monde, allant à grands pas dans la voie la plus droite, le cœur toujours à Dieu, le regard toujours au ciel.

Par la seule connexion des objets ou plutôt par l'unité même du motif, le P. de Ravginan, prêtre et religieux, se trouvait amené du culte de Dieu au service de l'Église et à l'amour de la Compagnie. « L'Église de Dieu et la Compagnie ma mère occupent fortement mon esprit et mon cœur. » Cette parole si simple et si vraie, écrite de sa main et signée de de son nom, nous a paru convenir mieux qu'aucune autre pour inscription au bas de son portrait.

Le P. de Ravignan avait une foi immense dans la présence réelle de Notre-Seigneur, dans la vertu de son sacrement et de son sacrifice, et vraiment son âme *vivait de l'autel.* Sa plus grande félicité sur la terre, c'était d'habiter dans une maison déserte auprès d'un tabernacle. L'absence des hommes doublait alors pour lui la joie de la compagnie du Seigneur. En sortant de ce silence et de ses longs colloques avec Jésus-Christ, il ne savait plus que s'écrier : « Oui, Dieu m'a fait de grandes grâces : une solitude profonde, le saint sacrement pour moi seul ! J'avais la paix, la consolation, même le bien-être du corps. » Ainsi, saint François Xavier allant se reposer la nuit sous l'œil du bon Maître, laissait à ses pieds la fatigue de la veille et prenait des forces pour les travaux du lendemain.

Mais si la présence de Jésus-Christ console, c'est son union divine qui nous soutient ; et selon la grande parole du sacrement, c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui garde l'âme chrétienne. « La messe, disait-il, est notre trésor, immense trésor ! » Sans ce viatique quotidien il se sentait défaillir, il ne pouvait plus vivre. Quand une indisposition passagère l'empêchait de célébrer, il ne manquait pas du moins de communier ; mais si la maladie se prolongeait, bientôt la communion ne

lui suffisait plus, il avait besoin du sacrifice. Je le conçois; n'est-ce pas à l'autel que s'apprend la science de la croix?

Cet amour pour la personne du Sauveur se portait avec un charme tout spécial vers son cœur ouvert par la lance sur le Calvaire. Bientôt nous verrons le P. de Ravignan expirer le jour même où l'Église rappelle la mémoire de cette sainte blessure. Le sacré Cœur de Jésus, abreuvé d'outrages, épuisé de sang, faisait les délices de l'apôtre, avide lui aussi d'humiliations et de souffrances. Il y avait, si j'ose le dire et dans la proportion que comporte l'impuissance humaine, rivalité d'amour et de dévoûment entre le cœur du Maître et celui du disciple. De là sans doute la prédilection qui portait le P. de Ravignan vers tout ce qui tenait à cette dévotion ; et cet attrait date des premiers jours de sa vie religieuse. Je retrouve un écrit de 1825 où je lis ces paroles : « Jésus, mon Dieu, mon roi et mon aimable maître, dans le dessein de rendre tous les hommages que je puis à votre sacré Cœur consumé d'amour pour moi, je voue et consacre à ce divin Cœur tout ce que j'ai et tout ce que je suis : mon corps et mon âme, ma mémoire et mon entendement, ma volonté et ma liberté, mon cœur et toutes ses affections, toutes mes peines et mes souf-

frances, toutes mes consolations et mes bonnes œuvres, tous mes mérites présents et à venir, pour le temps et pour l'éternité. »

Cette consécration est suivie d'une autre à Marie Immaculée. *Tout à Marie!* c'est la devise filiale que le P. de Ravignan écrivait quelquefois en tête de ses lettres. Orateur, il fut l'apôtre de Marie, *refuge des pécheurs!* Combien de fois n'a-t-il pas glorifié son nom, célébré ses vertus et ses gloires, raconté ses douleurs et ses miséricordes! Tous les jours, quoiqu'il eût peu de goût et de facilité pour la prière vocale, après avoir achevé son bréviaire, il récitait son chapelet; et le rosaire à petits grains, à longue chaîne, qu'il avait eu novice à Montrouge, fidèlement conservé, après trente-six ans de service, enlacera le crucifix dans ses mains glacées par la mort.

En méditant les mystères de Marie, associée aux souffrances et au triomphe de son Fils, à la crèche, au Calvaire et dans les cieux, il goûtait bien moins ses joies que ses douleurs; c'est qu'il connaissait lui-même la tristesse bien mieux que la jouissance, et que son cœur sentait le besoin de donner de la compassion et d'en recevoir. D'ordinaire ses lettres intimes finissaient par l'une ou l'autre de ces formules : « Adieu sur la croix!... Adieu dans le cœur

de notre Mère des douleurs! » Quand la liturgie romaine lui en laissait la faculté, souvent il disait la messe des morts pour soulager les âmes du purgatoire, et souvent aussi la messe votive de Notre-Dame des sept douleurs pour se consoler lui-même. « Quel mystère! s'écriait-il, et quelle volonté de Dieu! Marie vouée à l'amertume, à la douleur, à la croix, toute sa vie. Et quelle croix! quelles douleurs! Cette âme privilégiée, la créature la plus sainte, la plus sublime après l'humanité sacrée de son Fils! ce cœur, sanctuaire béni de toutes les vertus, de toutes les perfections, de toutes les grâces, objet de l'amour de préférence de son Dieu par-dessus tout ce que nous pouvons imaginer, ce cœur est abreuvé de douleurs et d'amertumes! Dieu me ménage dans ma faiblesse. O mon Dieu! prenez, disposez, consumez, pourvu que je vous aime et vous fasse aimer! »

Enfin le P. de Ravignan tenait à saint Ignace par tous les liens de la religion et de la famille. Dès qu'il le connut, il l'admira, croyant voir en lui la raison élevée par la foi à sa plus haute puissance, et la nature portée par la grâce à sa plus grande perfection; la vertu d'un saint, la prudence d'un sage, le zèle d'un apôtre, la constance d'un martyr, la science d'un moraliste et d'un ascète, le génie d'un

législateur. Dès le début, le bienheureux répondit aux attraits de son fils, mais leurs cœurs allèrent s'unissant de plus en plus. Je ne saurais pas bien préciser l'époque de cette union plus étroite; mais je le sais par des confidences réitérées, il y eut entre eux, dans ces dernières années, non plus une relation à distance, mais une communication immédiate et directe; et dès lors le P. de Ravignan eut avec le saint la familiarité d'un enfant. C'était d'une part une perpétuelle invocation; pendant de longues heures d'oraison, le cœur bien plus que la bouche disait et répétait : Mon Père! mon Père! C'était de l'autre une assistance sensible et comme une présence réelle. « Je ne le vois pas, disait le P. de Ravignan, je fais plus : je le sens; il est là, et je le touche par mon cœur. » Nous retrouverons bientôt saint Ignace auprès de son lit de mort.

Quant aux pratiques particulières de dévotion, le P. de Ravignan respectait infiniment toutes celles qui sont en usage dans l'Église et les conseillait au besoin; mais il en usait lui-même très-sobrement. Toute bonne chose ne convient pas à tout le monde, et c'est à chaque âme de marcher par la voie qui la mène à Dieu.

Cependant en fait de lectures spirituelles, ce n'est pas l'envie, mais le temps qui lui manquait. Durant

les semaines d'été qu'il passait hors de Paris dans la retraite, il se dédommageait. Il écrivait de Saint-Acheul : « Je lis saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ; quels hommes ? » Mais une fois à la rue de Sèvres, plus de loisirs, plus de longues lectures. Voici toute la bibliothèque de sa cellule : la Bible, l'Imitation de Jésus-Christ, l'Institut et le livre des Exercices. Fidèle à la maxime qui présidait à ses premières études, *non multa, sed multum*, il lisait peu de livres, et les étudiait beaucoup. Tous les jours il réservait, dans la matinée, le plus de temps qu'il pouvait à l'Écriture sainte, et, dans la soirée, un quart d'heure à l'Imitation. Quant à l'Institut et aux Exercices de saint Ignace, rien n'était réglé d'avance et n'avait besoin de l'être ; dès qu'il n'était pas empêché, son cœur y revenait de lui-même comme à son aliment naturel. Dans ses demi-jours de congé, on le trouvait d'ordinaire à cette étude favorite, et il avouait ingénument qu'il n'ouvrait jamais ces livres sans y faire des découvertes.

Le P. de Ravignan avait acquis ce besoin d'oraison, ces élans continuels et spontanés de l'âme vers le ciel que saint Ignace aimait dans ses fils ; cette habitude des hommes apostoliques de sortir de Dieu, par l'action, quand ils le doivent, et de rentrer en Dieu, par la prière, dès qu'ils le peuvent. En

dehors des heures prescrites par sa règle pour les exercices de piété, à peine avait-il un moment libre qu'il se mettait à prier.

Qu'on le sache pourtant, car la persévérance n'en paraîtra que plus méritoire, son oraison était le plus souvent aride comme le désert, amère comme une agonie. Aussi n'allait-il point à la prière comme à un plaisir, mais comme à un devoir : « Ce n'est point par goût, disait-il lui-même, que je prie, mais par besoin et par désir. » Du moins trouvait-il là ce qu'il cherchait : Dieu par la foi, Dieu avec sa grâce, Dieu pour l'amour de lui-même. C'est assez pour le temps ; le soldat de la croix n'a pas besoin de douceurs pour aimer, mais de forces pour travailler et souffrir.

De tous les penchants naturels du P. de Ravignan, le plus prononcé, le plus extraordinaire dans sa vocation et avec son ministère, fut son penchant vers la solitude. On s'en souvient, encore enfant il disait à son vieux père : « Mon caractère aime assez la solitude. » Plus tard, jeune homme du monde, au milieu de Paris, il écrivait à sa famille : « Vous êtes heureux d'habiter la campagne. Pour moi, j'habite beaucoup les régions morales élevées ; et l'air y vaut mieux qu'entre les maisons et sur les pavés de Paris. Je ne vois personne, et pourtant je vois beau-

coup de monde; demandez-moi comment, je n'en sais rien. Je tâche de faire de la religon ma vie, mon génie, ma peine et mon plaisir, mon talent ou mon insuffisance; comprenez si vous pouvez; il y a dans ce paradoxe du fond et de la vérité. La tranquillité est devenue pour moi un besoin de malade. Le moindre bruit me fait mal; je n'aime pas entendre vivre autour de moi. Sans doute c'est un tort, un défaut, un vice; mais je dis que c'est une maladie réelle des nerfs ou je ne sais quoi. Il me faut la mort ou le silence. » Cette lettre est de 1819; quel style et quelle étrange philosophie à vingt-quatre ans : le silence ou la mort!

Cependant, le jeune homme avait raison de l'avouer, il y avait de l'intempérance dans cette aspiration : avec la fougue de son âge, il se précipitait du côté du désert comme d'autres s'emportent du côté du monde. Mais enfin l'excès même prouve la force du penchant que nous signalons. Chartreux par cet endroit, jésuite par tous les autres, c'est la seule contrariété dont il ait souffert dans sa vocation tant aimée; il mortifia son attrait, mais sans le faire mourir, et toute sa vie il eut à lutter contre cet entraînement de sa nature.

Je ne doute pas, du reste, que dans cette inclination naturelle il n'y eût aussi une action de la grâce. En

la sacrifiant à l'obéisance pour se livrer aux travaux de son ministère, le P. de Ravignan avait l'occasion de se vaincre; en la suivant dans la mesure de sa vocation, il avait le moyen de rester un homme contemplatif dans la vie active, et ces continuelles aspirations vers la thébaïde étaient une sauvegarde contre les envahissements du monde, au milieu duquel il était lancé par son apostolat. On n'y remarquait, d'ailleurs, aucun des signes qui dénotent la nature se trahissant elle-même par des faiblesses.

D'abord ce n'était point de la mélancolie. Hors de sa cellule, il portait bien en son cœur un fond de tristesse et d'ennui; mais dans la retraite il ne trouvait plus que la joie au sein de la paix. En y rentrant, il s'écriait : « Que la solitude est douce! comme j'en avais faim et soif! Je suis comme le naufragé sur la plage. » La vie de communauté lui était douce; dans une maison de la Compagnie, son âme était à l'aise; et au milieu de ses Frères, il paraissait un des plus joyeux.

C'était bien moins encore la peur de la peine ou l'ennui du travail qui le poussait au désert. Je sais qu'il se le reprochait quelquefois, mais il se reprochait tout : il fallait bien qu'il calomniât son repos comme son travail. Tant que durait la longue saison du ministère apostolique, on eût dit qu'il

avait horreur de la tranquillité; il paraissait si ardent dans son activité et si allègre, qu'on pouvait penser que tout son cœur était là. Quand le devoir était achevé, à l'approche de la morte saison, après dix mois de ministère, il s'écriait : « A! je sens le besoin de repos et de solitude! » Enfin, comme il n'avançait pas ces religieuses vacances, il ne les prolongeait pas non plus outre mesure. Son retour à Paris était aussi ponctuel que son départ. « Maintenant, écrivait-il à l'un de ses Frères après deux mois d'absence, il faut rentrer dans la vie active, du moins autant que l'obéissance m'y appliquera. C'est bien le moins que je ne sois pas tout à fait inutile. »

Dans cet amour de la solitude il y avait une particularité qu'on aurait difficilement soupçonnée. Que n'invente pas l'humilité! Celle du P. de Ravignan, nous l'avons déjà dit, allait toujours aux extrêmes. Lorsqu'il s'enfuyait dans la retraite, c'était autant pour débarrasser les autres que pour s'affranchir lui-même. Dans plusieurs lettres où il ouvre librement son cœur, cette pensée revient sans cesse; on voit qu'elle le dominait : « Hélas! disait-il, ce goût prononcé pour la retraite est peut-être un vice de plus. Quel fruit en ai-je donc retiré? Je vous rapporterai le plus tard possible le fardeau de ma triste

presence. » Et ailleurs, en écrivant à son supérieur : « C'est avec un vrai sentiment de peine, et presque de remords, que je vous ai laissé au milieu de vos sollicitudes multipliées pour venir prendre un repos égoïste. Pardonnez-moi, mon Père, avec votre grande bonté. Si je vous étais bon à quelque chose près de vous, je serais resté, obéissant à une inclination de mon cœur : *Elongavi fugiens*. J'ai la conscience qu'en m'éloignant je vous délivre d'une partie de votre fardeau. Hélas! que rapporté-je à vous et à la Compagnie, sinon des embarras? Et la Compagnie, comme une bonne mère, me donne, à moi, enfant ingrat et serviteur inutile, ce repos complet. Et qu'ai-je fait pour en mériter les douceurs? Je les goûte cependant et les savoure. »

Le P. de Ravignan préférait pour ses vacances les noviciats silencieux aux bruyants colléges. Cette prédilection, bien facile à comprendre, le portait alternativement à Saint-Acheul, près d'Amiens, et à Issenheim, dans le Haut-Rhin, entre Colmar et Mulhouse, au pied des Vosges, en face de la Forêt Noire. « Saint-Acheul, disait-il, est rempli pour moi de religieux souvenirs. Il y a bientôt trente ans, j'y arrivais, après ma théologie et nouveau prêtre, pour enseigner. Quel progrès ai-je donc fait depuis lors? Cette question me fait rentrer bien avant en moi

même. Quelle misère que ma vie! Mais j'espère et me jette dans le cœur de Notre-Seigneur. » A Issenheim, il retrouvait ses impressions du Valais, en contemplant cette nature primitive des montagnes qui semble garder encore l'empreinte de la main toute-puissante qui la créa. « Dans cette maison tout est religieux, disait-il, habitants et murailles. Les Vosges sont sous ma fenêtre avec le plus riant voisinage; plaines, forêts, montagnes, cours d'eau, rien n'y manque. A l'intérieur, grands corridors, un seul rang de belles cellules. La chapelle est charmante et du plus gracieux effet. Je ne vous souhaiterais à Paris que d'en avoir la répétition un peu plus en grand.

« Cette maison me paraît bien régulière : la modestie, le silence, la pauvreté y règnent; c'est bon signe. Ces chers novices m'édifient et me font un vrai bien.

«Ici, tranquillité entière : pas de visites à faire ni à recevoir, pas d'excursions. On avait cru me faire plaisir en y songeant pour moi, mais on m'a laissé, selon mon goût, seul dans notre religieuse maison et dans son vaste et bel enclos. J'ai sept ou huit heures de travail paisible et solitaire, mes exercices ensuite et quelques promenades au jardin. Le grand air, une parfaite liberté, une paisible solitude, mes

forces renouvelées, tout cela me lie à mon travail. Mais qu'en sortira-t-il? Vous savez bien que je n'aime jamais ce que je fais. »

Ces vacances et cette solitude n'étaient pas une délivrance complète. « La vie est ici profondément paisible, écrivait-il, mais l'habitation avec soi est toujours triste. Si du moins j'avais en moi-même quelque témoignage intérieur qui me me dît que j'ai pu ne pas aggraver vos lourdes charges! Hélas! il n'en est pas ainsi. C'est un loisir égoïste; j'en ai peur : je ne l'ai pas acheté par la fatigue et l'épuisement. Au reste la croix s'y retrouve, puisqu'on se porte soi-même avec soi, la croix de l'âme, un peu celle du corps aussi. L'âge sans doute n'adoucira ni l'une ni l'autre. Mais souffrir en paix et seul est une destinée que j'ai dû accepter. »

L'amour de la solitude et le désir de la mort se ressemblent et se tiennent : dans le P. de Ravignan l'un et l'autre durèrent toute la vie, et ne se reposèrent satisfaits qu'à la veille de l'affranchissement éternel. Il disait à Saint-Acheul comme à Issenheim : « Vienne le jour, s'il doit venir, où l'on aura brisé tous les liens de la vie naturelle! Allons, encore un peu de temps ; mais que le poids de la vie est donc accablant! Ce n'est point encore la patrie! O patrie! quand te verrons-nous? Si vous y arrivez avant le

pauvre voyageur que vous connaissez, appelez-le bien vite. Mais non, il vous laissera sur cette terre ; et ses jours, je l'espère, seront comptés avant les vôtres. Tout est bien, pourvu que nous vivions et mourions en Dieu. Souffrons et avançons toujours ; mourons et réjouissons-nous. ! »

Ainsi, tout faisait désirer au P. de Ravignan ses retraites spirituelles : sa piété filiale pour saint Ignace, son estime et son amour pour les Exercices, son attrait pour l'oraison et son besoin du silence. D'après la règle, une retraite par an, c'est assez pour les autres ; c'était trop peu pour lui : il lui en fallait deux. L'obéissance lui permit cette pieuse singularité.

Quand, d'accord avec son supérieur, il avait une fois fixé son jour et son heure, rien au monde n'arrêtait sa résolution ; de gré ou de force, il fallait faire place à la retraite. Avant et après la semaine donnée à Dieu, il redoublait de vigueur pour prendre de l'avance ou pour se remettre au courant des affaires ; une fois en solitude, une consigne inviolable l'abritait contre le monde, interceptait même une parole écrite. Il tenait tant à se trouver seul avec Dieu seul qu'il ne voulait pas même voir ni être vu.

Il restait ordinairement à Paris pour ses retraites

d'hiver, mais enfermé à double clef; il fermait non-seulement la porte de sa cellule mais aussi celle de son antichambre. Il ne paraissait point au réfectoire avec la communauté; il obtenait la permission d'aller à la seconde table, parce que le repas y dure moins qu'à la première et qu'alors le silence lui valait mieux que la lecture. Ses Frères le voyaient seulement passer comme une ombre dans le corridor qui menait de sa chambre à la chapelle.

Mais, hors de Paris, pour les retraites d'été il se donnait plus de latitude. Une fois, à Notre-Dame de Liesse, il passa huit jours, depuis le matin jusqu'au soir, dans une petite tribune en face du tabernacle. Quand il était à Saint-Acheul, il partait seul avec un bon frère coadjuteur, et s'en allait une demi-lieue plus loin à la petite campagne de Cagny, modeste villa des novices. « Je me sauve dans cette solitude, disait-il, seul avec le saint Sacrement, pour n'y voir et n'y entendre personne pendant huit jours. »

Les moindres circonstances décèlent quelquefois un caractère, et l'homme se manifeste d'autant mieux qu'il se croit moins observé. Telle était dans le P. de Ravignan l'habitude de la règle que pour lui seul il fallait à Cagny que tout se passât comme pour une communauté. La cloche devait donner le signal de tous les exercices de la journée, depuis

quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Au réfectoire le Frère voulait servir, mais le Père le faisait asseoir auprès de lui, et ils prenaient leurs repas ensemble sans jamais dire un seul mot.

En Alsace, le P. de Ravignan trouvait mieux encore, il écrivait d'Issenheim : « J'entre en retraite demain au soir à Thierbach. Quel bonheur ! tout seul, dans la montagne, au milieu des sapins, avec le saint Sacrement, avec la sainte Vierge. Là, près de son antique sanctuaire, très-vénéré dans ce religieux pays, est une maison délabrée, tenue à loyer pour les congés et les vacances des novices. Le bon P. Maître m'accorde d'y habiter pendant huit jours avec un Frère pour compagnon. Vous savez si j'aime la solitude! »

Pendant ces retraites de Tierbach, quelquefois le P. de Ravignan sortait dès le matin, un morceau de pain dans la poche, le livre des Exercices sous le bras, après avoir prévenu le Frère de ne l'attendre que pour le soir. Tout le jour il méditait et priait sur la montagne, au milieu du grand silence de la nature, tantôt assis sur un sommet, tantôt se promenant sous les forêts de sapins. Vers l'heure de midi, il descendait dans la vallée, trempait son pain dans l'eau d'un torrent; et, après cette réfection que saint Antoine n'eût pas désavouée, il regagnait

les hauteurs. Dans cette famille du noviciat qui voit tous les deux ans une génération nouvelle, c'est maintenant une tradition : les anciens ne manquent pas de montrer aux nouveaux la croix du P. de Ravignan. C'est qu'il allait souvent s'asseoir au pied de cette croix dans ses promenades solitaires.

Dans ses retraites, il n'avait qu'un livre, le livre des Exercices; il ne concevait même pas qu'un jésuite pût alors avoir besoin d'autre chose, si ce n'est du Nouveau-Testament et l'Imitation de Jésus-Christ. « C'est notre livre, disait-il, notre patrimoine et notre trésor; tout est là pour nous. Croire qu'on le sait trop bien, c'est montrer qu'on ne le comprend pas. Ce livre-là ne s'use point; il est comme l'Évangile, toujours nouveau. Plus on y cherche, plus on y trouve; et mieux on le possède, mieux on sent tout ce qu'il reste de chose à y apprendre. » Il méditait aussi l'Institut pendant ses retraites; mais sans sortir du livre des Exercices où l'Institut de saint Ignance se retrouve tout entier, avec son esprit, ses moyens et sa fin.

Du reste, il avait une telle habitude de l'oraison qu'il ne déterminait point, comme on a la coutume de le faire dans le règlement des retraites, le nombre ni la durée des méditations. Il avait coutume de n'en faire qu'une seule, mais une seule qui prenait

toutes les heures de la journée ; il la commençait le matin, et d'une haleine il la poussait jusqu'au soir, sans aucune fatigue de tête, avec un vrai repos pour son cœur.

Dans la marche des Exercices, fidèle à la prescription de saint Ignace, il insistait sur un objet jusqu'à ce qu'il eût obtenu son effet propre et produit une conviction intime, un sentiment profond et une résolution complète. Il laissait son âme sous l'impression de la vérité tant qu'elle n'était pas ou brisée par le repentir, ou établie dans l'indifférence, ou livrée au sacrifice, ou échauffée par un généreux amour.

Pour donner une idée des sentiments que le P. de Ravignan emportait de ses retraites, je ne puis mieux faire que de citer quelques-unes de ses confidences.

« J'arrive de ma solitude ; mon âme est profondément calme, s'abandonnant à la conduite de la grâce, allant à l'aveugle, avec le sentiment profond de sa misère, mais avec une confiance douce, pleine et entière. »

Une autre fois il disait : « En revenant de ma promenade et douce solitude, j'éprouve le besoin de vous écrire. O mon père ! Dieu est bon, mille fois bon pour son indigne serviteur. Ces jours de silence

et de prière se sont écoulés dans la paix et la consolation, non pas cependant sans un repentir profond de mes péchés, des torts si graves de ma longue vie. Mais il faut que je le reconnaisse, en m'abîmant au sein des miséricordes infinies de mon Dieu, tous ces jours ont été calmes, ont été placés sous une douce influence de la grâce. Puissé-je lui avoir donné, livré mon âme tout entière! puissé-je réparer le passé, me dévouer, obéir, asservir et assouplir ma rebelle nature! »

A la fin d'une autre retraite, il écrivait à son supérieur : « Il me semble, en présence de Notre-Seigneur et dans la paix, devoir vous adresser quelques lignes. Veuillez les accueillir avec bonté ; elles compléteront mieux que je ne saurais le faire de vive voix mon ouverture de cœur.

« Un besoin profond de mon âme est de demander, à genoux, pardon au meilleur des Pères de mes incroyables manquements à son égard. Leur souvenir est amer pour moi. Vous me croirez : ces grandes fautes sont les torts de mon détestable caractère, non de mon cœur qui est et sera toujours pénétré pour vous de la plus intime reconnaissance, de la plus religieuse vénération et des plus douloureux regrets.

« Je sens aussi, sous l'action de la grâce, que j'ai

une double prière à vous adresser. Vous daignerez l'exaucer; elle ne saurait être plus sincère, plus vive et plus pressante. Si la divine Providence ne change pas ma destination et me replace sous votre autorité paternelle, *je vous supplie instamment* de m'avertir toutes les fois que je me laisserais encore emporter par la violence de mon caractère, par mon orgueilleuse impatience, en présence de quelques contradictions. J'ai senti plus que jamais, dans ces jours de recueillement, combien j'étais étranger à ces vertus de charité et d'humilité que possèdent mes Frères; je l'ai déploré plus que je ne saurais le dire. Avec la prière, le remède sera d'être *averti* par mon supérieur, sans aucun ménagement. J'ose affirmer que, le moment de l'ébullition passé, votre avis sera ma lumière, ma force et ma consolation.

« Enfin je manque essentiellement d'esprit d'obéissance. Tout ce qui est essentiel me manque; je vous conjure, si je reviens sous votre conduite, de déterminer nettement ma position, mon ministère, mes œuvres. La prudence et le discernement ne regardent-ils pas uniquement les supérieurs?

« Pardon encore mille fois, mais daignez m'accorder ce que je vous demande. Voyez du reste dans cette communication du plus indigne et du plus triste de vos enfants, l'hommage véritable de son

repentir, de son dévoûment, de sa reconnaissance et de son respect. »

Il va sans dire que le supérieur n'avait rien à pardonner : dans ses rudes combats contre une nature violente, l'humble et fervent religieux ne sentait que des défaites, tandis que les autres n'y avaient vu que des victoires.

Malgré ce goût prononcé pour la retraite et le silence, le P. de Ravignan avait le besoin de communication. Sa confidence était à la fois réservée et prodigue ; au très-grand nombre il ne disait rien de lui-même, à un très-petit nombre il se révélait tout entier. Il accueillait en quelque sorte les premiers à la porte de son âme, il les arrêtait là ; il introduisait les autres et les faisait pénétrer jusqu'au fond de ses sentiments et de ses pensées. L'amour-propre, qui n'existait réellement pas pour lui, ne pouvait pas embarrasser la spontanéité de ces épanchements ; au contraire, il commençait toujours par ce qui l'affligeait et surtout par ce qui l'humiliait le plus. C'est en effet de son humilité que provenait en partie, je le crois, ce besoin d'intimité. Ne pouvant pas dire à tout le monde tout ce qu'il pensait de lui-même, il se déchargeait du moins quelque part ; et, pour nous servir de son langage, dans l'aveu de ses misères il trouvait un dédommagement et

une consolation. « Ces communications intimes disait-il, apportent une grande douceur dans ma triste vie. »

Cependant le P. de Ravignan, destiné à un continuel martyre du cœur, devait être mortifié là même où il était consolé. La grâce lui reprochait quelquefois cet allégement; et tantôt elle lui retirait, tantôt elle lui rendait la faculté d'en jouir. Constant à s'humilier de tout, il en acceptait la privation, comme le châtiment de ses fautes; et la liberté d'ouvrir son cœur, quand elle lui était rendue, lui semblait un appui accordé à sa faiblesse. Il écrivait à l'un de ses Frères qui était le confident de ses pensées et de ses peines : « Nous sommes séparés, nous l'étions presque déjà en présence l'un de l'autre ; car il était arrivé, par suite de mon indignité, que l'intimité religieuse de nos rapports avait fait place aux simples relations communes à tous. Mais la mémoire du cœur me reste, et je n'oublierai jamais votre patience et vos bontés. »

Une fois seulement il fit entendre que la suspension de l'intimité première lui était sensible, mais il ne tarda pas à désavouer l'expression de son regret : « Je rétracte de la manière la plus absolue l'espèce de plainte que je me suis permise l'autre jour. J'ai bien mérité d'être privé de toutes sortes

de consolations : elles doivent m'être retirées à cause de mes péchés sans nombre; je me suis rendu indigne par mon orgueil et mes révoltes odieuses de ces communications intimes. Rien ne doit, ne peut même être changé à ce qui existe maintenant entre nous. »

Dans une autre lettre il lui annonçait au contraire le besoin et le désir de renouer les anciens rapports : « J'ai recouvré une faculté libre à votre endroit. Mon bien-aimé Père, votre souvenir, votre nom m'est secourable. Oh ! supportez le plus indigne, mais le plus dévoué de vos frères et enfants. »

Il écrivait encore dans le même sens au sortir d'une retraite : « Après de longues amertumes, après les étreintes justement subies par ma pauvre âme, après l'empire presque permanent d'une espèce de désolation, Dieu a voulu que, sous l'action de son esprit consolateur, votre souvenir fût constamment présent à mon cœur; et je ne puis pas ne pas y voir un dessein marqué de Notre-Seigneur, avec tous les signes de sa lumière et de sa bonté. Oui, dans la paix et avec mes regrets, je vous retrouve, moi le plus indigne de vos enfants, comme le père et l'ami de mon âme. Serait-ce donc un désir, un espoir venu de Dieu? Je n'en puis douter. O mon bien-aimé Père! je *dois* vous demander de

vous charger encore de toute ma confiance. Dieu me rend cette liberté, ce bien qu'il m'avait ôté, que j'avais trop mérité de perdre. Dites oui, *fiat!* Père béni, rien n'est plus tendre que mon respect. »

Les attraits et les répugnances du P. de Ravignan ont dû faire pressentir les voies par lesquelles Dieu mena son âme. Elles pourront paraître formidables. Je ne sais si le monde, qui ne les a jamais connues, pourra les comprendre; mais j'ose croire qu'il saura les respecter. Les âmes chrétiennes qu'elles scandaliseraient auraient oublié le désert où Jésus voulut être tenté par le démon, le jardin de Gethsemani où il fut assailli par d'ineffables tristesses, le Calvaire où il parut abandonné de Dieu. Un chrétien, dit saint Augustin, doit souffrir plus qu'un homme, un saint plus qu'un chrétien vulgaire, parce que les épreuves sont en proportion des ressources, des professions et des destinées. Donc que personne non plus ne s'effraye : le ciel, dans sa sagesse et dans sa bonté, n'a pas coutume de traiter les faibles comme les forts; et Notre-Seigneur, lorsqu'il oblige une âme à boire au calice de ses amertumes, lui fait trouver au fond la douceur et la paix.

Sans doute les tribulations du temps ne peuvent être que momentanées, selon la consolante expression de l'Apôtre, mais il faut avouer qu'elles pa-

raissent bien longues, quand elles durent autant que nous. Eh bien! le P. de Ravignan a souffert beaucoup et toute sa vie. La solitude allégeait un peu sa peine, mais sans la faire disparaître; et si l'oraison fortifiait son âme, c'était au milieu des désolations. La maladie seule faisait une diversion assez efficace, parce qu'elle substituait un tourment à un autre, la souffrance du corps à celle du cœur. Le travail ne devait-il pas aussi le distraire? Je l'aurais cru; il n'en était rien. Même dans le feu de l'action, il restait sous le coup de l'épreuve, et avec toutes ses amertumes, souffrant deux fois alors, et de son intime douleur, et de la violence qu'il devait lui faire.

Mais comment dirai-je le nombre, le genre et l'excès de ces mystérieuses tortures? Leur spectacle me faisait mal, et leur souvenir m'émeut encore. On ne dirige point les âmes, je le sais, sans assister à des épreuves; mais, je l'atteste, parmi toutes celles que j'ai rencontrées *dans le chemin, je n'ai point trouvé de douleur comparable à la sienne*. Sa vie ne fut qu'une lutte incessante contre sa nature, contre l'enfer et contre le ciel lui-même.

Le P. de Ravignan peut être donné pour exemple à ceux qui cherchent une excuse dans la rébellion de leur caractère et de leur tempérament. Il ne

laissait rien percer au dehors de ses luttes avec lui-même, tant il possédait son âme dans une patience énergique: on ne voyait donc que la paix où il n'y avait que la guerre. Il ne fallut rien moins qu'une forte et constante volonté, soutenue par la grâce, pour dominer une indomptable nature. Je ne crois pas qu'on lui ait reproché de s'être trop ménagé; pour moi, je l'aurais plutôt blâmé de faire de la violence contre la violence et de retomber ainsi dans le défaut dont il voulait sortir. Il s'est mille fois vaincu et enchaîné, il a mille fois terrassé, brisé en lui l'orgueil et la colère, il a rassasié son cœur de mortification et d'humiliations; et cette terrible nature, sans cesse abattue, se redressait toujours; et quand elle devait être au moins épuisée par tant de coups, affaiblie par l'âge qui use en nous tout le reste, elle reparaissait verte encore et ardente de jeunesse.

Aussi le vainqueur attristé de ces luttes perpétuelles et pour lui sans résultats sensibles, disait-il en gémissant : « Hélas! quelle est donc ma misère! et quelle sera ma destinée! Je n'ai pas encore le premier élément d'une seule vertu, et je porte encore en moi le germe de tous les vices. A mon âge j'ai les défauts d'un enfant; je n'ai donc rien fait, et je devrais commencer quand je vais finir. » Il

oubliait donc pour lui-même ce qu'il savait si bien pour les autres, que les mérites se multiplient avec les victoires, et que Dieu laisse souvent à ses âmes les plus choisies des défauts à combattre pour les obliger à s'humilier et à se vaincre.

Mais le P. de Ravignan avait en même temps à lutter contre un adversaire plus redoutable encore que sa propre nature. Dans les assauts que lui livrait l'enfer, sans doute la grâce venait établir l'équilibre, mais il avait la vertu du secours sans la sentir, tandis qu'il sentait très-bien la puissance de la tentation. Dès qu'on pénétrait dans son intérieur, on reconnaissait, d'une part, cette action étrangère que subissaient, bon gré, mal gré, toutes les parties inférieures de son âme; et, d'une autre part, au milieu de ce bouleversement, on découvrait toujours la volonté, intacte et robuste, retranchée à la cime de l'esprit avec Dieu et la liberté. Le Seigneur avait donné carrière à l'ennemi de la nature humaine; et, si on peut le conjecturer d'après la violence de l'attaque, je croirais volontiers que Satan aurait jugé digne de lui de se mesurer avec un tel athlète ou de se venger du moins d'un tel apôtre.

Une troisième lutte surpassa les deux premières. Au milieu de toutes ses peines, le P. de Ravignan

aurait été heureux si Dieu avait paru content de lui. Mais le bon Maître lui-même désolait son serviteur dévoué; le ciel n'était pas seulement fermé et comme d'airain, il semblait armé et menaçant. Il est pénible assurément, quand on n'a aucune jouissance de la nature, de n'avoir non plus aucune joie de la grâce et de se voir délaissé même de Dieu. Toutefois, lorsqu'on aime beaucoup, ce n'est pas là ce qui fait le plus souffrir; ce qui tourmente une âme généreuse et dévouée à Dieu, c'est la crainte de l'avoir offensé. On s'impute, comme si on en était la cause volontaire et responsable, les impressions qui naissent de la nature ou qui proviennent de la tentation, ou du moins on ne sait pas bien si on ne doit pas se les attribuer; et dans cette douloureuse incertitude, l'humilité s'incline naturellement vers la sévérité. De là résulte la confusion d'une faute qu'on croit avoir commise ou la frayeur d'une faute à commettre. Or, tel était l'état habituel du P. de Ravignan; il acceptait bien l'agonie, mais pouvait-il accepter le péché?

Il ne confiait qu'à son supérieur tout ce qu'il eut à subir d'humiliations et d'angoisses dans ces trois luttes, souvent réunies : « Personne, disait-il, ne se doute de ce que je souffre, ni pour l'âme ni pour le corps. Je crois être même assez gai en appa-

rence. Avec tous les autres je me considère à cet égard comme avec des étrangers; vous seul ne l'êtes pas pour ma pauvre âme. » Il exigea que dans sa correspondance toutes les traces de ces communications fussent effacées. C'est par hasard que je retrouve et que je puis réunir quelques fragments d'une seule des lettres lacérées par son ordre. Je crois devoir, pour le bien de quelques âmes soumises aux mêmes épreuves, la tirer de l'oubli auquel il l'avait condamnée :

« Mon révérend Père, votre bienveillance, qui ne se lasse jamais, semblait se plaindre d'un intervalle de cinq ou six jours écoulés sans que vous eussiez de mes nouvelles. Hier je vous écrivis longuement, et me voici vous écrivant encore aujourd'hui. C'est que ma lettre se taisait sur les tourments que j'endure et n'a servi en rien à me soulager. J'essaye, en vous déclarant tout ce que j'éprouve, de trouver un peu de calme et de relâche.

« La vérité est que je suis plus agité, plus mal que jamais. Non : des matières grossières, une lie incandescente, soumise à l'action d'un feu terrible, ne représentent pas plus de mouvement, de violence, d'ébullition que mon âme; c'est la mer en furie, ou le fourneau d'une forge en combustion.

« Pardon, ô mon Père! si je parle la langue de la tentation; daignez l'écouter et la supporter un instant :

« A quoi sert-il donc de se soumettre, de se renoncer, d'obéir aveuglément? où trouvé-je appui, lumière et direction? Nulle part. Je me suis ouvert sans cesse pour me vaincre, pour trouver la paix, pour rencontrer un cœur qui comprît et qui sympathisât à mes douleurs; j'ai épuisé les ouvertures de conscience, je me suis livré avec excès aux avis; rien qui m'éclaire et me guide. »

Ainsi, dans la tourmente et l'obscurité de l'épreuve, le religieux était en proie aux contradictions étranges des deux volontés qui luttaient en lui. Il nous a fait entendre la voix du tentateur, écoutons la sienne :

« Mon révérend Père, ajouta-t-il aussitôt, ceci est folie, langue de Satan. Ni ma raison, ni ma liberté, ni mon cœur, ni le moindre consentement n'y ont eu part. Ce n'est pas moi, mais c'est en moi. Jugez de mes tortures en songeant à la violence de ma nature. La foi, la vocation, restent intactes. La foi, la foi que je veux seule considérer dans ma position d'inférieur, me retient dans un respect vrai, voulu, à l'égard de mes supérieurs, pour la partie du moins spirituelle et libre de mon âme. Je

vous vénère, je vous chéris le plus tendrement, le plus inviolablement qu'il est possible. Ma douleur, au souvenir de mes inconcevables écarts, est vivante, est profonde, et je souffre le martyre. Je ne vois pas, je ne raisonne pas; je ne peux pas prier, et mille fois je m'élève à Dieu. Révolté, je m'humilie; je me soumets, je ne veux rien, je ne demande rien.

« Au lieu de tout cela, mon révérend et trop bon Père, mettez que mon âme blasphème Dieu, qu'elle le maudit, le hait en l'aimant, en l'adorant, et je crois que vous aurez le point juste de comparaison pour mon état.

« O mon bien-aimé Père! qu'allez-vous penser? qu'allez-vous dire? votre indigne et malheureux Frère, qu'est-il? L'objet le plus digne de mépris, mais aussi de pitié; car il souffre étrangement.

« Vous enverrai-je cette lettre? est-ce que ce n'est pas à la fois un traité et un exemple d'aliénation mentale ou de possession diabolique? quand serai-je délivré? Mon Dieu, quand vous voudrez.

« Ces folies racontées et que j'abhorre, tout en leur donnant tant de fond par ma nature, m'ont soulagé; je suis mieux. Bénissez-moi, ô mon Père, et priez pour moi! »

Le lendemain, le pauvre Père reprenait la plume:

« Cette lettre si triste était écrite hier soir. Quelques heures de repos cette nuit, l'oraison de ce matin, la sainte messe, la fête de sainte Thérèse, mon profond et tendre attachement pour vous, mon abandon entier entre vos mains, dans votre cœur si patient de père et d'ami, une faible lueur de grâce, m'ont rendu un peu de liberté et de calme. J'ai hésité longtemps à vous envoyer ces pages étranges, il me semble que je dois le faire pour m'humilier... Hélas! ne vous affligez pas, ne m'en veuillez pas ; non, non, ce n'est pas moi qui déraisonne et blasphème ainsi : j'ose l'affirmer devant Dieu. Je vous aime et vous vénère, je vous désire tous les biens, toutes les grâces; je pleure et déteste mes torts, si graves, si réitérés, si incroyables, après toutes vos bontés sans mesure. La Compagnie, mes supérieurs sans exception, je leur suis lié, attaché, et veux l'être, de cœur et dans la foi, jusqu'à la mort.

« Je devrais vous parler ainsi à genoux, pour confesser tout ce qui est volontaire et coupable dans ces choses, prêt à paraître devant Dieu pour être jugé. Ma conscience peut se tromper ; jugez-moi, mais pardonnez-moi et ne m'abandonnez pas : je souffre la tourmente et l'orage.

« Vous savez tout, mon révérend et bien aimé Père; je serai plus tranquille, je pourrai mieux en-

core répondre à l'ennemi : le Père le sait, l'ami le sait. *Fiat!*

« Oui, j'ose, indigne et misérable, me reposer en vous. Bénissez-moi, pardonnez-moi avec la grande miséricorde de votre cœur.

« Adieu sur la croix! »

Pendant quelque temps, le P. de Ravignan écrivit tous les jours son bulletin spirituel; c'est ce qu'il appelait son journal. C'était pour décharger son cœur et pour mieux le révéler à son supérieur. Que je regrette maintenant ces nombreuses pages, tantôt douloureuses comme les Lamentations de Jérémie, tantôt ardentes comme les Élévations de sainte Thérèse! Tout a disparu dans les flammes, excepté cette terrible apostrophe : « Mon Dieu! je bénirai, j'exalterai votre miséricorde et votre justice. La honte a couvert mon visage, comme un sombre vêtement de deuil; le remords, comme une flèche aiguë, a pénétré mon cœur. Je pleure, je gémis, j'abhorre mes péchés, je me hais, me méprise, et je dis au démon : Oui, je suis plus vil que toi, ris bien de ma folie, de ma délirante et absurde niaiserie. Contemple ton triomphe; je suis digne de ta plus sanglante ironie... » Ces paroles ne sembleront pas trop étranges à ceux qui savent la langue des saints. Tous les jours, dans

l'excès de son humilité, saint François de Borgia passait une heure de son oraison à se mettre sous les pieds du démon, en se disant plus méprisable que lui.

Dans ces heures de crise il faut de l'industrie autant que de la patience. Que faisait donc alors le P. de Ravignan? il n'omettait aucun des moyens prescrits pour la conduite des âmes éprouvées. Plus que jamais fidèle aux conseils de saint Ignace dans les Exercices, il ne changeait rien, absolument rien à ses anciennes résolutions. Il priait plus qu'à l'ordinaire et ne travaillait pas moins. Quel que fût l'aspect du ciel ou l'état de son cœur, il allait dans sa voie du même pas et du même air, et jamais la bourrasque ne l'a fait rebrousser chemin ou dévier d'une ligne.

Toutefois, sans rien changer par faiblesse, il modifiait quelque chose par mesure de circonstance, variant ses moyens pour dissiper ou tempérer l'orage, et surtout pour écarter le péril. C'est à l'homme de s'aider, c'est à Dieu de le sauver.

Il essaya le système des mortifications corporelles et le poussa même avec une sainte colère jusqu'à l'extrémité, afin d'acheter la paix au moins avec du sang. Il s'arma contre les traits de l'ennemi de la terrible cuirasse hérissée de pointes de

fer, dont nous avons déjà parlé. Souvent il restait plusieurs jours de suite sans rien prendre, pas même une miette de pain et une goutte d'eau ; et ces jeûnes excessifs passaient inaperçus sous le prétexte de la migraine. Mais on le lui disait, et bientôt il le sentit lui-même : ces violences ne faisaient qu'irriter le mal au lieu de l'adoucir. Il n'y a point à se raidir contre Dieu ; l'homme ne lui force pas la main, mais il doit, dit l'Apôtre, s'humilier sous son bras puissant.

A l'inverse de certaines âmes désolées ou tentées qui dissimulent leur peine par amour-propre à ceux qui auraient grâce pour la connaître, tandis qu'elles manifestent leur mauvaise humeur par faiblesse à ceux qui n'ont pas besoin de la sentir, le P. de Ravignan, avec la naïveté d'un enfant, se révélait tout entier à ceux qui avaient la garde de son âme ; mais, avec la constance d'un homme, il paraissait devant les autres toujours calme, libre et serein. On croyait qu'il avait franchi et dépassé tous les orages ; c'est que battu plus qu'un autre par la tempête, il agissait comme s'il l'avait eue sous les pieds. Quand il avait à prêcher dans cet état violent et sous la pression de l'angoisse, la paix et l'onction semblaient déborder de son âme. Mieux que jamais, avec une parole abondante et sympathique, il ra-

nimait les défaillances, apaisait les agitations, consolant d'autant mieux les autres qu'il était moins consolé lui-même. Quelqu'un s'en étonnait : « Que voulez-vous, lui répondit-il, ce n'est qu'un phénomène ; je ne suis qu'une machine. Je ne sais pas ce que je vais dire, je ne sens pas ce que je dis. Il y en a un autre qui parle par moi et qui fait tout le reste. »

Une fois seulement, comme il était au plus fort de ses peines, sa parole, dans une exhortation à ses Frères, parut assombrie ; il s'éleva d'un air courroucé, non pas sans doute contre la vraie et sainte confiance, mais contre la confiance illusoire et présomptueuse ; cependant il eut de l'exagération dans la forme, et peut-être quelque inexactitude dans le fond de sa doctrine. Il était alors supérieur de la maison de Paris, mais il avait un supérieur à Rome qui fut averti, et qui lui écrivit aussitôt : « J'ai entendu dire que vous avez une fois parlé de manière à faire croire que, dans les Exercices de notre saint Père, vous ne voyez que la justice de Dieu inculquée ; et que, par conséquent, vous y voyez la crainte bien plus que la confiance. Oh ! mon cher Père, c'était bien là un effet de la désolation ! Non, non. Sans doute, la crainte aussi et d'abord, c'est l'aiguille qui perce ; mais le fil doit la suivre, et ce fil est la confiance ; Dieu la demande

bien plus encore que la crainte, et c'est elle qui rend enfin la crainte vraiment salutaire. » Le P. de Ravignan reçut cette petite leçcn si paternelle avec humilité et joie; il aimait plus que personne à être averti. Que de fois il a dit à ses supérieurs : « Reprenez-moi, faites-le souvent et sans crainte! cela me fait du bien et me donne de la consolation. »

Plein de vénération pour le R. P. de Roothaan, l'humble religieux lui avait révélé toute son âme, lui avait souvent demandé des consolations et surtout des conseils. Les réponses à ses lettres le ramenaient constamment à la patience et à la confiance : « Vous m'avez parlé de vos peines, mon bon Père; ce sont là des épreuves et un grand moyen de sanctification. Je vous conseille de lire l'admirable chapitre deuxième de l'Ecclésiastique : *Sustine, sustine*... avec ce qui suit sur la confiance en Dieu. Allons, mon Père, chantez de cœur : *Misericordias Domini in æternum cantabo!* Eh quoi! ne trouvez-vous pas que le Seigneur nous a fait miséricorde? Confiance donc, confiance! Vous en avez besoin pour vous-même et pour les autres; c'est par là que vous glorifierez Dieu.

« Pardonnez-moi cette expression qui part du cœur ; je vous aime trop pour ne pas souffrir beaucoup en vous sachant dans ces peines intérieures.

S'il est dans les desseins du Seigneur que vous les souffriez, il faut bien courber la tête, mais en disant : *Redde mihi lætitiam salutaris tui.* Il faut bien que l'huile, *oleum lætitiæ,* surnage toujours, oui toujours. »

Le R. P. Roothaan lui avait adressé la lettre suivante, dès 1849 : « La fête de Saint François Xavier dure encore à l'heure où je vous écris. Vous connaissez mes vœux pour vous. Oui, *attendez*, au milieu de vos épreuves. *Omnes qui te expectant non confundentur.* Vous remercierez un jour le Seigneur de tout cela ; n'en doutez pas. Je vous conseillerais aussi la lecture de Blosius, surtout son *Canon vitæ spiritualis.* Cette lecture a fait du bien à des personnes de ma connaissance, qui se trouvent dans un semblable martyre. Le cœur de Jésus donne du sang ; celui de Marie, quoique percé, n'en donne pas ; c'est notre martyre au défaut de l'autre. *Fiat ! Amen !* »

Tels étaient, du reste, les sentiments du P. de Ravignan lui-même ; et si nous avons cru pouvoir révéler les impressions étrangères qu'il subissait sans les accepter, nous devons bien plutôt manifester ses dispositions personnelles, qui furent d'autant plus méritoires qu'elles étaient moins sensibles.

« La foi nue, disait-il, la foi sans consolation,

sans lumière, dans une disposition d'attente et d'abnégation, est donc quelquefois l'état de l'âme; eh bien! attendons et espérons. Quand la croix revient plus poignante, courbons-nous profondément pour la recevoir, ne négligeant aucun bien qui soit réel ou à faire; et enfin abandonnons-nous.

« La paix et l'amertume ont leurs douceurs dans la prière et la souffrance. Il faut en venir à se passer de toute consolation, si tel est le bon plaisir de Dieu. Tout passe, excepté la divine charité qui nous presse jusqu'à ce qu'elle ait consumé notre vie. Mais qu'une fidélité humble, constante, dévouée, est difficile!

« Que sommes-nous donc? qu'y a-t-il en nous qui repousse l'union divine? pourquoi ces révoltes odieuses, ces chagrins incommensurables et sans remède? qu'est-ce à dire? mon Dieu, vous m'avez donc délaissé? Mais brûlez, consumez, broyez, anéantissez tout en moi, pourvu que je vive pour votre gloire et votre amour. Eh bien! portons notre croix, soyons doux envers la tourmente. Si nous pouvions ainsi mieux honorer, mieux aimer notre Maître, que nous serions heureux! En parlant ainsi, je m'encourage et me sens consolé.

« Quoi que nous puissions ressentir, quel que soit notre état intérieur, il faut croire, croire par

la foi la plus haute et la plus ferme, que Dieu nous aime, nous protége, nous conduit au terme avec une tendresse et une sollicitude infinies.

« Répétons encore ce que nous savons déjà : la patience nous est surtout nécessaire dans les désolations et les épreuves extrêmes ; saint Paul le dit, et il ajoute que la patience renferme, porte en elle-même l'œuvre de la perfection. Je le crois bien ; la patience est difficile et méritoire.

« Plus je vais moi-même dans mes pauvres, mes chères voies, plus je sens avec paix, avec consolation, qu'il faut souffrir. Cette parole est dure, et cependant c'est l'amour le plus tendre, le plus miséricordieux de Notre-Seigneur qui nous l'impose. Le chapitre second de l'Écclésiastique est souvent ma ressource, puis le *pater*, le *fiat!*.. O Dieu ! puissions-nous vous aimer ! Après tout, cette voie amère a son terme ; nous y arriverons. Allons toujours avec confiance et soumission ; la soumission est tout ! »

Une personne qui entendait le P. de Ravignan parler de cette confiance en Dieu, inaltérable en toute hypothèse, s'avisa de lui dire un jour : « Eh ! mon Père, si Dieu vous ôtait votre confiance même ! » La réplique ne se fit pas attendre, elle jaillit du cœur comme un trait : « Si Dieu m'ôtait ma confiance même, eh bien ! je l'aurais encore. »

Les lignes suivantes, écrites par le religieux ainsi éprouvé, vont résumer en quelque mots le douloureux état de son âme et la généreuse disposition de son cœur : « Pour tout je m'abandonne à la tendre et forte volonté de mon Dieu. La paix est en haut non en bas ; elle est bien haut, là où Jésus réside, où l'esprit se perd et perd aussi son corps, ses sens avec le goût de cette misérable terre. Si on pouvait régner sur soi, sur le péché, sur la souffrance, de ce sommet élevé de la pure foi et de la contemplation spirituelle ! Mais, n'est-ce pas, mon Père, on souffre dans cette suspension ; on y souffre beaucoup, on n'y arrive et l'on ne s'y maintient qu'en s'arrachant violemment à soi-même ? Mais comme on y est libre ! comme on y est tranquille, heureux ! Je déraisonne peut-être ; vous me le direz. »

Tant de souffrances, qui ont aujourd'hui leur terme, eurent-elles autrefois d'heureux résultats, et quel profit le patient religieux en a-t-il tiré avant d'en recevoir la récompense ? Comme on épure l'or par le feu, comme le diamant se polit par de longs et durs frottements, il paraît manifeste que le Maître souverain des cœurs, après avoir épuisé son serviteur par l'apostolat, voulut achever de purifier et d'embellir son âme par le martyre intérieur. La patience devait consommer sa vertu,

centupler en peu de temps ses mérites et sa gloire future. La croix n'est pas un arbre stérile; tout ce qu'elle touche, elle le féconde, et le ciel n'accepte que les fruits qu'elle a consacrés.

Le P. de Ravignan jusque-là n'avait guère tenu à la vie, mais depuis il la tolérait à peine; de l'indifférence il en vint presque à l'horreur; et tandis que les autres ont besoin de toute leur force pour se résigner à mourir, il avait besoin de toute la sienne pour se résigner à vivre. Dans l'abîme d'amertume où il se trouvait plongé, tout lui devenait amer. Cependant le véritable et sérieux motif de ses longs ennuis c'était, non pas la tristesse de souffrir, mais la crainte de pécher à toute occasion. Un jour il écrivait près du lit d'un de ses Frères, qui était à l'agonie : « Il y a ici un mourant, ah! s'il y en avait deux, et que je fusse le plus avancé!.. Permettez à un vieux pécheur d'appeler la mort... Mon Dieu ! je voudrais mourir, c'est tout simple ; mais je m'abandonne au cours du fleuve qui me porte. »

Détaché de la vie, le P. de Ravignan le fut bien plus encore de lui-même; un abîme d'humiliation fut appelé dans son âme par un abîme de souffrance. Dans l'absence de la grâce sensible et sous l'impression des peines intérieures, le juste

n'a plus conscience de sa vertu et se méprise aisément lui-même.

Avec l'humilité, toutes les vertus se purifient et se perfectionnent dans le creuset de la tentation; et la croix seule peut imprimer le sceau du surnaturel, le signe du chrétien.

Enfin c'est au prix de ses douleurs que le P. de Ravignan acquit ces trois choses qui rendirent son ministère si sûr et si doux, la science des voies de Dieu par son expérience personnelle; l'indulgence avec laquelle il jugeait tous les autres meilleurs que lui; la compassion qu'il ressentait pour des épreuves semblables aux siennes.

CHAPITRE XXVII

Physionomie du P. de Ravignan.

L'histoire de son portrait. Ses traits, son attitude, sa parole et ses manières. Caractère modeste, énergique, aimant. Mort de quelques-uns de ses amis.

La physionomie est le reflet de l'âme; rien n'est donc plus naturel que de passer des habitudes intimes du P. de Ravignan à leur expression par les traits de son visage, par ses gestes et son regard, par le son de sa voix, par ses manières de parler et d'agir. Cette seconde étude non-seulement nous fera voir une parfaite harmonie entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, mais en outre elle nous donnera, comme la précédente, l'occasion de compléter notre tableau par de nouveaux détails et par ces nuances plus délicates qui achèvent une peinture. La mort viendra ensuite donner le dernier coup de pinceau, en faisant briller sur cette figure ter-

restre et passagère l'idéal du ciel et de l'éternité.

La physionomie du P. de Ravignan ne peut plus être oubliée ; elle reste vivante dans une gravure où l'artiste s'est élevé à la hauteur du modèle. Quelques personnes se sont étonnées que l'humble religieux eût consenti à poser devant un peintre. Nous devons à la vérité de déclarer que ce n'est pas à lui qu'en revient la faute ou le mérite.

On n'avait jusque-là que d'indignes images, qui le défiguraient au point de le rendre méconnaissable et même ridicule. Il était temps de le saisir : il allait nous échapper ! Un jour son supérieur lui en parla ; il trouva de la résistance, il s'y était bien attendu, il insista : « Rappelez-vous, mon Père, lui dit-il, qu'étant supérieur, vous avez imposé la même corvée au P. Varin, et que le bon vieillard, avec la grâce d'un enfant, se contenta de répondre : « Eh bien ! tant qu'à faire, je vais faire de mon mieux. »

— Aujourd'hui je vous rends la pareille, ou plutôt j'exige bien moins que vous n'avez exigé. Il ne s'agit plus de poser devant un peintre, mais de passer seulement quinze minutes chez un photographe. » Le religieux obéit. L'opération réussit à merveille ; et, pour donner au dessin, avec la couleur, l'expression et la vie, madame Juliette de Bourge voulut bien offrir son habile et gracieux pin-

ceau. A l'aide de cette photographie, elle fit une charmante miniature sur ivoire. C'est d'après ces deux seules données qu'on dut faire le portrait; mais un des plus habiles et des plus renommés graveurs de Paris, M. Martinet, se pasionna pour son sujet, et après trois mois de travail, le résultat fut un chef-d'œuvre dont la perfection a figuré parmi les titres qui ont valu à son auteur un fauteuil à l'Institut.

Prise dans son ensemble, la physionomie du P. de Ravignan réunissait la noblesse et une grâce toute virile. Elle était belle de près comme de loin : en présence, on était charmé de la finesse des traits; à distance, on était frappé de la grandeur des lignes. « Quand on voyait paraître en chaire, a dit M. l'abbé Bautain, cette belle figure, sévère, recueillie et comme stigmatisée par les traces de la mortification, on était déjà saisi de respect, rempli de confiance, et tout disposé à entendre le ministre de Dieu, non pour jouir de sa parole, mais pour en profiter. Puis, quand il commençait à parler, les premiers accents de cette voix si grave qui s'harmonisait si bien avec la majesté du temple, vous pénétraient tout aussitôt d'une sainte vénération et excitaient dans l'âme une sorte de frisson. Je n'ai jamais entendu le P. de Ravignan à Notre-Dame sans éprouver cette impression première, et, à mon sens, c'était l'exorde le plus

magnifique et le plus efficace de ses discours. »

C'est dans la pose noble et ferme de la tête, dans le regard ardent et profond qu'apparaissait surtout la grandeur de son caractère. Sur son front large et élevé résidait la force. Son œil, d'ordinaire attrayant et suave, avait les éclairs du génie, du zèle et, au besoin, de la menace. Son air habituel était grave et austère, mais son sourire était gracieux et prévenant. Mgr d'Orléans a dit de lui avec justesse que *la douceur, qui était le plus vif reflet de son cœur, respirait dans son regard et sur ses lèvres.*

Qu'on ajoute à cette double expression de vigueur et de suavité un air de noble franchise, de sympathie cordiale, de parfaite assurance dans toutes les circonstances de la vie, d'aimable aisance dans tous les rapports avec le monde, de fierté naturelle subjuguée par l'humilité religieuse, et l'on comprendra que cette grande et aimable figure devait frapper la foule et s'imprimer dans toutes les mémoires.

La parole repondait à la physionomie. Le P. de Ravignan, dans ses discours et ses entretiens, avait un attrait tout particulier; le son de sa voix était si grave et si doux, son ton était si positif et si ferme, son élocution si nette et si animée, qu'il paraissait fait pour être écouté. Dans son langage, même familier, il y avait encore un peu de solennité, ou du

moins une dignité pleine de naturel ; mais en même temps une simplicité aimable, une vivacité expressive et intéressante, je ne sais quoi de vrai, de franc et d'affectueux. Sa conversation ne fut peut-être pas moins éloquente que sa prédication ; et, comme saint François Xavier, il excella dans les entretiens apostoliques.

Le P. de Ravignan avait encore retenu de ses manières distinguées d'autrefois tout ce qui pouvait s'allier avec sa profession et décorer en quelque sorte une personne religieuse. Très-simple et même très-pauvre dans ses vêtements, mais excessivement propre et toujours bien tenu ; grave et modeste dans la composition de son tout extérieur, mais d'une politesse antique et d'une grâce vraiment rare avec ses Frères comme avec les étrangers, il avait su fondre ensemble deux attitudes, l'une d'un parfait gentilhomme, l'autre d'un homme de Dieu.

Quant à son humeur, le P. de Ravignan couvrait un fond très-sérieux de toutes les formes de la gaîté. Il savait à propos mettre de côté la gravité naturelle de son esprit ; et comme s'il n'avait eu rien à faire, rien à souffrir, ne laisser voir que l'allégresse et l'enjouement. Il avait même de l'entrain ; ainsi, dans les récréations communes, il concourait au charme du délassement religieux, en racon-

tant avec intérêt, en plaisantant avec grâce ; il stimulait même quelques-uns de ses Frères et les obligeait par des saillies spirituelles à s'égayer avec lui.

Complétons notre étude sur les habitudes extérieures du P. de Ravignan, en passant de l'expression de ses qualités naturelles à celles de ses vertus ; et nous verrons sa fierté d'âme, son énergie de caractère, sa tendresse de cœur, modifiées et tempérées par l'humilité, par la charité, par les pensées de la foi.

Personne au monde n'a pu mieux peindre saint Ignace que saint François Xavier, personne n'ayant été plus à portée de le connaître et plus en mesure de le comprendre. Or, d'après les témoignages de l'histoire, comme on lui demandait ce qu'il admirait et ce qu'il aimait tant dans ce père de son âme : « Son caractère, répondit-il. Le caractère d'Ignace est un tout composé de trois choses : d'une humilité d'esprit incompréhensible, d'une invincible force d'âme, d'une bonté de cœur incomparable. A ces trois titres, je le proclame digne d'être aimé de Dieu et des hommes. »

Dans cette image se retrouve celle du P. de Ravignan. Est-il étonnant qu'un fils ressemble à son père? avons-nous besoin de rappeler qu'il ne s'agit point de comparer leurs vertus ni leurs mérites ?

Nous ne faisons pas un parallèle, mais un simple rapprochement. Autre chose est l'égalité, autre chose est la similitude.

La nature, en donnant au P. de Ravignan une âme énergique et fière, l'avait tempérée par la modestie; la grâce, en le faisant humble, perfectionna sa noblesse et son aménité. « Mon cher et excellent Père, lui écrivait un jour le général de la Compagnie, je ne trouve à reprendre en vous qu'un peu d'excès d'humilité; mais puisque ces sentiments, loin de vous porter à un certain découragement, ne vous inspirent, dites-vous, que la paix, la confiance et même la joie, je n'ai rien à dire. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* »

Dans l'ordre naturel, le P. de Ravignan ne tenait aucun compte de ses talents ni de ses qualités, n'attachait aucun prix à ses travaux ni à ses services. Jamais il n'en parlait le premier; et s'il était parfois interrogé, il répondait avec une modestie qui commandait la réserve, avec un laconisme qui réduisait au silence. Il n'y avait que des diminutifs dans ses comptes rendus. Voici par exemple, ses locutions les plus famlières : « Mes petites œuvres... mes petits travaux... ma pauvre parole... ma triste prose ,... cet ouvrage est ce qu'il y a de plus médiocre; si cela vaut la peine d'être nommé;...

si je sais faire quelque chose ;... je suis une vieille masure, pauvre et délabrée, je ne sais trop qui l'habite et je m'étonne toujours qu'on vienne frapper à ma porte ; je sais bien que je ne dis et ne fais rien qui vaille, un autre agit et parle sans doute pour moi ;... je ne suis qu'un misérable instrument, je ne suis même qu'un embarras et qu'un obstacle, et si Dieu se sert de moi, de mes lettres pour consoler, de mes paroles pour convertir, c'est afin de mieux manifester sa puissance dans ma nullité. »

Il est beau sans doute de parler ainsi, mais à la condition de penser comme on parle, Car on peut faire de l'humilité sans en avoir, et ne médire de soi-même qu'afin d'être vengé par les autres. La preuve infaillible qu'on est sincère, c'est de vouloir être traité en réalité comme on se traite en paroles, c'est d'accueillir les reproches et même les injures comme on se les inflige. Or, la conduite du P. de Ravignan est d'accord avec son langage : il y avait presque du plaisir à le reprendre, tant il en était heureux et reconnaissant.

On venait de l'avertir d'un petit défaut extérieur : « Pardon mille fois, répondit-il aussitôt, pour ce méfait et pour tant d'autres. Helas ! je ne fais que gâter l'œuvre de Dieu. Quelle bonté et quelle indulgence de me reprendre ainsi ! Vous

m'avez causé une joie sensible. Je vais demander à Dieu la grâce de me corriger. »

Il avait communiqué à une personne de confiance quelques fragments d'un pieux opuscule auquel il travaillait dans ses heures de loisirs; il lui fut nettement répondu que l'œuvre paraissait faible et peu digne de l'auteur. Cette sentence le ravit par sa justesse et sa franchise; il prit à l'instant la plume pour exprimer sa reconnaissance : « Votre lettre m'a apporté un bien-être et une joie dont je dois vous remercier. Dieu m'accorde une meilleure part de liberté et de repos; je l'en bénis : j'aurai plus de temps à donner aux âmes. »

Tandis que certains hommes célèbres ou désireux de le devenir ne conservent dans leurs cartons et ne transmettent à la postérité que les compliments qu'on leur adresse, le P. de Ravignan ne faisait collection que des critiques; il les acceptait de toute main et les gardait comme le souvenir d'une jouissance et d'un bienfait.

Cette disposition provenait en partie d'une parfaite droiture, en partie d'une complète abnégation. Les avis et les reproches étaient toujours reçus au nom de la justice ou au compte de l'humilité; et même, à ce dernier titre, ils étaient d'autant mieux accueillis qu'ils étaient moins fondés. S'il n'était

question que de sa personne, il ne prenait pas la peine de se défendre, à moins d'avoir à répondre à l'interpellation d'un supérieur. Si sa doctrine elle-même était incriminée, quand on l'attaquait de bonne foi, il la soutenait de bonne grâce, en prenant bien garde de blesser la charité pour sauver la vérité.

Un ecclésiastique lui fit parvenir une longue note critique sur une de ses publications ; il répondit par un petit mémoire justificatif dont je citerai seulement les premières lignes. Puissent toutes les discussions ne s'écarter jamais de cette courtoisie si chrétienne et si française !

« Monsieur l'abbé, j'ai lu avec une religieuse attention et une reconnaissance profonde la note que vous avez bien voulu me faire remettre. Je serai toujours heureux d'être averti, je vous assure ; et quand l'avertissement me viendra de vous, j'en ressentirai une véritable joie, parce que je saurai que la science et la piété, jointes à la charité, auront seules dicté les paroles qui me seront transmises. »

On entendait souvent l'humble religieux dire qu'il s'étonnait qu'on ne le chassât point de la Compagnie. Il écrivait, en arrivant dans une de nos maisons : « Une obligeance et une charité parfaite m'ont accueilli, quand on aurait dû me jeter à la

porte. » Fréquemment il s'écriait : « Que Dieu est bon de supporter mes profondes, mes immenses misères ! Et il ne manquait pas de s'imputer tous les malheurs publics ou particuliers. « Je ne puis m'empêcher, écrivait-il au R. P. général, de songer à mes péchés sans nombre et de reconnaître que j'attire sur la Compagnie tous ces malheurs. Je voudrais tant cependant la servir et l'aider ! » Quand il voyait souffrir un de ses Frères, il avait coutume de dire en soupirant : « Hélas ! c'est encore à cause de moi ; vous êtes victime à ma place, et je suis frappé en vous. Je vous ai porté malheur ; et que fais-je autre chose partout et pour tous ? »

Une pieuse et fidèle amie de madame la comtesse de Saisseval m'adresse ce petit récit, où se révèle spontanément la rare et profonde humilité du P. de Ravignan.

« A la fin d'une conversation où nous avions parlé de plusieurs saints personnages de la Compagnie, et sur mon exclamation : O Compagnie de Jésus ! etc., etc., il s'écria, avec l'accent qui lui était particulier : C'étaient des géants, et nous sommes des pygmées ! Sans aucune intention de lui faire un compliment, ce me semble, mais, par un premier mouvement, je lui dis : Oh ! mon Père, laissez parler nos neveux ! alors je n'oublierai jamais avec quelle

énergie, appuyant ses mains sur mes bras, qui tenaient la porte pour l'ouvrir (car il s'en allait et nous étions debout), il s'écria : Mademoiselle, nous sommes des hommes ! et en deux pas, il me quitta, il était déjà bien loin, sans doute, lorsque je compris que, sans le vouloir, et presque sans le savoir, je l'avais mécontenté. »

Comme cependant il ne recevait que des témoignages d'estime et d'affection dans la Compagnie et hors de la Compagnie, se tournant vers un de ses Frères, il lui disait quelquefois : « Vous devez être bien étonné, n'est-ce pas? et comment expliquer cela? Vous qui me connaissez, vous ne pouvez, sans doute, le comprendre. Mais vous, au moins, vous me rendrez justice et vous m'aurez en horreur. » Et quand ce même Frère lui proposait de l'accompagner quelque part : « Quoi! vous, venir avec moi! répondait-il, oh! que vous êtes bon! Mais comment pouvez-vous donc supporter ma présence! »

Après s'être confessé dans la chambre de son Père spirituel, il se prosternait toujours la face contre terre et très-souvent il collait ses lèvres sur les pieds du prêtre qui l'avait absous. Dans d'autres circonstances, nous l'avons vu cent fois se jeter aux genoux de ses Frères et tenir leurs pieds embrassés ; supérieur, il commandait ; inférieur, il suppliait de le

laisser faire. On devine assez lequel alors était le plus humilié.

Suivant la promesse évangélique, dans l'humilité est le fondement de la vraie grandeur. Cet homme, contempteur de lui-même, se montra supérieur à toutes les agitations de la nature, à tous les accidents de la vie. On ne pouvait pas découvrir en lui l'ombre des préoccupations de l'amour-propre; ainsi pas d'inquiétude avant l'action, de complaisance dans son œuvre, de jactance pour un succès, de chagrin après un échec, de dépit ou de découragement devant une contradiction, de jalousie en face d'une rivalité, de ressentiment à cause d'une injure. Je ne sais même pas s'il avait à surmonter ces impressions du vulgaire ; son combat était ailleurs et se passait plus haut. Aussi lorsqu'on venait à lui s'accuser ou se plaindre de faiblesses ou d'importunités de ce genre, d'un seul mot il en faisait justice, comme d'un geste on écarte une mouche : « Laissez tomber, disait-il; oh Dieu! que sommes-nous? De pauvres petites feuilles que le vent agite. »

Quant aux vicissitudes de la renommée, on leur devient supérieur dès qu'on est indifférent, et l'on est indifférent dès qu'on est humble. Et qu'étaient pour cet homme détaché de lui-même la gloire de ce monde, le crédit et la faveur des hommes? Son

cœur s'était placé au-dessus de ces misères. Il réservait ses sollicitudes pour des intérêts meilleurs; et, libre du monde et de lui-même, il ne s'inquiétait que pour la cause de Dieu et la destinée des âmes.

Ajoutons, pour correctif et comme complément, que cette humilité, extrême au fond, ne paraissait point exagérée dans la forme; elle tendait aux excès, mais en évitant tous les travers. Le P. de Ravignan savait la gouverner et la contenir dans les bornes de la sagesse et de la discrétion. Ainsi ne lui permettait-il pas d'entamer l'intégrité de son courage par de timides perplexités ou des prostrations pusillanimes, ni de discréditer ou de compromettre son ministère par des simplicités maladroites et des ridicules affectés. Il ne tenait point à l'opinion, mais il tenait à l'édification ; on le voyait donc partout observer les convenances et tenir son rang avec l'aisance et la dignité d'un homme qui se respecte.

Dans le P. de Ravignan, la plus fière des vertus donna la main à la plus modeste et fut tempérée par elle ; la force, adoucie par l'humilité, fut un second trait de son caractère. Qu'il suffise de rappeler en gros ce que nous avons raconté en détail : sa constance dans de continuels combats, son élan soutenu dans le travail du ministère, malgré son attrait persistant pour la solitude, son intrépidité

au milieu des persécutions, sa modestie au milieu des triomphes, sa joie dans les étreintes de la maladie, son courage dans les angoisses de la désolation. Jamais il n'a connu la peur ni laissé voir de défaillance. Les obstacles et les oppositions ne l'étonnaient même pas; sans avoir besoin de surexciter sa volonté ni de forcer sa nature, il n'avait qu'à rester lui-même pour se trouver plus grand que sa tâche. Ses fautes, qui n'étaient que des surprises et des saillies, ne servaient qu'à stimuler sa résolution; elles provoquaient à l'instant même de telles représailles qu'il y aurait presque de la gloire à tomber pour se relever ainsi.

On se souvient comment, au milieu des conflits et des tiraillements, il ne se laissa jamais entraîner à la faiblesse ni à la témérité; comment, dans ses infirmités physiques et ses anxiétés spirituelles, non-seulement il ne se plaignait pas pour se faire plaindre, mais jaloux de son trésor, il enfermait la croix dans son cœur. Et dans tout cela il n'y avait rien de forcé, rien d'emporté surtout; l'énergie avait de l'aisance et par conséquent de la durée. Ce n'était pas le torrent capricieux, mais le fleuve toujours égal au milieu des variétés de ses rives. Enfin les grandes épreuves consommèrent son courage dans la patience; sa rigidité naturelle, sans être brisée, fut

assouplie par la main divine; et l'on peut dire qu'il fit voir en lui la double force de l'action et de la souffrance, celle du soldat et celle du martyr.

Un dernier trait complétera le caractère et la physionomie de P. de Ravignan. Suivant une belle expression de saint Augustin, sorti de lui-même par l'humilité, il habitait dans les autres par la charité. Généreux et prodigue pour rendre service, inventif, industrieux même pour faire plaisir, il n'exigeait aucun retour; et sa charité paraissait plus satisfaite quand elle pouvait se dérober à la reconnaissance. Aussi constant dans ses amitiés qu'il était tendre, jamais il ne révoqua son affection. Des défauts et des torts ne le détachaient point, des adversités l'attachaient davantage. Il avait de nombreux amis, et cependant à tous il donnait si bien une pleine mesure que chacun pouvait se croire, sinon sans compagnons, du moins sans rivaux dans son souvenir. Et c'était vrai; dans une grande âme dilatée par la charité de Jésus-Christ, il y a toujours de la place et le cœur d'un apôtre se fait tout à tous.

A la fin de ce chapitre, qu'on nous permette une digression qui, du reste, nous amènera par une transition trop naturelle au dénoûment de cette histoire. Le P. de Ravignan, sur le point de terminer sa carrière, était devancé dans la mort par d'illus-

res amis. Je rassemble ici quelques-uns de ces sou-
enirs funèbres. Nous y trouverons l'explication de
es lignes que je rencontre au milieu d'une de ses
ernières lettres : « Je vieillis ; le vide se fait dans
non âme et autour de moi ; il semble qu'il y ait
ne époque pour l'isolement spirituel. Dieu seul
st l'ami, le compagnon ; il suffit à tout, sa conver-
ation repose ; on est indifférent à tout le reste. »

Dès 1852, M. Récamier, l'excellent et éminent
octeur, quittait la vie dans un âge avancé sans
voir connu les infirmités de la vieillesse. Dans ce
assage inattendu, il n'avait eu que le temps de pous-
er vers le ciel un cri qui fut une prière. J'emprunte
uelques détails à la correspondance du P. de Ra-
ignan : « Nous avons eu la douleur de perdre le
octeur Récamier, mon vieil ami de trente ans, et
ui m'avait toujours procuré les soins les plus dé-
oués. Le lundi 28 juin, il avait vaqué à ses occupa-
ons ordinaires, gai, libre et complétement en pos-
ession de toutes ses facultés. Il sort un moment
our un malade, rentre, se couche, dort une demi-
eure, se réveille toussant et oppressé. Quelques
nstants après, tout était fini ! Il n'a pu que répéter
eux ou trois fois ces mots : Mon Dieu, ayez pitié
e moi ! Le dimanche précédent il s'était confessé
t avait communié. Il avait soixante-dix-huit ans. »

Sous l'impression de cette mort inopinée, le P. de Ravignan écrivit une page que je dois ajouter à son histoire ; ce sera l'expression d'une reconnaissance commune à tous les membres de la Compagnie qui ont connu l'illustre et charitable médecin. « Oui, la perte du docteur Récamier m'a été sensible. C'était notre ami de tous les temps. Plusieurs fois la semaine, presque chaque jour, il était au milieu de nous, priait avec nous dans notre chapelle, et nous communiquait toujours avec une vivacité remarquable ce qu'il croyait être favorable ou contraire aux intérêts de la religion. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Son originalité et ses saillies portaient la marque de la bonté inépuisable de son cœur. Sa foi était primitive, sa charité envers les pauvres admirable. Il a passé doucement à une vie meilleure et il reçoit maintenant, nous l'espérons, sa récompense.

« Cette terre n'est que l'exil d'un moment ; nous nous retrouverons ailleurs. En vérité, tout est fait pour nous détacher de ce qui passe, pour nous attacher à ce qui demeure. Notre cœur ici-bas ne saurait trouver sa complète satisfaction : il est destiné à la possession de Dieu même. Pourquoi avons-nous tant de peine à nous disposer à cette vie de l'amour divin qui ne doit pas finir ? Le mystère est

bien là ; notre nature est hors de sa voie, et il faut l'y ramener par des combats, par des soins et des efforts fidèles et généreux. Mais enfin la couronne et le repos nous attendent. »

M. le comte Molé, auquel ces lignes étaient adressées, songeait lui-même au terme de son pèlerinage ici-bas. Mourir entre les bras du P. de Ravignan, tel fut, je le sais, le suprême désir de cet homme éminent. Fatigué des longues agitations de la politique et des secrètes déceptions d'une haute existence, à laquelle pourtant ne manquait aucune prospérité de ce monde, le noble vieillard, dès qu'il eut connu le cœur du religieux élevé et délicat comme le sien, trouva enfin où se reposer. Une amitié qui n'était point de la terre lui venait comme une de ces grâces finales qui préparent à la mort en couronnant la vie. Il descendait à pas lents la pente de la colline, tranquille dans sa foi, serein dans son espérance, conversant avec l'homme de Dieu sur la vanité de ce qui n'est pas immortel ; et il comptait, la main appuyée sur sa main, passer du temps à l'éternité.

Le ciel n'exauça que la moitié d'un si pieux désir ; M. Molé ne survécut point au P. de Ravignan, mais il ne l'eut pas auprès de lui à son dernier soupir. Il suffisait d'avoir le tact des âmes

pour sentir que celle du religieux vieillard était venue à maturité, et qu'elle allait être accueillie par le maître de la moisson. Le matin du 8 novembre 1855, presque en revenant de la table de communion, comme il était assis à la table de famille, soudain il parut s'affaisser sur lui-même ; on le transporta sur sa couche ; et là, donnant aux derniers devoirs ce qui lui restait de forces, il eut le temps de bénir sa fille, madame la marquise de la Ferté-Mun, et sa petite-fille, madame la duchesse d'Ayen, d'appeler l'Église à son chevet et d'adorer Dieu par l'holocauste de sa vie. Ce jour-là, un grand nom historique de notre France parut s'éteindre, mais, fixé dans sa gloire par le dernier magistrat qui l'avait porté, il brillera désormais sans déclin possible devant Dieu et devant les hommes.

Au mois de mai 1857, le baron Auguste Cauchy achevait lui aussi sa longue et sainte carrière. Un génie qui parut se développer avec les années et grandit jusqu'au dernier moment, l'avait fait nommer le Newton de la France. La piété la plus ardente, jointe à une simplicité d'un autre âge, l'avait rendu cher au P. de Ravignan. Je me rappelle une anecdote qui prouvera tout ensemble la naïveté du savant et l'humilité du religieux. Le P. de Ravignan avait fait allusion en chaire à je ne sais quelle

démonstration mathématique, et quelques inexactitudes lui étaient échappées. Le sermon à peine fini, M. Cauchy accourt, et, du plus loin qu'il aperçoit le prédicateur, il lui crie : « Ah ! de grâce, mon Père, vous qui savez tant de choses et qui les dites si bien, ne parlez jamais de ce que vous ne savez pas. » Et plusieurs fois, dans le cours de l'entretien, le fatal compliment fut répété, tant étaient vives la préoccupation scientifique du mathématicien et l'ardeur de son zèle pour l'honneur de la chaire. Le P. de Ravignan rit beaucoup de l'aventure et lui promit bien de ne jamais se hasarder sur ce terrain scabreux sans le consulter au préalable.

Le 18 août 1857, le religieux, déjà frappé lui-même par la maladie, répondit de Saint-Acheul à M. Biot, qui lui avait appris la mort de leur ami commun :

« Bien vénérable et bien cher ami,

« Si je n'avais été malade et alité depuis près de trois semaines, je me serais empressé de vous écrire pour vous remercier de l'envoi de votre admirable lettre sur notre savant et pieux Cauchy : c'est bien lui et c'est bien vous ! Ainsi montrez-vous à tous, dans le plus digne langage, l'alliance si intime dans votre âme de la vraie science et de la vraie foi.

L'une de mes joies les plus senties sur cette terre est de vous avoir connu tel que vous êtes, et de vous aimer et chérir tendrement. Je finis par cet adieu ; la maladie m'a laissé une grande faiblesse. »

Je suis heureux de pouvoir rendre hommage à la mémoire du grand géomètre, en racontant ses derniers actes et ses dernières pensées. La lettre que je vais transcrire est plus circonstanciée que ne pouvait l'être celle de M. Biot, étant écrite par un témoin oculaire, le P. Coué, alors recteur du collége de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard. « Mon révérend et cher Père, le jeudi, fête de l'Ascension, M. Cauchy, malade depuis dix jours, donna des craintes sérieuses ; le P. Lefebvre fut appelé, alla le jour même à Sceaux et le confessa. Le lendemain j'y allai moi-même. Je le trouvai dans un grand assoupissement, d'où on le fit sortir en me nommant. Il me témoigna combien ma visite lui faisait plaisir, me dit en souriant et avec calme un mot de sa santé, puis me parla avec animation de l'établissement à ses frais d'un Frère des Écoles chrétiennes et de l'obstacle qu'il rencontrait dans le conseil municipal. Comme je me disposais à le quitter, après lui avoir promis de dire la messe à son intention le lendemain, il me pria de le bénir.

« Cependant on était allé prier M. le curé de

venir lui donner les derniers sacrements. Il était absent, son vicaire aussi ; je m'étais arrêté dans une maison où j'avais laissé deux élèves ; on vint m'y chercher, et je retournai avec le saint viatique et les saintes huiles, que je déposai dans le salon ; puis je me rendis auprès du cher malade, qui ne connaissait pas la gravité de son état. Dès que je lui eus dit que je venais, avant de le quitter, lui offrir une grande consolation, celle de recevoir Notre-Seigneur, il me répondit : Oh ! bien volontiers, mais avant tout je veux que le grand escalier où doit passer Notre-Seigneur soit orné de toutes les plus belles fleurs du jardin. Je lui dis qu'ayant peu de temps, j'avais déjà apporté le saint Sacrement, mais que toutes les fleurs du salon orneraient sa chambre à coucher, et que sa famille honorerait Notre-Seigneur de son mieux. Sans insister, il me dit avec une aimable simplicité : C'est bien, mon Père, mais je désire me confesser.—Vous l'avez fait hier, cela n'est pas nécessaire. — Je le désire, car le P. Lefebvre a eu peu de temps à me donner. »

« Pendant l'extrême-onction, il répondit à toutes les prières et interrogations du rituel avec une simplicité, une foi et une ferveur vraiment sublimes. Le P. Billot, venu de la rue des Postes. m'assista. Le pieux malade, qui était attentif à tout,

craignit que son oreille gauche, n'ayant pas été assez découverte, l'onction n'y eût pas été bien faite. Je le rassurai. Quand je lui dis de fermer les lèvres, il me répondit : « Bien volontiers, mon Père. » Pour l'onction des pieds, il craignait encore qu'on ne fît pas bien, et dit à la Sœur de Bon-Secours : « Mais il faut découvrir les deux ; il n'y en a qu'un de dégagé. » Après la cérémonie, il m'appela et eut quelque crainte de n'avoir pas bien fait sa pénitence. Il voulut la renouveler, ce que nous fîmes en répétant une pieuse invocation.

« Le moment de lui donner le saint viatique étant venu, il m'appela encore et me dit : « Mon Père, je ne sais si je pourrai avaler la sainte hostie. » Madame Cauchy et sa sœur crurent qu'il le pouvait ; mais, pour ne pas le troubler, je lui donnai seulement une parcelle, qu'il reçut avec un grand respect et une figure angélique. Il baisa ensuite le crucifix avec effusion, et répondit quelques mots d'humilité aux encouragements que je lui donnai. Après quelques instants de recueillement, il m'appela et me dit : « Mon Père, comme confrère de Saint-Vincent de Paul, j'ai droit à une indulgence plénière à la mort. — Je vous l'ai donnée avant le viatique. — Ah! vous ne m'en avez pas averti. — C'est vrai; eh bien! je vais la renouveler pour votre

consolation. » Enfin je lui demandai s'il ne voulait pas imiter les patriarches, en bénissant sa famille qui l'entourait. Il y consentit. Je pris alors sa main droite que je soulevai sur les siens, et il dit bien distinctement : *Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii*, etc. Je le quittai alors pour ne plus le revoir ici-bas, emportant à l'église le saint Sacrement.

« Le soir il reçut la visite de M. le curé, qui lui dit en le quittant qu'il prierait Dieu de lui rendre une santé si chère aux siens, aux pauvres, à tous les habitants de Sceaux : « Monsieur le curé, reprit le malade, priez surtout pour l'œuvre des Frères; les hommes passent, les œuvres restent. » La Sœur qui le soignait lui ayant dit : « Vous souffrez, je prie Dieu de vous soulager ; » il lui répondit : « Mais non, je ne souffre pas beaucoup. » On pouvait croire, en effet, à sa patience admirable, à son sourire si bon, si naïf et si bienveillant, qu'il souffrait peu.

« Le samedi 23 mai, madame de l'Escalopier, sa fille, m'écrivait : « Nos craintes ne se sont que trop réalisées. Après avoir conservé jusqu'à trois heures du matin toute sa présence d'esprit, mon père a prononcé, vers trois heures et demie, les saints noms de Jésus, Marie, Joseph ; pour la première fois, il a paru s'apercevoir de la gravité de son état; et, vers quatre heures, il remettait son âme entre les

mains de Dieu, avec un calme qui nous faisait douter encore de notre malheur lorsqu'il était arrivé.

« Tout le monde est convaincu que le saint homme est allé droit en paradis. A la rue des Postes, on disait : « Ce bon M. Cauchy ! il sera entré au ciel comme il entrait dans nos chambres, sans frapper à la porte. » Le lundi, au convoi, tout le monde savant et religieux, venu de Paris, se montrait recueilli et pénétré. Le maire de Sceaux, avec quelques paroles bien chrétiennes, bien senties, a fait couler beaucoup de larmes. J'ai vu de pauvres ouvriers, de pauvres femmes, de pauvres filles pleurer comme des enfants autour de cette tombe où descendait un père, un ami, un bienfaiteur. »

Le mois suivant vit mourir madame Swetchine, cette femme célèbre dont le nom s'est déjà rencontré plus d'une fois dans notre récit. Quelques jours après, le P. de Ravignan adressait à une âme profondément blessée par ce malheur de hautes et touchantes leçons, que nous allons reproduire : « Votre pieuse, votre éminente amie, écrivait-il à madame la comtesse de Gontaut-Biron, a passé à une meilleure vie, et votre douleur est bien légitime quand vous considérez cette place vide près de votre cœur. Ainsi disparaissons-nous et devons-nous tous nous quitter.

« Mais pourquoi, après de justes regrets, qui, à vrai dire, ne sont que de la compassion pour nous-mêmes, pourquoi, après la mort de personnes chéries, mais vraiment chrétiennes comme celle que vous pleurez, ne pas tâcher de vous élever aux grandes et consolantes pensées de la foi ? Alors nous pourrons sans doute nous plaindre encore, nous, Dieu le permet; mais nous n'envierons pas au ciel et à l'éternité ce que ce triste temps leur a livré. Cette chère âme est sauvée, vous n'en pouvez douter; elle jouit ou du moins elle jouira bientôt de la vue de son Dieu et de la béatitude éternelle; ne nous affligeons pas pour elle. Et pour nous, ne soyons pas personnels et égoïstes au point de disputer à Dieu, à la gloire, des êtres que nous aimerions mieux garder avec nous dans les misères, les douleurs, les afflictions de cette vie. Oui, vous pouvez et vous devez, vous en êtes digne, vous nourrir des vraies pensées de la foi, en regrettant votre vénérable amie... »

Ne dirait-on pas que l'apôtre, à son déclin, voulut apprendre à ses amis à supporter la douleur qu'il allait bientôt leur causer lui-même? Quand son heure sera venue, on pleurera sur soi, mais on se réjouira pour lui; des larmes seront dans tous les yeux, une joie du ciel dans tous les cœurs.

CHAPITRE XXVIII

Dernière maladie. Saint-Acheul.

Joie du P. de Ravignan en quittant Paris. Ses pressentiments. Commencement et première phase de sa maladie. L'infirmerie du noviciat. Convalescence trompeuse et retour à Paris. Retraite donnée aux Carmélites de la rue de Messine.

Le P. de Ravignan avait rempli ses diverses tâches de la saison d'hiver, en 1857, sans qu'aucun symptôme pût faire présager un déclin subit. Il paraissait altéré par la fatigue, mais non affaissé par l'âge : sa pose restait ferme; sa marche était agile, sa voix limpide et sonore, sa parole nettement articulée et encore vibrante. Il y avait dans sa constitution je ne sais quoi de nerveux et d'élastique qui ne pliait un instant que pour se redresser aussitôt; la force de l'âme relevait celle du corps.

Pendant le carême de cette année, il avait négligé un rhume pour donner la retraite ordinaire des

Enfants de Marie. Il lui resta jusqu'à l'été une toux suffocante, qui, sans doute, dénotait déjà le délabrement de sa poitrine.

Quand arriva cette époque qu'on nomme à Paris la morte-saison du saint ministère, il se sentit plus pressé que jamais d'aller prendre ses vacances qui, cette fois, devaient préluder au grand repos. Un de ses Frères de la rue de Sèvres ayant voulu l'attirer dans un collége où il avait été envoyé lui-même pour se délasser, il lui répondit : « Je vous suis trop attaché pour songer à vous apporter mon triste personnage. D'ailleurs, un collége et son mouvement n'iraient guère au besoin de mon âme ou de ma nature. Un noviciat est plus convenable pour la tranquillité que je désire. Je demanderai tout simplement Saint-Acheul, et là j'aurai la solitude. Qu'il me tarde de m'échapper ! Mon monde part pour la campagne, et j'espère me sauver le 30 juin... Avec les épreuves et les douleurs, chaque famille, chaque âme chemine vers le terme. Autour de soi on ne rencontre pas autre chose. »

Une religieuse de la rue de Varennes, témoin de l'allégresse du P. de Ravignan au moment de ce dernier départ, en a conservé le souvenir; je ne fais que transcrire une note qu'elle m'a envoyée.

« Rien ne peut rendre la joie naïve, presque en-

fantine que le bon Père éprouvait quand il partait pour sa solitude. Un mois d'avance il commençait à en parler en se frottant les mains, puis il comptait les jours, et enfin, le moment venu, il ne contenait plus son bonheur. Quand il quitta Paris, le 29 juin 1857, pour se diriger vers Saint-Acheul, le matin, après avoir dit la messe à la chapelle des Enfants de Marie, il me dit dans le jardin, en regardant le salon : « Je devais partir demain matin, mais je n'y tiens plus; j'ai obtenu la permission de partir ce soir, pour avoir un jour de plus. Ah ! quitter Paris, quitter le bruit pour la solitude, que c'est bon, même à penser ! Bientôt je vais être seul, en silence, est-ce possible ? » Je lui répondis que je le trouvais trop content de nous quitter. Le bon Père répartit avec un air de visage qui heureusement démentait ses paroles : « Oui, certes, je suis content ! Je me fais une fête de passer mes premières journées à vous oublier tous, pour me trouver ensuite pendant deux mois seul, oui, seul avec Dieu, au désert. Mais soyez tranquille, je ne jeûnerai pas trop, et je tâcherai de rapporter des forces pour travailler cet hiver. »

A Saint-Acheul, au sein de son repos, il méditait encore le travail; et, le 23 juillet, il proposait à son supérieur un plan de campagne pour l'arrière-sai-

son : « Le temps s'avance, lui écrivait-il; je voudrais vous soumettre mes petits projets pour le mois de septembre.

« L'évêque d'Orléans m'a écrit deux fois avec instance pour une retraite. Je tiendrais a cette œuvre pour bien des raisons : vous comprendrez que ce serait une occasion convenable pour moi de témoigner le souvenir reconnaissant d'anciens et réels services.

« Il m'est encore venu en pensée de vous demander de donner la retraite prochaine à Conflans. Enfin vous m'avez permis de donner celle de la rue de Messine. J'aime ce genre de ministère qui m'applique aux choses de la vie contemplative.

« Ces trois petites retraites, qui sont à ma portée, pourraient, à moins d'accidents, être facilement placées en septembre, ou au besoin en octobre. Je compte faire ma propre retraite ici au commencement d'août. Je retournerais à Paris vers le 25 ou le 26 du même mois.

« Au revoir donc encore une fois sur cette terre, j'espère ! »

Dans toutes ses correspondances de cette époque, on découvre çà et là le pressentiment de sa fin, ou plutôt de sa délivrance prochaine. Le 30 juillet, il écrivait : « Ma solitude et mon repos ne sont pas

l'oubli. Au contraire, libre et tranquille ici, il me semble que je retrouve mieux devant Notre-Seigneur dans la prière, les âmes qui me sont chères, celles qui souffrent surtout. Oh! oui, tâchons de nous laisser clouer vivants sur la croix; la mort et la délivrance viendront en leur temps... Ma santé me paraît un peu vieille et affaiblie, sans maladie aucune. Le repos ne me rendra pas la vigueur de l'âge qui passe. Ce petit mot est une confidence. »

Comme cette confidence avait alarmé, il répondait, le 10 du même mois : « N'allez pas croire que je suis souffrant; ma vie ordinaire, mon travail, mes exercices de piété sont bien encore à la disposition libre de ma volonté, si je sais vouloir avec la grâce de Dieu. Je suis paisiblement ici le cours des journées que Dieu m'y donne, et je m'occupe surtout du livre des Exercices de notre bienheureux Père. Je goûte et savoure une profonde paix, non que je connaisse et que j'éprouve une consolation sensible. Mais je reçois avec reconnaissance du cœur de Notre-Seigneur ces heures libres et paisibles. Demandez que j'en profite.

« Après tout, nous marchons vers le terme : Oh! quand viendra-t-il? »

Enfin, le 23 juillet, il donnait son dernier mot : « Je le sens : l'âge est venu, et il faut songer à porter

le poids des années. Pourrai-je faire désormais le peu que je faisais? Je ne sais, mais en vérité je m'abandonne... Prions et livrons-nous aux volontés de Dieu. »

Dans les derniers jours de juillet, à la suite de chaleurs excessives, la maladie qui devait le mener au ciel s'annonça par une névralgie; la migraine, à l'état aigu, se déclara en permanence. Les premiers accidents amenèrent bientôt de graves perturbations; le mal nerveux devint organique; on crut à un asthme, c'était la phthisie.

Un novice faisait l'office d'infirmier; sa charité mérita la reconnaissance du malade. Ce témoin va devenir narrateur; j'écris sur les notes du journal de Saint-Acheul.

Dès que le P. de Ravignan se sentit atteint, il répéta souvent : « Ah! si Dieu me prenait donc pour débarrasser la terre! » Et comme le médecin lui parlait de vivre encore, il répondit : « Ah! que ne me dit-on plutôt de mourir! C'est si bon de mourir pour aller voir Dieu! *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* »

Cependant il espérait se lever le 31 juillet et dire la sainte messe pour la fête de saint Ignace. Mais ce jour-là, précisément, il se trouva beaucoup plus mal; il accepta le sacrifice comme une pénitence,

avec une douce résignation, et se contenta de dire : « Notre bienheureux Père est juste, mais il est sévère. » Vers le soir, il envoya son jeune gardien assister au salut, avec cette simple commission : « Priez saint Ignace, qui m'a traité sévèrement, comme je le méritais, de me pardonner et de me bénir. »

Chaque nuit, pendant plusieurs semaines, le P. ministre lui apporta la sainte communion. Le malade, avec cette habitude d'activité vigilante et cet esprit d'ordre attentif à tout, qui le caractérisaient, dirigeait lui-même tous les préparatifs de la pieuse cérmonie ; de son lit il veillait aux plus petits détails, indiquait la manière de mettre chaque chose à sa place. Mais à peine le saint Sacrement paraissait-il, qu'il devenait immobile, le regard attaché sur la divine hostie avec une expression de foi respectueuse et de confiant amour.

Tous les matins, il faisait ouvrir une fenêtre de l'infirmerie qui ouvrait sur la chapelle contiguë, demandait bien exactement quelle était la fête du jour ; et, suivant des yeux le prêtre à l'autel, il s'unissait de cœur au saint sacrifice et aux intentions de l'Église.

Dans la journée il n'omettait jamais la lecture d'un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. Ce petit

livre fut son manuel à la vie et à la mort. Enfin vers le soir, il disait au jeune novice : « Récitez les litanies de la sainte Vierge ; cela me fera du bien. Peut-être ne répondrai-je pas toujours, mais je m'unirai d'intention. »

Le P. de Ravignan, nous l'avons déjà dit, avait une étrange sympathie pour la souffrance ; il la goûtait à longs traits, comme un autre savoure des délices. L'humilité mettait toujours une idée d'expiation au fond de ses épreuves, mais cette pensée de repentir n'ôtait rien au sentiment de la souffrance : s'humiliant sous la main de Notre-Seigneur comme un criminel, il se reposait sur son cœur comme un fils.

A l'heure des crises, sous l'étreinte de la douleur, il disait d'un air serein : « C'est le bon Dieu qui permet tout cela pour l'expiation de mes péchés. Que sa sainte volonté soit faite!... O bonne croix! *O bona crux!* Il faut bien tâcher de le dire... Que Dieu et sa sainte croix nous soient en aide! *In cruce salus.* Le salut est là, il n'est que là... tout le monde a son calvaire. Mais qu'il est difficile de s'y laisser clouer! C'est le *satis pati* du purgatoire où aucune pensée, aucune affection ne peut faire oublier la douleur qui occupe l'âme tout entière. Offrons toutes nos douleurs pour arrêter la vengeance di-

vine provoquée par les crimes des hommes... Je ne crois pas que mon rétablissement soit possible, mais je puis me tromper. Encore une fois, que la volonté de Dieu soit faite! C'est encore la voie la plus douce. Je demande à Dieu de ne point languir sur cette terre pour y demeurer inutile. Cependant, qu'il me soit fait selon sa volonté! Je dirai le mot de sainte Thérèse, en le changeant un peu : *et pati et mori*, et souffrir et mourir! voilà mon désir. »

Il répétait surtout cette parole, devenue sa maxime : « Travailler, c'est prier; mais souffrir, c'est encore le meilleur. »

Le P. de Ravignan se révélait surtout dans la maladie; jamais il ne paraissait plus fort, jamais il n'était plus affectueux. Sa politesse, toujours exquise, devenait alors une charité gracieuse et délicate. Au lieu de se plaindre, il plaignait les autres et ne savait que les bénir.

Quand son jeune infirmier lui préparait quelque chose, il ne manquait jamais de lui dire : « Pardon, cher Frère, mille fois pardon! Que notre bienheureux Père vous le rende et compte vos pas! »

Une nuit, comme il avait sonné un peu plus fort que de coutume, le novice accourut et lui demanda s'il n'avait pas été obligé de le sonner plusieurs fois. « Oh! non, cher enfant, vous avez répondu

aussitôt comme Samuel : Me voici, mon Père! » Une autre nuit, il l'avait éveillé pour lui demander une potion qu'il aurait bien pu prendre seul à la rigueur; dès qu'il le vit, il s'écria d'un air confus : « A quoi ai-je pensé? Je suis un insensé. Ah! pardonnez-moi, cher enfant; pardon, mille fois pardon! »

Il demandait souvent s'il y avait d'autres malades dans la maison, et comme on lui dit un jour que deux Frères scolastiques étaient indisposés : « Ah! ces pauvres enfants, s'écria-t-il aussitôt, c'est à eux qu'il faut que le bon Dieu donne la santé. Nous nous faisons vieux; il est temps que nous nous en allions : à vous autres, jeunes gens, de prendre notre place. Que vous êtes heureux d'être entrés dans la Compagnie! Vous aurez bien quelques épreuves à subir, quelques moments difficiles à passer; mais quel bonheur de vivre et de mourir dans le sein de cette tendre mère! »

Il était veillé alternativement par les novices et par les scolastiques appliqués à l'étude des belles-lettres; quand arrivait le tour de ceux-ci, il disait gaîment : « Ah! ah! nous allons faire de la littérature; » et, le matin venu, il priait l'infirmier de remercier en son nom ses compagnons de la nuit : « Dites-leur bien qu'ils ont été très-dévoués et très-adroits. »

On devait renouveller, de cinq minutes en cinq minutes, des compresses d'eau glacée sur la tête du malade ; et, comme il ne pouvait supporter la lumière, il fallait faire cette petite opération à peu près dans l'obscurité. Il arriva une fois qu'un novice, en détachant la compresse, saisit une mèche de cheveux ; et, comme il voulait se hâter pour épargner au malade la fatigue de ces dérangements continuels, il la tirait avec violence. Le Père ne dit rien comme s'il n'avait rien senti ; et, quand l'opération fut terminée, il regarda le pauvre novice tout confus de sa maladresse et lui dit avec douceur : « Merci, mon bon Frère. »

Un jour le médecin avait prescrit un régime qui semblait n'obtenir aucun résultat. Le malade manifesta le désir d'en essayer un autre ; mais, sur la réponse du docteur, il se rendit aussitôt. Puis, se reprochant l'expression d'un désir si naturel, il envoya, ce jour même, l'infirmier demander pardon au médecin de cette résistance à ses ordres.

Souvent il demandait au novice infirmier la permission de faire ou de ne pas faire telle et telle chose. « D'après nos règles, lui disait-il, vous êtes mon supérieur et je vous dois obéissance. »

Comme le jeune garde-malade restait constamment auprès de lui, il lui disait quelquefois avec

émotion : « Cher enfant, que de peine je vous donne ! Voyons, je veux essayer de reposer ; laissez-moi seul. » Puis il le rappelait bientôt en souriant : « Oh ! non, je ne veux pas que vous vous en alliez ; votre présence me fait du bien. »

L'infirmier ayant éte indisposé et obligé de se mettre au lit, le P. de Ravignan, qui se trouvait mieux se traîna à sa petite cellule, et lui dit : « C'est à mon tour de vous veiller ; c'est bien juste. Pauvre enfant, comme vous souffrez ! Je viendrai aussi la nuit ; je me mettrai là, à côté de vous. Qu'a ordonné le médecin ? Je veux vous guérir. » Il se mit à préparer le remède, et le présenta au novice.

Le P. de Ravignan avait dit : « J'espère que la sainte Vierge aura pitié de moi, et me permettra de dire la sainte messe le jour de l'Assomption. » Son vœu fut exaucé. Mgr Boudinet évêque d'Amiens, son ancien ami, était venu le visiter plusieurs fois pendant sa maladie ; il vint encore pendant sa convalescence. Un jour il fut accompagné par Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois ; le malade fit ses premiers pas appuyé sur le bras de ce dernier prélat, et reparut enfin devant la communauté. Les Pères et les novices, réunis autour du R. P. provincial, applaudirent à son entrée dans la salle commune. Mais, levant la main avec un

geste des plus expressifs, il mit fin à cet hommage. Le R. P. provincial alla au-devant de lui pour le recevoir, et lui dit : « Mon révérend Père, votre présence double la joie de cette journée. »

Quelques notes écrites par le P. de Ravignan, pendant sa convalescence, nous feront connaître les pieuses pensées dont il nourissait son cœur. Je les citerai sans autre distinction que celles des dates, qui me paraît précieuse, puisqu'elle va nous dévoiler, presque jour par jour, ses méditations et ses sentiments.

— Saint-Acheul, dimanche, 30 août 1857.

« Quelle est donc cette affection de l'âme qui renfermerait, ou du moins suppléerait toutes les autres ; cette disposition intérieure à laquelle Notre-Seigneur semble me ramener constamment par une de ses meilleures grâces, et qu'il paraît me demander uniquement ?

« Être content de Dieu, me réjouir en lui de tout : des souffrances qu'il m'envoie, du malaise ou de l'incertitude dans lesquelles il me laisse, du mieux qui s'annonce dans ma santé, des soulagements qui me sont apportés ; en un mot, dans un abandon filial et aveugle, me réjouir, être content de Dieu !

« Jeter le passé et ses pesants souvenirs dans l'abîme infini de l'indulgence et de la miséricorde

de Dieu ; pour le présent et l'avenir, n'en concevoir aucune crainte ou préoccupation : c'est la paix et la joie dans la foi ; c'est mourir avec plaisir et vivre avec une soumission heureuse et dévouée ; c'est aussi la disposition la plus agréable au Cœur de Jésus.

« L'amertume intérieure, les douleurs aiguës, une poitrine haletante, l'affaissement physique et moral, de longues insomnies et les folles divagations de l'imagination ; tout cela se perd et se confond dans l'acte d'un abandon filial et d'un contentement surnaturel que Dieu dispense à l'âme, pour qu'elle approuve et accepte tout ce que Notre-Seigneur veut et fait.

« O mon Dieu ! ô trop bon Sauveur ! donnez-moi, conservez-moi toujours ce contentement, cet abandon satisfait, afin que je demeure en vous par lui : *Ego in te, et tu in me.* »

— Jeudi, 3 septembre 1857.

« Chose étrange ! dans la maladie ou la convalescence les divagations de mon imagination sont constamment reportées sur une même chimère. Folie dix fois absurbe ! bêtise sans nom ! Elle promène mon rêve éveillé, et l'occupe avec des palais enchantés, des honneurs, des plaisirs, où l'on pratiquerait toutefois l'humilité et l'abnégation.

« Et Dieu livre une pauvre tête de malade à ces chimères ! Ce n'est rien, c'est un songe vain qui n'empêche pas de demeurer content dans le Seigneur d'être uni à lui dans l'oraison, quoique distrait. Alors, humilié et poussé par la raison et la volonté restées saines et droites, on se retourne souvent vers Dieu et l'on demande l'affranchissement de ces folies.

« Patience ! *Conjungere Deo et sustine...* Je le relisais tout à l'heure, ce deuxième chapitre de *l'Ecclésiastique* que le P. Roothaan m'indiquait pour les temps d'épreuves et de peines intérieures. *Sustine*, soutenir, supporter, attendre : c'est la loi et le secours.

« Après tout, que suis-je ? Un roseau agité par le moindre souffle. Il va à droite, il va à gauche, ou même constamment d'un côté, au gré des vents fantasques. Tel est l'homme, ô mon Dieu ! et cependant vous le bénissez ! C'est la volonté et la prière délibérées et dévouées qui comptent seules.

« En vous donc, en tout lieu, en tout temps, Seigneur, et sous toutes les impressions, je me reposerai et j'attendrai. *Amen.* »

— Mardi, 8 septembre, fête de la Natavité de la très-sainte Vierge.

« La joie de l'esprit est vraiment la vie de la foi ;

c'est la voie la meilleure. Pour la suivre et s'y maintenir, il faut une attention décidée, une habitude bien prise de la volonté de se réjouir de tout en Dieu, même des fautes dont le souvenir est le plus pénible.

« Ainsi, on se place et on s'établit, autant qu'il est possible dans le surnaturel solide et vrai ; on se renonce soi-même résolûment avec toutes ses inclinations qu'on méprise et qu'on laisse de côté, avec toutes ses imaginations et ses distractions : c'est bien, c'est-très bien ; c'est l'abnégation.

« C'est aussi la mortification, puisqu'on ne se recherche plus soi-même. Il en coûte de se réjouir en Dieu spirituellement ; on voudrait tant les joies sensibles de la nature et du cœur de chair !

« N'est-ce pas aussi l'amour pur et vraiment désintéressé ? On est content de Dieu et en Dieu, pas de soi ni en soi. On jouit de ce que Dieu a voulu et veut, on trouve que tout est bien.

« J'aimerai, je me réjouirai ainsi dans la partie supérieure de mon esprit, et je laisserai tranquillement souffrir ailleurs mon corps et mon âme.

« O grâce de la joie de l'esprit !

« Mais c'est une grâce et une grâce très-grande. On peut, on doit la désirer, la solliciter, l'exercer dans la mesure de la disposition qu'elle inspire,

pour y coopérer courageusement et doucement. *Fiat!* Pourquoi, malade, indigne pécheur, aurais-je reçu, du moins quelquefois, cette grâce ? »

— Mercredi, 9 septembre 1857, fête du B. P. Claver.

« Avec la direction donnée intérieurement à l'âme pour se reporter toujours vers le contentement surnaturel et la joie de l'esprit, on peut rencontrer l'*ennui*. L'ennui fut en quelque sorte consacré, comme épreuve des âmes, au Jardin des Oliviers.

« Une paresse à demi volontaire peut le causer ou du moins l'entretenir; il faut la vaincre en travaillant. L'inaction forcée peut aussi très-naturellement amener l'ennui.

« Et cependant telle est la puissance de la grâce, telle est la miséricordieuse économie de l'assistance divine que, dans l'inaction forcée, dans l'épreuve et la tentation de paresse et d'ennui, une volonté forte peut s'élever à la joie de l'esprit, au contentement en Dieu. Il n'y a point incompatibilité. La vision béatifique dans l'âme de Notre-Seigneur, pendant son agonie, explique bien des choses.

« Mais voilà qui est étrange. On peut donc toujours être dans la joie, même sous le coup de l'ennui? Oui, et même on le doit en un sens : est-ce que saint Paul ne dit pas : *Gaudete in Domino*

semper; superabundo gaudio in omni tribulatione?

« C'est une grâce, un don surnaturel. Est-ce un état exceptionnel? Non. Je suis intimement convaincu que le seul obstacle à la joie de l'esprit, c'est nous-mêmes, c'est notre raisonnement volontaire et tout naturel, notre adhésion aux choses sensibles et variables, notre débat consenti avec nos peines, avec nos souvenirs et nos prévisions. Oubliez tout *sans cesse*, autant que possible, et jetez-vous dans une joie pure de l'esprit. Le plus misérable et le plus coupable des hommes en fait l'expérience. »

— Dimanche, 13 septembre, fête du saint nom de Marie.

« *Sustine*, soutenir, se soutenir, c'est bien ce qu'il y a de difficile; mais c'est aussi le meilleur; c'est la vie, la joie de l'esprit : c'est le combat et c'est la paix. O don précieux !

« Pour soutenir et se soutenir, selon ce mot *sustine*, il faut tâcher, le matin, dès le premier instant de la raison au réveil, de jeter en haut avec foi et courage son esprit et son cœur, *Sursum corda! quæ sursum sunt quærite!* et se remettre, s'abandonner totalement à Dieu, pour tout et en tout.

« Il faut renouveler, entretenir cette disposition

si précieuse, dans la journée, aussi continuellement que possible. Elle doit surtout dominer dans l'oraison.

« Hélas ! l'âme bientôt s'abaissera, elle ira par une pente naturelle aux choses inférieures, humaines, sensibles; l'imagination se promènera dans les chimères. Mais une énergie tranquille nous reportera en haut pour nous soutenir près de Dieu, pour nous réjouir en lui et être content de lui. Le reste est en bas. Dans les douleurs et dans les incapacités, on attend, on fait comme on peut. Mais on tend en haut toujours. »

Revenons à la santé du convalescent; j'en trouve le bulletin dans les lettres qu'il envoyait au Père supérieur de la rue de Sèvres.

Il écrivait le 20 août : « J'ai pu recommencer depuis le 15 à dire la messe, à peu près chaque jour, non sans fatigue, il est vrai. Je descends un peu au jardin et je prends quelque nourriture. On me dit, on me croit remis; cela peut être; mais j'avoue que mon impression est contraire. Le siége principal de la maladie était dans la poitrine. La voix me manque ainsi que la respiration; essayer de parler bas me fatigue : je tousse et j'expectore. Je suis sans sommeil, sans appétit, sans forces; et il me semble que, naturellement parlant, c'est un

déclin marqué et le commencement de la fin; mais peut-être faudra-t-il languir inutile et attendre longtemps encore. Finir bientôt serait ma joie : j'en ai un grand, un trop grand désir. Telle est mon impression sur mon état. Je n'en ai fait part à personne ici; à quoi bon? Au reste, il est clair que je puis me tromper.

« Si cet état continue, il me paraît bien impossible, sauf la volonté des supérieurs, que je retourne à Paris pour l'hiver. Qu'irai-je y faire? Vous embarrasser. Ici du moins je sers d'expériment aux novices. Du reste, les soins les meilleurs m'ont entouré et m'entourent encore.

« Tout ceci entre nous, n'est-ce pas?

« Adieu donc sur la croix! Dieu me donne la grâce de mes maladies, la paix et même la joie. »

Le 27, après avoir annoncé que sa *vieille poitrine fêlée* donne un peu plus de voix et respire avec moins d'embarras, il ajoutait : « Qu'en sera-t-il en définitive? Oh! ce qu'il plaira à Dieu. Mais demander la santé et la vie, non, je n'y suis nullement porté : je désire partir d'ici-bas. Toutefois, je recevrai avec reconnaissance et amour de nouvelles forces, si Dieu me les donne, pour les consacrer à son service et aux âmes. »

Sa lettre du 5 septembre annonçait une améliora-

tion sensible : « Dieu veut, à ce qu'il paraît, ce que vous voulez. Je vais réellement beaucoup mieux, les forces sont à peu près revenues, ainsi que la voix. Il me reste cependant un peu de toux. Mais demain je rentrerai, je l'espère bien, dans la vie commune; et, si rien d'extraordinaire ne survient, je compte retourner à Paris vers l'époque où vous devez y revenir vous-même. Mon Père, ce sera une vraie consolation pour mon cœur de se retrouver près du vôtre. Demandez à Notre-Seigneur que je répare le passé, et que je ne pèse plus autant à votre indulgente amitié. »

Le 15 septembre, l'amélioration avait continué : « Ma santé est vraiment bonne, et Notre-Seigneur me semble vouloir la fortifier de jour en jour. Je puis dire qu'au fond je suis mieux que je n'étais avant de quitter Paris. La disposition asthmatique tend même à diminuer. Monter les escaliers ou une côte m'essouffle : voilà tout. Parler ne me fatigue plus. Maintenant j'ai un peu besoin de sortir de mon inaction, qui n'est plus motivée. Du reste, je suis rendu, grâce à Dieu, à la vie commune.

« Que deviendrons-nous ? *Amanti sapiunt omnia.* »

Le bruit du retour du P. de Ravignan s'étant répandu à Paris, une de ses pénitentes, aussi dis-

tinguée par la noblesse de son cœur que par celle de son nom, s'inquiéta de voir le convalescent reprendre trop tôt ses habitudes et son ministère, et lui en écrivit. Il lui répondit le 16 septembre, veille de son départ : « Dieu n'aime pas, soyez-en sûre, votre trop grande sollicitude pour ma santé. Oh! sans doute, c'est un effet de votre bon et trop bon cœur : vous ne mettez aucune mesure dans votre intérêt et votre dévoûment; et j'en suis touché, pénétré. Mais ici j'invoquerai les pensées de l'âme chrétienne et les vertus de la foi. Eh bien! dans ces pensées et ces vues toutes surnaturelles, laissez faire doucement au P. de Ravignan, sous la direction de ses supérieurs, ce qu'ils croiront pouvoir lui permettre. Ma santé est bonne; j'obéirai au devoir de ma règle et aux recommandations de mes supérieurs, en me soignant ; mais après ce soin modéré, oh ! certes, je ne me préoccuperai pas outre mesure de ce triste corps. C'est l'esclave, il doit travailler et souffrir. Ce qui lui est impossible, à la bonne heure, il ne le fera pas; mais ce qu'il pourra faire, l'âme et la mission du prêtre, du religieux, le réclameront, l'exigeront, et le corps s'y prêtera.

« Je vous demande en père, en ami, en frère, de ne pas vous laisser aller à ces inquiétudes, et de

ne pas communiquer vos sollicitudes à d'autres : vous savez que cela me fait de la peine. Dites avec foi : Le Père veut travailler, prêcher, confesser; il a raison : tant qu'il le peut, il le doit. La santé, la vie ne sont que des instruments pour servir Dieu; et se sacrifier à son service, c'est être dans le vrai. »

Revenu à Paris, le P. de Ravignan paraissait vraiment convalescent. Il lui restait bien encore une oppression habituelle, des quintes de toux fréquentes; mais on attribuait à l'asthme ces infirmités, plus incommodes que dangereuses; et l'infatigable ouvrier ne s'inquiétait guère de la souffrance pourvu qu'il pût travailler. Il reprit donc son train de vie ordinaire avec une jeunesse de cœur qui se ravivait au moment de finir; il n'eut jamais plus d'énergie dans la volonté, ni plus de gaîté dans l'humeur. Il ne dut déroger qu'à une seule de ses habitudes les plus chères; ce ne fut pas sans peine. Des transpirations abondantes survinrent toutes les nuits; chaque matin on le trouvait inondé de sueur; il fallut lui interdire cette visite au saint Sacrement, entre le lever et l'oraison, à laquelle, bien portant, il n'avait jamais manqué.

Une de ses premières sorties à Paris fut un pèlerinage à la crypte de Saint-Denis, récemment découverte dans l'enclos des Carmélites de la rue d'Enfer.

Il avait lui même, l'année précédente, inauguré par un discours de circonstance le rétablissement de cet antique sanctuaire, où tant de fois saint Ignace et saint François de Sales étaient venus prier. Mgr Sibour, de pieuse et si douloureuse mémoire, avait voulu présider la cérémonie; et le 1er décembre 1856, à peine un mois avant de descendre dans les caveaux de la vieille métropole, il avait béni de nouveau la catacombe du premier évêque de Paris.

Vers la fin du mois de septembre, le P. de Ravignan tint à prendre du moins sa part dans la retraite du noviciat de Conflans : remplacé pour les instructions par un de ses Frères, il se chargea des confessions.

Dans le courant d'octobre il put enfin ressaisir sa retraite d'été, qui lui avait échappé au mois d'août. « Je l'ai enfin attrapée, » disait-il joyeusement. Il paraît bien qu'il fut plus qu'à l'ordinaire encouragé par son bienheureux Père, dont il faisait les Exercices spirituels pour la dernière fois. Une personne, assez familière avec lui pour hasarder une question sous forme de plaisanterie, lui dit : « Mon Père, je vous rends toujours compte de mes retraites, vous devriez bien me rendre compte de la vôtre. » Il répondit avec douceur : « Ma retraite? ah! j'ai eu les ailes de la prière! Mon Dieu, vos bontés sont infi-

nies !... Quand je dis les ailes de la prière, vous comprenez ce que j'entends : la grâce m'a un peu soulevé. Après la maladie, on donne du soulagement à l'infirme nature, j'en avais bien besoin. »

Dans une lettre pleine d'abandon, il s'exprimait ainsi au sujet de cette retraite : Je l'ai bien reconnu encore, c'est par l'amour intime de Notre-Seigneur que nous sommes retirés des préoccupations de la terre, des affections naturelles et sensibles. Grande et bienheureuse liberté, affranchissement du cœur, besoin précieux de la vie intérieure ! Mais c'est une grâce et il faut la demander, la solliciter avec instance. Oui, demander cette grâce avec une ardeur constante, c'est déjà se détacher, se pacifier et s'unir plus intimement au cœur de Jésus.

« Puissions-nous à jamais embrasser et chérir la maxime d'or qui termine la seconde semaine des Exercices, où il est dit : Que chacun sache bien qu'il avancera suivant la mesure d'après laquelle il se dépouillera de sa volonté propre, de son amour-propre et de la recherche de ses aises. Demandez pour moi cette grâce. Pourquoi, ô mon Dieu ! nous préoccuper d'autre chose que de vous plaire et de nous attacher à vous seul ?

« Ma solitude a été constamment douce et paisible, trop peut-être. On priait pour ma pauvre âme;

je l'ai bien senti : Dieu m'a rempli de joie, de confiance et d'indifférence. Il viendra le moment de la délivrance. O moment bienheureux ! heure à jamais désirable! quand donc enfin y serons-nous arrivés ? »

Tous les attraits qu'il avait eus durant sa vie semblaient sa raviver à mesure qu'il approchait du terme ; et c'est bien la preuve qu'ils venaient de Dieu, puisqu'ils allaient aboutir au ciel. Il trouvait des forces pour se rendre en voiture de la rue de Sèvres au Carmel de la rue de Messine : « J'y vais, disait-il, respirer l'air du désert; c'est mon Conflans dans Paris. Rien ne me plaît et ne me repose comme de parler à ces grands fantômes noirs que j'aperçois immobiles derrières leurs grilles. Je leur répète sur tous les tons qu'elles sont les plus heureuses femmes de la terre; j'ose même leur dire qu'elles sont trop heureuses, car si je me sentais dans une cellule solitaire et défendue par des grilles, je défierais la douleur... Mais, non, mon Sauveur, c'est à votre suite, dans les villes et les bourgades, que vous m'avez appelé! Tout est bien. »

Alors aussi il parut plus fortement atteint par ce qu'il appelait le mal du pays : « On aurait bien dû me laisser partir d'ici-bas, répétait-il souvent; je l'avais grandement désiré, je l'avoue; j'en veux à

mes amis, et ici les plus saints sont les plus coupables. Mais c'est peut-être uniquement le propos et le sentiment d'un lâche ; pardon ! » Il ajoutait pour se consoler : « Vivre et mourir, cela se ressemble beaucsup, lorsqu'on se livre et qu'on s'abandonne pleinement à la direction intérieure de Notre-Seigneur. Vivons donc et mourons abandonnés à son esprit et à son amour ! »

Quelquefois, quand il venait à rencontrer une personne qu'il savait entendre la langue de la patrie : « Ah ! venez, lui disait-il, causons un peu de là-bas, du pays où il n'y a plus de monde. »

Dans une dernière instruction à la communauté du Sacré-Cœur de la rue de Varennes, le 29 octobre, il avait pris pour sujet *chercher Dieu*, et il expliqua ainsi cette recherche de Dieu incessante : « C'est ce travail constant d'une volonté qui se dégage de tout ce qui est humain et naturel, pour suivre ce que lui suggère la foi. Oh ! oui, remontons vers Dieu par la prière, par l'aspiration de l'âme, par les efforts de notre volonté qui cherche à s'unir à celle de Dieu. Dégageons-nous enfin de ces entraves puissantes qui retiennent notre âme captive. Ne cessons pas un instant de chercher Dieu, de tendre vers lui, d'aspirer sa vie, sa lumière incréée, et quand cette recherche, sans cesser d'être

fidèle, sera moins active et moins laborieuse, apprenons alors à nous reposer en Dieu, à nous renouveler, nous récréer en Dieu ; et, forts de la force divine, dans les ennuis même de l'exil, nous jouirons de Dieu trouvé et possédé en proportion de la recherche que nous en aurons faite pendant notre pélerinage ici-bas. »

Enfin, du 12 au 21 novembre, le P. de Ravignan donna la retraite qu'il avait promise aux Carmélites de la rue de Messine. Il avait encore prêché le Panégyrique de sainte Thérèse au Carmel de la rue d'Enfer, le jour même de la fête, le 15 octobre. Sainte Thérèse devait donc avoir les derniers accents de sa voix ; et je me réjouis de cette hommage rendu à cette grande âme qui aima beaucoup la Compagnie, et que l'Église a canonisée le même jour que saint Ignace et saint François Xavier.

En terminant cette retraite qui allait être la clôture de son ministère, il disait : « Ah ! cela m'a reposé l'âme. C'était une étude si nouvelle et si intéressante pour moi d'appliquer les Exercices au Carmel. J'ai tâché de faire de toutes ces victimes silencieuses et solitaires de vrais apôtres ; c'est leur esprit au fond : c'était si bien celui de leur mère sainte Thérèse ! Ah ! je ne leur ai pas épargné la vérité de l'immolation, de la pénitence, du déta-

chement, de la souffrance. Je m'en suis donné. Nous étions à cent lieues de la terre et du monde; c'est un voyage immense que de faire une pareille retraite; mais, hélas! il faut revenir! » En prononçant ce dernier mot, son regard, jusque-là élevé au ciel, retomba vers la terre.

Le P. de Ravignan avait fini de prêcher, quelques jours après il finissait de confesser.

CHAPITRE XXIX

Mort du P. de Ravignan.

Le P. de Ravignan retombe malade à Paris, au confessionnal. Solitude de ses derniers jours. Journal de sa maladie. Les dernières visites qu'il reçoit et ses trois dernières lettres. Derniers sacrements. Agonie.

Il fallait que l'apostolat du P. de Ravignan fût consommé par le dévoûment et le sacrifice. Le jeudi 26 novembre, il était allé à son ordinaire entendre les confessions dans la chapelle du Sacré-Cœur, rue de Varennes. Une dame l'avait demandé au salon ; elle voulait lui parler assez longuement, mais elle le trouva si épuisé qu'elle se contenta de lui dire : « Ah ! mon Père, un seul mot pour vous prier de me donner le nom d'un de vos Pères allemands de la rue Lafayette ; il s'agit de convertir une pauvre protestante. — Eh ! pourquoi, répondit-il, ne me demandez-vous pas moi même? Vous

ne me jugez donc pas digne de la bonne œuvre? — Oh! mon révérend Père, reprit-elle, jamais je n'aurais osé penser à vous, qui êtes si chargé, si fatigué. D'ailleurs, ce n'est qu'une pauvre vieille femme qui donne des leçons d'allemand pour vivre; et vous êtes entouré par tout ce grand monde de Paris près duquel personne ne pourrait vous remplacer. »

Le P. de Ravignan écoutait, mais quand il entendit ces excuses ainsi motivées, il prit un air si sérieux que la suppliante déconcertée dès le début de l'entretien, se rapprocha instinctivement de la porte : « Quoi! vraiment, s'écria-t-il enfin d'un ton qui rappelait l'orateur de Notre-Dame, c'est vous, vous chrétienne, qui venez tenir devant un prêtre un tel langage! et ne savez-vous donc pas encore ce que vaut une âme? qu'importe que ce soit celle d'une pauvre vieille femme ou celle d'une duchesse! n'ont-elles pas été toutes créées par le même Dieu, rachetées par la même croix, destinées au même ciel?

— Oh! mon Dieu! répondit la pauvre interlocutrice qui n'avait été maladroite qu'en voulant être charitable, tout ce que vous voudrez, mon révérend Père, tout ce que vous voudrez. — Eh bien! pour votre pénitence, lui dit-il en souriant, vous m'amè-

nerez vous-même la pauvre Allemande jeudi prochain au Sacré-Cœur, et vous viendrez de bonne heure pour que je puisse lui donner plus de temps. »

Le jeudi suivant, 3 décembre, fête de Saint-François Xavier, le P. de Ravignan arrive à deux heures, et demande aussitôt à la Sœur portière si la dame allemande est venue. Sur la réponse affirmative, il recommande de la conduire au salon, et fait prévenir le grand monde de l'attendre à son confessionnal. Il accueillie la vieille protestante avec cette politesse pleine de cœur qui n'est que l'expression de la charité, la fait asseoir dans un fauteuil et se tient debout devant elle, le coude appuyé sur l'angle de la cheminée.

L'entretien dura plus d'une heure, et commença par la discussion; mais le prêtre, après avoir bientôt, selon son habitude en pareille occasion, répondu aux sophismes et aux préjugés par de simples explications et par des faits, parla au cœur de la pauvre hérétique avec une expression si compatissante et si persuasive, qu'elle n'eut plus que des larmes au lieu d'objections. Puis, quand elle se fut un peu remise de son émotion, elle se mit à raconter qu'autrefois, chargée à Paris par une dame américaine, au fils de laquelle elle donnait des leçons d'allemand, de ramener à la sagesse ce malheureux

jeune homme tombé dans le désordre, elle n'avait trouvé rien de mieux à faire, toute protestante qu'elle était, que de l'adresser au P. de Ravignan, alors prédicateur de Notre-Dame. Elle-même avait pris tous les rensiegnements qui devaient faciliter la rencontre ; le prodigue était venu trouver le Père, s'était converti, et, le jour de Pâques, avait communié de la main de son libérateur. Mais voilà que, peu de temps après, se sentant mourir à la fleur de son âge et loin de sa patrie, il avait appelé sa vieille maîtresse d'allemand; et, après l'avoir remerciée du salut qu'il lui devait, il lui avait remis un crucifix, un chapelet et une médaille de la sainte Vierge que le P. de Ravignan lui avait donnés, la conjurant de faire parvenir en Amérique à sa mère, comme derniers souvenirs de son fils, ces signes de salut et ces gages d'éternelles espérances. Elle avait donc été une fois bienfaitrice d'une âme; le ciel l'en récompensait.

Cependant il était plus de trois heures ; la bonne Allemande, en se retirant, ne savait plus que répéter ces paroles : « C'est un apôtre ! c'est un apôtre ! » Dans son émotion, elle se trouva mal, et on dut la reconduire chez elle.

Le P. de Ravignan, fatigué de cette première séance, s'en alla en commencer un seconde au

confessionnal; c'est là que la maladie l'attendait. Le jour, le moment, le lieu, ne pouvaient être mieux choisis : c'était le jour de Saint François Xavier, dans l'exercice de son ministère, dans le sanctuaire même du Sacré-Cœur, qu'il allait commencer à mourir. Pour le soldat de Jésus-Christ, n'était-ce pas tomber à son poste? Le 3 décembre 1795, il était entré par le saint baptême dans l'arène du chrétien; à pareil jour, après soixante-deux ans, il déposait l'armure du prêtre et de l'apôtre.

Le P. de Ravignan s'était échauffé dans cette longue conversation, et il se refroidit au confessional. Bientôt un point de côté se déclara; il se sentit défaillir de fatigue et de douleur. Cependant il entendit encore quelque confessions, et, d'après le témoignage d'une pénitente, il parlait, cette fois plus que jamais, comme un homme qui n'est plus de ce monde. « La croix, les épreuves détachent, épurent, enseignent, lui disait-il; aimons-les et réjouissons-nous dans toute souffrance. Vous devez vous amoindrir, vous oublier, vous perdre en Dieu : là vous trouverez le silence du cœur, le désert de l'âme. » Enfin, il fallut bien céder au mal; il se retira avant l'heure accoutumée, et eut beaucoup de peine à regagner à pied la rue de Sèvres.

Pendant quelques jours, la maladie ne présenta

point encore de caractères bien prononcés : c'était une alternative ou plutôt comme un mélange d'affections diverses, presque disparates : il y avait de la migraine, de l'oppression, de la fièvre, une douleur au côté. On crut n'avoir affaire qu'à une crise d'asthme, compliquée d'un accès de névralgie. On était d'ailleurs habitué à voir le P. de Ravignan surpris de ces indispositions aiguës, mais passagères. Lui-même, dans un billet daté du dimanche 6 décembre, il rassurait ainsi une pieuse personne, qui ne cessait pas de prier Dieu pour sa conservation : « Je suis un peu, très-peu malade. Saint François Xavier m'a mis dans mon lit. N'en dites rien au docteur si vous le voyez... »

Le lundi 7 et le mardi 8 décembre, le malade, trouvant des forces dans sa piété, put encore dire la sainte messe, à six heures du matin ; mais une faiblesse extrême et la transpiration qui était devenue continuelle, l'obligèrent de rentrer aussitôt dans sa cellule pour y faire son action de grâces. Il dit donc sa dernière messe le jour où l'Église célèbre la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Le défenseur de ce glorieux privilége de Marie pouvait-il mieux finir à l'autel ? A partir de ce jour, chaque matin, avant la messe de cinq heures, un de nos Pères lui apporta la sainte com-

munion; et un peu plus tard, la maladie se prolongeant, Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Paris daigna permettre de célébrer la messe dans sa chambre. Depuis lors, jusqu'au dernier jour, il reçut la sainte hostie des mains du prêtre qui l'avait consacrée en sa présence.

Cependant la maladie ne tarda point à se carac tériser : l'oppression devint tout à coup extrême, le moindre mouvement provoquait des crises de suffocation ; le médecin put constater un épanchement au poumon droit. La respiration ne s'effectuait plus que par le poumon gauche, qui était d'ailleurs en mauvais état depuis la maladie de 1852 ; car il était adhérent aux parois et en partie comprimé et flétri. L'excellent docteur Cruveilhier, si semblable à son maître, le docteur Récamier, par sa religion, sa science et son amitié dévouée jusqu'à la fin, dut faire appel aux expédients énergiques pour arrêter les progrès du mal.

La médecine mêla donc alors ses tortures aux souffrances de la maladie : les vésicatoires et les ventouses se succédèrent sans relâche, et bientôt il ne resta pour de nouvelles blessures que la place des cicatrices. Le résultat ne fut point satisfaisant ; l'oppression, jusque-là croissante, parut bien diminuer un peu ; mais il n'y eut point de réaction dans

la nature. L'insomnie, la transpiration, la fièvre, persistèrent, et le mal, qui se précipitait auparavant, parut seulement se ralentir. Le malade subissait, en esprit d'obéissance et de pénitence, tous ces remèdes, que rendait plus douloureux son organisation délicate et sensible, alors affaiblie et surexcitée. « C'est bon! c'est bon! disait-il, le souvenir des souffrances est consolant; elles comptent dans la vie et soulagent beaucoup notre pauvre âme. »

Cependant l'espérance l'emportait encore sur la crainte : le P. de Ravignan ne paraissait pas avoir lui-même une idée arrêtée sur l'issue de sa maladie. Toujours, il est vrai, il exprimait un ardent désir de mourir; mais quelquefois il parlait de sa convalescence possible, et dans cette hypothèse, la vie inutile qu'il avait en perspective lui paraissait la plus grande peine que le ciel pût lui infliger.

Dès le commencement de sa maladie, son attrait habituel pour la solitude était devenu comme un invincible besoin. Il disait autrefois : « Le silence ou la mort; » maintenant il voulait l'un et l'autre, et il se cachait en Dieu avant de s'y perdre. Sa cellule restait donc fermée tout le jour, et la clef était mise en lieu sûr; le supérieur et le Frère infirmier pouvaient seuls pénétrer à toute heure dans ce sanc-

tuaire de la prière et de la souffrance. Seul témoin de ses derniers sentiments, je vais très-simplement raconter ce que j'ai vu et entendu.

Pendant les deux derniers mois, nos conversations avaient été fort intimes; mais comme elles n'avaient pas un caractère particulier, je n'en ai point tenu note; et, par le fait même du nombre, elles se confondent dans ma mémoire. Nous nous entretenions comme nous l'avions fait dans le passé, comme si nous avions dû le faire encore longtemps.

Vers la fin du mois de janvier, je lui parlai de commencer ma retraite annuelle pour laquelle sa maladie m'avait mis un peu en retard. « Ah! oui, oui, me dit-il aussitôt; faites-la; retirez-vous bien. C'est un repos pour moi de savoir que vous vous reposez. » Cependant comme j'étais seul à le visiter, je lui dis que pendant ma retraite, par une petite dérogation à l'usage, bien motivée par les circonstances, je viendrais le voir tous les jours; le trajet n'était pas long, ma cellule étant contiguë à la sienne, et la distraction ne serait pas grande. Oh! non, je ne veux pas, répondit-il; je n'ai besoin de personne. Je ne me trouve jamais seul quand je suis avec Dieu, et je ne suis jamais plus avec Dieu que quand je ne suis pas avec les hommes.

Pendant ma retraite, me conformant à son désir,

je ne le vis pas une seule fois ; mais souvent je pensais à lui, et tous les jours je remettais à sa porte une petite lettre à son adresse; il m'en remercia ensuite avec effusion.

Pour lui, il n'y avait jamais trop de solitude, la méditation ne le fatiguait pas. Ainsi, quand je lui demandais s'il s'ennuyait durant ses longues nuits sans sommeil : « Jamais je ne m'ennuie, répondait-il; le temps ne me paraît même pas long. Je prie, je pense que Notre-Seigneur est bon, qu'il est bien dans le ciel, et cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre. » Dans les premiers jours seulement il avait été, comme à Saint-Acheul, un peu fatigué, ce fut son expression, par ces misères auxquelles est livrée une pauvre tête de malade, par ces rêves éveillés et ces divagations de l'imagination sans cesse reportée vers une même chimère. Mais il demanda d'en être délivré, et ces vains songes s'évanouirent sans retour : sa pensée demeura lucide et fut calme comme son cœur.

Il avait fallu lui imposer pour la nuit, sinon la présence, au moins le voisinage du Frère infirmier, qui, couchant dans l'antichambre de sa cellule, pourrait se lever au premier coup de sonnette. Le malade avait montré d'abord quelque répugnance pour ce rapprochement : le moindre bruit rendait

son insomnie plus obstinée et plus pénible. Mais sa charité ne tarda pas à le distraire de cette appréhension. Comme il dérangeait souvent le sommeil du pauvre Frère, il jouissait quand il l'entendait ronfler : « Au moins, disait-il, le bon Frère repose et répare ce que je lui ai fait perdre. »

Comme plusieurs personnes pieuses lui envoyaient tous les jours de différents côtés de Paris quelques raretés de la saison, il en était tout ému. « Quelle bonté ! s'écriait-il souvent; c'est admirable; ces âmes sont donc remplies de la charité de Notre-Seigneur ! »

Cependant la maladie, stationnaire en apparence, n'était que trop progressive en effet. Les symptômes ne paraissaient pas s'aggraver, mais les forces baissaient, et l'on commençait à parler de fièvre de consomption, d'un mal interne qui atteignait moins un organe en particulier que le principe même de la vie.

D'ailleurs, dans les premiers jours de février, on me remit une lettre qui était de nature à me donner bien à penser. La même personne qui, pendant la maladie de 1852, semblait avoir reçu du ciel pour le P. de Ravignan la promesse d'un sursis de six années, m'envoyait pour la maladie de 1858 cette réponse de mort :

« Mon révérend Père, nos prières n'arrêteront pas, hélas ! la main de Dieu ; j'en ai l'intime pressentiment. Dimanche, Notre-Seigneur me disait que sa justice même l'empêchait de les exaucer, que le révérend Père avait mérité les récompenses qui l'attendaient... Il y a plus d'un mois qu'ayant vu la place que ce vénéré Père occuperait dans le ciel, j'avais été dans l'impossibilité de demander à Notre-Seigneur de le laisser davantage sur cette terre. » La première prédiction avait été réalisée, la seconde pouvait l'être.

On résolut une consultation à laquelle furent appelés les premiers médecins de Paris. Cette mesure répugnait au malade, mais, par complaisance pour sa famille, il sut s'y prêter avec une grâce parfaite : « Bien ! disait-il, vous avez fait tout ce qu'on pouvait faire. » C'était le 5 février ; ce jour-là même il se mit à me parler clairement de sa fin prochaine, et je commençai moi-même à noter ses paroles les plus remarquables. En sortant de sa chambre, je passais immédiatement dans la mienne et j'écrivais mot à mot comme sous sa dictée.

D'abord il me recommanda de lui déclarer bien franchement le résultat de la consultation qui allait avoir lieu : « Ne craignez pas de m'apprendre la vérité, me dit-il ; pour moi, je n'ai peur de rien.

Sans doute, à cause de mes innombrables péchés, je devrais redouter la justice de Dieu; mais Notre-Seigneur est si bon! Puis finir, n'est-ce pas là le mieux? » Après lui avoir promis la vérité tout entière, comme j'ouvrais déjà la porte pour me retirer, il me rappelle : « A propos, j'ai une chose à vous dire, mon bon Père; je vous lègue ma relique de saint François Xavier. » Et il m'indiqua l'endroit où elle était déposée.

Quand, bientôt après, je lui rendis compte de la consultation, il se contenta de répondre : « C'est bien! ainsi la maladie est grave et sérieuse cette fois; j'en suis bien aise. »

Ce même jour, M. Cruveilhier lui dit : « Vous allez plus mal. — Tant mieux, tant mieux, reprit-il aussitôt. — J'avais pourtant espéré, ajouta le médecin, que vous m'auriez assisté à la mort. — Ah! cher et bon docteur, répondit le malade, ce sera l'inverse. »

Je venais de lui donner lecture d'une lettre bien tendre dans laquelle un de ses neveux, M. Maurice Exelmans, le pressait d'aller encore une fois chercher la convalescence dans le Midi : « Excellent cœur! dit-il en souriant. Mais aller dans le Midi! ah! j'ai bien un autre voyage à faire, un bien meilleur voyage. Pourtant j'avais demandé à mourir le

19 mars; je crois que c'est trop d'empressement de ma part. Je dois me posséder et modérer mon désir. »

A la nouvelle du danger, M. le baron de Ravignan venait d'arriver de Bordeaux; c'était son troisième voyage à Paris depuis la maladie de son frère. J'en prévins le P. de Ravignan. « Il faut, me dit-il, que je veille sur moi pour ne pas me laisser attendrir; je ne veux pas que la nature me touche dans cette dernière maladie. Mais j'espère que mon frère, qui est si bon et si religieux, saura s'élever lui-même, par la foi, au-dessus de la nature. Enfin, Dieu l'a ainsi voulu; tout est bien. »

Il répétait quelquefois : « Pauvres gens du monde! qu'ils sont à plaindre! qu'il faut être compatissant pour les âmes! quelle grâce que notre vocation! »

Il me dit un jour : « Que je suis donc heureux de mourir dans la Compagnie, dans ma chère Compagnie de Jésus! Ah! quelle grâce! quel bonheur! Mon Dieu, que j'en étais indigne! » Il prononçait ces paroles dans un vrai transport, en tressaillant de joie. Je lui demandai d'obtenir pour moi la même grâce : « Oui, oui, vous vivrez et vous mourrez dans la Compagnie. » — Peu après, il ajouta : « Je demanderai au R. P. provincial la permission de vous laisser tous mes papiers. Vous en ferez tout ce que vous

voudrez ; à mon avis, tout cela est bon à brûler. »

Il me disait un autre jour : « Demandez à Dieu pour moi l'humilité et la patience. Je crains d'être indifférent et présomptueux ; ne suis-je point dans l'illusion ? qu'en pensez-vous ? puis-je me laisser aller à la paix ? — Mais voyez, mon bon Père, lui répondis-je, votre disposition a tous les caractères du bon esprit indiqués dans les Exercices de saint Ignace. Est-ce que notre bienheureux Père ne nous demande pas d'être indifférents à tout, à la mort comme à la vie, afin d'être prêts à tout ? puis, votre confiance ne porte pas sur vos propres mérites, mais sur la bonté de Notre-Seigneur. — Vous avez raison, » dit-il avec calme.

Une autre fois je l'entendis prononcer les paroles suivantes avec l'expression d'une pieuse et douce plainte : « En vérité, je souffre trop peu ; Dieu épargne ma faiblesse. Puis, cette paix profonde dont je jouis est une faveur bien gratuite. Ah ! je la dois sans doute aux prières que l'on veut bien faire pour moi. Dieu les exauce à sa manière, et me donne quelque chose de meilleur que la santé. » En effet les prières ne lui manquaient pas : depuis deux mois on faisait de toutes parts pour sa guérison des vœux et des neuvaines, des communions et des pèlerinages ; de saintes reliques, fameuses par leurs

prodiges, lui étaient envoyées de partout, même des pays étrangers, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il acceptait ces témoignages d'intérêt avec reconnaissance et humilité, comme un homme qui avait grand besoin de secours; et il s'unissait lui-même aux neuvaines qu'on renouvelait sans fin pour sa convalescence, mais avec la pensée bien arrêtée que le ciel donnerait à l'âme ce qu'on demandait pour le corps : « J'ai la conviction, disait-il, que Dieu ne fera point un miracle pour me guérir. Je ne le mérite pas, et après tout, je ne le désire pas. »

Il parlait avec un incroyable dédain de son corps qu'il voyait dépérir : « C'est un sac de fumier, » disait-il ; et, se moquant de lui-même, il ajoutait : « En vérité, je voudrais mourir sur un fumier; cette fin serait noble et digne de moi. » Quand on le plaignait de ses souffrances : « Bah ! répondait-il, qu'est-ce que cela? Mais cela passe comme tout le reste ; le temps va toujours son train, et c'est autant de gagné. »

Je lui rendais compte d'un grand scandale qu'un évêque venait de m'annoncer : « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il avec un accent de douleur profonde, ah ! sainte Église, sainte Église, vraie épouse de Jésus-Christ crucifié ! »

Je lui demandai si saint Ignace était toujours comme autrefois présent à son esprit ; il me répondit : « La pensée de mon Père saint Ignace ne me quitte jamais ni le jour ni la nuit. » Il m'en donna bientôt une nouvelle preuve. Le 10 février, comme j'allais à l'ordinaire le visiter de grand matin, il me dit : « Ah! j'ai reçu une grande grâce cette nuit! j'ai demandé définitivement à notre bienheureux Père si cette maladie serait ma fin : il m'a répondu au fond du cœur, avec une clarté et une précision qui me donnent désormais une certitude inébranlable dans la paix et dans une joie immense. Je n'ai pas demandé davantage ; ce serait de la curiosité. Tout le reste, d'ailleurs, m'inquiète fort peu ; et c'est à Dieu seul de régler ces détails. Ainsi, je n'ai aucun pressentiment quant à l'heure ni quant au jour. J'aurais bien le désir que ce fût le 19 mars, fête de saint Joseph, ou le 25 mars, fête de l'Annonciation; je l'ai même demandé. Mais au fond, peu m'importe : à la grâce de Dieu ! Tout ce que je sais, c'est que je vais mourir; après cela, le plus tôt sera toujours le mieux. — Dans cette communication, lui dis-je, je vois tous les signes du bon esprit. — Oui, me répondit-il, c'est vrai. Allons, il faut mener cette dernière affaire comme toutes les autres, avec décision et vigueur. »

« Quant aux derniers sacrements, ajouta-t-il, mon impression est qu'on peut encore attendre. Je sais fort bien qu'entre nous surtout, on n'attend pas que la chose presse. Mais j'ai toutes mes facultés aussi libres et entières que jamais. S'il y avait la moindre fatigue, je serais probablement le premier à m'en apercevoir; mais si vous remarquiez vous-même de l'affaiblissement, il faudrait vous hâter; au surplus, ce sera quand vous voudrez. »

Le P. de Ravignan m'avait fait écrire à la pieuse personne qui, depuis quatorze ans, priait, souffrait pour lui et lui avait déjà plusieurs fois obtenu des grâces du ciel; il désirait qu'elle lui obtînt la faveur de mourir le 19 ou le 25 mars. Elle ne tarda pas à me répondre : « Bientôt le sacrifice sera consommé! Je ne cesse pas de demander qu'il soit retardé jusqu'à l'un des jours désirés par mon Père; mais c'est plus pour satisfaire à son dernier vœu que dans la conviction d'être exaucée. Chaque fois que je prie pour cela, une voix intérieure me répond qu'il célébrera ces jours de fête au ciel. Aussi, me semble-t-il que c'est retarder son bonheur que de le retenir sur cette terre.

« S'il peut encore entendre prononcer mon nom, que ce soit pour lui rappeler la profonde recon-

naissance et le respectueux attachement de son enfant qu'il n'a pas fait souffrir, comme il le dit, mais qu'il a fait vivre de la véritable vie. Qu'il daigne prier pour moi! »

Je connaissais assez la trempe d'âme du P. de Ravignan, son humilité et sa force, pour lui donner communication de cette réponse. A la nouvelle de sa prochaine entrée au ciel, il parut se troubler d'étonnement et de joie; sa figure se contracta, il joignit les mains et s'écria d'une voix tremblante, presque en pleurant : « Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelle indignité! Quoi! un pécheur comme moi! Mais je ne mérite que des châtiments, et je ne dois que souffrir. Mais je n'ai rien fait; et mes vices, mes péchés, mon orgueil!... Ah! pauvre enfant, elle a été victime à ma place : c'est elle qui a souffert, qui a expié et mérité pour moi. »

« Mon bon Père, lui dis-je alors, puisque Dieu vous rappelle, n'est-ce pas, vous demanderez pour moi les deux seules grâces que je désire en ce monde, l'amour des Exercices de saint Ignace et la persévérance dans ma vocation? » Il me répondit aussitôt avec une effusion pleine de charité : « Vous les aurez, vous les aurez! Ah! oui, oui, l'amour des saints Exercices, tout est là pour nous. Mais aussi, mon Père, la conservation des règles!

J'ai l'intime conviction que, dans ces derniers temps, c'est le premier devoir des supérieurs, parce que c'est le premier besoin des inférieurs. »

Il ajouta : « J'ai obtenu du R. P. provincial la permission de vous laisser tous mes papiers. Après cela, grâce à Dieu, je n'ai plus rien en ce monde. Je demande seulement qu'on me pardonne et qu'on prie pour moi. »

Durant cette maladie qui fut de trois mois, on a remarqué une particularité qui manifesta jusqu'à la fin le caractère du malade, sa présence d'esprit et sa vigueur de volonté : l'homme était encore là tout entier quand il ne devait plus être qu'un reste de lui-même. Jamais il ne se départit un seul instant de ses habitudes d'exquise propreté, de religieux respect et de politesse gracieuse. Tous les matins, jusqu'au dernier jour, malgré la faiblesse, la fièvre et l'oppression, il fallait qu'il se lavât à grande eau. Il ne manquait jamais, dès qu'on lui rendait un petit service, de répéter sa formule habituelle : « Oh ! merci, merci... pardon, mille fois pardon ! » A la fin de chaque visite du docteur, il lui tendait les mains et lui disait en souriant : « Que vous êtes bon ! »

Le R. P. Fessard, alors provincial, arrivé sur ces entrefaites à Paris, venait bien souvent visiter le malade ; à son entrée dans la chambre, le P. de

Ravignan se soulevait pour le saluer, et à sa sortie il s'inclinait profondément pour lui demander sa bénédiction.

Un jour, le R. P. provincial crut devoir exiger de lui une condescendance qu'il savait lui être pénible. « Ce n'est pas, lui dit-il en souriant, comme Frère que je vous demande ce sacrifice, mais comme supérieur. » Aussitôt le malade répondit avec amabilité : « Tout ce que vous voudrez, mon révérend Père, tout ce que vous voudrez ! »

Une autre fois, le même supérieur lui demanda de recevoir un instant un personnage fort honorable. Le P. de Ravignan fit tout d'abord un geste négatif ; mais le R. P. Fessard ayant ajouté : « La charité me paraît le demander, » à l'instant la physionomie du malade s'épanouit ; il accueillit l'étranger avec une grâce charmante, et celui-ci se retira en s'écriant : « Quel homme ! il prêche encore par sa sérénité jusque dans les bras de la mort. »

Jusqu'au 10 février, le P. de Ravignan se leva tous les jours et passa cinq ou six heures dans un fauteuil auprès du feu, tranquille et laborieux durant ces suprêmes loisirs, comme si l'esprit ne subissait point l'accablement du corps. Après avoir trié des papiers, brûlé des lettres, il parcourut encore quelques livres, et, en dernier lieu, celui que

M. le comte Franz de Champagny venait de publier sur Rome et la Judée, comme pour faire suite à son *Histoire des Césars.* Il aimait beaucoup l'auteur, il n'aima pas moins l'ouvrage. Le volume feuilleté par le mourant revint bientôt après au donateur, qui le reçut comme une sainte relique.

Le malade, tout affaibli qu'il était, voulut consoler par quelques lignes de réponse madame la comtesse de Gontaut, sœur de ce pieux cardinal de Rohan, mort archevêque de Besançon, qui avait été l'ami dévoué de la Compagnie. Il prit donc la plume et lui écrivit, le samedi 30 janvier, ce petit billet qui demeurera comme un monument de sainte affection dans le Seigneur :

« Je salue et bénis de cœur ma digne et chère fille en Jésus-Christ. Son pieux souvenir ne me quitte pas.

« Ma tendre reconnaissance prie en union avec votre âme. Je vais lentement au but. »

Le 7 février, il put encore écrire ce billet à Son Altesse la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton : « Au moins vous écrirai-je deux lignes; ce que je ne puis faire sans effort.

« La maladie ne cesse pas; je vais où Dieu me mène. Mon âme prie ardemment pour la vôtre et pour tout ce qui vous est cher.

« Combien je suis reconnaissant de votre si bon intérêt : je sens au fond de mon cœur toutes vos bontés. »

Le malade voulut un jour tenter une petite promenade dans sa cellule. Une main sur un bâton, et, de l'autre s'appuyant sur mon bras, il put faire encore quelques pas, qui furent ses derniers en ce monde. Sa tête, trop faible pour se soutenir, tombait et vacillait sur sa poitrine. Bientôt, fatigué de l'effort, il s'étend sur sa couche, et dit d'un air content : « Ah ! voici la dernière attitude qui me convienne : je ne bougerai plus de mon lit. »

Le samedi, 13 février, il se souleva, et, de sa main d'abord assez ferme, puis toute tremblante, il écrivit cette petite lettre à la supérieure du noviciat de Conflans :

« Ma bien digne Mère,

« Je profite du moment où je puis encore recueillir assez de forces pour écrire quelques mots : bientôt je ne le pourrai plus.

« J'emporte un heureux souvenir de votre chère famille de Conflans et de sa Mère.

« Vivez, mes sœurs, de l'esprit de foi.

« Faites la guerre aux impressions de la nature.

« Ayez toujours un grand courage pour compter

sur la miséricorde infinie, oui, infinie de Notre-Seigneur.

« Je suis calme et joyeux depuis que j'ai des assurances certaines de ma fin : pourvu qu'elle ne tarde pas à venir !

« Au ciel, si Dieu daigne m'y appeler, je ne vous oublierai pas.

« La fièvre me consume.

« Adieu, adieu ! je vous bénis pour l'éternité.

« Priez pour moi. »

La maladie d'un seul homme parut un malheur général : on en parlait à la cour, dans les salons, et jusque dans les écoles ; on pleurait dans les familles pieuses, on priait dans les cloîtres. Je ne sais en vérité si l'opinion publique eût pu rendre à un mourant un plus universel hommage.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice daignaient envoyer demander chaque jour le bulletin de la santé du religieux, écrit et signé par le Père supérieur. Son éminence le Cardinal-Archevêque de Paris voulut bien visiter plusieurs fois le vénéré malade. Son Excellence le Nonce apostolique vint aussi bénir le soldat de l'Église, mourant épuisé par trente-cinq ans de fatigues et de combats. Tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, il y avait foule à la porte de la maison pour savoir des nouvelles ;

à tout instant arrivaient des lettres, les unes adressées au supérieur, les autres au malade lui-même, presque toutes signées des noms les plus illustres et remplies des recommandations les plus touchantes.

Ici c'était l'épanchement de la douleur : « Mes larmes ne cessent de couler depuis que je sais qu'il n'y a plus d'espoir. Je n'ai pas la force de me résigner; j'ai le cœur brisé; il me semble que tout devient sombre autour de moi, et je sens que mon courage partira avec celui qui soutenait ma foi, mon espoir dans cette triste vie. »

Là, c'était l'expression de la reconnaissance : « Vous désirez nous quitter; c'est pour aller au ciel! Pouvons-nous oser nous plaindre? Ah ! mon bon Père, soyez béni de tout le bien que vous m'avez fait! Obtenez mon pardon d'en avoir si mal profité, et demandez à être auprès de moi à mon dernier soupir. Au revoir, mon bon, cher, excellent Père! Appelez-moi près de vous : nous passerons ensemble notre éternité. »

Plusieurs lui faisaient leurs dernières promesses : « Semblable à Notre-Seigneur, élevez-vous au ciel, mon bon Père, en nous bénissant. Nous regarderons peut-être longtemps la place où vous aurez disparu à nos yeux; mais nous vous promettons

de redescendre dans l'arène, et nous suivrons la trace de vos pas pour vous rejoindre bientôt dans l'éternelle patrie. »

Des mères de famille lui écrivaient : « Mon bien cher Père, bénissez tous mes parents, mes enfants, mes amis; bénissez mon âme! Demandez à Dieu pour nous tout ce que vous nous désirez. » Des supérieures de maisons religieuses lui adressaient des adieux au nom de leurs communautés : « Vous partez pour le ciel! Portez au pied du trône de Dieu l'hommage de notre reconnaissance pour tout le bien que, par vous, il a opéré dans cette chère famille. Ah! daignez nous continuer, du haut du ciel, cette paternelle protection que nous avons tant aimée et appréciée. » Ceux-ci voulaient qu'on leur rappelât du moins leurs noms; ceux-là, qu'on leur rapportât un seul mot de sa bouche. On ne cessait pas de lui recommander les intentions les plus chères, de lui présenter de pieux objets à bénir.

Le malade écoutait tout, répondait à tout avec simplicité. Au commencement de son agonie, il bénissait encore et baisait ensuite un crucifix que je lui présentais, et me demandait : « Pour qui donc? — Pour madame la duchesse de Dalmatie, » lui répondis-je. La même main qui m'avait confié

la commission m'adressa bientôt ce témoignage de reconnaissance : « Je n'essayerai pas de vous rendre l'émotion qui m'a saisie à la vue de ce crucifix sanctifié par la bénédiction de notre vénéré Père à l'agonie. Je remercie Dieu de m'avoir inspiré la pensée de faire présenter l'image de notre Sauveur à ce saint, au moment où il allait obtenir la récompense de ses sacrifices et de ses vertus. Je désire placer dans un reliquaire ce Christ qu'il a béni, et y joindre la lettre que vous m'avez écrite pour constater l'authenticité de cette bénédiction suprême. Je transmettrai un jour à ma fille aînée ce Christ et cette lettre, qui resteront pour mes enfants comme une égide dans la vie et une protection devant Dieu à l'heure de la mort. »

Il y avait alors continuel échange de communications entre le mourant de la rue de Sèvres et une pieuse malade de la rue Saint-Honoré. Tandis que le religieux se consumait peu à peu, madame la marquise de*** paraissait s'épuiser dans les tortures; elle aussi, selon sa propre expression, était gâtée par la croix. Deux fois par jour, M. le docteur Cruveilhier portait et rapportait les nouvelles et les messages. Ces deux âmes, unies par l'épreuve de la souffrance, reçurent bientôt du ciel une consolation commune. Madame la comtesse de***, amie

de la malade et protestante d'origine, avait été préparée à la foi par les soins du P. de Ravignan; mais Dieu réservait sa conversion complète aux derniers moments de l'apôtre. Elle m'écrivit alors : « Dites bien au P. de Ravignan que c'est de lui que Dieu s'est servi pour toucher mon cœur, et que je mets à ses pieds mon âme et tout le bien que la sainte Église catholique pourra m'inspirer. Demandez-lui pour moi une dernière prière. » Quelques jours après, madame la comtesse de*** faisait son abjuration, en présence de sa pieuse amie.

M. le baron de Ravignan et son fils aîné, auditeur au conseil d'État, nommé Gustave comme son oncle et chéri de lui comme un fils, représentaient toute leur famille auprès du malade. Mesdames ses sœurs, retirées dans le midi de la France, lui écrivaient les lettres les plus douloureuses et les plus tendres. Elles étaient sans cesse d'esprit et de cœur dans sa cellule, prosternées au pied de son lit, implorant pour elles-mêmes et pour leurs enfants la bénédiction de leur saint frère. Ne devant plus le revoir, elles nous demandaient un souvenir de lui, quelques cheveux qu'elles désiraient conserver comme une précieuse relique.

Pendant ces derniers jours il fut permis à un très-petit nombre d'amis de pénétrer encore une

fois dans la cellule où ils avaient reçu tant de consolations. Introducteur d'office, j'ai vu ces visiteurs choisis tomber à deux genoux devant le malade, couvrir ses mains de baisers et de larmes, pendant qu'attendri, mais calme, simple et digne dans la mort comme dans la vie, il leur donnait des conseils, leur faisait faire des promesses, et, avec sa voix haletante, prêchait encore comme dans une chaire. Monseigneur d'Orléans le dépeindra dans son oraison funèbre tel qu'il l'avait contemplé : « Je le voyais encore il y peu de jours ; il était déjà entre les bras de la mort, et des rayons divins semblaient briller sur ce front décoloré; des clartés immortelles reluisaient au fond de ces yeux qui allaient s'éteindre; j'entrevoyais derrière lui les splendeurs de la gloire céleste. »

Le prélat fera allusion, dans le même discours, à une autre entrevue non moins touchante, lorsque ayant désigné, sans qu'il fût besoin de le nommer pour le faire connaître, *un des meilleurs et des plus anciens amis* du malade, *lui aussi grand orateur, incomparable,* il s'écria soudain : « Ah! qu'il me permette de le lui dire ici, son saint ami, à cette heure, répond de son âme devant Dieu encore plus qu'il n'en répondait sur la terre. »

En effet, le P. de Ravignan s'était engagé lui-même

pour cet ami de tous les temps; et, dans la chaleur de son zèle, il lui avait dit : « Je réponds de vous, âme pour âme. » Or, le 29 mars 1857, peu de mois avant de tomber malade, il avait reçu la lettre suivante, qu'une pieuse reconnaissance nous permet de reproduire ici :

« Mon bienfaisant ami et vénéré Père,

« Je me sens grâce à Dieu, par votre aide, entré pleinement dans la volonté de suivre la voie où vous devez me diriger. Je ne manquerai pas d'aller m'humilier et me fortifier devant vous et par vous. *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata.*

« Ma raison et ma conscience sont satisfaites. Je rends grâce à Dieu et je vous bénis dans le fond de mon cœur. Gardez-moi, je vous en conjure, mon bon Père, votre tendre et protectrice affection; venez-moi en aide, vos conseils et vos encouragements me sont nécessaires.

« Je vous embrasse avec tendresse et n'attends que de vous le calme de ma vie et le repos dans la voie du salut.

« BERRYER. »

Le P. de Ravignan avait répondu : « Mon bien cher ami, votre joie est ma joie, parce que mon

cœur est votre cœur : rendons grâce à Dieu.

« Venez, je vous en conjure.

« Je vous embrasse comme un frère tendrement chéri. »

M. Berryer vint aussi embrasser l'apôtre mourant, se mettre à genoux au pied de son lit, et écouter en pleurant ses adieux qui l'exhortaient encore ; et je ne saurais dire tout ce qu'il y eut d'éloquence et de grandeur dans cette scène dont je fus un instant le témoin.

A la même époque à peu près, vint à la rue de Sèvres un jeune et noble étranger, secrétaire d'une des grandes ambassades de Paris, qui, peu auparavant, avait abjuré le protestantisme entre les mains du P. de Ravignan. Sa conversion, d'abord cachée à sa famille par mesure de prudence, avait fini par être connue de son père, qui avait menacé de le déshériter ; il se voyait en même temps rappelé de Paris. Avant de partir il avait voulu embrasser encore une fois celui dont Dieu s'était servi pour lui faire tant de bien ; ne pouvant plus pénétrer dans sa cellule, il lui écrivit dans ma chambre ces lignes d'adieu que je le vis arroser de ses larmes :

« Le P. supérieur me dit, mon cher Père, qu'on peut vous écrire. Je n'ose pas vous avouer à quel point je prie Dieu tous les jours pour votre guéri-

son ; car enfin vous serez heureux au ciel, et c'est un sentiment coupable d'égoïsme que de désirer que vous restiez encore au milieu de nos misères. Pour moi votre départ d'ici-bas serait un malheur irréparable. S'il ne nous est plus permis de vous approcher, laissez-moi du moins vous remercier une dernière fois. Vous avez fait tout pour moi, je vous dois tout ; ma reconnaissance sera éternelle. Ne m'oubliez pas là-haut, mon cher Père, priez pour moi, assistez-moi après comme avant, de loin comme de près. Cette pensée me soutiendra. »

C'était bien le cas de faire une exception ; j'écrivis bientôt au jeune diplomate que le malade voulait le voir, l'embrasser et le bénir. Deux jours différents furent laissés à son choix pour ce dernier entretien. « J'ai hâte de vous remercier, me répondit-il, de la bonne nouvelle que vous me donnez. Recevoir encore une fois la bénédiction du guide chéri et vénéré de mon âme, sera une grande consolation pour moi. D'un autre côté, l'entrevue que vous avez bien voulu me procurer marquera ma séparation temporelle de celui qui, aujourd'hui, me tient de plus près que qui que ce soit au monde. Vous comprendrez facilement que j'éloigne le plus possible ce moment douloureux ; des deux jours

que vous m'indiquez, je choisis par conséquent le dernier. »

A cet audience d'un mourant, il n'y eut que des larmes et des bénédictions. Le P. de Ravignan, profondément ému de tant de reconnaissance et de douleur, parut s'oublier et sortir de ses habitudes; il prédit au néophyte, avec une pleine assurance, la réhabilitation dans sa famille, l'avancement dans sa carrière, enfin la conclusion prochaine d'une alliance inespérée ; et trois mois après, contre toute apparence, les prédictions étaient devenues des faits. Il demanda ensuite un de ses portraits, pour la première fois consentit à le regarder, et après y avoir écrit au crayon quelques paroles sorties de son cœur, il le remit à son jeune ami, au moment de la séparation, en signe d'un éternel souvenir.

A Rome, comme à Paris, la Compagnie s'émut et se mit en prières. Dès qu'arriva au *Gesù* la nouvelle du danger, le R. P. Rubillon, assistant de France, écrivit à l'un de nos Pères de la rue de Sèvres, qui lui avait rendu compte de l'état du malade : « Vous vous imaginez facilement l'impression qu'a faite sur notre très-révérend Père général et sur nous tous votre dernière lettre. Je comprends dans le bon et vénéré Père le désir de mourir et de quitter cette terre où il a tant travaillé et tant souffert ; mais, de

son côté, il doit comprendre les regrets de ses Frères, regrets inspirés par la charité qui nous unit, inspirés aussi par l'amour de la Compagnie menacée de perdre sur la terre un de ses membres les plus utiles. Dites donc au bon P. de Ravignan que notre très-révérend Père général lui envoie sa bénédiction dans toute la plénitude de son cœur, que tous nos Pères de Rome prient pour lui et se rappellent à son souvenir. »

Le très-révérend Pére général écrivit bientôt lui-même : « Le R. P. assistant m'a communiqué les nouvelles que vous lui avez données sur l'état de notre bon Père de Ravignan. Elles m'ont singulièrement affecté; je croyais que notre cher malade se remettrait peu à peu, et que le danger était passé ; et votre lettre nous fait craindre que nous ne le possédions plus longtemps sur la terre. Cette nouvelle m'afflige beaucoup, *secundum hominem*, mais la volonté de Dieu avant tout. La disposition d'âme dans laquelle se trouve notre cher malade me console et me remplit de joie. J'ai dit la messe aujourd'hui pour lui, et chaque jour je le recommande à Dieu : *Si possibile est, transeat calix iste; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* Veuillez dire au cher malade que je lui envoie ma bénédiction. Si le bon Dieu l'appelle, qu'il se sou-

vienne de nous, et que surtout il nous obtienne la grâce d'être tous fidèles à nos règles et à nos constitutions : *Nulla nobis nocebit adversitas, si nulla nobis dominetur iniquitas.* »

Le 14 février, le malade me fit appeler de bonne heure et me dit : « Je viens de passer une nuit plus laborieuse que jamais. A ce sujet, j'ai une pensée à vous communiquer, mais ne me répondez pas immédiatement ; je vous la soumets, vous l'examinerez, vous prierez avant de me répondre.

« Je me suis demandé si ce serait aller contre les desseins de Notre-Seigneur, qui exige de moi cette expiation, hélas ! si juste, pour mes péchés, que de me procurer désormais un petit allégement pendant la nuit. Ne devrais-je pas plutôt souffrir tout seul et sans aucune consolation ? Cependant, d'après la règle, je dois vous consulter, et c'est à vous de décider.

« Eh bien ! je serais un peu soulagé si désormais on m'assistait durant la nuit, au moins une nuit sur deux. D'heure en heure, on me lirait, pendant une dizaine de minutes, quelques versets de l'Évangile ou de l'Imitation, ou bien quelques passages d'une vie de saint. »

J'allais répondre : — « Ne me répondez pas encore, ajouta-t-il ; pensez-y d'abord devant Dieu ;

car si je sens que Notre-Seigneur me reproche cet adoucissement, je le refuserai aussitôt. »

J'allai donc, suivant son pieux désir, consulter Notre-Seigneur à la chapelle : « Eh bien! lui dis-je en revenant, la question est résolue. Vous avez fait votre devoir en demandant ce qui pouvait vous soulager ; nous ferons le nôtre en vous le procurant. Ainsi désormais, toutes les nuits, deux de nos Pères et Frères seront désignés pour vous assister, l'un jusqu'à minuit, l'autre jusqu'au matin. Tous, d'ailleurs, sont si désireux de vous voir! ils en ont été privés depuis le commencement de votre maladie, ils seront dédommagés à la fin. » Dans le fait, dès que cette nouvelle fut transmise à la communauté, il y eut un empressement facile à concevoir : chacun sollicita son tour comme une faveur. Le cher malade en fut touché, et quelquefois il s'écriait : « Que nos Pères sont donc bons! que je suis reconnaissant de leur charité! »

Le P. de Ravignan, amateur jusqu'à la fin de l'exactitude et de la précision, voulut rédiger lui-même le petit programme à suivre dans ces veillées ; je l'écrivis mot à mot sous sa dictée.

On lui lut d'abord la Vie du P. de Beauvau, puis celle du cardinal Bellarmin, jésuites aussi. Après la lecture, il s'écriait souvent : « Mon Dieu,

que sommes-nous donc auprès de ces grands hommes? »

Ce même jour, 14 février, il me dit encore de lui-même : « L'heure est venue, ce me semble, pour les derniers sacrements. Mais il faut faire une chose si grave à loisir et avec tout le sérieux qu'elle demande. Je vais prendre toute cette journée pour m'y préparer. Je ne communierai pas demain matin à la messe, afin de recevoir à la fois, dans la journée, le saint viatique et l'extrême-onction.

« Toute la communauté sera présente, selon notre usage, et désormais je pourrai communier en viatique de temps en temps.

« Je me suis demandé si je devais faire une confession générale, mais j'avoue que je ne m'y sens pas porté. Je me contenterai d'un aveu. D'abord vous savez tout le reste : je vous ai tout dit. Quant au regret de mes fautes, je puis dire que je l'ai. Ah! je suis confus, humilié de penser que Dieu m'a pardonné; je ne le comprends pas, non; et encore qu'il m'ait lavé de mes iniquités par les expiations des autres! c'est un mystère pour moi.

« Ah! mon Père, j'ai le désir de mourir, trop peut-être. Cependant Dieu m'est témoin que ce

n'est pas pour ne plus souffrir sur la terre, mais seulement pour le voir dans le ciel. »

Dans la soirée, à cinq heures et demie, il me fit sa confession; avec quelle humilité, quelle contrition, quelle confiance! A sept heures et demie, il voulut se confesser encore, pour augmenter la grâce en lui par une nouvelle absolution.

Comme ensuite je lui demandais pardon de lui avoir toujours été inutile et ingrat : « Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela, s'écria-t-il; vous me faites mal, vous me faites trop de mal! C'est moi qui ai été un indigne. »

Le 15 au matin, il me dit : « Je suis bien tranquille et bien content. » A huit heures, au son de la cloche, la communauté se réunit à la chapelle pour accompagner le saint Sacrement dans la chambre du malade. Avant la cérémonie de l'extrême-onction, le P. de Ravignan me fit signe d'approcher, et me pria de demander pardon en son nom à tous ceux qui l'entouraient. Après avoir satisfait son pieux désir, je lui dis, en me faisant l'interprète de la communauté, que je voyais profondément touchée : « Assurément nos Pères et nos Frères vous pardonneraient de tout leur cœur, s'ils avaient quelque chose à vous pardonner; mais ils n'ont rien, je vous l'atteste.

« Allons! mon bien-aimé Père, voici pour vous le dernier avénement de Notre-Seigneur. Selon sa promesse, il vient à vous; et, cette fois, c'est pour vous prendre avec lui : *Iterum venio et accipiam vos ad meipsum.* Ah! vous pouvez bien lui dire avec les disciples : Demeurez avec nous, Seigneur, parce que le soir est venu et que le jour est à son déclin. Ou plutôt c'est l'aurore qui se lève, et c'est vous qui demeurerez avec lui.

« Au nom de la sainte Église et de la Compagnie, notre seconde mère, nous vous apportons ces derniers sacrements, que l'Institut a si bien nommés les armes spirituelles préparées par la libéralité divine pour le passage de la vie temporelle à la vie éternelle.

« Courage donc et confiance! Souvenez-vous, à cette heure, de la grande exhortation de notre Père saint Ignace à ses fils malades et mourants : Que dans notre mort, encore plus que dans notre vie, Dieu, notre Créateur et Seigneur, soit glorifié par la soumission à son bon plaisir, et le prochain édifié par l'exemple de la patience et du courage, accompagnés d'une foi vive, de l'espérance et de l'amour des biens éternels que Notre-Seigneur nous a mérités et acquis par les incomparables labeurs de sa vie et de sa mort.

« Ah! mon bien-aimé Père, la Compagnie de Jésus

dans le ciel vous protége; la Compagnie de Jésus sur la terre vous entoure de ses regrets et de ses prières, jusqu'à ce que Notre-Seigneur daigne recevoir votre âme affranchie de votre corps. »

Le 18 février, je lui disais : « Mon bon Père, vous baissez. — Ah ! je le sens bien, dit-il en tressaillant; mourir ! oh ! quelle joie ! quel bonheur ! »

Comme j'allais ce jour-là à la réunion ordinaire des Enfants de Marie, qu'il avait tant de fois présidée, il me dit d'un air de compassion : « Pauvre Père, c'est toujours moi qui vous charge; ne vous fatiguez pas. » Je lui demandai le sujet de mon exhortation, et il me répondit : « Parlez-leur de l'esprit de pénitence. Oui, oui, qu'elles méprisent la vanité du monde et qu'elles pensent à l'éternité. »

Le 19, M. Cruveilhier ayant dit au malade que tout espoir de guérison n'était pas perdu, que si on pouvait seulement gagner du temps, la nature réagirait et finirait par prendre le dessus, il répondit : « Oh ! j'espère bien que non ! Ce n'est pas seulement un organe qui est atteint, c'est le principe même de la vie. » Il me dit ensuite : « Ces paroles du médecin me troublent pour un moment, mais seulement à la surface; car dès que je me recueille, je retrouve au fond de mon cœur la voix de mon bienheureux Père, la réponse de mort avec une joie

du ciel. Saint Ignace ne veut pas que je doute, et m'en fait un reproche. »

La nuit du 19 au 20 fut très-douloureuse ; il me dit dès le matin : « Ah ! Dieu soit béni ! je craignais de ne point souffrir. » Puis, me consultant sur son état intérieur pour se prémunir contre toute illusion, il ajouta : « Sauf, de temps en temps, des actes positifs de contrition, c'est un état habituel d'union à Dieu, de présence presque sensible de saint Ignace. Dès que je l'appelle, en disant : Mon Père ! mon Père ! il est là. Joignez-y le désir permanent de mourir pour voir Dieu Notre-Seigneur, non pas à cause de moi, mais purement à cause de lui. Cependant, quoique je ne puisse pas être indifférent entre la vie et la mort (cela est au-dessus de mes forces), je sens que je serais résigné, si Dieu le voulait, à vivre encore. Mais j'avoue que ce dernier sentiment est plus pour la théorie que pour la pratique. Il me semble, d'après la doctrine des Exercices, reconnaître en tout cela les signes du bon esprit. Du reste, je le sens, c'est Dieu, Dieu tout seul qui opère en moi ; je ne fais rien, je ne suis que passif. Je dois tout aux prières qu'on fait pour moi. Je ne comprends rien, rien aux bontés de Dieu ; c'est un abîme ! »

Le 21 février, après une nuit la plus critique et

la plus douloureuse de toutes, il me dit le matin : « Ah ! mon bon Père, voici une nuit d'expiation. Je reconnais le dessein de Dieu, qui répond enfin au besoin que je sentais de souffrir en punition de mes péchés. J'ai passé pendant une heure et demie par les douleurs les plus aiguës de l'agonie. J'ai été au moment de vous faire appeler, car j'ai cru que je ne devais pas survivre. J'en avais presque le délire, du moins dans toute la partie inférieure de l'âme; mais la partie supérieure restait calme, soumise et unie à Dieu. C'est bien, tout est bien ! »

Une complication venait de se déclarer : cette crise était le debut et le premier symptôme d'une inflammation d'entrailles. La souffrance succédait à un état de langueur ; elle fut aiguë et permanente. A partir de ce jour, l'estomac refusa toute nourriture, la faiblesse devint excessive, le mouvement dans le lit fut impossible, et la figure, jusque-là naturelle, alla prenant un air de mort.

On se préoccupait beaucoup de ce nouvel accident ; le malade, avec son calme ordinaire, se contenta de me dire en souriant : « Bah ! c'est une faiblesse d'esprit de s'inquiéter si facilement. »

Peu de temps après, il me dit : « Nous ferons la grande neuvaine de saint François Xavier au commencement du mois de mars, du 3 au 12, et comme

c'est précisément le 3 décembre, fête de saint François Xavier, que je suis tombé malade, nous la ferons en action de grâces. » Il pensait donc alors qu'il pourrait aller jusque-là. Cependant le 24 il me dit : « J'approche enfin ; le jour va venir plus tôt que je n'avais espéré. Je me trouve en ce moment un peu froid et indifférent, mais au fond confiant et paisible.

« Ah ! comment, après les iniquités de ma vie, osé-je espérer ? Mais la miséricorde de Dieu est immense. Je devrais être au-dessous du dernier des réprouvés, et je puis espérer le ciel et je vais mourir dans la Compagnie ! quelle grâce ! quel bonheur ! Ah ! mon Père, priez Notre-Seigneur qu'il me pardonne ! »

Il ajouta quelques instants après : « Je ne regrette rien en ce monde, où je ne faisais aucun bien et rien que du mal. »

Dans la nuit du 23 au 24, le R. P. provincial, qui le veillait, lui demanda s'il désirait entendre la lecture de quelque psaume du bréviaire, ou s'il n'aimerait pas mieux rester uni à Dieu dans le silence ; et comme il répondait : « Oui, oui, le silence ! » le R. Père ajouta : « Eh bien ! unissez-vous à l'agonie de Notre-Seigneur, car vous êtes aussi dans les angoisses. — Oui, reprit-il, je suis dans l'angoisse, mais dans la paix. »

Le 25 février, il me dit dès le matin : « Je commence à sentir que ma tête se fatigue. Il faut donc se hâter et profiter de la permission donnée par Mgr l'Archevêque, pour avancer l'époque du jubilé. Je pense le gagner mercredi prochain, 3 mars ; je passerai les deux jours précédents en retraite; je ne verrai personne excepté mon frère, vous et l'infirmier. Imposez-moi vous-même des conditions de jubilé que je puisse remplir. Mais vous savez que j'aime les choses précises ; que ces conditions soient donc bien nettement posées. »

Je revins bientôt avec les conditions écrites, et j'en donnai lecture au malade. Au lieu des stations il devait baiser le crucifix ; à la place de l'aumône, faire un acte de charité; et pour le jeûne, offrir à Dieu le sacrifice de sa vie.

« Très-bien ! très-bien ! » me répondit-il ; et, levant les yeux au ciel, il ajouta : « Enfin le mois de mars est venu ; j'aurai alors fini ma tâche! »

Ce même jour, qui devait être le dernier, ressembla d'abord aux jours qui avaient précédé ; le médecin ne constata dans ses deux visites du matin et du soir qu'une augmentation de faiblesse, avec la continuation des mêmes symptômes. Il prévint seulement que la moindre crise pourrait précipiter le dénoûment. Je remarquai bientôt un mauvais

signe : les yeux du malade parurent se rallumer, ils étaient ardents, son teint s'enflammait ; de plus il y avait je ne sais quelle inquiétude dans les mains qui allaient et venaient, soulevaient un moment la couverture et la ramenaient sur la poitrine ; souvent les doigts s'enlaçaient machinalement dans le cordon de la sonnette.

Cependant la journée se passa dans les pratiques de piété ordinaires. De temps en temps, je lui lisais un verset de l'Imitation, à l'ouverture du livre, et la divine Providence nous faisait toujours rencontrer d'admirables à-propos. Dans l'après-midi, je récitai mon bréviaire près de lui, lisant à haute voix quelques passages auxquels il s'unissait de cœur.

A six heures du soir, je rentrai dans ma chambre, cédant la place au Frère infirmier, qui venait à cette heure tous les jours faire la lecture de piété. Après quelques minutes, il accourt et m'annonce qu'une crise se déclare. J'arrive : le P. de Ravignan était haletant et défaillant dans la douleur. « Vous souffrez beaucoup ? — Oui, beaucoup. » Je lui propose de lui donner l'absolution ; il me répond : « Volontiers, » et il récite tout haut son acte de contrition. Je lui parle du jubilé : « Pas encore, me dit-il ; nous aurons le temps. »

Pendant une demi-heure que dura cette crise, il

ne poussa pas une plainte, pas même un soupir. Quelquefois il respirait de l'éther ; souvent il baisait son crucifix. Peu à peu la douleur se calma, et la vie revint encore pour un moment.

L'heure de la collation ayant sonné, il demanda lui-même un peu d'eau rougie. Sur ses instances, je le quittai pour rejoindre la communauté, laissant le Frère infirmier près de son lit. Je revins avec le R. P. provincial, et nous commençâmes une de ces conversations pieuses qu'il aimait à entendre. Mais les conditions étaient changées ; il nous dit presque aussitôt : « Je suis fatigué. » Le R. P. provincial se retira, et je restai seul sans rien dire.

Je reconnus bientôt les signes avant-coureurs de la mort : les mains devenaient de plus en plus inquiètes, la respiration était faible, courte et précipitée ; à tout moment le malade essuyait la sueur qui ruisselait sur son visage. C'était l'agonie.

A neuf heures, quand on donna le signal du coucher, il me fit signe de me retirer ; j'insistai, mais comme j'avais veillé la nuit précédente, il ne voulut jamais me permettre de rester : « Non, non, disait-il, vous me faites de la peine. » Je recommandai de m'avertir à temps.

La première partie de la nuit se passa sans accident ; toutes les demi-heures on lui lisait les détails

de la mort de Bellarmin ; à minuit, il remercia deux fois celui qui l'avait assisté, lui dit d'aller se reposer, et, après l'avoir embrassé, le bénit en souriant.

Le Frère infirmier survint alors ; le malade lui demanda encore à boire, car il était dévoré par la fièvre; et comme le malaise allait croissant, il essaya d'abord de changer de position, puis de tremper ses mains dans deux cuvettes d'eau fraîche : « Ah ! rien ne me soulage, dit-il enfin, eh bien ! patience. » Le Frère lui proposa de m'appeler : « Non, non, laissez-le donc tranquille. » Il vint toutefois m'avertir, selon ma recommandation expresse ; il était une heure après minuit. Je trouvai le P. de Ravignan aux prises avec la mort : sa poitrine était remplie, une faible et bruyante respiration s'en échappait à peine ; il était noyé dans la sueur, et ses mains étaient glacées.

Je me jette à genoux près de son lit : « Mon bien-aimé Père, me reconnaissez-vous bien ? — Ah ! si je vous reconnais ! — Vous allez donc mourir ? — Mais je n'ai pas encore assez souffert. — Pardon, c'est la fin. — Ah ! tant mieux, j'en suis bien content. — Voulez-vous gagner le jubilé avant de mourir ? — Volontiers. — Eh bien ! baisez le crucifix. » Je lui présentai alors ce crucifix consacré par le dernier soupir du P. Godinot et du P. Roothaan, qu'il

avait rapporté de Rome en 1853, et je lui dis pendant qu'il y collait ses lèvres : « Faites un acte de charité, offrez à Dieu Notre-Seigneur le sacrifice de votre vie. — De tout mon cœur. — Maintenant, demandez pardon à Dieu de toutes les fautes de votre vie. » Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et dit encore à haute voix : « Mon Dieu, pardonnez-moi toutes mes iniquités. Mon Père, priez Dieu qu'il me pardonne. » Pendant ce temps, il recevait la dernière absolution, et gagnait la grande indulgence.

Il me dit alors : « Vous demanderez pardon pour moi au R. P. provincial. » Il se reprochait de lui avoir dit la veille qu'il était fatigué. « Mon bon Père, lui dis-je, vous n'oublierez pas nos commissions pour le ciel? — Non, non. » Le Frère infirmier lui dit : — « Vous prierez aussi pour moi? — Pauvre bon Frère! pauvre bon Frère! il a été si soigneux et si dévoué pendant ma maladie! Oui, je prierai pour vous. »

J'allai prendre de l'eau bénite, et lui fis un petit signe de croix sur le front; mais aussitôt, toujours constant avec lui-même, il fit encore un de ses grands signes de croix, comme dans la chaire de Notre-Dame.

Je vis qu'il allait passer de ce monde; j'envoyai

chercher le R. P. provincial, qui arriva un instant après. A peine ouvrait-il la porte que le mourant lui dit : « Mon révérend Père, je vous demande pardon. » Je voulus le rassurer, il ne dit rien, mais il fit un geste expressif qui devait signifier : Laissez-moi faire, je sais bien ce que je dis.

Le R. P. provincial lui demanda : « Voulez-vous que nous récitions ensemble les prières des agonisants? — Oui, oui, bien volontiers. » Ce fut la dernière parole du religieux obéissant jusqu'à la mort.

Pendant que nous récitions ces prières, il s'unissait visiblement à nous.

A la fin, il n'avait plus qu'un souffle de vie : j'élevai le crucifix en prononçant le saint nom de Jésus; il rouvrit les yeux, fixa ses regards sur l'image du Sauveur mort pour lui, poussa trois longs soupirs, et inclina la tête : il n'y avait plus qu'une dépouille, l'âme avait passé dans le sein de Dieu. Il était une heure et demie du matin. Ce jour-là, 26 février, second vendredi de carême, l'Église faisait mémoire de la sainte lance qui ouvrit le côté du Sauveur.

Ainsi la mort du P. de Ravignan répondit-elle à sa vie. N'a-t-il pas tenu sa parole, en menant cette affaire suprême comme toutes les autres? Ferme jusqu'à la fin, il prend son temps pour bien faire toute

chose; et quand son heure est venue, tranquille et content, il donne à la croix son dernier regard, au nom de Jésus son dernier signe de vie, au sacré Cœur son dernier soupir.

— —

CHAPITRE XXX

Funérailles du P. de Ravignan.

Son corps est exposé pendant trois jours ; concours extraordinaire. Simplicité et majesté du convoi. Cérémonie funèbre à Saint-Sulpice. Discours de Mgr l'évêque d'Orléans. Le cimetière du Mont-Parnasse.

Le P. de Ravignan n'était plus là ; à genoux auprès de sa dépouille mortelle, ceux de ses Frères qui l'avaient assisté accompagnaient par la prière son âme transportée devant Dieu, lui souhaitaient la paix éternelle et l'indéfectible lumière. La main d'un Frère s'était posée sur les yeux déjà voilés par le trépas pour les fermer sans retour ; le corps, revêtu de la soutane, fut étendu sur une simple couchette, les mains jointes sur la poitrine et tenant le crucifix et le chapelet qui, tant de fois pressés sur ce cœur apostolique, allaient y reposer jusque dans la tombe. A quatre heures du matin, la commu-

nauté, en se levant, fut prévenue de la visite de la mort; et tous les Frères du défunt vinrent, les uns après les autres, jeter de l'eau bénite sur sa couche et prier pour son éternel repos. Dans la matinée, le saint sacrifice fut une dernière fois célébré sur le petit autel de la cellule mortuaire.

Quelques amis avaient été avertis par des lettres, avant que le public fût informé par la presse; dès les premières heures de la journée, ils entourèrent la dépouille de l'apôtre. On vit des personnages illustres couvrir de leurs baisers et de leurs larmes ces mains glacées par la mort, qui les avaient tant de fois bénis du haut de la chaire et au tribunal de la pénitence. L'humilité du religieux n'était plus là pour se défendre, la vénération pouvait librement s'exprimer avec la douleur.

Dans cette même matinée, un de nos Pères ayant annoncé la mort du P. de Ravignan dans une paroisse de Paris où il prêchait le carême, une telle explosion de sanglots suivit ses paroles que, tout saisi lui-même, il dut descendre de chaire sans avoir achevé son discours. Le soir, parlant dans une autre église, il fit une simple allusion à la mort de l'apôtre déjà connue, et son premier mot produisit encore une émotion visible et profonde.

Les feuilles publiques, en portant la funèbre

nouvelle à toutes les provinces de la France, furent unanimes dans les éloges décernés à la vertu du religieux que tous les partis avaient respecté. Le samedi 27, on lut dans *l'Univers* ces belles et touchantes paroles de M. Louis Veuillot : « Le R. P. de Ravignan vient de terminer sa sainte vie. C'est de tels hommes que l'on peut dire, suivant la beauté de la formule chrétienne, qu'ils passent à un monde meilleur. Il est entré dans sa récompense, il voit le Dieu qu'il a aimé et servi. Le deuil qu'il laisse parmi ceux qui l'ont connu est mélangé d'allégresse. Dieu sait pourtant si ce deuil est profond ! Dieu sait combien de chrétiens pleurent comme s'ils avaient perdu leur père ! Mais pour lui, il attendait la mort avec espérance, et elle a couronné ses désirs. Heureux ceux qui espèrent dans la mort, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent sur le Maître suprême le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail et du fils qui rentre à la maison !...

« Dieu seul sait ce qu'un tel homme, un tel prêtre a fait, ce qu'il a répandu de bénédictions, soutenu d'œuvres, consolé de misères... Il n'est plus ! Ce n'est pas une ombre qui s'efface, un être de moins dans la multitude humaine, c'est une force que

Dieu retire, c'est une lumière qu'il éteint; il y a de moins parmi nous un de ces hommes rares dont on pouvait dire : C'est un homme!...

« Quelle belle vie! et qu'il eut bien raison le jour où, renonçant aux avances du monde, il s'engagea dans la Compagnie de Jésus! Il acceptait la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, le travail; mieux que tout cela, les persécutions et les injures. Mais il trouvait le sacrifice, et avec le sacrifice la force, et même, quoiqu'il n'en fît aucun cas et n'en voulût point, la gloire. Cette idole du monde, elle était là; elle l'attendait, malgré lui, dans ce rude sentier du renoncement à soi-même, où il se jetait d'un si grand cœur. Et quelle gloire pure, brillante, sans remords, sans inquiétudes! Elle ne lui demanda pas un abaissement, au contraire! Et mourant, il la vit à son chevet, douce et sereine comme une sœur de ses vertus tutélaires : la pauvreté, l'obéissance, la chasteté. »

Tant de personnes avaient demandé, dès le vendredi matin, à venir contempler une dernière fois l'apôtre de Notre-Dame et le père de leurs âmes, qu'il fallut songer au moyen de satisfaire leur piété. Quand la mort eut été constatée légalement, un peu après midi, le corps fut descendu dans une salle au rez-de-chaussée. Un noble ami voulut aider au

transport funèbre; courbé sous le matelas où reposait la dépouille vénérée, il répétait en sanglotant : « Il m'est donc permis de porter après sa mort celui qui m'a porté pendant toute sa vie! »

On avait tendu la salle de simples draps blancs. Pour ornements six cierges et un grand crucifix, pour catafalque une pauvre couchette en fer : tel était tout l'appareil. Le P. de Ravignan était là dans sa majestueuse et sereine beauté; sur ces traits, si connus et tant de fois admirés, la mort jetait encore un reflet de grandeur indéfinissable. L'âme semblait s'y être empreinte, au départ, avec toute sa sainteté et toute sa noblesse. C'était une dignité qui commandait le respect, un calme qui inspirait à tous plus que de l'espérance. Pendant les trois jours que dura l'exposition, des artistes essayèrent plusieurs fois de reproduire cette expression toute céleste. Jamais, disaient-ils, pareil modèle n'avait posé devant eux.

Depuis le vendredi, 26 février, jusqu'au lundi suivant, l'affluence fut continuelle; toutes les classes furent confondues dans ces hommages suprêmes. Le clergé, les ordres religieux, l'armée, la magistrature, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, y eurent leurs représentants. Le P. de Ravignan n'avait-il pas été l'apôtre de tous?

Il fallut activer et régulariser la marche de cette foule incessante. On entrait par une des extrémités de la salle, puis on passait lentement, la tête nue et dans le plus profond silence, recueillant au fond du cœur les grandes leçons qui ressortaient d'un spectacle si imposant et d'un appareil si humble. Deux des Frères du défunt étaient sans cesse occupés à faire toucher à son corps les chapelets, les médailles, les crucifix, et même les bijoux présentés par des mains pieuses. On vit des militaires consacrer par cet attouchement leurs nobles épées. Sans doute ils espéraient recueillir, au contact d'un si grand cœur, quelque chose de ce dévoûment héroïque qui avait été si vif dans l'âme du prêtre et qui sied si bien à l'âme du soldat.

Ainsi, chose étrange ! dans un siècle ou l'on pourrait croire que l'idée et le culte de la sainteté ne se conservent presque plus que comme un souvenir d'un autre âge, ce sens de la grandeur chrétienne, assoupi chez plusieurs par le développement de la vie matérielle, se réveillait invinciblement devant la dépouille d'un prêtre. On croyait comme aux anciens jours de foi, qu'une vertu salutaire devait sortir de ce corps sanctifié par l'apostolat et par la pénitence. On s'estimait heureux de posséder quelque parcelle des objets qui avaient été

à l'usage d'un pauvre religieux. Du fond des provinces et même de l'étranger affluaient les demandes. Que d'hommes, jusque-là peut-être peu familiarisés avec ces sortes d'idées, se sentirent dominés par une vénération qui assurément ne pouvait pas être un culte, et qui cependant était beaucoup plus que du respect.

La plus noble prérogative de la sainteté, c'est la conversion des âmes; le P. de Ravignan l'avait eue jusqu'au dernier instant, il devait la posséder encore alors même que l'heure du travail serait passée. On vit plus d'une personne, en venant de prier auprès de son corps, se jeter tout en larmes aux pieds d'un confesseur. Ainsi, jusque dans la mort, l'apôtre parlait et faisait des conquêtes.

Les restes du défunt étaient encore exposés dans la salle basse de la rue de Sèvres que déjà, du haut de la chaire de Notre-Dame, il était proposé comme un exemple de l'influence de la sainteté sur les peuples. Sous ces voûtes où il avait laissé tant de souvenirs, en présence de tant d'âmes qui avaient senti jadis auprès de lui cette force conquérante du juste, son Frère et successeur crut pouvoir lui décerner cet éloge.

« Messieurs, supposez que, dans une grande cité, un homme se soit rencontré, dont la vertu, du lieu

où Dieu l'avait placée comme un flambeau, ait pu luire sur des multitudes d'un pur et inaltérable éclat; un homme qui ait montré constamment en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en portant devant les âmes la vérité qui les éclaire, la bonté qui les attire et la sainteté qui les édifie ; un homme qu'on n'approchait pas sans se sentir élevé vers quelque chose de plus haut que la terre, et qu'on ne quittait pas sans emporter de son contact une impression de son Dieu ; un homme qui, après avoir dit adieu aux grandeurs du monde, a passé comme son Maître en faisant le bien, et qui meurt, comme il a vécu, en consommant tout le bien qu'il a fait ; un homme qui, après avoir ému et attendri des multitudes par l'onction de sa parole, les tient encore plus émues et plus attendries par la douceur de son souvenir; un homme qui parle dans sa mort plus haut que dans sa vie, *defunctus*, *adhuc loquitur*, et jusqu'en son silence continue d'instruire, d'émouvoir et de sanctifier tous ceux qui entendent cette leçon de sa mort, suprême discours que l'apôtre mourant fait entendre à la terre; un homme enfin dont on a pu dire que *le deuil qu'il laisse à ceux qui l'ont connu est mélangé d'allégresse :* eh bien! je le demande, cet homme passera-t-il dans l'humanité sans donner à tout ce qui

l'aura touché un mouvement qui élève et agrandit? Quelles élévations ne donnera pas à des milliers d'âmes ce passage d'une grande âme! quels essors vers le bien ne recevront pas des milliers de cœurs du contact de son grand cœur! cet homme n'aura-t-il pas sa part dans la perfection du peuple, le perfectionnement des hommes et le progrès de la société? »

Une députation, composée d'hommes notables, était venue à la rue de Sèvres demander le pieux honneur de porter le cercueil du P. de Ravignan. Il fallait l'assentiment de l'autorité civile. M. le maire du Xe arrondissement applaudit à cette pensée religieuse; mais, en déclarant que l'on devrait s'adresser plus haut encore, il dut lui-même conseiller de s'abstenir. Personne assurément, dit-il, n'oserait blâmer la démonstration projetée; mais ne pourrait-on pas, dans la suite, l'invoquer comme un précédent pour obtenir d'autres manifestations beaucoup moins inoffensives? La prudence ne permit donc pas d'aller plus loin; cependant nous ne pouvions passer sous silence une démarche dont le souvenir honorera la mémoire du P. de Ravignan et consolera ceux qui, dans leurs désirs du moins lui décernèrent un tel hommage.

L'admiration et la reconnaissance voulaient entourer les funérailles d'une pompe extraordinaire;

on avait même parlé de faire les obsèques à Notre-Dame, au pied de cette chaire illustrée par le grand orateur. Le R. P. provincial se rendit à l'archevêché pour sauvegarder l'humilité religieuse et les usages de la Compagnie : le P. de Ravignan, traité durant sa vie comme ses Frères, devait être enterré humblement comme eux. Son Éminence le cardinal-archevêque de Paris comprit cette pieuse pensée ; il consentit à ce que le pauvre volontaire fût enseveli pauvrement ; mais parce que notre église du Jésus n'était point encore ouverte, il désigna pour la cérémonie l'église paroissiale de Saint-Sulpice, dont dépendait la rue de Sèvres ; le chapitre de la métropole devait ensuite acquitter sa pieuse reconnaissance par un service funèbre.

Ainsi la Providence se complaît parfois en des rapprochements étranges. Trente-cinq années auparavant les fils du vénérable M. Olier avaient donné le P. de Ravignan à la Compagnie, et voici que la Compagnie allait le leur rendre et leur demander pour lui la bénédiction suprême. Nul ne regrettera du reste la simplicité qui marqua le dernier triomphe de l'apôtre. Ceux qui en furent témoins savent qu'elle n'ôta rien à sa gloire.

Dans la matinée du lundi, 1er mars, la maison mortuaire fut envahie par la foule. On voulait re-

voir encore, avant qu'ils disparussent, les traits vénérés de l'homme de Dieu. Ces traits que les humiliations de la tombe allaient effacer peu à peu en attendant la restauration glorieuse du dernier jour, n'avaient rien perdu de leur noblesse, bien que depuis plus de soixante heures l'âme eût cessé de les animer. Durant un si long intervalle, au sein d'une atmosphère humide, que le concours des visiteurs n'avait pu que vicier davantage, la corruption les avait respectés ; et, lorsqu'au dernier moment le corps fut déposé dans la bière, les Frères du défunt purent encore lui baiser les mains sans qu'aucun signe trahit la décomposition prochaine. Il semblait que Dieu voulût glorifier par cette conservation prolongée une chair que l'esprit avait si fort élevée en la subjuguant.

Lorsque le convoi se mit en marche, un contraste frappant saisit tout le monde : d'un côté la simplicité du char funèbre et de l'autre la solennité du cortége. Le corbillard des pauvres était suivi de la double famille, des proches par le sang et des frères en religion. M. le baron de Ravignan marchait appuyé sur le bras du Père supérieur. Après eux venaient, tête nue et dans le plus profond recueillement, une foule immense de prêtres et de laïques, où tous les rangs de la société étaient confondus.

Le silence n'était interrompu que par l'appel des cloches de Saint-Sulpice, moins semblable à un glas de mort qu'à ces joyeuses volées, annonce des plus belles solennités chrétiennes. Avant l'arrivée du cortége, l'église était déjà pleine comme aux grands jours de fête. M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, en se prêtant au désir de la Compagnie, avait cependant voulu recevoir avec honneur le religieux autrefois solitaire d'Issy. Aucune tenture ne décorait la nef ; mais, par une allusion délicate, la chaire seule était voilée d'un crêpe.

Des chants religieux furent exécutés pendant la simple messe basse, à laquelle assistaient les cardinaux-archevêques de Paris et de Bordeaux avec Mgr l'évêque d'Hétalonie, auxiliaire de Mgr l'évêque d'Ajaccio ; Mgr l'évêque de Cybistra, vicaire apostolique de Canton ; Mgr l'évêque de Piblos, vicaire apostolique de la Cochinchine.

Après l'absoute, que Mgr l'archevêque de Paris voulut faire lui-même, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, parut dans la chaire en deuil. Sa présence inattendue remua profondément tous les cœurs. Pendant quelques instants, il considéra dans une sorte de stupeur le cercueil et la foule, puis il prononça son texte : *Defunctus, adhuc loquitur!* « Il est là.... il est mort... et il vous parle encore! »

Ce regard, ce silence et ce début, empreints d'une majesté funèbre, rappelèrent l'exorde de Massillon devant le catafalque de Louis XIV.

Il fallut quelques instants à l'orateur lui-même pour calmer son émotion, en présence des restes de son ami; dès qu'il fut maître de ses pleurs et de sa voix, il s'écria :

« Que vous dirai-je pour répondre à vos regrets, à vos larmes, à vos vœux, à vos souvenirs et à vos espérances, à toutes les pensées de vos cœurs? que vous dirai-je, sinon ces paroles : Il est là... il est mort... mais il vous parle encore! *Defunctus, adhuc loquitur!*

« Que dirai-je, Monseigneur, pour répondre à l'honneur et à la consolation de votre présence, et pour vous consoler vous-même, au moment où s'éteint dans votre diocèse cette grande voix, si dévouée à l'Église? que dirai-je, sinon la parole de saint Paul : — Oui, il parle encore, et par la vertu impérissable d'une si sainte mémoire, il parlera toujours! *Defunctus, adhuc loquitur!*

« Que dirai-je enfin pour répondre à la pompe incomparable de ces funérailles, à ce religieux et sublime concours, à ce grand et auguste spectacle, pour donner un soulagement à tant d'émotions, une lumière à tant d'espérances, sinon cette parole

apostolique :... Du sein de Dieu, du seuil de la gloire éternnelle, celui que nous pleurons nous parle! *Defunctus, adhuc loquitur!*

« Oui, Messieurs, on a bien fait d'éloigner ici les images de la mort et les appareils funèbres; pour moi, je suis charmé que ce temple ait conservé sa splendeur accoutumée, et ne soit pas voilé de deuil. Qu'aurions-nous affaire, lui, vous et moi, je vous le demande, *de ces titres et de ces inscriptions, tristes marques de ce qui n'est plus?* Il vit! *De ces figures qui pleurent autour d'un tombeau?* Nos larmes suffisent! *De ces images stériles d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste?* Notre douleur, nos regrets et notre amour survivront à tout! Qu'aurions-nous affaire de tous ces trophées de la mort, quand nous célébrons une de ces fins bienheureuses où la mort est vaincue; quand votre recueillement et vos prières, votre empressement spontané, unanime, forment un deuil admirable autour de cette dépouille vénérée et chérie?

« Ah! je ne blâme point ses Frères d'avoir voulu que le grand orateur, le grand apologiste de la religion, fût oublié ici et comme enseveli dans l'humilité de ses vœux et de sa vie cachée. Je ne les en blâme point; mais vous, Messieurs, qui êtes aussi de sa famille, vous, ses enfants et ses amis, je vous

loue d'avoir voulu rendre un tel hommage à sa mémoire, et d'avoir donné à sa vie et à sa mort cette incomparable gloire.

« O mon saint ami, c'est la première fois que j'ose prononcer avec vous ce mot de gloire! jamais je ne l'eusse osé pendant le cours de cette vie si belle et si saintement glorieuse, dans ces longs et chers entretiens qui seront toujours une des douceurs de mon âme pendant le laborieux pèlerinage de ce monde. Non, jamais je ne vous ai dit un tel mot! vous m'auriez imposé silence. Et même en ce jour, si votre âme, qui me voit et m'entend des portes d'une vie meilleure, me pardonne et m'excuse, je crains que ces dépouilles mortelles, qui sont encore dans l'humiliation du tombeau, que ces os brisés et humiliés, qui tressailliront un jour de joie dans la main de Dieu, ne tressaillent ici d'étonnement à mon discours; que ces oreilles, si constamment fermées aux paroles vaines, ne s'y refusent encore; que de ces lèvres, qui ne s'ouvrirent jamais qu'à la modestie, ne sorte contre moi quelque doux reproche!

« Eh bien! je ne veux pas que vous ayez rien à me reprocher en ce jour : je n'attristerai pas l'humilité même de votre cercueil; je vous respecterai dans la mort, comme je vous ai respecté dans la

vie; je ne parlerai plus de gloire; j'en laisserai le soin à d'autres. Je ne parlerai que de vie et d'immortalité; je ne redirai sur vous que les béatitudes célestes et éternelles. L'humble religieux, le pauvre de Jésus-Christ, ne recevra pas de moi d'autres louanges en ce jour. »

Les béatitudes proclamées dans l'Evangile par le divin Maître furent donc appliquées au disciple fidèle. N'avait-il pas par la pauvreté volontaire, par l'obscurité et l'obéissance de la vie religieuse, acquis le royaume des cieux?

N'avait-il pas possédé la terre par la douceur de son âme? En lui s'était accomplie la grande loi de l'ordre moral et éternel : la douceur vient de la force, *de forti egressa est dulcedo.*

N'avait-il pas, par sa soif de la justice, mérité d'être rassasié? L'amour de la justice était le fond même de son âme; cet amour l'inclina d'abord vers la magistrature; puis il quitta bientôt les palais de la justice humaine, quelque sainte qu'elle soit, pour rendre aux âmes une meilleure justice encore.

N'était-il pas digne de la miséricorde promise aux miséricordieux, de la consolation assurée à ceux qui pleurent? Apôtre et sauveur des âmes, que de misères il a abritées! que de pécheurs il a aimés! que de larmes il a essuyées! que de malades

il a consolés ! que de mourants il a assistés ! que de divisions il a apaisées ! que de tristesses il a adoucies dans le cours de son admirable ministère ! En essuyant les larmes des autres il a aussi versé les siennes.

Ne peut-on pas encore dire de lui : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ? » Quel cœur fut plus pur que le sien, et avec quel bonheur il embrassa la chasteté religieuse et sacerdotale !

Après ses grandes et mémorables luttes qu'il soutint si courageusement naguère pour la liberté de l'enseignement et pour la liberté religieuse, il devait connaître cette autre béatitude : oui, vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudissent, lorsqu'ils disent toute sorte de mal contre vous, en mentant, *dixerunt omne malum adversum vos mentientes*, mentant à cause de mon nom que vous portez, *propter nomen meum* ; réjouissez-vous et triomphez d'aise, car voilà que votre récompense sera grande dans les cieux, *ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.*

Après avoir résumé la vie de l'homme apostolique et du compagnon de Jésus, en mettant la récompense auprès du travail, l'éloquent orateur termina ainsi son discours :

« Et maintenant j'achève, en chantant avec vous une dernière béatitude, le cantique et la béatitude de la mort : incomparable chant, inconnu à toutes les traditions humaines, et que la voix d'un Dieu mort sur la croix a pu seule dire la première ! — Bienheureux les morts ! *Beati mortui !* Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! *Beati mortui qui in Domino moriuntur !*

« Car, ajoute le texte sacré, l'Esprit-Saint, l'esprit de douceur et d'amour, vient leur dire de se reposer de leurs travaux : *Dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis.* Avouons, Messieurs, qu'il l'a bien mérité ! avouons qu'il était digne d'entendre cette délicieuse parole ! avouons qu'il a bien gagné son repos cet ouvrier généreux, cet évangéliste infatigable, et qu'après avoir porté le poids et la chaleur du jour, il sera bien dans le sein de son Dieu, où la joie et la splendeur l'environnent !... Mais c'est à vous, Messieurs, d'accomplir cette parole tout entière, car l'esprit de Dieu ajoute : *Opera illorum sequuntur illos ;* ses œuvres le suivent. Vous êtes son œuvre, l'œuvre de son cœur, de sa vie, de son sang ; à vous donc de le suivre et de l'accompagner auprès de Dieu, Messieurs, et de l'y retrouver un jour ! Ne restez pas en route... il marchait à votre tête ; suivez-le jusqu'au bout : il vous a

donné rendez-vous au royaume des cieux, n'y manquez pas, n'y manquez pas! Quand il vous donnait des rendez-vous en ce monde, vous savez comme il y était fidèle; ne manquez pas au dernier qu'il vous donne!

« Mais, aussi, à cette heure ne le pleurez pas. Ah! sans doute il nous manque, mais il vit! Il n'est pas mort, car il est écrit: Si le juste vient à mourir, il ne meurt pas, mais la mort le rafraîchit, le repose, l'illumine : *Justus si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit*. Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touche même point : *Justorum animæ in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis*. Aux yeux des insensés, c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas le sens divin, ils paraissent mourir, et leur mort semble une affliction; mais elle n'est qu'un chemin pour sortir de notre vie, qui est la vraie mort, et pour entrer dans la véritable vie: *Visi sunt oculis insipientium mori et æstimata est afflictio exitus illorum. A nobis est iter*... Et leur espérance, dès le tombeau, est pleine de gloire et d'immortalité: *Spes illorum immortalitate plena est*.

« Ne le pleurons donc pas. Il vit, et nous le reverrons bientôt; oui, nous reverrons ce regard si brillant, si profond et si pur; nous reverrons ce

front si noble et si serein. Je le voyais encore il y a peu de jours; il était déjà entre les bras de la mort, et des rayons divins semblaient briller sur ce front décoloré; des clartés immortelles reluisaient au fond de ces yeux qui semblaient s'éteindre; j'entrevoyais derrière lui les splendeurs de la gloire céleste... Vous entendrez encore cette parole si franche, si loyale, si ferme et si tendre. Vous presserez ces mains bienveillantes et affectueuses, qui vous ont tant de fois accueillis avec tendresse, qui ont touché les vôtres, et se sont élevées sur vos têtes pour les bénir. Vous verrez s'ouvrir ces lèvres aimables qui prononcèrent tant de fois sur vous le pardon. Vous retrouverez enfin, vous connaîtrez mieux encore qu'ici-bas ce grand cœur qui battait si fortement, si généreusement dans sa faible poitrine, qui l'a brisée avant le temps..., ce cœur qui vit et vous dit par ma voix : *Ego vivo;* et vous, mes amis, mes enfants, vous vivrez aussi, si vous le voulez. Je vis ! *Ego vivo et vos vivetis.* Je ne traîne plus cette vie mourante et misérable, qui n'est pas la vraie vie, je vis dans la grâce et la justice; et, si vous le voulez, vous y vivrez un jour avec moi. *Ego vivo et vos vivetis.*

« Et, maintenant, il ne me reste plus qu'une parole à dire, la parole de la séparation et de la tristesse, la parole du dernier et du solennel adieu... O

mon saint ami! il faut nous quitter. Adieu donc, au nom de tout ce qui vous aima... Adieu, au nom de la sainte Église, dont vous fûtes le courageux défenseur, dont vous avez combattu si vaillamment le bon combat. Adieu, au nom de cette Église militante qui vous introduit, à l'heure où je parle, dans le sein de l'Église triomphante! Les apôtres, les martyrs, les pontifes, les évangélistes, et la reine des apôtres et des martyrs, celle que vous avez tant aimée, viennent au-devant de vous, vous reçoivent. Adieu, au nom de l'Église notre mère!

« Adieu, au nom de l'Église de France, dont vous fûtes le serviteur si fort et si humble, pour qui vous avez remporté tant de victoires, brisant, par la magnanimité de votre caractère et la loyauté de vos paroles, l'indigne étendard du respect humain en tant de mains où vous avez placé l'étendard triomphant de la croix!

« Adieu, au nom de tous les évêques de France, dont vous fûtes l'ami si sûr, si fidèle et si modeste! Ils m'estimeront heureux, j'en suis sûr, d'avoir pu, en leur nom, vous rendre ce dernier et solennel hommage!

« Adieu, au nom de cette sainte Compagnie, — qu'elle me permette de parler pour elle, — dont vous fûtes le bouclier et dont vous demeurerez la gloire!

Adieu, au nom de tous ces vaillants chrétiens qui, rangés autour de vous, ont combattu avec vous, et ont mérité jusqu'à la fin votre estime et votre religieuse amitié!

« Adieu, au nom de cette jeunesse française, si généreuse, si ardente au bien, quand elle rencontre des guides dignes d'elle! Protégez-la, dirigez-la toujours, du divin séjour où vos vertus ont, par la grâce de Dieu, porté votre âme!

« Adieu, au nom de tant d'âmes qui nous furent chères à tous deux : bénissez-les encore, bénissez-les toujours !

« Et, s'il m'est permis de parler de moi, adieu aussi au nom d'une de ces vieilles amitiés commencées aux jours de la jeunesse, fortifiées dans les périls, jamais troublées, et qui ne peuvent se briser dans les cœurs qui survivent sans briser l'âme tout entière, leur laissant seulement la force de redire la dernière parole inspirée de Dieu, qui mettra fin à ce discours : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur! *Beati mortui qui in Domino moriuntur!* Que mon âme meure donc de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la sienne! *Moriatur anima mea morte justorum*! »

Jamais oraison funèbre n'avait été plus touchante, parce que jamais le cœur d'un ami n'avait

parlé un langage plus sincère dans son éloquence et plus simple dans sa beauté.

Au sortir de l'église, un spectacle imposant s'offrit à tous les regards. La place Saint-Sulpice était couverte d'une foule d'hommes, la tête nue et dans le plus profond silence; ils avaient attendu la fin de la cérémonie, n'ayant pu trouver place dans la vaste basilique, dont le portique même était plein.

Le cortége, ainsi grossi, se dirigea par les rues les plus larges vers le cimetière du Mont-Parnasse. Là, M. le curé de Saint-Sulpice céda au R. P. provincial le droit de bénir, au nom de l'Église, la fosse entr'ouverte, où reposaient déjà plusieurs Pères de la Compagnie. Un instant après, tout était consommé ici-bas : la terre avait recouvert la dépouille mortelle de l'apôtre, et la multitude se dispersait silencieuse.

Mais quelle éloquente prédication que ce spectacle ! que de graves leçons en rapportèrent tant d'intelligences et de cœurs d'élite ! quelle gloire que celle de ce pauvre volontaire !

Écoutons, en finissant ce récit, un témoin oculaire, M. le prince Albert de Broglie, qui, un mois après l'hommage public rendu à l'orateur de Notre-Dame, disait dans le *Journal des Débats* :

« Le P. de Ravignan a trouvé la popularité dans

la mort : peu de gens avaient mis plus de soin à l'éviter pendant leur vie. En se précipitant dans le cloître, il s'était dérobé à la célébrité qui commençait déjà pour lui; en prenant l'habit de jésuite, il avait été s'asseoir sur le sommet où portaient à découvert depuis des siècles tous les traits de la satire; il n'en descendit qu'un seul jour pour se mêler à l'ardeur de débats très-vifs. De tout cela cependant, d'une vie passée à heurter les sentiments les plus répandus, est résultée une popularité véritable : plus de larmes, plus de regrets sincères autour de sa tombe qu'il ne sera peut-être donné d'en recueillir à aucun de ses contemporains : un concert d'éloges auquel aucune voix ne peut manquer. Tous les souvenirs se sont effacés devant l'ascendant de son caractère, et dissipés comme une vapeur au parfum de ses vertus. Pour obtenir d'anciens adversaires le droit d'exprimer sur lui le jugement d'une admiration équitable, il n'est pas même nécessaire de le leur demander; on ne fait que répondre à leur appel...

« Le P. de Ravignan était réservé à démontrer que seule peut-être de toutes les grandeurs morales, la sainteté chrétienne n'a rien perdu de son efficacité dans notre âge, et n'a pas besoin, pour agir sur les âmes, d'apparaître enveloppée dans les

brouillards d'un âge lointain. Combien d'hommes éminents de notre temps se sont plaints que, devant une génération désabusée et à la lumière d'une impitoyable publicité, la grandeur était désormais impossible, les peuples n'étant plus susceptibles de ce degré d'illusion qui permet de les subjuguer et de les conduire! Mais si les héros ont besoin de la poésie et la regrettent, les saints n'ont pas besoin de la légende. Cette grandeur qui résulte de la pureté continue des sentiments et de la minutieuse perfection de tous les actes, peut être regardée d'aussi près et par un aussi grand jour qu'on voudra.

« La cellule du P. de Ravignan au XIX[e] siècle, dans la rue de Sèvres, a vu reparaître toutes les scènes de celles de la Thébaïde. C'est là qu'on a vu, pendant de longues journées d'agonie, la souffrance savourée comme l'épreuve qui préparait la délivrance, l'aiguillon de la mort brisé, les lueurs anticipées de la béatitude. Ceux qui pénétraient dans cet asile en sortaient pleins d'une admiration qu'ils ne pouvaient contenir, et leurs exclamations rappelaient le cri qui ébranla autrefois les bords du Nil : j'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans le Paradis!

« Et puis, le lendemain de sa mort, jamais ovation populaire ne fut plus spontanée et plus touchante.

En regardant, dans cette matinée du 1er mars, tout ce quartier en rumeur pour voir passer le convoi d'un prêtre, dirai-je l'idée singulière qui a tout d'un coup traversé mon esprit? Je me suis demandé ce que serait devenu le P. de Ravignan si, au lieu de donner en une seule fois toute sa vie à Dieu et de la distribuer ensuite en détail à ses frères, il l'avait réservée pour lui-même, pour les talents qu'il tenait de la nature, pour la carrière honorable qui s'ouvrait devant lui. Quelle fortune lui était destinée? Il aurait vécu plus longtemps peut-être, n'ayant point bravé les fatigues de l'apostolat. Mais à quoi eût-il attaché son éloquence dans la rapide série de nos révolutions?... Engagé au service de la France et associé à ses volages destinées, que n'eût-il pas souffert de ses retours d'humeur? Aurait-il pu obtenir d'elle jusqu'au bout, à travers tant de changements, ses faveurs et son estime, deux biens que cette maîtresse capricieuse ne fait pas toujours reposer ensemble sur les mêmes têtes? Le P. de Ravignan n'a fait qu'un seul vœu, professé qu'une seule foi, servi qu'un seul maître; il est mort aimé de plusieurs, respecté de tous; qui pourrait dire que, pour la gloire même et le bonheur, il n'a pas choisi la meilleure part? »

Après avoir rapporté ces magnifiques éloges et

en finissant cette histoire, il ne me reste plus qu'à lever les yeux au ciel et à m'écrier : O mon Père! votre gloire est noble et sainte! Vous avez dépensé votre vie à lutter contre les passions du monde, à contrarier ses idées, ses maximes, et le monde fut contraint de vous admirer. Pauvre monde! il se rend justice en honorant ceux qui le méprisent!

Pour moi, quand j'ai redit vos combats, je n'ai point prétendu ajouter quelque chose à cette gloire d'ici-bas que vous avez si fort dédaignée; j'en ai seulement pris acte, en passant, comme d'un hommage forcé qu'impose la sainteté à ceux même qui ne sauraient la comprendre.

J'ai parlé pour la consolation des âmes qui ont conservé du contact de la vôtre une vénération pieuse et une admiration efficace. Elles savent qu'au moment où vos oreilles se fermaient à ces applaudissements de la terre, auxquels votre cœur n'avait jamais pris garde, tandis qu'*aux yeux de l'erreur vous paraissiez mourir*, selon la parole du Sage, *vous entriez pour toujours dans la paix et dans la vie.* Comme le divin Maître, vous pouviez dire au départ : *Vous savez où je vais, et vous connaissez la route.* Père bien-aimé, veillez encore sur les âmes que vous avez tant chéries en ce monde!

achevez sur elles l'œuvre de votre vie; du haut de cette gloire du ciel où leurs espérances vous suivent, prêtez-leur encore votre foi d'ici-bas pour la connaître, votre cœur pour y tendre, et votre secours pour y monter!

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XVIII. Direction des âmes

CHAPITRE XIX. Relations diverses.

CHAPITRE XX. Intervention dans les questions religieuses.

CHAPITRE XXI. Maladie de 1852.

CHAPITRE XXVIII. Dernière maladie. Saint-Acheul.

CHAPITRE XXIX. Mort du P. de Ravignan.

CHAPITRE XXX. Funérailles du P. de Ravignan.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES

PUBLIÉS PAR

LES RR. PP. DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ANNÉE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS. Lectures, actes et méditations pour le premier vendredi de chaque mois, par le P. d'Hérouville, de la Société de Jésus. Nouvelle édition in-32. . . . . 1 fr.

APPEL CONTRE L'ESPRIT DU SIÈCLE, précédé d'un coup d'œil sur les principaux objets de l'enseignement, par le P. Marin de Boylesves. 2e édit. 1 vol. . . . . 50 c.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE DES POETES FRANÇAIS, par le R. P. Cahours. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

COMPOSITION ORATOIRE (de la), principes et applications, par le P. Guérin, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-12. . . . . 5 fr.

CONVERSION D'UNE DAME RUSSE à la foi catholique, racontée par elle-même et publiée par le P. Gagarin, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

DE LA CONNAISSANCE et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le P. J.-B. de Belingan, de la Compagnie de Jésus. In-32. 75 c.

CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPALES ACTIONS DU CHRÉTIEN, par le P. Crasset, précédées du portrait de l'auteur et d'une notice sur sa vie et ses vertus, par un Père de la Compagnie de Jésus. In-18. . . . . 1 fr. 50

DEVOIR DU CHRÉTIEN dans les jours d'épreuve et de combats, par le R. P. Daniel, de la Compagnie de Jésus. In-18. . . . . 80 c.

LE DIRECTEUR SPIRITUEL DES AMES DÉVOTES ET RELIGIEUSES par saint François de Sales, avec des Pensées et des Prières sur l'Eucharistie, pour tous les jours de la semaine. Édition revue par le P. V., de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

DIRECTION POUR RASSURER DANS LEURS DOUTES LES AMES TIMORÉES, direction pratique et morale pour vivre chrétiennement, par le P. Quadrupani, barnabite; traduction nouvelle, par le P. V. H., de la Compagnie de Jésus. 1 joli vol. in-32. . . . . 1 fr.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE BOSSUET, extraite de ses Œuvres, par un P. de la Compagnie de Jésus, avec indication des tomes et pages des Œuvres de Bossuet. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50

DE L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE, par le R. P. Jean Crasset, de la Compagnie de Jésus, suivi de la paraphrase de l'Oraison dominicale du même auteur, pour servir de préparation à la mort. 1 vol. in-18. . . . . 75 c.

LETTRES SPIRITUELLES DE BOSSUET, extraites de ses œuvres, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

MANUEL DES CONGRÉGATIONS de la bienheureuse Vierge Marie affiliées à la congrégation de Rome, dite *Prima-Primaria*, à l'usage des Enfants de Marie, par le Père François Vincent, de la Compagnie de Jésus. . . . . 2 fr.

MANUEL DE PRONONCIATION FRANÇAISE, par le P. Mansion, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 . . . . 80 c.

MALADIE ET MORT DU RÉVÉREND PÈRE DE RAVIGNAN, par le R. P. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus, avec un portrait. 1 vol. in-8. . . . . 1 fr.

MAXIMES DE SAINT IGNACE, fondateur de la Compagnie de Jésus, avec les sentiments de saint François-Xavier. Nouvelle édition, par un Père de la même Compagnie, 1 beau vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.

MÉTHODE D'ORAISON, avec une nouvelle forme de méditations pour toute sorte d'états, par le R. P. Jean Crasset, de la Compagnie de Jésus, nouv. édit. revue par un Père de la même Comp. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

MISSION DE CAYENNE et de la Guyane française, par le P. de Montézon. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

— Le même. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

MISSION DE LA COCHINCHINE ET DU TONKIN, avec gravure et carte géographique, par les RR. PP. de Montézon et Estève. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

— Le même. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

NOTICES HISTORIQUES sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, pour faire suite à la vie du R. P. Varin, par le P. A. Guidée, de la même Comp. 2 vol. in-12. 5 fr.

NOTICE HISTORIQUE sur le R. P. François Renault, de la Compagnie de Jésus, mort le 8 décembre 1860, par le R. P. Ach. Guidée, de la même Compagnie. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50

PAROLES TIRÉES DE LA SAINTE ÉCRITURE, ouvrage posthume du R. P. Bouhours, de la Compagnie de Jésus; nouv. édit. In-18. 40 c.

POÉSIES FRANÇAISES distribuées et annotées à l'usage de la classe de seconde, par le P. Arsène Cahours. Poétiques divers; poésies lyriques. In-12. . . . . 3 fr. 50

Paris. — Imp. Téqui, 92, rue de Vaugirard.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY